

LE
COMPLEXE
DE

Cupidon

EVA KIM

Le Complexe de Cupidon

EVA KIM

OceanofPDF.com

Ce roman contient des scènes de sexe explicites. Il s'adresse à un public averti.

Couverture : Fox Graphisme
Correction : La Plume Dopale
Bêta lecture : Océanne Stiéfel

Copyright © Eva Kim, 2021
Tous droits réservés.

OceanofPDF.com

Sommaire

PARTIE I : ÉROS

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

PARTIE II : PSYCHÉ

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

CHAPITRE 29

CHAPITRE 30

[CHAPITRE 31](#)

[PARTIE III : ANTÉROS](#)

[CHAPITRE 32](#)

[CHAPITRE 33](#)

[CHAPITRE 34](#)

[CHAPITRE 35](#)

[CHAPITRE 36](#)

[CHAPITRE 37](#)

[CHAPITRE 38](#)

[CHAPITRE 39](#)

[CHAPITRE 40](#)

[PARTIE IV : APHRODITE](#)

[CHAPITRE 41](#)

[CHAPITRE 42](#)

[CHAPITRE 43](#)

[CHAPITRE 44](#)

[CHAPITRE 45](#)

[CHAPITRE 46](#)

[CHAPITRE 47](#)

[CHAPITRE 48](#)

[CHAPITRE 49](#)

[CHAPITRE 50](#)

[CHAPITRE 51](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[PLAYLIST D'INSPIRATION](#)

OceanofPDF.com

*À mes nénettes,
Qui encouragent chacun de mes projets avec
une conviction sans faille.*

*À Anaïs et Océanne,
Qui me soutiennent depuis la première ligne.*

OceanofPDF.com

PARTIE I : ÉROS

« Aphrodite conçut et distribua un amour à son image. Elle le fit beau, parfois difficile à obtenir, mais surtout aussi sulfureux, aussi puissant que l'attrance sexuelle qui lui servirait d'engrenage. Hermétique aux usages moraux des sociétés et infiniment plus fort que n'importe quel interdit freudien.

Ainsi l'accorda-t-elle tantôt aux associations maritales, tantôt aux trahisons et à l'infidélité, car il s'affranchirait de chaque leçon, de chaque concept d'exemplarité un jour établi par les préceptes de la décence.

Puisque son temps et ses forces ne suffisaient pas au bonheur de tous, elle donna naissance à deux enfants : Éros se chargea de semer la tendresse dans les cœurs humains, Antéros d'y faire éclore la réciprocité des sentiments. Ensemble, ils poussèrent ainsi les Hommes à l'union, jusqu'à ce que ces derniers soient capables de la provoquer eux-mêmes.

Aujourd'hui, Éros est demeuré auprès de ces créatures pour assister leur nouvelle production. Des Hommes pour aimer des Hommes. Et puisque les Hommes en viennent souvent à s'égarer, il conserve un droit de contrôle absolu sur leurs erreurs, qu'il s'autorise à rectifier en secret. »

— Quel charabia de merde !

François cliqua sur la poubelle rouge en haut du mail. C'était bien le quinzième spam qu'il recevait de cette boîte pompeusement dénommée La Compagnie de l'Arc. Une espèce d'agence matrimoniale localisée dans le huitième, dont le principal argument de vente reposait sur un algorithme censé trouver l'âme sœur naturelle de ses clients. Bref, encore l'un de ces concepts un peu perchés pour les bourgeois en manque d'affection qui pullulaient déjà par centaines dans Paris.

De toute façon, le manque d'affection était une notion étrangère à François. Lui croulait sous les petits soins de sa famille, de sa copine et de beaucoup d'autres personnes. Il attendait d'ailleurs le métro qui le conduirait à la pendaison de crémaillère de la copine en question. Ainsi qu'à leur prochaine dispute, puisque le panneau d'affichage annonçait un nouveau retard. « Tes journées contiennent vingt-quatre heures, et tu sais quoi ? Les miennes aussi ! » lui rabâchait Charlie chaque fois qu'il arrivait

une minute ou deux après l'horaire convenu de leurs rendez-vous. Bien sûr, il se retenait de lui expliquer qu'à sa différence, elle ne consacrait pas la majeure partie de ses week-ends à satisfaire les exigences de petites amies plus officieuses.

Alors qu'il redoutait une nouvelle panne sur la ligne, un gémissement pénible annonça l'arrivée du transport. François avança vers la rame, soulagé, tout en vérifiant qu'aucun SMS suspect ne traînait dans sa messagerie de téléphone.

— Bon, il regarde où il va, le gringalet ?

Comme on le bousculait pour monter, François éteignit son portable et se faufila plus franchement entre les passagers du wagon.

Le dernier strapontin libre ne l'était pas vraiment. Les cours d'une étudiante en biologie l'occupaient. Elle lui rappela l'époque de ses nombreuses conquêtes à l'université, qu'il avait longtemps enchaînées sans trop d'égard pour ses partenaires. Depuis, François avait dépassé l'âge de considérer les filles comme autant de spécimens à ajouter au tableau de chasse. Il ne se targuait plus d'avoir des aventures, surtout que sa copine se donnait du mal pour maintenir leur barque fragile à la surface de cette eau trouble que représente le début de la vie active. Et puis il n'était pas suicidaire : avec l'installation de Charlie dans la capitale viendrait la nécessité d'une prudence extrême qui aurait davantage tendance à exciter son asthme chronique que sa libido.

Une plainte retentit dans le tunnel, et François se désintéressa du schéma de l'appareil digestif qui tenait en équilibre précaire sur le bord du siège. Quelque chose faisait qu'il n'avait plus tellement envie de tromper Charlie pour des nanas plus jolies et un peu moins rondes, y compris celles qui avaient la charmante audace d'accompagner une mini-jupe en cuir avec des Dr. Martens.

François devina qu'il n'était pas le seul à s'abandonner aux projections brèves du métro parisien. Lorsque les parois de la rame s'écartèrent pour déverser une vague de travailleurs sur un nouveau quai, il remarqua ce type, installé juste à côté de la porte automatique, qui le fixait. Il n'eut pas le temps de lui signifier sa pleine hétérosexualité que le drôle de binoclard retourna à son journal.

La voix robotique des haut-parleurs annonça son arrêt un petit quart d'heure plus tard. Craignant que l'autre tente une approche à son passage,

François se dépêchait de descendre quand un obstacle tapa contre sa jambe et le fit basculer en avant.

— Attention !

Des bras fins retinrent sa chute. En se redressant, François croisa un regard qui avait cette nuance exacte de bleu que prend l'horizon lorsqu'il sépare la mer du ciel. La frange qui le surmontait, épaisse et décolorée, marquait un contraste saisissant avec la peau bronzée de sa propriétaire.

Montée d'adrénaline. Soudain, il eut l'impression de ne plus savoir respirer.

— Rien de cassé ?

— Je... Euh, non, enfin je crois, bafouilla-t-il. Désolé, j'aimerais vous remercier correctement, mais je suis attendu pour une créem...

— Une crémaillère ? piailla sa charmante sauveuse dans une longue robe en laine. Quelle coïncidence, moi aussi !

En entendant le sifflement du transport qui repartait, François se retourna pour confirmer ses doutes. L'inconnu à lunettes observait leur échange à travers le panneau en verre, un sourire malin figé sur ses lèvres.

François aurait juré que le croche-pied venait de lui.

CHAPITRE 1

Un instant, le silence parvient à se faire entendre. Seule crachote la petite télévision juchée sur le vieux foyer condamné du logement. Dehors, les rares oiseaux encore présents gazouillent entre les moteurs épars de la ville.

Un instant seulement. Ensuite reprend la playlist hurlante du téléphone. *Believer* d'Imagine Dragons résonne dans tout le studio et je me relève, à bout de souffle. Contrairement à Dan Reynolds, j'en suis arrivée à un point où je ne pense plus que les erreurs me permettront d'apprendre et d'avancer – surtout quand il ne s'agit pas des miennes.

Le dernier message de François date déjà de plusieurs jours. Faire du sport aide à évacuer le stress, il paraît. Tu parles ! Ses explications, après un an d'une relation que j'espérais enfin sérieuse, me restent en travers de la gorge comme le relent des soupes aux légumes que ma tante me préparait pendant ses heures de garde. Il serait tombé amoureux de ma propre cousine lors de ma pendaison de crémaillère, non, mais vous y croyez ?

Naturellement, je me suis avisée de lui répondre avec toute la délicatesse dont je peux faire preuve. En gros, je l'ai traité d'enfoiré.

— Tu penses qu'il va porter plainte contre toi ?

Gaël m'observe, une main plongée dans le paquet de chips, les jambes relevées sur un accoudoir du canapé récupéré avant-hier chez un particulier. De temps en temps, il tournicote un fil rouge mal cousu sur le dossier du meuble.

Ah oui, parce que j'ai aussi eu la bonne idée de bousiller sa console et de jeter quelques jeux par la fenêtre. J'imagine déjà l'ambiance des repas de famille. Une folle furieuse, son ex infidèle et une cousine traîtresse à la même table. Maman à ça de faire un AVC en tirant sur la cuisse d'une dinde beaucoup trop cuite.

— Il n'osera pas, me persuadé-je.

La sonnerie de mon portable retentit. Je raccroche l'appel entrant et mets la playlist sur pause.

— Tu devrais au moins répondre à ta mère.

Je souffle sur une boucle qui traîne devant mes yeux et pose mon tapis de yoga contre le bar. La possibilité d'une convocation devant le juge pour cette histoire de console foutue commence à prendre forme dans mon esprit.

— Pour qu'elle me répète que j'ai encore foiré ? Non, ça ira.

— Bon, alors au moins ouvrir tes volets ?

En guise de refus, j'attrape une poignée de chips et les fourre dans ma bouche. Gaël soupire :

— François est un con. Tu crois vraiment qu'il mérite que tu te mettes dans un état pareil ?

— C'est pour *moi* que je me mets dans un état pareil.

Et j'ai de bonnes raisons. Avec cette nouvelle rupture, j'en viens à me demander si je ne suis pas à ranger dans le tiroir des causes désespérées. C'est à peine si je me souviens de mon dernier orgasme au lit. François approchait du but, pourtant. Avec deux ou trois ajustements supplémentaires, j'aurais été sûre de grimper aux rideaux.

Putain, les rideaux ! Je me disais bien que j'avais oublié quelque chose au magasin hier !

— Si ce n'est qu'un problème de frustration sexuelle, je peux m'en charger, lance Gaël sur le ton de la rigolade.

Je cède un sourire. Le premier depuis deux jours. Deux jours à broyer du noir, à défaut d'avoir la colonne vertébrale de François sous la main.

— Occupe-toi d'abord de ta fiancée. On s'est interdit de recoucher ensemble il y a deux ans, tu te souviens ?

— Ouais, ouais. Les engagements, quelle plaie !

Tout en parlant, il s'empare de la télécommande et zappe sur une matinale de vente par correspondance. Le trio de poêles en fonte est à prix cassé si vous appelez avant onze heures.

Le discours abrutissant de la vendeuse recouvre l'écho nostalgique de mon petit rire. Je ne regrette rien de notre décision, mais avec Gaël, la situation avait le mérite d'être claire et de ne laisser aucune place au sentimentalisme. À l'époque où nous nous suffisions encore, je me sentais en sécurité, car rien ne présageait que je fréquenterais quelqu'un d'autre pour en ressortir avec le cœur brisé.

Pendant les secondes qui suivent, le grésillement du poste, conjugué au tapotement régulier de mon index sur le bar, marque la mesure lente et tourmentée de mon désespoir. Gaël finit par craquer.

— Ça suffit ! s'exclame-t-il soudain. On arrête les frais !

Il se lève et, malgré les protestations virulentes de son hôte – moi –, il pousse les volets pour laisser entrer un rayon de soleil. Je gémis comme un vampire à son contact.

— Tu vas aller prendre l’air et te ressaisir. Je dois bientôt rentrer, Maddie n’a pas cours cet après-midi et j’ai promis de l’accompagner à un atelier de cuisine végétarienne. (Il poursuit en fouillant dans la commode près du lit.) Et puis entre nous, comment tu comptes garder un mec avec autant de culottes trouées ?

Trente minutes plus tard, je suis habillée et prête pour une nouvelle journée de semi-déprime. J’ai accepté d’enfiler des sous-vêtements en dentelle pour me sentir mieux sous mon gros pull à pompons. Satisfait, Gaël dépose une tasse de café fumante devant moi et un baiser sur ma joue.

— Sortir te fera du bien, tu verras. Tu voulais distribuer des tracts à ton arrivée, non ?

Lorsqu’il referme la porte, la solitude s’abat sur moi aussi lourdement qu’une chape de plomb. Je dois me faire une raison : maintenant qu’il est en couple, je n’ai plus le droit d’accaparer ses congés pour soigner mes déboires amoureux.

Gaël est l’un des seuls véritables amis que je possède. Son père, un chasseur bourru et accro aux vacances passées à la montagne, s’approche plus d’une figure parentale que ma propre mère. Même si je ne partage pas sa passion pour les fusils et les abats, j’ai trouvé en lui le substitut au réconfort et aux encouragements perdus auprès des miens. L’annonce de cette rupture me vaudra sûrement une énième leçon de ski dans les massifs alpins. Quand certains se contentent d’ouvrir une bouteille de champagne pour les heureuses nouvelles à fêter, David voit également dans chaque chagrin d’amour l’occasion de louer un chalet pour se dépenser sur les pistes.

Prise d’un regain d’énergie à cette pensée, je fourre quelques tracts dans mon sac et compose le numéro du standard de la matinale. Au même moment, la sonnette du studio retentit.

Je râle en me demandant pourquoi Gaël ne se contente pas d’entrer pour récupérer ce qu’il a oublié. J’ouvre la porte. Raté, c’est un coursier.

— Euh, oui, c’est pour quoi ? lâché-je en le détaillant de haut en bas.

L’adolescent a une dégaine de drogué, entre son allure avachie et ses paupières gonflées par le manque de sommeil. Il me tend un colis en récitant sa phrase de salutation apprise dans le manuel du parfait petit livreur.

— Je n’ai pas...

— Écoutez, l'adresse est correcte, j'ai pas que ça à foutre de ma journée. Si vous pensez qu'il s'agit d'une erreur, vous le renvoyez au service indiqué sur l'étiquette.

Une tache de graisse cache à moitié ladite adresse inscrite sur le colis : il est pour l'appartement 36 du bâtiment, pas pour le 38. J'essaie de riposter, mais il rengaine déjà son stylo et s'éloigne vers les escaliers.

Même si cet abruti de coursier en mériterait bien une ou deux, je réserve mes meilleures invectives pour François et vais toquer à l'appartement voisin. Personne. Au-dessus du judas, une plaque expose les coordonnées d'une agence matrimoniale, que je note sur un carnet. Avec un peu de chance, je pourrai déposer quelques échantillons publicitaires dans leurs locaux.

Avant de partir, je m'assure d'avoir bien raccroché le téléphone. Il est maintenant onze heures passées : tant pis, les poêles en fonte seront pour une autre fois.

CHAPITRE 2

« Et si votre âme sœur se trouvait dans les bras d'un autre ? » Si le slogan paraît dingue, c'est bien ce que clame une affiche sur les portes en bois massif des bureaux. Son illustration, une fille recroquevillée et en pleurs dans une ruelle pluvieuse, me rappelle ces vieux spots TV qui escroquaient les sentiments boiteux des adolescentes au 7-13-13. Juste à côté, une publicité propose d'aller dénicher son ou sa partenaire de vie à l'autre bout du monde. Entre nous, l'opération avec une agence de voyages se remarque comme mes poignées d'amour dans un jean taille basse.

L'agence matrimoniale se trouve à proximité des Champs-Élysées. Une collection raffinée de sofas et de fauteuils gris occupe le hall, dont les murs sont tapissés de posters vantant l'efficacité du service ou décrivant la procédure d'inscription. Plus loin, je distingue un planisphère envahi de punaises rouges indiquant l'existence de filiales à l'étranger. La Compagnie de l'Arc, ils appellent ça.

Après avoir louché sur le logo constitué d'un arc et d'une flèche en forme de cœur, je franchis le seuil, mon casque de scooter sous le bras. À peine ai-je fait un pas à l'intérieur que je recule dans un sursaut. Un homme est en train de postillonner sur l'élégante hôtesse en tailleur beige assise derrière l'accueil.

— Vous avez entraîné ma femme dans vos locaux ! hurle-t-il en martelant le meuble qui les sépare du poing. Ma *femme* ! Vous comprenez ce que ça signifie ? Elle est déjà mariée !

Ben voyons ! Une entreprise spécialisée dans le harponnage des poissons en ménage, on aura tout vu.

La réceptionniste ne semble pas tellement embarrassée par ces accusations. Elle le toise par-dessus ses verres de lunettes ovales, sur lesquels on peut apercevoir le reflet de son écran d'ordinateur.

— Écoutez, je n'ai pas que votre réclamation à traiter. Et puis votre femme vient d'engager une procédure de divorce, si je ne m'abuse.

Je ne saurais dire si le dédain dont elle fait preuve tient plus de la bravoure ou de la stupidité. Son interlocuteur est deux fois plus grand et épais qu'elle. Dans le cas où sa main dérape du comptoir à son visage, elle est bonne pour un mois d'ITT.

— Vous vous foutez de moi ? Vous croyez qu’une procédure de divorce vous donne le droit de la démarcher ?

— C’est la *loi* qui nous en donne le droit, rectifie-t-elle. Je suis désolée, mais je vais devoir vous demander de sortir. À moins que vous ne souhaitiez également faire appel à nos services, vous ne pouvez pas rester ici.

Le pauvre est au bord de l’implosion. Heureusement, la dizaine de témoins présents dans la salle le dissuade du pire et il se résout dans un rire écœuré. Je me décale de sa trajectoire, le paquet arrivé chez moi par erreur serré contre mon ventre. Comment peut-on encourager l’infidélité avec une telle désinvolture ? Comment peut-on abandonner ce mari à son propre chagrin, à cette colère pourtant si légitime, dans un simple haussement de sourcils condescendant ?

Les incidents de ce genre me ramènent toujours à François et à ses aventures d’un soir que je faisais mine d’ignorer. Quand je me présente enfin à l’accueil, j’ai les nerfs en ébullition.

N’oublie pas que tu es venue jusqu’ici pour leur proposer tes tracts. Reste pro.

— Bonjour, je vous apporte un colis adressé à quelqu’un de votre entreprise, me forcé-je à articuler gentiment en vérifiant le nom sur l’étiquette. Elliott... Rhys, je crois.

— Soit. Veuillez prendre un ticket et attendre votre tour.

Elle ne lève pas les yeux vers moi une seule seconde. Je pose mon casque devant elle pour attirer son attention.

— Dites donc, c’est une faveur que je rends à un employé de cette boîte. Si vous croyez que je vais poireauter pendant des heures, vous vous foutez le doigt dans l’œil.

Quoique j’aimerais lui suggérer un endroit différent où se le foutre. Abasourdie, l’hôtesse inspire et commence à retirer sa monture – plus facile pour se mettre un doigt dans l’œil, en effet – lorsque j’entends des pas se rapprocher depuis le couloir adjacent.

Un gars à la carrure élancée s’avance jusqu’à moi. Il remonte ses lunettes pour mieux lire l’étiquette du colis qu’il me chipe des mains.

— Ah ! Super ! J’avais hâte qu’il arrive !

La lumière crue du plafond ricoche sur ses carreaux épais retenus par une arête en bosse, sans doute brisée à cause de longues parties de foot passées à rester dans la cage du gardien. Il secoue le carton comme pour s’assurer

du contenu, faisant danser la chemise trop grande qui lui mange les épaules et ressort de son pantalon sans ceinture.

Je rêve, ou le type se balade en chaussettes sur son lieu de travail ?

— Veuillez excuser notre hôtesse, elle est un peu à cran à cause de comportements discourtois, m'explique-t-il, une main tendue vers la mienne. Enchanté, je m'appelle Elliott Rhys. Suivez-moi, je vais vous donner un reçu pour éviter tout problème avec la société de livraison. Il ne faudrait pas qu'ils vous accusent de vol.

De mieux en mieux. Je lui emboîte le pas jusqu'à l'ascenseur en verre, de mauvaise grâce. Alors que nous traversons les niveaux avec une lenteur pénible, j'aperçois dans l'un d'eux des sortes de cloisons à hublots, un peu comme celles des anciennes cabines de paquebots. Derrière elles sont alignées d'énormes machines comparables aux réfrigérateurs dans les supermarchés. Où est-ce que j'ai bien pu atterrir ? C'est une fusion entre le siège social de Google et une chambre froide ?

Au quatrième étage, nous nous aventurons dans un dédale de couloirs blancs, guidés par les appels étouffés et les directives lancées d'une pièce à l'autre. Certaines portes restées ouvertes me montrent des conseillers dans l'exercice de leurs fonctions. Grosso modo, ils tapent sur un clavier ou proposent une boîte de mouchoirs à une silhouette en sanglots.

Décidément, cet endroit ressemble plus à un laboratoire de recherche qu'à une agence chargée de faire s'aimer les cœurs en peine.

— Vos équipes sont en plein branle-bas de combat...

Comme pour appuyer mes propos, je me décale et laisse passer un groupe de salariés qui courent en sens inverse. Son hôtesse mise à part, Elliott Rhys est l'unique personne qui fait preuve d'un calme olympien au milieu de l'effervescence générale des bureaux. Il chasse les boucles cuivrées qui traînent sur son front pâle avant de répondre.

— Vous avez parlé de « mes » équipes. Qu'est-ce qui vous dit que je suis le directeur de cette agence ?

— Une intuition, comme ça.

— Pendant que nous y sommes, cela vous tenterait-il de tester votre compatibilité dans nos serveurs ?

— Pour être franche, je ne suis pas sûre d'adhérer à votre système de valeurs. En fait, j'en viens à me demander si vous n'êtes pas la cause principale de ma faillite professionnelle, plaisanté-je, espérant qu'il n'entende pas le fond de vérité dans mes paroles.

Tu m'étonnes que plus personne ne veut se marier, avec des tarés pareils dans les environs.

Il sourit.

— Oh, vous êtes ce que l'on appelle une *wedding planner* à la française ? s'étonne-t-il, pas déstabilisé pour un sou. Considérez plutôt que je vous apporte la plupart de vos clients, dans ce cas. Même si certaines de nos méthodes sont peu conventionnelles et peuvent provoquer de malheureux épisodes, comme celui auquel vous venez d'assister.

Donc, il a été témoin de la scène. Qu'est-ce qu'il attendait pour intervenir ?

— Sans blague ? Vous autorisez vraiment les personnes mariées à s'inscrire dans votre agence ?

— Bien sûr, nous sommes tout à fait en droit de les accueillir. Les manquements des époux à leurs obligations maritales ne concernent qu'eux, après tout. Il serait bien indécent de les discriminer sur ce fondement.

Devant mon air scandalisé, Elliott Rhys entreprend de me servir une présentation détaillée de leur politique. À mesure qu'il étale son joli discours du très classique « la fin justifie les moyens », mes poings se contractent contre le tissu de mon jean. Il n'a manifestement jamais connu la trahison ultime, cette perte de confiance inhérente, cette sensation qui vous serre la poitrine et vous l'essore jusqu'à ce que vous n'ayez plus rien à l'intérieur.

Et dire que j'ai failli déposer mes tracts dans leur agence de malades !

— Nous sommes en quelque sorte des anges de l'amour incompris, termine-t-il sans se démonter. Il arrive que des personnes se trompent, et nous sommes là pour réparer leurs erreurs. Mais au fait, si vous êtes organisatrice de mariages, pourquoi ne pas discuter d'un possible partenariat dans mon bureau ? Nous pourrions trouver des...

— Vous rigolez ?

Je laisse échapper un ricanement amer.

— Oubliez le reçu et ne faites plus appel à un service de livraison aussi pourri, d'accord ? Ce sera mieux pour tout le monde.

Je fais demi-tour pour rebrousser chemin, les larmes au bord des yeux. En écrasant les sentiments de tous ces inconnus, j'ai l'impression qu'il m'écrase, moi. Comme si l'amour n'était réservé qu'à deux parties strictement définies à l'avance. Comme si François n'était pas fautif d'avoir

rencontré sa véritable moitié au milieu d'une relation susceptible d'aboutir, enfin.

En ressortant de l'ascenseur, je réalise qu'il est certainement le locataire de l'appartement 36. Et je pouffe à l'idée que François se serait entendu à merveille avec mon voisin de palier. Et puis je pleure en me rendant compte, une fois dehors, qu'il s'est mis à pleuvoir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

N'en déplaise à Elliott Rhys, Cupidon n'est qu'un gamin capricieux pas foutu de prendre les sentiments des autres au sérieux. Avec son entreprise, Monsieur se la joue parfait petit ange. Espérons qu'il n'a pas la fâcheuse habitude de se balader à poil aussi souvent qu'on représente le gros bébé nu.

Lorsque j'ai tapé « Elliott Rhys » dans la barre de recherche, je suis tombée sur son nom complet : Elliott Valentin Rhys. À croire que ses parents tenaient à souligner la singularité de sa date de naissance, un 14 février, pour qu'il fasse de l'amour son domaine de prédilection.

Sa rubrique biographique sur Wikipédia est quasiment vide. Origines vagues, de probables études dans de célèbres universités américaines, rien de plus. Il paraît davantage connu pour les scandales entourant son business que pour les sommes astronomiques qu'il reverse à des associations de lutte contre la faim à chaque fin d'exercice.

— Qu'est-ce que l'actionnaire principal d'une société de cette taille fout dans un immeuble comme le mien ?

Trop occupée à fixer la page ouverte sur mon ordinateur, je sirote le contenu de ma tasse dans le vide. Assis avec moi à une table reculée du café, Gaël lève les yeux de son cahier et rigole.

— Ceci mis à part, tu as trouvé des informations vraiment intéressantes ?

— Évidemment ! lancé-je, toute fière, en lui montrant une vidéo YouTube dans laquelle Elliott Rhys se prend un coup de poing en pleine figure. Non, mais regarde ! Le mec est tellement détestable que les gens en viennent à le frapper ! Il y a aussi tout un forum sur les actions en justice intentées contre leurs agences !

« Leur directeur a voulu me mettre avec un homme marié ! Il avait deux enfants ! » se plaint une anonyme dans le fil de discussion. « Je les avais prévenus que j'étais lesbienne. Lorsque j'ai refusé de payer parce qu'ils m'avaient présenté un homme, ils m'ont reproché de ne pas être ouverte d'esprit. Si ce n'est pas de l'homophobie, ça ! » ajoute une autre.

— Le groupe ne connaît pas un mois sans que l'une de ses filiales soit accusée d'insulter ses membres ou d'utiliser des méthodes frauduleuses. Ils devraient avoir mis la clé sous la porte depuis un bail !

— Et tu ne serais pas justement en train de farfouiller sur le Net pour ne pas avoir à t'occuper de *ta* clé sous *ta* porte ?

Je ferme l'onglet du navigateur et reprends mon fichier Excel en grognant. Mon entreprise bat de l'aile, et ce n'est pas faute de profiter des talents de Gaël pour la communication digitale. Page Facebook, compte LinkedIn et site professionnel demeurent étonnement silencieux depuis deux ans.

Le dernier mariage en date n'a toujours pas été payé par mes clients. Il me reste encore à acquitter une demi-commande de rubans – j'ai supplié leur expert-comptable au téléphone pour qu'il m'accorde un délai supplémentaire – et une partie de la location du restaurant. Si François était là, il me reprocherait d'être trop conciliante et d'avoir accepté qu'on me règle la facture en plusieurs fois.

Je l'ai rencontré lors d'une soirée d'intégration de sa classe infirmière dans un bar d'Amiens. C'est mon côté nana déprimée qui lui aurait donné le courage de tenter sa chance. Lui, il était le beau gosse blond dont toutes les filles raffolent. Après quelques verres, je lui avouais déjà être sur le point d'abandonner mon projet entrepreneurial à cause d'un manque de clients. Trois heures et plusieurs galipettes dans sa chambre étudiante plus tard, il me convainquit de quitter la région pour développer mon activité dans la capitale.

J'ai dû attendre la fin des contrats en cours pour relever le défi il y a deux semaines à peine. « Mais tu vois bien que tu n'as pas la fibre du mariage, chérie ! » m'a balancé maman le jour de mon déménagement. J'ai donc quitté les Hauts-de-France pleine de ressentiment envers ma mère, qui croit plus en ma prédisposition pour l'échec qu'en mes capacités professionnelles. Paris et son dynamisme représentent aujourd'hui mon dernier espoir avant de déclarer forfait.

— Tu as réfléchi à ce dont on a parlé hier ?

— Pour le poste vacant dans la boîte de ton oncle ? J'en sais trop rien... Dès que j'entrerai sur le marché du salariat, je perdrai mon rêve d'indépendance. Je préfère considérer cette opportunité comme un ultime recours.

Le mot « indépendance » sonne bizarrement dans ma bouche. À l'évidence, cela n'a rien à voir avec l'image que je m'en faisais les années précédentes. À l'époque, je m'imaginais devenir une véritable *businesswoman*, épanouie tant dans sa vie professionnelle qu'affective. Et

maintenant, quoi ? Maintenant, Charlie a vingt-cinq piges, un compte bancaire dans le rouge et une énième rupture en travers de la gorge. Les affaires de François gisent à côté de moi. Deux caleçons fourrés à l'intérieur d'un sac de courses. Il était censé me rejoindre pour les récupérer il y a déjà vingt minutes.

— Ta séparation avec François pèse beaucoup trop sur tes choix, déclare Gaël. En temps normal, tu aurais tout de suite accepté un partenariat avec cette agence pour te refaire, et te voilà qui prêches les bons principes et qui déclines leur offre...

— Tu insinues que le célibat influence mes décisions ?

— Oui.

— Tu es censé me soutenir, je te rappelle, pas m'enfoncer !

Gaël ignore ma fausse indignation en grignotant les restes de cookies qui traînent dans la coupelle au centre de la table. La carte de ce petit café est un vrai paradis pour le végétalien aspirant qu'il est. Contrairement à moi, Gaël est du genre courageux, il ne se démonte pas et va au bout de ses idées. Là, par exemple, il espère devenir un écrivain suffisamment célèbre pour quitter son poste de graphiste, même si, pour l'heure, on distingue plus de ratures que de phrases écrites sur sa feuille toute chiffonnée.

Je ravale ma colère en croisant les bras. Même si je sais qu'il a raison, je commençais à me projeter avec François. Pas étonnant que me retrouver face à un type qui prône l'adultère me rende furieuse.

— Tu as un vrai don pour mettre les gens en couple, lâche Gaël. Quel paradoxe d'être aussi malchanceuse en amour !

Je souris en me rappelant le nombre phénoménal de mes amis – dont Gaël – que j'ai sortis du célibat.

— C'est vrai, lui concédé-je. Une entremetteuse qui foire tout le temps avec ses partenaires, tu penses qu'il en dirait quoi, notre Cupidon des temps modernes ?

La porte du café carillonne alors qu'il est sur le point de me réciter ses vieux cours de psychanalyse. François se tient sur le seuil et essaie de nous repérer dans la salle pleine. Je me lève de la banquette, attrape ses affaires et l'entraîne à l'extérieur.

L'eau des averses précédentes goutte depuis les auvents des commerces et gonfle l'atmosphère d'une odeur de goudron détrempé. Il n'y a pas grand monde dehors. Par contre, il y a une voiture garée juste en face de nous, avec ma cousine installée sur le siège conducteur.

— Tu as amené Éliza à notre rendez-vous ? me rebiffé-je. J'espère que c'est une plaisanterie !

— On a juste une séance de cinéma dans dix minutes. (François doit deviner à mon regard outré qu'il s'enfonce, car il fait mine de vérifier le contenu du sac pour changer de sujet.) Sérieusement, Charlie...

Il grimace en sortant un sous-vêtement sur lequel j'ai écrit « salaud » avec un marqueur, pile au niveau de l'entrejambe.

— Tu trouves ça grotesque ? Qu'en est-il de toi ? Tu ne pouvais pas te taper une autre interne de ta promo, comme tu l'as toujours fait ? Il s'agit de ma *cousine*, François.

François ouvre sa bouche, la referme. Il ne se doutait pas que j'étais au courant de ses petites tromperies. Le plus bête dans toute cette histoire, c'est que durant une année, je me suis reposée sur le fait qu'à moi, il me réservait ses nuits entières. Plus qu'une simple partie de plaisir, j'avais ses sommeils, ses étreintes inconscientes et ses cauchemars. Je m'attendais à le voir changer une fois nos plans pour l'avenir devenus sérieux. L'attitude typique de l'idiote désespérée, me direz-vous.

— Je croyais que tu m'aimais, soufflé-je.

— Moi aussi, je le croyais.

Un nœud de barbelés grossit dans ma gorge. Bon sang ! Encore un mot et on tombe dans le mélodrame. Barre-toi, Charlie, ou tu vas finir comme la nana sur l'affiche de l'agence matrimoniale !

Mais c'est plus fort que moi :

— Si tu le croyais vraiment, tu ne serais pas allé voir ailleurs.

— Écoute, Charlie...

— Parce que c'est à moi d'écouter ?

Me comprenant au bord de la crise de nerfs, François inspire et pose deux mains sur mes épaules tremblantes. Son parfum m'explose au visage. Il ne porte plus celui que je lui ai offert à son anniversaire.

— Je n'ai jamais eu l'intention de te laisser sur le carreau, mais cette fois-ci, c'est différent. Je suis amoureux. Alors oui, j'ai pensé à moi d'abord et à ce que je ressentais. Tu devrais faire pareil de temps en temps, et je ne parle pas seulement de tes relations, Charlotte.

J'ai l'impression qu'on passe mes derniers espoirs au rouleau compresseur. Il hésite entre déposer un baiser sur mon front et me lâcher. Je suis bien contente qu'il ne prenne pas notre relation pour un vieux film

d'amour triste, et je patiente jusqu'à ce que la voiture d'Éliza disparaisse au coin du carrefour.

Après le départ de François, Gaël a bien essayé de me remonter le moral, mais l'envie de rentrer pour m'enfoncer sous ma couette avec mon désespoir et une tonne de cochonneries sucrées a pris le dessus. Un sac de courses accroché au bras, je grimpe les escaliers de l'immeuble tout en discutant par SMS avec lui. J'habite un studio de quarante mètres carrés que j'ai trouvé par pur miracle, tandis que je rêvassais devant des annonces de lofts au-dessus de mes moyens. Un pop-up rose flashy a surgi du bas de mon écran pour un logement près de la porte Saint-Denis, proposé pour un loyer dérisoire compte tenu des tarifs habituels de la métropole. Le propriétaire voulait le louer à tout prix – une histoire de meurtre non élucidé, sans doute. Je devrais m'y enfermer pour le reste de l'année, histoire d'en profiter pleinement. Après tout, peut-être bien qu'avoir dégoté ce studio représentera ma seule réussite de l'aventure parisienne.

Charlie : « Tu devrais faire pareil
de temps en temps », gnagnagna ! Il pense
que j'ai envie de sauter toute sa famille, moi ?

Gaël : Je ne crois pas qu'il parlait de ça.

Charlie : En fait, je devrais peut-être
tenter ma chance. Son frère est
beaucoup plus sexy que lui !

Je parviens au troisième étage. Mes pieds s'emmêlent avec la colère et je rate la dernière marche, manquant de m'étaler à plat ventre sur la moquette.

Une porte d'appartement s'ouvre au fond du couloir.

— Tiens, c'est vous ? Quelle surprise de vous croiser par ici ! Vous allez bien ?

— Euh... Eh bien, je...

J'ai du mal à formuler une phrase correcte. En plein dans ma ligne de mire, Elliott Rhys redresse les lunettes sur son nez bossu, déconcerté par mes bégaiements.

Permettez-moi de rectifier mon erreur. Quand je blaguais sur le fait qu'il n'avait sûrement pas la fâcheuse habitude de se balader à poil en public,

j'avais tort.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

En plus d'être un connard fini, mon voisin a des tendances exhibitionnistes. Je m'évertue à oublier l'image de ses fesses nues – impossible de ne pas les voir quand il m'a tourné le dos pour rentrer chez lui – pendant que mes clients se font la guerre en plein milieu de mon salon.

— Une plage ? Sérieusement, Anne-Camille ? Tu veux faire la cérémonie officielle sur *une plage* ?

— Qu'est-ce qu'il y a de si étrange là-dedans ? Tu ne trouves pas mon idée plus originale qu'une vieille église ? Voyons, Bernard, nous sommes à peine croyants !

Bernard se frotte la barbe si fort qu'il manque de s'en arracher les poils. Je lui envoie un sourire pour l'encourager.

— Écoute, chérie, reprend-il après avoir baissé d'un ton. Nous ne jouons pas dans l'une de tes séries américaines. Où veux-tu mettre une arche et des rangées de bancs en bois ? À Berck-sur-Mer, et nous demanderons à l'officiant d'accélérer un peu son discours entre deux marées montantes ?

Anne-Camille devient rouge et hyperventile. Comment vont-ils faire pour ne pas s'entretuer avant la date des célébrations ? Je les imagine mal tenir une année supplémentaire sans se jeter des couteaux de cuisine au visage. Chaque fois que je les accueille au studio, la mélodie recommence : l'une choisit blanc, l'autre noir, et nous finissons par nous séparer dans l'embarras poli d'une bagarre avortée suffisamment tôt.

Intimidée par leur silence vindicatif, je leur ressers un petit peu de thé vert, espérant que la marque distributeur ait les mêmes vertus relaxantes que le matcha hors de prix de Gaël.

— Je veux la plage, insiste Anne-Camille après une gorgée de mon élixir en promo. Qu'en pensez-vous, Charlie ?

Ils m'auraient forcément intégrée au débat à un moment donné. J'ouvre notre cahier des charges pour me laisser le temps de réfléchir à une manière respectueuse de l'envoyer paître. Les indécis qui changent d'avis au bout de plusieurs semaines de planification, j'en ai plutôt ma claque.

— Tant que nous n'avons pas encore demandé à un prêtre de vous unir, vous êtes toujours libres de modifier votre choix. Je peux me renseigner

auprès des maires au sujet des plages publiques, mais la délivrance d'une dérogation pour une cérémonie symbolique nécessite de s'y prendre longtemps à l'avance. Et en admettant que nous en obtenions une, il est fort possible qu'elle soit occupée par des touristes début septembre.

Anne-Camille se rembrunit sur sa chaise : partager un moment aussi intime avec des inconnus n'enchanté guère son âme de comtesse. Je joue avec mon porte-mine fétiche tout en continuant de faire défiler les pages.

— Les plages privées sont aussi une option. (Là, je suis certaine de tirer droit : ma comtesse à moi est une sacrée radine.) Malheureusement, les prix sont au-delà de votre budget, qu'il faudrait revoir considérablement à la hausse, surtout s'il n'y a pas de salle disponible à proximité. Facile d'occuper les invités avec de la musique et un buffet garni en intérieur, mais ici, nous parlons de locations. Scènes démontables, jet-skis... Avec des animations de cette ampleur, il faut aussi prévoir un renforcement au niveau de la sécurité, et donc quelques nouveaux salaires de l'heure.

Anne-Camille pâlit à mesure que son cerveau enregistre et pèse les deux options. Je lui accorde que mon encadrement personnel pourrait être la solution au problème des curieux sur la plage publique. Il les obligerait néanmoins à changer de forfait pour celui qui inclut ma présence le jour du mariage. Cinq-cents euros de plus dans les dents. Bernard se laisse couler contre le dossier de sa chaise, certain d'obtenir gain de cause.

— Cinq-cents euros ? s'indigne Anne-Camille. Mais je croyais que le service serait compris ? Ce n'est pas ce qui était convenu, hein, Bernard ?

Bernard me lance un regard gêné sans la contredire. Bien consciente qu'il ne suffit pas de ressortir un contrat pour atténuer la mauvaise foi d'un client, je croise mes mains sur la table et expire discrètement pour retrouver mon calme. En plus d'exiger un changement dans les prestations, elle s'attend à ce que je passe une journée de boulot gratos.

Après que j'ai fini de raconter cette matinée d'enfer avec mes clients, Gaël me fixe longuement, un air consterné sur le visage, si bien qu'il se déconcentre et trébuche en descendant de la rame de métro.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

Je le sens presque aussi énervé que moi, si ce n'est plus.

— J'ai accepté, évidemment. J'avais beaucoup trop peur qu'ils claquent la porte.

Nous grimpons les escaliers de la station en soufflant notre manque d'activité physique à chaque marche. Gaël a décidé de faire ses premiers repérages de cadeaux de Noël pour Maddie. Je n'ose pas lui dire que son comportement beaucoup plus engagé pour la planète que le sien la forcera sans doute à refuser le traditionnel présent des fêtes commerciales.

Les transports en commun me confortent toujours dans l'investissement de mon scooter rose bonbon. Autour de nous, les touristes se précipitent pour ne pas rater une miette de notre jolie capitale. La foule m'étouffe, les gens pressés de la moindre minute m'exaspèrent. Sûrement parce que je les imagine en route pour rejoindre celui ou celle qui partage leur vie, ce qui est loin d'être mon cas.

— Je me demande encore pourquoi tu as besoin de mon aide pour choisir quelque chose, bougonné-je. De toute façon, tu finiras par acheter le truc le moins romantique du monde.

— Justement, tu me sers de baromètre à sensibilité féminine. Tout ce que les femmes moyennes adorent, Maddie déteste.

— Maintenant, je suis une femme moyenne. Génial !

Il m'arrache quand même un sourire. Maddie est une ancienne camarade de classe tombée sous le charme de Gaël grâce à mes talents d'entremetteuse. Une gothique débarquée des Antilles et prête à me suivre dans les locaux de l'université sous prétexte que, franchement, se cacher derrière des diminutifs bidons, c'est bien le seul moyen qu'ont trouvé les Charlotte et Madeleine de ce monde pour survivre. En l'envoyant dans la boîte de Gaël pour son apprentissage, je savais déjà qu'ils matcheraient à la perfection. À l'époque, ils avaient tous les deux leur propre façon de se rebeller contre le conformisme sociétal. S'abîmer les cheveux à coup de teintures bon marché, se percer autant de trous dans les oreilles et le nez qu'il y en a eu dans la couche d'ozone, des trucs du genre. Désormais, ils s'adoucissent ensemble et s'accordent à utiliser des moyens plus adultes pour exprimer leurs revendications.

— Pourquoi tu n'irais pas faire un tour à cette agence à la place ? lance soudain Gaël. C'est à côté, non ? Tu pourrais écouter ce qu'ils ont à te proposer en matière de partenariat.

— Tu plaisantes ?

Gaël se met à rire en croisant mes gros yeux ronds.

— Quoi ? L'idée d'accepter leur offre te rebute à ce point ? Tu as déjà fait le point sur ta situation des centaines de fois. Résultat, un couple d'anciens

clients ne t'a toujours pas payée et ton plan B se résume au poste libre dans la boîte d'événementiel de mon oncle. Tu viens même d'accepter de travailler gratuitement pendant une journée entière pour ne pas perdre ton dernier contrat !

Gaël attend une réaction de ma part. J'hésite à lui avouer qu'avoir vu le pénis d'Elliott Rhys hier soir s'ajoute à ma gêne de devoir ramper devant lui.

— Tu es talentueuse, je le pense sincèrement. Mais on ne peut pas toujours s'en sortir seul, insiste-t-il. Une collaboration pourrait t'aider à reprendre le cap. Elliott Rhys dirige l'une des boîtes les plus détestées au monde et pourtant, tu m'assures que son hall d'accueil est plein à craquer. Il a manifestement du savoir-faire à revendre.

Sur cette vérité criante, Gaël me tapote l'épaule et s'enfonce dans les Arcades. Je reste un instant immobile, les bras ballants.

François a été la première personne à me conseiller de penser à moi. Lentement, mon entreprise se rapproche de la faillite sans avoir accouché du moindre bénéfice. Mon banquier n'acceptera pas les découverts indéfiniment et j' imagine mal revenir chez ma mère la queue entre les jambes en cas d'échec. Elle me fixerait avec son expression de matrone satisfaite, un « je te l'avais bien dit » prêt à bondir du bout de ses lèvres.

Gaël a raison. Ce partenariat est peut-être la seule opportunité qui se présentera à moi, je devrais écouter leur proposition avant de me braquer. Et si les termes du contrat ne me plaisent pas, libre à moi de refuser.

De peur d'avoir paru trop insultante la dernière fois, je m'arrête dans un café pour y commander un macchiato à emporter. Le gobelet en main, je continue sur deux rues avant de reconnaître l'immeuble de La Compagnie de l'Arc. Alors que les marches de l'entrée ne se trouvent plus qu'à quelques pas, un petit reniflement détourne mon attention.

Il y a une silhouette étrangement familière adossée à la façade voisine. Derrière les longs cheveux blonds qui dissimulent son visage et étouffent ses sanglots, la réceptionniste de l'agence est en train de pleurer.

CHAPITRE 5

OK, cette situation est super gênante. Lorsqu'elle m'aperçoit, l'hôtesse d'accueil s'essuie rageusement les yeux pour me toiser avec. Je me tiens devant elle sans savoir où me mettre, un gobelet de café tiède à la main.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? crache-t-elle.

— Euh, je... Je suis là pour discuter d'un partenariat avec votre directeur...

Je m'approche d'un pas hésitant.

— Vous allez bien ? osé-je sans trop de conviction.

— J'ai l'air d'aller bien ?

L'espace d'un instant, j'imagine une histoire digne d'un téléfilm de l'après-midi sur TF1. Le patron charismatique, sa femme et une assistante amoureuse. Allez savoir comment, ma réflexion me ramène à la silhouette nue d'Elliott Rhys dans le couloir de notre immeuble. Je m'efforce d'en chasser le souvenir tout en m'appuyant sur le mur avec elle.

— Je suis désolée de vous avoir mal parlé l'autre jour. Accueillir des clients mécontents n'est pas facile, je n'aurais pas dû en rajouter une couche.

Des excuses sincères ne peuvent qu'améliorer sa journée. Même si nous sommes parties du mauvais pied et que je ne la connais pas, je me détesterais de laisser cette femme pleurer seule dans la rue. Elle tourne vers moi une figure pâle, là où se mêlent surprise et réticence, un instant avant que les portes de l'entrée s'ouvrent.

— Enfin, vous êtes là ! s'exclame Elliott Rhys en dévalant les marches, un jeune homme affolé sur les talons. Nous vous avons cherchée partout ! Matthew a commis une énorme erreur, vous feriez mieux d'en prendre connaissance pendant que je...

Il s'interrompt en remarquant ma présence. Se redresse pour prendre un peu de hauteur – comme s'il n'en avait pas déjà suffisamment, le mec.

— Pendant que je discute avec... ?

— Charlotte Nantem, dis-je en lui tendant le gobelet. Je tenais à m'excuser pour la dernière fois... et pourquoi pas discuter du partenariat que vous aviez mentionné.

Elliott Rhys s’empare de la boisson pour la donner à sa réceptionniste. Il ne remarque pas une seconde son état de détresse évident.

— Tenez, Éléonore, il me semble que vous aimez le café, contrairement à moi.

Éléonore rougit. Avec un coup d’œil embarrassé, elle me demande la permission silencieuse d’y tremper ses lèvres. Et moi qui pensais manquer de tact !

— Je m’étonne de vous recroiser ici, reprend Elliott Rhys, les mains plongées dans ses poches de pantalon. Y aurait-il une raison particulière à votre changement d’avis ? Vous aviez hâte de me revoir, je suppose ?

Tandis qu’il parle, Éléonore et le salarié retournent dans l’agence. Comme Elliott décide de ne pas les imiter, je commence à croire que son offre ne tient plus.

— Admettons que j’aie pesé les pour et les contre, articulé-je avec prudence. Je suis là pour écouter votre proposition.

— Vous avez besoin d’un coup de pouce pour relancer votre activité.

Je papillonne des paupières, à court de mots. Elliott Rhys étire ses fines lèvres en un rictus malin, presque moqueur. La boucle échouée en travers de son front lui donne une allure chafouine.

— Vous détestez notre travail, vous me l’avez fait comprendre de manière assez virulente lors de notre rencontre. Il est évident que vous arrivez à court de solutions, vous ne seriez pas ici autrement.

— Votre travail ? répété-je, effarée. Je concrétise l’amour. Vous, vous le réduisez en miettes !

Il élargit encore son sourire avant de lâcher un rire discret, mais sardonique.

— L’amour ne se « concrétise » pas. Ce n’est qu’une histoire d’imbrication. L’être humain est un nœud d’algorithmes qu’il suffit de démêler. Le plus petit trait de caractère, le plus petit centre d’intérêt, la plus petite de vos habitudes inconscientes correspond à une équivalence mathématique.

Tout en continuant sa tirade, il me fait signe de le suivre à l’intérieur.

— Les Hommes s’attardent sur des moments de bonheur ridicules pour se convaincre d’avoir trouvé leur âme sœur et ensuite, ils se déchirent, m’explique-il en traversant le hall. Faites-moi confiance, ce n’est pas que je complique votre tâche, c’est vous qui rendez la mienne plus difficile. Une fois mariés, vous pensez avoir tissé un lien qu’il est formellement interdit

de couper. Le terme « divorce » devient tabou, vous n'osez plus défaire les schémas familiaux qui vous torturent au quotidien, qui ne vous offrent pas l'impression de satiété à laquelle vous vous attendiez. Tromperies et mensonges ne sont, à la vérité, que le piètre résultat d'une mauvaise combinaison antérieure.

Chaque argument qu'Elliott Rhys emploie pour défendre sa politique commerciale s'apparente à un poignard qu'il enfonce dans mes convictions personnelles. Pourtant, le succès d'un tel concept ne m'étonne qu'à moitié. Quand on a été trahi plus d'une fois, sûrement refuse-t-on de s'abandonner de nouveau au hasard. Certaines personnes ont tendance à vouloir garder le contrôle sur le moindre aspect de leur existence, vie conjugale comprise. Il faut croire que La Compagnie de l'Arc apporte une réponse adaptée à ces maniaques de l'amour.

— Puisque nous en sommes à votre conception du sujet, le relancé-je, un peu piquée, votre service s'adresse-t-il également à la communauté homosexuelle ?

Elliott Rhys ne semble pas dérangé par la question. Il hausse les épaules, à des kilomètres de se rappeler l'incident avec une pauvre dame laissée sur sa faim.

— Bien entendu. L'amour réunit des consciences et des personnalités, pas des genres.

Je n'ose pas pousser notre conversation plus loin, de crainte qu'il devine mes recherches aiguillées sur les scandales de ses succursales. Elliott me propose une présentation plus concrète des prestations assurées par les conseillers matrimoniaux. Il appelle l'ascenseur tout en se grattant l'arrière du crâne.

— Au passage, concernant le soir dernier...

— Pas de problème, bégayé-je, sûrement rose de gêne. Vous avez tout à fait le droit de... vous balader dans le plus simple appareil, tant que cela reste dans un cadre privé. À l'avenir, si vous pouviez juste mettre quelque chose sur le dos avant d'entreprendre une promenade dans les parties communes...

— C'est évident. J'ai été pris de court par le bruit. Toutes mes excuses.

Ce disant, il tire sur le col de sa chemise déjà ouverte de deux boutons. En-dessous, sa peau est lisse et blanche à l'image de celle d'un adolescent prépubère. Un instant, je revois son corps élancé, les muscles légèrement enfoncés dans la maigreur d'une silhouette fine et nerveuse. Le mélange

maladroit d'une taille mannequin et d'un sportif qui manque de s'entretenir les jours de fête.

— En vérité, je ne suis pas à l'aise avec les vêtements, continue-t-il en faisant quelques pas dans le deuxième étage. Ils grattent, ils serrent, ils empêchent de bouger. Et ne parlons pas des chaussures ! Il faudrait retrouver le type à l'origine d'un instrument de torture pareil, vous n'êtes pas d'accord ?

Je baisse les yeux sur mes vieux escarpins en daim bleu marine. Ils me cisailent encore l'arrière du pied après des années de bons et loyaux services.

— Là-dessus, vous n'avez pas tort.

Après les avoir déverrouillées, Elliott Rhys me laisse l'honneur de pousser ces fameuses cloisons pourvues de hublots que j'ai aperçues lors de mon premier passage ici. Derrière elles se trouvent les énormes machines qui, vues d'aussi près, me projettent tout droit dans un film de science-fiction.

Dès que je pose un pied dessus, la pellicule d'électricité invisible qui recouvre le carrelage lance une colonie de fourmis à l'assaut de mes mollets. Je dépasse quelques rangées de tables pour mieux observer les couloirs de serveurs alignés derrière les vitres au fond de la salle. Là, les boutons de contrôle côtoient les lumières rouges, vertes et oranges qui préviennent des entrées et sorties de données. L'ouverture de chacune des cabines est protégée par un code.

— La confidentialité est notre priorité. Les informations des clients sont sauvegardées ici et comparées les unes aux autres. Lorsque l'algorithme créé par mes soins trouve une connexion, elle apparaît sur le dossier des membres concernés. Il ne s'est jamais trompé jusqu'à présent.

— Et vous avez besoin d'une base pareille pour rassembler les données de vos seuls clients ?

Un léger sourcillement chasse son expression affable. Il quitte la pièce, m'obligeant à l'accompagner dans ses grandes enjambées athlétiques.

— Vous aurez accès aux dossiers des personnes qui souhaiteront conclure leur expérience par le biais de vos services. Nous sommes spécialisés dans le courtage, notre but est de mettre en relation les individus compatibles en vue d'un ménage stable. Pour ce qui est de la suite, s'ils sont intéressés, nous leur proposons une liste d'organiseurs de mariage reconnus pour leur

sérieux. Si vous nous convenez, vous apparaîtrez dans le registre des références à contacter.

— Si je vous conviens ? répliqué-je en m’arrêtant, à bout de souffle – bon sang, ce qu’il peut marcher vite ! Vous insinuez que vous n’aviez pas la ferme intention de collaborer avec moi quand vous me l’avez proposé ? Qu’est-ce qui me garantit que vos écarts de déontologie ne vont pas entacher ma propre image, d’abord ?

Elliott Rhys s’arrête pour me confronter. Sans que je ne le remarque plus tôt, il a retiré le troisième bouton de sa chemise. Comment fait-il ça ?

— Combien de commandes avez-vous actuellement ? me demande-t-il.

Je ravale un résidu de fierté pour ne pas mentir.

— Une seule.

— Bien ! Votre présence ici est donc le résultat d’une situation critique, conclut-il, reprenant sa déambulation rythmée. Nous devons au moins nous assurer qu’elle n’est pas due à un manque de professionnalisme. Mais pour être honnête, j’ai besoin de vous pour autre chose. J’ai cru remarquer, encore tout à l’heure, que vous étiez de nature empathique. Vous allez pouvoir faire vos preuves dès maintenant.

Le temps qu’Elliott termine, nous sommes déjà de retour dans l’ascenseur, direction le quatrième étage.

— Attendez ! m’inquiété-je soudain. Qu’entendez-vous par « faire vos preuves » ? Je n’ai jamais prétendu m’engager sans avoir vu de contrat ou...

Elliott ne m’écoute qu’à moitié. Nous gagnons une autre pièce au fond du couloir, éclairée par une large fenêtre qui déverse la lumière du jour sur un bureau verni. Derrière celui-ci, des étagères et une armoire croulent sous le poids de livres et de dossiers en tout genre. Là, Elliott abandonne son masque d’impassibilité pour une agitation grandissante et commence à remettre de l’ordre autour de lui. Quand il tente des paniers vers la corbeille placée près de la porte, je m’occupe de ramasser les feuilles chiffonnées qui atterrissent un mètre plus loin. Au bout d’un petit moment, je perds patience :

— Vous allez m’expliquer ce qui vous prend, à la fin ?

— Je n’ai pas le temps de vous détailler toute la situation, grommèle-t-il. La plus grosse cliente de l’agence va débarquer ici d’une minute à l’autre. Dites-vous simplement que si nous arrivons à réparer les pots cassés par cet imbécile de Matthew, je m’engage à vous inclure à notre liste de partenaires et à vous coacher. Marché conclu ?

L'imbécile de Matthew passe justement la tête dans la pièce alors que je m'apprête à répondre.

— Je pourrais peut-être vous donner un coup de main... pour me rattraper ?

— Non ! (Elliott s'est redressé comme un ressort du dessous du bureau, une pochette cartonnée à la main.) Vous en avez assez fait. Si vous avez fini d'expliquer notre problème à Éléonore, rentrez chez vous.

Le pauvre gamin, aussi gorgé de honte qu'une tomate bien mûre de soleil, rabat le vantail dans un grincement sinistre.

Insensible à ses regrets, Elliott Rhys se retourne et sort de l'armoire un énorme classeur sur lequel est écrit le nom d'Hélène Kowalczyk. La plupart des documents qu'il contient sont des fiches de membres masculins. Du modeste artisan avec sa veste de bûcheron au *businessman* en costume trois pièces, cette Kowalczyk les aura tous essayés.

— Je croyais que votre algorithme ne se trompait jamais ?

Elliott jette un œil à l'extérieur. En bas de l'immeuble, une femme engoncée sous des kilos de fausse fourrure s'extirpe d'une berline rutilante avec le secours du chauffeur. Éléonore doit avoir pour mission de la ralentir dans le hall.

— Il ne s'est pas trompé, pas même une fois, confirme-t-il en passant une main sur son visage. Cette cliente fait partie des rares personnes qui correspondent à la majorité des prétendants. Elle a rencontré un bon nombre d'entre eux, sans jamais donner suite au premier rendez-vous. Du moins jusqu'au dernier match effectué. Hélène fréquente l'un de nos membres depuis plusieurs mois maintenant. Même s'il ne s'agit que d'échanges à distance, ils se considèrent désormais comme des partenaires de vie.

— Eh bien, quel est le problème ?

Il danse d'un pied sur l'autre pendant que ses yeux alternent entre moi et la porte toujours ouverte. La cliente est sûrement déjà en train de monter quand il lâche le morceau.

— Le problème est que l'algorithme ne tient pas compte de la participation d'un autre être vivant pour former les couples.

— Un autre être vivant ?

Des aboiements lointains se mettent à percer le silence grave de l'étage.

— Vous voulez que je règle un problème de chien pour vous démontrer mes compétences ? chuchoté-je, scandalisée. C'est une blague, j'espère ?

Un couinement de protestation, beaucoup plus proche cette fois, m'assure le contraire. Une seconde plus tard, Éléonore entre dans le bureau en catastrophe. Entre ses bras, un chitsu gris se débat, colle sa truffe noire et humide sur son visage, griffe le satin de son chemisier de marque.

— Elliott, je suis navrée...

— Elliott Rhys, mon très cher ami !

Une masse de cheveux acajou lui passe devant pour enlacer le directeur. La réceptionniste chancelle sur ses talons aiguilles et manque de précipiter le petit chien dans la corbeille.

— Alors comme ça, mon conseiller veut me voir ? s'extasie Hélène Kowalczyk.

De toute évidence incommode par les élans d'affection, Elliott ne peut que feindre le ravissement en attendant sa délivrance.

— C'est moi qui vais m'occuper de vous aujourd'hui, hasarde-t-il derrière une petite toux.

— Si ce n'est que vous, le rendez-vous promet d'être charmant !

Elliott se regonfle comme une balle anti-stress dès qu'elle le libère. Une fois qu'Éléonore a disparu dans le couloir avec un coup d'œil navré pour son supérieur, il propose à Hélène de s'installer et tire une chaise derrière le bureau à mon intention.

— Elle m'a l'air d'aller très bien, lui glissé-je, étonnée la bonne humeur de la concernée.

— Pour l'instant, me prévient-il, sombre.

Tout en entamant les banalités d'usage pour me présenter en tant que partenaire de la société, Elliott tourne les pochettes du classeur et le pousse sous mon nez. Anil, vingt-huit ans, chercheur dans l'industrie pharmaceutique à Antibes. Allergique aux chiens.

Ma mâchoire se décroche.

Allergique. Aux. Chiens.

Espérant qu'Hélène n'ait pas remarqué mon choc, je me retourne pour attraper la carafe d'eau perchée sur les étagères. Elle est accompagnée d'une série de tasses aux couleurs de l'agence. Devinant mon petit manège, Elliott me regarde bouger les lèvres du coin de l'œil.

— Matthew a oublié un critère de cette importance ?

Je remplis un mug, l'air de rien. Trop excitée par cet entretien avec le directeur en personne, Hélène papote toute seule en savourant son eau et ne

me voit pas faire rouler un stylo au sol. Elliott s'abaisse en même temps que moi pour le ramasser.

— Non, Matthew n'a pas oublié ce critère, me répond-il alors que nous sommes tous les deux penchés sous le bureau. Ce genre de détails est vérifié par les équipes à la main, mais il a cru bon de l'ignorer. Grave erreur, Hélène Kowalczyk est folle de sa serpillère sur pattes ! Essayez de la calmer pendant que je lui annonce son quatre-vingtième échec au programme, par notre faute cette fois.

La fin de sa phrase est vibrante de gêne. Tiens donc. Un minuscule couac dans la formule, et voilà que notre cher Elliott Rhys implose.

— Ce n'est pas fair-play. Je suis censée rejoindre votre liste de partenaires, pas empêcher vos assassinats à la chaîne !

— Donnant-donnant, d'accord ? siffle-t-il entre ses dents. Prouvez-moi que vous pouvez me sortir de ce pétrin, et nous rediscuterons des termes de l'accord plus tard.

Je m'apprête à rétorquer, mais Elliott me devance. Pétasse ? Je rêve, ou ce type vient de me traiter de pétasse ?

Ah, non, voilà : la cliente a reposé sa tasse.

En revenant à elle, Elliott commence à tripoter le quatrième bouton de sa chemise. Je lui donne un coup de pied pour l'empêcher de se dénuder jusqu'au nombril.

— Bien, me lancé-je, espérant donner le bon rythme aux prochaines répliques d'Elliott. Comme Monsieur Rhys vient de vous l'expliquer, j'assure la continuité du service pour les clients désireux de conclure leur union par un mariage. Aujourd'hui, l'agence considère que vous avez effectué suffisamment de rencontres avec un autre membre du programme pour savoir si vous souhaitez entamer une relation stable et, pourquoi pas, faire appel à l'un de ses partenaires. Cependant, il y a un petit prob...

— Vous tombez bien, me coupe Hélène. Anil et moi souhaitons nous marier.

Je me tourne vers le directeur, prise de court. Elliott perd les quelques moyens qu'il avait en réserve et largue la bombe :

— Vous ne pouvez pas continuer, cet homme est allergique aux chiens.

Oh.

Le con.

— Vous vous moquez de moi ? s'offusque Hélène. Comment pouvez-vous...

Hélène Kowalczyk avale l'air bruyamment avant de devenir aussi pâle que les fesses d'Elliott. J'appréhende le déferlement de colère qui va nous tomber dessus, mais au lieu de crier à l'injustice, elle explose en sanglots, visage dans les paumes, au point de tremper le col Claudine qui étrangle sa nuque.

Elliott panique de plus en plus. Me supplie d'agir.

— Il doit y avoir une solution, bégayé-je. S'il s'agit vraiment de votre âme sœur, alors...

— De mon âme sœur ? répète-t-elle, soudain plus ferme, en retirant ses mains du devant de sa figure. Combien d'âmes sœurs cette agence va-t-elle encore me présenter ? Vous pensez que si ces hommes me correspondaient vraiment, j'en serais encore à ce stade ?

La colère d'Hélène Kowalczyk se lève avec elle, comme un vent brusque et orageux. Elliott se prend le coin du bureau dans le genou et grimace.

— Écoutez...

— Non ! hurle-t-elle en me pointant du doigt alors que je m'apprête à la suivre. C'est terminé !

Hélène resserre les pans de son manteau et me toise sans cacher son dédain.

— Il est clair que cette agence cherche à me plumer. Vous avez intérêt à me rembourser les frais engagés depuis mon inscription, sinon, la prochaine fois que nous nous verrons, ce sera au tribunal. Compris ?

Bien que je l'anticipe, le claquement de la porte qui rebondit contre le mur me fait sursauter. À côté de moi, Elliott se tient le front dans une main.

— C'était beaucoup plus simple avant, soupire-t-il.

Il referme le classeur dans un geste las.

Super. Je viens manifestement de louper le test avec brio.

CHAPITRE 6

La voiture cahote puis gronde avant de s'arrêter en plein milieu de la chaussée. Derrière nous, les autres automobilistes s'emballent dans une cacophonie de klaxons furieux.

— Mais allez-y, bon sang ! s'impatiente Elliott.

Il avance sa main, que je repousse des commandes avec une tape autoritaire.

— Je fais ce que je peux ! Et ne touchez à rien, vous avez vous-même avoué ne pas savoir conduire !

— Oui, bon... Je n'ai jamais pu m'habituer à ces engins...

Même si je parviens à redémarrer, le moteur me transmet son déplaisir à chaque changement de vitesse – autrement dit, toutes les minutes, puisque nous traversons les petites rues encombrées de Paris à une heure de pointe.

Qu'un homme riche comme Elliott Rhys possède un tacot pareil demeure un mystère. Je l'imaginais plutôt rouler en bolide ultrasophistiqué. En fait, il ne roule pas du tout. Quand il m'a annoncé ne pas avoir pris le volant depuis plusieurs dizaines d'années alors que nous étions déjà arrivés à son garage privatif, j'ai senti l'arnaque venir.

Le parebrise arrière est recouvert d'une épaisse couche de crasse suintante qui sort du pot d'échappement. Notre participation au bilan carbone de la ville s'annonce exceptionnelle.

— Je persiste à dire que ce n'est pas une bonne idée, lui martelé-je, les yeux rivés sur le capot du véhicule de devant pour ne pas l'emboutir.

— Elle a accepté le rendez-vous, nous n'allons pas nous arrêter sur un échec. Vous voulez ce partenariat, oui ou non ?

— Je n'en suis plus très sûre, justement ! Vous étiez à deux doigts de provoquer une syncope chez cette pauvre femme, avec votre histoire de chien ridicule ! Je n'aurais jamais dû vous suivre, vous êtes trop... trop...

— Trop impatient ? Trop insensible ? C'est justement pour cette raison que j'ai besoin de vous, Charlotte !

Insensible, peut-être. Idiot, certainement pas. Il sait que jouer sur ce besoin maladif de me rendre utile fera son petit effet.

J'ai bien failli l'abandonner à son pauvre sort quand il est venu toquer à ma porte ce matin. C'est son dévouement envers sa cliente qui a eu raison

de moi. Force est de constater qu'Elliott Rhys souhaite sincèrement se racheter auprès d'elle, puisqu'il a promis d'amorcer le redressement de mon entreprise dès demain si je l'accompagnais.

Hélène Kowalczyk habite seule avec ses domestiques à Moret-Loing-et-Orvanne, une commune urbaine à une heure et demi de route de Paris. Lorsque nous arrivons à l'adresse indiquée sur le GPS, la voiture d'Elliott est à bout de souffle.

Le manoir doit revêtir des allures de maison hantée, une fois le soir tombé. Lové à l'entrée d'un bois, zébré d'une végétation luxuriante, le bâtiment jette son ombre sur de larges parterres de fleurs entretenus par une armada de jardiniers en salopette.

— Madame Kowalczyk m'a prévenue de votre arrivée, nous annonce une femme dans l'interphone. Vous pouvez rentrer la voiture.

Le portail s'ouvre ; nous regagnons l'habitable. Notre tas de ferraille parqué dans l'allée de graviers blancs, Elliott et moi rejoignons la vieille dame qui nous accueille sous un porche tapissé de mousse. À l'intérieur, la hauteur de plafond est vertigineuse. Celle que je soupçonne être une gouvernante nous guide jusqu'à un salon lourdement meublé.

— Installez-vous, propose-t-elle en désignant le canapé en cuir. Madame ne va pas tarder à revenir de son cours de chant, je vais vous préparer de quoi patienter. L'arabica, vous aimez ?

Je jette un œil à Elliott, mais il ne relève pas la question. Son regard escorte la démarche poussive de la gouvernante jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement. S'il n'avait pas à peu près mon âge, je pourrais imaginer qu'il prépare un mauvais coup.

Ou plutôt, je devrais.

— Alors ? lui demandé-je. Quel est le plan ?

— Je prétexte une envie urgente et je pars fouiller dans les chambres pendant que vous faites diversion.

— Pardon ?

Il se dirige déjà vers le couloir par lequel nous sommes arrivés, là où se trouve l'escalier qui mène au premier étage. Je me lance à sa poursuite, absolument consternée.

— Revenez tout de suite ! Hé ! Je vous parle ! m'exclamé-je plus fort que je le voudrais. Pourquoi auriez-vous besoin de faire une chose pareille ?

— Pour la cerner, bien sûr ! déclare-t-il le plus naturellement du monde. Autant de ratés, ce n'est pas anodin. Il y a forcément une raison.

— Et nous allons la trouver en discutant avec elle ! Il est hors de question que je participe à un délire pareil, on frôle la violation de domicile ! Si vous vous obstinez, je rentre.

— Très bien ! Rentrez donc !

J'aurais dû me douter qu'il m'entraînerait dans un autre de ses guêpiers. Quelle mouche radioactive m'a piquée pour que j'accepte de le conduire ici ?

Malheureusement pour moi, aller récupérer mes affaires dans le salon devient vite impossible. J'ai encore une main sur la rampe vernie quand des bruits de pas résonnent derrière la porte d'entrée. Quelqu'un sifflote en approchant. Ni une ni deux, Elliott m'attrape le bras pour me tirer en haut des marches.

— Un ouvrier, m'indique-t-il, penché à l'angle du mur. Je suppose que vous allez me suivre, maintenant ? Notre marge de manœuvre va être considérablement réduite.

Il me reproche sérieusement de contrarier ses plans, là ? Ce taré a déjà de la chance que je me retiens de le jeter par-dessus la balustrade !

Ignorant ma réticence, Elliott m'entraîne le long du couloir avec un pas prudent, étouffé par les poils jaunis d'une vieille moquette. Je me laisse guider, silencieuse, tout en essayant de comprendre comment nous avons pu en arriver là. Moi qui cherchais à l'en empêcher, je me retrouve complice de son infraction. J'espère que la peine encourue est inférieure à cinq ans ; dans le cas contraire, je ne risque pas d'être mariée avant la barre fatidique de la trentaine.

Mon cœur bat à cent à l'heure. Je ne serais pas étonnée qu'Elliott sente la moiteur de ma main dans la sienne tandis qu'il ouvre les pièces au fur et à mesure de notre lente progression. L'étage ne semble pas beaucoup servir. Dans cette immense demeure froide, principalement habitée par les domestiques et autres travailleurs saisonniers, je me rends compte qu'Hélène Kowalczyk est à la fois bien entourée et terriblement seule.

Elliott pousse une énième cloison et s'arrête. Je réprime un grognement quand mon nez cogne contre son dos.

— Voilà sa chambre, marmonne-t-il en refermant derrière nous.

Les grands rideaux ne laissent filtrer qu'un léger rayon de soleil froid, plongeant la suite dans une obscurité relative. Une énorme caisse de jouets et des fauteuils en chintz sont ramenés dans un coin, recouverts par une tonne de plaids, de torchons déchirés et de peluches. Juste à côté du grand

lit à baldaquin d'Hélène se trouve sa réplique miniature exacte, des draps au voilage, sans aucun doute réservée à son chien.

Un gloussement me chatouille la gorge. La faute à l'adrénaline qui retombe – ou à la figure ahurie du grand dadaï qui m'accompagne.

— Attendez ! s'exclame Elliott. Ne faites plus de bruit, j'ai cru entendre quelque chose.

Je tends l'oreille en ravalant mon rire. Quelques secondes plus tard, la poignée de la porte s'abaisse. Elliott m'entraîne jusqu'à la cachette potentielle la plus proche – une penderie –, dans laquelle nous nous engouffrons.

Le chambranle grince sur ses gonds. Je reconnais tout de suite la voix de la gouvernante :

— Tiens, j'avais cru entendre du bruit là-dedans, s'étonne-t-elle. Bon, maintenant que je suis là, autant remettre un peu d'ordre pendant que les biscuits chauffent...

Nous percevons le couinement des babioles qui s'entassent dans la caisse. Les anneaux des rideaux glissent sur les tringles et soudain, la silhouette penchée au-dessus de moi s'éclaire, découpée par l'interstice de l'imposante armoire. Elliott pose un doigt sur ma bouche et j'acquiesce, rencognée contre le bois du meuble.

De l'autre côté, la gouvernante continue de traîner ses chaussons de part et d'autre de la pièce. Plus les secondes s'égrènent et plus l'angoisse monte. Bordel, si elle continue, ses biscuits vont finir complètement cramés, et nous avec !

La position dans laquelle nous avons atterri n'a rien de confortable. La tension fait trembler le bras qu'Elliott a passé près de ma tête pour ne pas m'écraser en entrant ; il a le corps cassé en deux, les jambes empêtrées entre les miennes. Dans cet espace qui nous oblige à une proximité presque intime, je me surprends à lui trouver quelque chose de beau. Et ses yeux verts qui glissent sur mon nez, puis mes lèvres, me laissent penser que je ne suis pas la seule à me sentir troublée.

Les traits saillants de son visage se durcissent. Au bout d'un moment, le directeur d'agence ne tient plus : il lève un pied pour déplacer son genou, qui cogne et frotte à l'intérieur de ma cuisse. Dans son sursaut de gêne, Elliott dérape et se rattrape sur ma taille. Toujours accrochés, nos regards s'écarquillent, mais j'ignore s'il s'agit de pudeur ou d'une tentation nouvelle. *Bon sang, j'ai chaud.*

Nous n'osons plus bouger, de peur de faire trop de bruit. Toute mon intention est accaparée par les doigts fébriles d'Elliott sur ma hanche. Est-ce qu'il sent que j'ai des poignées d'amour ? Est-ce qu'il s'en moque ?

En cherchant une réponse dans ses yeux, je ne lis qu'une gêne confuse et... autre chose encore. Notre posture brouille la frontière entre désir et embarras alors que nos souffles restent suspendus pour ne pas glisser sur l'autre. Dans la penderie, l'odeur fatiguée d'une lessive se mêle au parfum, plus marqué, d'Elliott.

Le bruit d'une porte qu'on referme sonne notre délivrance. Avec une précipitation presque vexante, Elliott retire sa main et recule contre la paroi opposée du meuble. Je m'autorise de nouveau à respirer malgré la soudaine impression de froid qui me gagne.

— Nous allons patienter une minute ou deux, le temps qu'elle quitte l'étage, dit-il simplement. Ensuite, nous redescendrons, en espérant qu'elle ne soit pas retournée au salon avant nous.

Nous comprenons vite que ses jambes gigantesques et mes kilos en trop (d'après ma mère, ils le sont) ne nous permettront pas de nous asseoir. Je me tortille entre les vêtements pour trouver de l'air.

— L'idée de fouiller dans sa chambre craignait encore plus que celle de rendre visite à Hélène, lâché-je, encore toute retournée. Votre petite amie ne serait pas contente d'aller vous chercher au commissariat.

— De quelle petite amie... Qui ? Éléonore ? (Elliott Rhys sourit.) Mais elle n'est pas ma petite amie ! Qu'est-ce qui a bien pu vous faire croire une chose pareille ?

La bourde.

— Eh bien, elle pleurerait la dernière fois et...

— Éléonore en voit de toutes les couleurs par ma faute, me coupe-t-il. Je ne suis pas un directeur facile à vivre. La sensibilité est loin d'être mon fort et elle se trouve en première ligne quand il s'agit de gérer des maris ou des femmes désabusés.

Comme j'ai trop honte pour lui répondre quoi que ce soit, Elliott poursuit.

— Je veux apprendre à me montrer plus compréhensif. J'ai pris la mauvaise habitude de... d'ignorer les problèmes en pensant qu'ils finiront par disparaître. L'entreprise prend énormément de place dans ma vie, j'en viens souvent à négliger mes relations avec les autres. Éléonore n'est pas l'unique personne à en souffrir.

Je me contente de hocher la tête, touchée par sa confession. Elliott se mélange les pinceaux entre bonnes intentions et mauvaises mises en pratique, raison pour laquelle nous sommes cachés dans l'armoire d'une cliente qui a déjà une sacrée dent contre nous.

À force d'attente, le silence finit par se transformer en malaise. N'y tenant plus, je pousse une cloison et tends l'oreille.

— Personne, lui indiqué-je. Dépêchons-nous.

Tandis qu'Elliott extirpe sa silhouette gauche des lourds manteaux, je parcours une dernière fois la chambre du regard. Un candélabre abîmé masque la moitié d'un cadre photo sur la table de nuit. Je me rapproche pour mieux discerner le portrait, et le grand lit d'Hélène me paraît soudain exhaler un parfum de pénible absence.

— Bon, vous venez ?

En bas, les jardiniers passent devant la porte d'entrée sans l'ouvrir. Nous commençons à descendre l'escalier marche après marche lorsque qu'un bruit de vaisselle qui s'entrechoque retentit.

La lenteur de la gouvernante nous a clairement sauvés la mise. J'accélère le pas jusqu'au rez-de-chaussée et détale vers le salon, Elliott dans mon sillage.

La vieille dame nous rejoint une trentaine de secondes après que nous avons atteint le canapé. Elle dépose un plateau rempli de cafés et de gourmandises sur la table basse à l'instant où la voix d'Hélène Kowalczyk retentit.

— Je suis làààà, chantonne-t-elle.

Elle apparaît dans l'encadrement qui donne sur le couloir, son chitsu gris ratatiné dans le pli de son bras. Je lance un coup d'œil à Elliott. Il considère sa tasse pleine de café avec horreur. Sûrement pense-t-il que refuser de boire aggravera l'étiquette déjà peu avantageuse collée sur son front.

Je ferais mieux d'intervenir avant qu'il recrache une gorgée et brûle le visage d'Hélène avec nos dernières cartes.

— Navrée pour le retard, lâche distraitement notre hôte en débobinant l'écharpe autour de son cou. Le cours a duré plus longtemps que prévu.

Je me lève pour répondre :

— Ce n'est rien, lui assuré-je. Nous tenions à venir vous présenter nos plus plates excuses en personne.

Je profite qu'Hélène donne son manteau à la gouvernante pour engloutir la tasse d'Elliott. Une quinte de toux me gagne alors qu'il me consulte, la

main levée comme s'il tenait toujours l'anse de porcelaine entre ses doigts. J'ai la gorge plus en feu que le cul de François quand il parlait à ma cousine le soir de ma pendaison de crémaillère.

— Alors ? lance Hélène. Quel genre de compensation avez-vous préparé pour me convaincre de renoncer au procès ?

J'attends qu'elle s'installe dans un fauteuil pour reprendre place sur le canapé. À côté de moi, Elliott semble beaucoup plus détendu maintenant qu'il a échappé à l'épreuve du café, quoiqu'un peu frustré de ne pas avoir terminé ses recherches à l'étage. Je le laisse mener la discussion, qui n'est de toute évidence pas de mon ressort.

— Désirez-vous vraiment un arrangement à l'amiable ? se contente-t-il de demander en croisant les jambes. Nous serions prêts à vous faire une proposition, bien sûr, mais je ne crois pas que vous souhaitiez réellement baisser les bras après toutes ces années d'efforts.

Hélène ricane :

— Des années d'efforts de ma part, certainement pas de la vôtre. Hier encore, vous m'annonciez que l'homme que je fréquente depuis des mois est allergique aux chiens.

— Nous tenons à vous aider, lui certifie Elliott. Je vous promets que nous allons vous trouver le partenaire idéal, même si ce n'est pas Anil.

Je ne comprends pas la stratégie d'Elliott, qui sert plus de vent que de sincères excuses à sa cliente. Est-ce qu'il compte vraiment régler le problème avec deux ou trois phrases toutes faites ?

Hélène retient une nouvelle réplique bien sentie entre ses dents. Je devine à leurs regards qu'ils engagent un dialogue silencieux. Même si Elliott paraît contrôler la situation, ce petit jeu ne me plaît pas du tout. Devant l'absence de solutions concrètes, Hélène pourrait très bien nous foutre dehors d'une seconde à l'autre. Du coup, je tente ma chance.

— Hélène, pourquoi n'avez-vous jamais informé Anil au sujet de votre chien ? articulé-je d'un ton que j'espère doux et dénué d'accusations.

— Excusez-moi ? s'indigne-t-elle.

Dès que ses yeux quittent ceux d'Elliott, je sens le directeur s'agiter, comme si je venais d'interrompre un moment crucial de son plan. *Tu parles ! Il était complètement à la ramasse, oui !*

— En vérité, vous n'avez pas tellement envie de correspondre à qui que ce soit, je me trompe ? continué-je.

Là, Elliott s'étouffe. Hélène émet une sorte de grondement, les ongles plantés dans le tissu marbré des accoudoirs.

— Vous plaisantez ? siffle-t-elle.

— Je peux le comprendre, s'attacher revient à accepter la possibilité d'être abandonnée un jour. Mais cet homme est peut-être celui de votre vie, vous en avez conscience, et votre chien n'est qu'une fausse excuse parmi tant d'autres.

— Si vous êtes venus ici pour m'insulter...

— Non, bien sûr que non ! bredouille Elliott. Ce que veut dire ma collaboratrice, c'est que... eh bien...

Il m'interroge d'un regard implorant. Je réalise qu'au point où l'on en est, soit il faut s'écraser, soit y aller franco.

— Ce que je veux dire, commencé-je en retournant à Hélène, c'est qu'après tout ce temps passé à échanger avec vous, il y a de fortes chances pour qu'Anil sache déjà que vous possédez un chien. Et s'il a continué à vous fréquenter, c'est que ce n'est pas un problème pour lui. Alors peut-être qu'au fond... vous ne vous sentez pas prête à accueillir une nouvelle personne dans votre vie.

Les lèvres de notre hôte se mettent à trembler. Bien que j'aie tenté le tout pour le tout en espérant qu'elle n'explose pas de rage, je ne m'attendais pas à viser aussi juste. Lorsqu'un premier sanglot franchit ses lèvres, je me penche dans sa direction. Sa fuite de l'amour me brise le cœur.

— Vous êtes une femme formidable, alors pourquoi ériger de telles barrières ? prononcé-je avec tendresse. Qu'est-ce qui vous retient dans votre quête d'un mari, Hélène ?

Il faut une bonne minute à Hélène pour calmer ses pleurs et se confier sur son mariage avec le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Un amour qui a pris fin de manière tragique, dans la maladie et les regrets. Alors qu'elle se livre et me trouble tout particulièrement, sans doute parce que son récit fait écho à une histoire que je connais, mon regard glisse vers Elliott. Il a décroisé les jambes et écoute, attentif, mais aussi abasourdi par la tournure que prend ce rendez-vous pour lequel il avait tout calculé à l'avance.

Trente minutes et une boîte de mouchoirs gaspillée plus tard, Hélène nous raccompagne dans l'entrée. Nous rejoignons la voiture d'un pas plus serein qu'à notre arrivée.

— Et dire que vous venez de me faire perdre une cliente..., marmonne Elliott d'une voix blanche.

— Cette femme a peur de l'attachement. Je fais peut-être dans la psychologie de comptoir, mais je crois qu'un thérapeute lui sera plus utile qu'un remariage, et je suis certaine qu'elle reviendra vers vous en temps voulu. D'ailleurs, il serait plus judicieux de dire que je viens de vous éviter un procès.

— Mouais. M'est avis que je vais virer ce maudit salarié incapable de respecter la charte de principes ! La transparence est le premier de nos mots d'ordre, bon sang !

— M'est surtout avis qu'il vous a retiré une grosse épine du pied. Elle aurait pu se heurter à une centaine d'autres échecs avant que vous ne preniez conscience de son blocage.

Nous franchissons le portail sans rien ajouter. Je doute que la vieille radio de cette épave fonctionne.

— Essayer de la cerner valait mieux que des discours vides, lui concédé-je après quelques kilomètres de route silencieuse. Il y avait la photo d'un homme dans sa chambre, j'ai pensé qu'elle avait peur de l'attachement, car il signifie parfois de perdre.

— Vous avez un don pour comprendre les gens.

— Sauf pour me comprendre moi-même, lui avoué-je en souriant.

Il me fixe d'un air profondément songeur.

— Charlie ?

— Oui ?

— Merci. Je suis sincère.

Clin d'œil de connivence :

— Je sais.

CHAPITRE 7

À dix heures du matin, peu de monde se présente à l'agence, sinon une poignée de nouveaux membres venus déposer des pièces justificatives pour compléter leur inscription. Au moment où je franchis le seuil de l'entrée, Éléonore est penchée sur son comptoir et hurle des instructions à un papi un peu dur de l'oreille. Je passe à côté pour déposer son macchiato dans un coin. En se rasseyant, l'hôtesse tend le bras comme par automatisme pour attraper le gobelet.

J'attends qu'elle se rende compte qu'il ne s'agit pas du café infect des bureaux pour lui sourire.

— Je viens discuter avec Elliott à propos du partenariat, lui confié-je une fois qu'elle a remarqué ma présence. Est-ce qu'il y a un problème avec le chauffage ?

Éléonore s'est retournée pour bidouiller les réglages du radiateur qui se trouve près de son siège. Elle finit par lui donner un coup de pied rageur sans se soucier d'abîmer ses escarpins.

— Il déconne de plus en plus, je commence à me les cailler sévère, lâche-t-elle dans un soupir. Merci pour la boisson. Elle va me tenir chaud au moins pour les dix prochaines minutes.

Je lui envoie une grimace compatissante. Ses chemisiers en satin m'indiquent qu'elle n'est pas du genre à accueillir les visiteurs dans une doudoune, même pour éviter un rhume.

Depuis que je lui ai présenté mes excuses, l'hôtesse d'accueil ne me considère plus comme une énième menace. Et moi, j'apprends à connaître la véritable Éléonore, une trentenaire au caractère bien trempé qui prend autant soin de ses salariés que de ses enfants potentiels, quitte à se mettre la plupart des clients à dos.

Je l'écoute se plaindre un bon quart d'heure des frasques du patron. Quand elle repose son gobelet vide, je comprends qu'Elliott a zappé notre rendez-vous. Heureusement pour moi, nous nous sommes échangé nos numéros après la virée chez Hélène Kowalczyk.

Charlie : Je vais finir par me transformer

en esquimau à force de vous attendre dans le hall.
C'est une sorte de plan tordu pour me
rendre aussi givrée que vous ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur Elliott, une ou deux minutes après l'envoi du message. D'un signe du menton, j'intime à Éléonore d'arrêter son anecdote sur la façon dont il a terrorisé un pauvre stagiaire en lui demandant de pousser un couple à la rupture.

— Désolé de vous avoir fait attendre, lance-t-il en arrivant à notre hauteur, tout essoufflé. Je ne vous avais pas oubliée !

— C'est exactement ce que dirait quelqu'un qui m'a oubliée.

Puisque Elliott Rhys n'est pas du genre à échanger des banalités pour faire passer le temps, nous montons à son bureau en silence. Dans le couloir du quatrième étage, les employés ont tous un gilet sur le dos et le nez un peu rouge. Lui n'a pas l'air d'avoir froid dans son éternel bras de chemise.

Elliott me laisse entrer devant lui, puis retourne taper sur le clavier de son poste. Le comportement typique du mec interrompu en plein milieu d'une tâche importante, quoi.

Je m'installe dans un fauteuil et me contente de balayer la pièce du regard en le laissant à sa rédaction frénétique. Je n'y ai pas tellement prêté attention à ma première visite, mais dans le genre atmosphère impersonnelle, le directeur de l'agence bat des records. Pas de bibelots à valeur sentimentale en haut de l'armoire. Aucun cadre photo sur le bureau ou les étagères. J'ose espérer que le caractère insipide de cette décoration ne reflète pas celui de ses relations.

Quelques clics de souris m'indiquent qu'il enregistre son fichier.

— À nous ! s'exclame-t-il en se redressant sur sa chaise ergonomique. Apparemment, notre petite escapade dans le placard d'Hélène Kowalczyk vous a convaincue d'accepter mon offre ?

Je détache mes yeux du grand tableau d'art abstrait accroché sur le mur d'en face. Pas sûre qu'il devine les sous-entendus coquins de sa phrase.

— C'est surtout votre gestion catastrophique des situations de crise qui m'a convaincue, rétorqué-je, amusée. Mais je suis certaine que nous pouvons trouver un terrain d'entente.

Nous échangeons un sourire complice, sur la même longueur d'onde. Elliott ouvre un tiroir à sa gauche pour en sortir un petit tas de feuilles reliées.

— Concrètement, je peux vous proposer le contrat standard que nous signons avec les *wedding planners* et les agences d'événementiel. Il nous permettra d'entériner l'accord et de vous ajouter au catalogue des partenaires. Mais comme vous avez pu le constater par vous-même, nos besoins respectifs nécessitent plutôt une forme de coaching.

J'acquiesce tout en tendant l'oreille.

— En ce qui vous concerne, j'aimerais d'abord avoir un aperçu de vos procédés. Je me suis permis de vous recommander à un couple de connaissances qui envisagent de renouveler leurs vœux de mariage. Ils devraient vous contacter dans la semaine pour un premier rendez-vous, auquel je souhaiterais assister.

Je me retiens de tiquer devant cette prise de décision unilatérale ; ne pas consulter les autres doit faire partie de ses déformations professionnelles. Elliott continue d'ailleurs de parler sans chercher mon approbation.

— J'ai également une amie assez réputée dans le monde de l'entrepreneuriat. Elle participe en ce moment même à une tournée de conférences dans toute la France. Assister à son pitch sera un bon point de départ pour vous aider à adopter une vision plus large de votre activité. Je vous obtiendrai une place quand elle sera dans le coin.

Je reste bouche bée devant son implication. Il a vraiment eu le temps de planifier tout ça en une seule nuit ?

— Ne paniquez pas.

— Pardon ?

Je cligne des paupières, un peu étourdie. Il est en train de signer les pages du contrat, qu'il me tend ensuite avec son stylo à plume.

— J'ai dit « ne paniquez pas », répète-t-il. Pour le moment, je me contente de vous rendre la pareille. Vous m'avez été d'un grand secours avec le dossier Kowalczyk, et je suis certain que vous me serez tout autant précieuse à l'avenir.

J'ai conscience qu'Elliott Rhys ne mesure pas le sens de ses paroles, pourtant, je me sens troublée par le choix des mots. Ou alors, c'est parce que je viens de réaliser un plongeon acrobatique dans le vert de ses yeux. Un vert à la fois pur et profond, un miroir sur le monde, encadré par deux sourcils clairsemés et des pommettes hautes et saillantes, sur lesquelles j'ai une soudaine envie de passer mes doigts.

Le bruit d'une notification me ramène à la réalité. Elliott se penche pour consulter le portable qui traîne sur son bureau. Je déaille ou quoi ?

— Vous partez ? demandé-je, toujours un peu confuse, en le voyant se lever.

Il désigne le contrat d'un geste pressé tout en saisissant son porte-documents.

— Hum, oui... Le devoir qui m'appelle, ce genre de choses. Prenez votre temps avant de signer, et n'oubliez pas d'emporter un exemplaire avec vous en sortant.

Lorsque je lui réponds, il a déjà disparu dans le couloir :

— Attendez, quelqu'un vous bipe et vous rappliquez dans la seconde, quitte à abandonner votre rendez-vous ? Vous êtes quoi, une sorte de Batman parisien ?

Sa tête hirsute apparaît dans l'entrebâillement de la porte restée ouverte. Il me lance un regard malicieux.

— En quelque sorte.

Mon arrangement avec Elliott m'a remise d'aplomb. Lorsque j'ai rejoint Gaël et Maddie à ce cours de cuisine tout à l'heure, je me suis empressée de leur annoncer la nouvelle. Comme ils ont été réquisitionnés sur un gros projet par leur agence, cet atelier est le seul moyen que nous avons trouvé pour nous voir cette semaine.

— Et donc, tu as finalement accepté son offre ?

Le chef passe dans les rangs pour vérifier l'avancée de la découpe. Jetant un œil à Gaël, qui se retient de me rappeler à quel point il a eu raison, j'attrape quelques pousses de soja pour les effiler.

— Oui. Même s'il m'a embarquée dans une vraie galère, je crois que je me suis bien amusée. Elliott a juste besoin qu'on lui mette des freins. Et puis il gère quand même un empire international à lui tout seul, je ne peux qu'apprendre à ses côtés.

Elliott et moi avons décidé de nous retrouver dans mon studio demain. Puisqu'il a dû partir en vitesse la dernière fois, il nous reste encore à convenir de la partie concernant sa gestion des litiges. Le soir qui a suivi notre rendez-vous, je lui ai suggéré des travaux pratiques pour lui montrer comment aborder ses dossiers épineux et l'idée a semblé lui plaire. J'entendais le bruit de la circulation derrière le téléphone et je me suis demandé ce qu'il pouvait bien fabriquer dehors, à plus de vingt-deux heures, tout en pensant à m'appeler pour s'assurer que j'avais bien signé le

contrat. En me remémorant notre mission suicide chez Hélène Kowalczyk, j'en ai conclu que je préférerais ne rien savoir.

— Il t'oblige à sortir de ta zone de confort, suggère Maddie en déposant un panier de produits frais sur le plan de travail. Ce n'est pas plus mal.

— Exactement ! Grâce à lui, j'ai compris que je devais éclater ma bulle et oser. Bon, peut-être pas comme il le fait, cela dit...

— Je te retrouve bien là, ajoute Gaël. Quand je pense que tu as failli rater cette opportunité à cause de ta rupture avec cet abruti de François !

Je prends brusquement conscience d'un détail qui, à la faveur des derniers jours passés à me morfondre sur mon canapé d'occasion, rend sa remarque d'autant plus forte de sens. Depuis ma deuxième visite à l'agence, je n'ai pas pensé une seule seconde à François.

— Tu as raison, avoué-je. J'aurais été idiot de passer à côté d'un truc pareil...

— Je suis content que tu ailles mieux, lâche-t-il en me frottant l'épaule.

Je lui adresse un sourire à demi-convaincu. Est-ce que je vais mieux ?

Le chef énonce les consignes suivantes. J'essaie de me reconcentrer en imitant Gaël et Maddie, qui plongent leurs bâtons de légumes dans l'huile du wok. Les miens ressemblent plus à de gros asticots qu'aux vermicelles dans la formule « bouillon végétal et ses vermicelles champêtres ».

Je profite de la cuisson pour observer ce couple dans lequel j'ai beaucoup trop pris l'habitude de m'immiscer. Mon meilleur ami fronce les sourcils en reniflant la vapeur aromatisée, ses tatouages de rockeur dévoilés par les manches courtes de son tee-shirt et ses cheveux rassemblés en catogan. À côté de lui, Maddie paraît aux anges. Depuis qu'ils travaillent dans la même boîte, mon ancienne camarade de classe irradie. Même si elle connaît la nature de notre vieille relation, elle sait que les rivales n'existent pas dans l'esprit de son petit ami : elle est tout ce qu'il attendait pour pouvoir avancer, se détacher de moi, de nous.

Leur bonheur éclabousse tout le monde. Si le concept d'âmes sœurs décrit par Elliott existait vraiment, Maddie et Gaël en seraient les ambassadeurs.

— Charlie, chérie ? Tu me files un verre d'eau, s'il te plaît ? Le soja va brûler.

Je m'exécute, libérée de ma torpeur. Tout en regardant Maddie verser l'eau dans son plat, je me demande si Elliott Rhys partage sa vie avec

quelqu'un. Un type qui déteste à ce point les vêtements peut-il seulement trouver chaussure à son pied ?

— Charlie, réveille-toi !

— Hein, quoi ?

Maddie mange un peu de son rouge à lèvres bleu en me grondant.

— Arrête de fantasmer sur ton prince gringalet et écoute un peu les instructions.

— Je ne...

Elle n'attend pas mon excuse bidon pour croiser les bras :

— Oui, on sait, tu ne fantasmes pas sur lui, bla-bla-bla. N'empêche qu'il t'a fait de l'effet, le ploutocrate. Alors vaudrait mieux que tu recommences à baiser avant de tomber dans ses bras – ou dans ses draps –, parce que d'après tes explications, il est quand même sacrément bizarre, ce mec.

J'affecte l'ironie en roulant des yeux. Mais au fond, je crois qu'elle a raison. Elliott Rhys est apparu dans mon existence pile au moment où mes hormones font les montagnes russes. Avec la déception de l'épisode François, ce n'est pas le moment de tomber pour un rustre dans son genre.

N'empêche, même si je ne crois pas vraiment en sa méthode, j'aimerais que l'amour soit aussi simple que le prétend Elliott. Qu'il suffise de mettre son nom dans un ordinateur pour trouver le partenaire idéal. Si c'était le cas, j'arrêteraï de me demander pourquoi les relations paraissent si simples lorsqu'il s'agit de conseiller les autres, alors que les miennes se terminent toujours dans la rancœur et les larmes.

— Charlie ! s'écrie soudain Maddie. Tes légumes, Charlie ! Ils crament !

Je me précipite sur le feu, que j'éteins en retirant la poêle des plaques. Les morceaux ont collé et noirci le fond. Dépitée, je balance le contenu du plat dans la poubelle et retire mon tablier à carreaux. Il est clair que je ne suis pas faite pour cuisiner autre chose que des nouilles lyophilisées.

Quand nous sortons de l'atelier, le soir est presque tombé sur Paris et le ciel tire sur un blanc aux allures d'hiver. Même à une heure aussi froide, les magasins continuent de recracher leurs groupes de promeneurs aux sacs pleins à craquer.

Je quitte Gaël et Maddie à un carrefour et slalome entre les passants pour atteindre la prochaine bouche de métro. Lorsque je remonte à la surface, le soleil trace une ligne étincelante sur le haut de la porte Saint-Denis.

J'avale le pavé en quelques minutes, pressée de retrouver mon bon vieux canapé. Et puis, arrivée au tournant de ma rue, j'entends des pas.

Non, une démarche pressée. Le souffle d'un homme dans mon dos.

J'accélère un peu sans oser me retourner. Derrière moi, la respiration hachée gagne en vitesse.

— Attendez ! Excusez-moi !

Mais je suis trop lancée dans ma course pour l'écouter. Alors que je m'apprête à atteindre l'immeuble, un poids s'écrase sur mon épaule et je hurle en donnant un coup en arrière. Mon poing rencontre le visage de l'inconnu, qui me libère dans la foulée.

— Putain ! s'exclame-t-il dans un long grognement de douleur, une main sur son œil gauche. Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Ah. Il ne ressemble clairement pas à un tueur en série.

— Je suis désolée, je croyais que vous étiez... Enfin, comment vous expliquer...

Il secoue son crâne de cheveux châains et me toise. Je n'ose pas lui dire que sa paupière est en train de doubler de volume.

— Je voulais simplement vous demander si vous étiez du quartier, gronde-t-il en sortant un papier de sa poche. Je cherche une organisatrice de mariages qui habiterait dans le coin. Elle s'appelle Charlotte Nanterre. Vous connaissez ?

Tu viens de frapper un potentiel client, donc. De mieux en mieux, Charlie.

CHAPITRE 8

Ma victime s'appelle Nathan. Il est le petit-fils du couple de retraités qui souhaite renouveler ses vœux de mariage. Je me souviens du coup magistral que je lui ai envoyé en pleine tronche alors qu'Elliott engage justement la conversation à ce sujet. J'aurais préféré qu'il me présente des excuses, puisqu'il vient tout juste d'arriver au studio avec une bonne vingtaine de minutes de retard.

— Les connaissances auxquelles je vous ai recommandée m'ont donné leur accord pour vous rencontrer, m'annonce-t-il en s'asseyant à ma table de salon. Leur petit-fils souhaite vous voir en personne avant de planifier le premier rendez-vous, il ne devrait plus tarder à vous joindre.

— Euh... En effet, j'ai déjà eu un premier « contact » avec lui hier. Il était venu vérifier l'adresse.

— Vraiment ? Et alors, tout s'est bien passé ?

Je bégaye un « oui » à peine audible, incapable de lui avouer que le premier contact en question équivalait à mon poing dans sa figure. Je ne me suis jamais sentie aussi honteuse qu'en l'invitant à monter chez moi pour mettre de la glace sur sa paupière qui grossissait à vue d'œil.

Elliott sourit.

— Super ! s'exclame-t-il. Vous avez placé un rendez-vous ?

— Pas encore, il doit en discuter avec ses grands-parents pour connaître leurs disponibilités.

Ou pour leur interdire d'approcher cet immeuble à moins de cent mètres, s'ils ne veulent pas se prendre une droite par la folle du troisième étage.

— Sinon, qu'est-ce que vous m'avez préparé aujourd'hui ? reprend Elliott.

— Une mise en situation.

— Une mise en situation ?

— Une mise en situation. Vous savez que votre manque de sensibilité déborde sur vos aptitudes relationnelles. Si je ne peux pas vous empêcher de rentrer dans les armoires de vos clients en mon absence, vous apprendre à apaiser des conflits reste dans mes cordes.

L'acceptation d'Elliott ne me surprend pas ; il a l'air friand de tout ce qui sort de l'ordinaire. Je l'invite donc à rester assis pendant que je vais

m'installer de l'autre côté de la table, de façon à me retrouver juste en face de lui. L'idée est simple : il jouera son propre rôle, et moi, je serai une femme mécontente venue régler mes comptes avec l'agence.

— Vous devez agir comme vous le feriez en temps normal, d'accord ? Attention, cette nana ne rigole pas.

Elliott hoche la tête et s'étire comme s'il se préparait à un match de basket. Il n'a pas le temps de terminer que j'abats ma main bien à plat entre nous. Le directeur sursaute et manque de tomber à la renverse.

— Dites donc, Monsieur, j'ai appris que mon fiancé était inscrit chez vous, commencé-je de but en blanc. Vous saviez qu'il était déjà maqué, au moins ?

Comprenant mon petit jeu, Elliott récupère un peu de contenance. Il s'appuie contre le dossier de sa chaise et prend cet air pompeux qui ferait vriller le plus tranquille des moines tibétains.

— Eh bien, je ne peux pas confirmer la présence de votre fiancé dans nos fichiers, puisque nous tenons à la discrétion de nos clients. Mais leur situation conjugale n'est jamais considérée lors de l'inscription.

— Donc vous ignorez qu'il était en couple ?

— C'est fort probable.

Je m'avance brusquement au-dessus de la table et l'empoigne le col de sa chemise en lin. Stupéfait, Elliott ne peut qu'agripper le rebord du meuble pour ne pas basculer davantage en avant.

— Vous vous foutez de moi ? hurlé-je. Mon mec s'est inscrit dans votre putain d'agence et vous n'étiez même pas au courant qu'il vivait déjà avec quelqu'un ?

Elliott remonte une main fébrile sur la mienne pour trouver de l'air. D'après son expression scandalisée, je joue mon rôle à la perfection.

— Écoutez, balbutie-t-il, accuser notre entreprise pour la décision de votre conjoint ne serait pas honnête. Il a fait appel à nos services de son plein gré et...

— Non.

Je le lâche, désespérée. Il le fait exprès, ou quoi ?

— Non, non, non ! Vous ne pouvez pas rejeter la faute sur lui, ça ne servirait qu'à envenimer la situation !

Elliott Rhys déglutit en vérifiant qu'aucun bouton de sa chemise n'a sauté pendant notre lutte. Vu sa tendance à les retirer toutes les cinq minutes, je ne vois pas en quoi ça le dérangerait.

— Navré, je n'ai pas l'habitude de chercher des arguments alors qu'on essaie de m'étrangler.

— Vous avez déjà été frappé. Qu'est-ce qui vous garantit qu'un incident similaire ne se reproduira pas ?

Je pointe mon sourcil avec un index sévère. Celui d'Elliott est traversé par une cicatrice qui court depuis le sommet de sa tempe jusqu'au creux de sa paupière. Ce genre de détails se remarquent moins ici, sous les ampoules basse consommation et la faible lumière du soleil qui peine à traverser les épaisses fenêtres, mais dans la blancheur aveuglante de leurs locaux, la fine striure ressort aussi clairement qu'un nez en plein milieu de la figure. Si nette, si mince, presque délicate, qu'elle semble tracée du bout d'un scalpel de chirurgien.

L'un de ses détracteurs n'a pas hésité à remplacer les mots par les poings, comme le démontre la vidéo que j'ai trouvée sur Internet. Et il ne sera certainement pas le dernier.

— Vous avez raison.

Le directeur sourit en frottant l'entaille, pensif. Il attrape son verre posé sur la table et avale une gorgée d'eau.

— Je ne suis qu'un informaticien accro à ses logiciels, qui passe ses journées enfermé dans son bureau à formater des fichiers ou à synthétiser des séries de données. Si j'avais consacré plus de temps au sport, j'aurais pu lui mettre une sacrée raclée.

— Oh, je n'en doute pas une seconde, répliqué-je d'un ton gentiment moqueur, mais lui répéter le discours pompeux que vous m'avez sorti lors de ma visite de l'agence aurait sans doute suffi à l'assommer.

Elliott renverse sa tête en arrière et se met à glousser. Je décolle ma bouche de mon propre verre, surprise par ce son gauche, loin de son cynisme moqueur et détestable. Il manque d'entraînement, si bien qu'il s'essouffle à l'issue d'un court instant et retombe dans l'air. Sans relever ma confusion, Elliott s'empare d'une pochette qui traîne devant moi. J'imagine le choc d'Anne-Camille et Bernard s'ils apprenaient qu'un total étranger a consulté leur projet de mariage.

— Vous allez les marier ? demande-t-il après avoir tourné quelques feuilles. Leurs souhaits sont beaucoup trop contradictoires. Ces gens-là ne vont pas du tout ensemble !

— Croyez-moi, ils se complètent à merveille.

— Envoyez-les moi et je vous promets de trouver pour chacun d’entre eux le partenaire idéal.

J’essaie de récupérer la pochette, en vain. Elliott se recule, satisfait de sa blague puérile.

— Accordez-moi votre confiance, dit-il, les yeux brillants de malice, je saurai les rendre plus heureux que vous ne le faites en répondant au moindre de leurs caprices.

— Vous savez que c’est ma seule commande du moment, vous voulez me foutre sur la paille ou quoi ?

Ayant contourné le meuble qui nous sépare l’un de l’autre, je parviens à saisir les notes. Elles se dérobent dès qu’Elliott se dresse sur ses échasses gigantesques. Il baisse son bras quand je lève le mien et m’oblige à tourner en rond dans la pièce.

Je parviens à le coincer contre le dos du canapé et ouvre une paume, sur laquelle il dépose l’objet de son larcin. Mes doigts n’ont pas encore effleuré le papier que je me perds déjà dans l’infinité irréaliste de ses yeux. Comme il ne semble pas vouloir détourner son regard du mien, je me défile en premier, soudain consciente de notre proximité trop familière. L’espace de quelques secondes, je me suis de nouveau retrouvée dans l’armoire d’Hélène, prise d’une furieuse envie de l’embrasser.

— Vous accueillez suffisamment de clients comme ça pour ne pas avoir à piquer les miens, le grondé-je gentiment. C’est bien pour cette raison que vous utilisez autant de serveurs, non ? Ça vous fait combien de membres inscrits ? Plusieurs dizaines de milliers ?

— Beaucoup plus que vous ne l’imaginez.

Elliott Rhys s’approche des fenêtres sur lesquelles s’accroche une pellicule d’humidité froide. Il se ferme au dialogue, comme il en a pris l’habitude chaque fois que je pose des questions sur le contenu de leur base de données.

— Vous manquez d’un vrai lieu de travail, dit-il. Ce studio ne vous offre pas le crédit nécessaire aux yeux des prospects.

Il affirme ça sans me regarder, les poings rangés dans le bas de son dos. La rue est imprégnée de la couleur déclinante du jour qui, projetée sur son visage, confère à son teint les nuances hiératiques de la sagesse.

Devant l’expérience qu’il m’inspire, je renonce à lui parler du couple d’heureux mariés qui ne m’a toujours pas payé un rond.

— Je me plais, ici.

Ce studio a le mérite de me mettre en confiance, entre mes petits meubles rafistolés, la cheminée condamnée sur laquelle trône l'écran de télévision récupéré chez le père de Gaël et la table d'un chêne fatigué, dont je compte exploiter les dernières forces pour de longues années encore. Chaque pièce de mobilier raconte une histoire et participe à instaurer un confort modeste qui me rassure au quotidien.

Elliott Rhys soupire :

— Vous vous attachez à des détails insignifiants, c'est là votre plus gros problème. Travailler ailleurs ne changera rien à votre savoir-faire. Quittez vos principes restrictifs et lancez-vous !

— Les principes importent, répliqué-je, déçue de voir qu'il peut lire en moi avec une telle facilité. Ils devraient d'ailleurs vous empêcher d'agir au mépris des règles morales, comme lorsque vous insistez pour démarcher des clients déjà en ménage.

— Vos anciennes histoires vous empêchent de juger notre politique commerciale avec objectivité, me répond-il plus sèchement.

Là, il m'en bouche un coin. Même si mon ex-petit ami m'a effectivement quittée pour une autre, Elliott ne peut pas le savoir, alors je me demande bien de quel droit il se permet de formuler la moindre hypothèse sur ma vie sentimentale.

— Parce que vous êtes différent ? raillé-je. Monsieur va me sortir qu'il ne s'est jamais donné le droit d'aimer pour garder son impartialité légendaire ?

— L'arbitre n'a pas le droit de jouer. Il perdrait son pouvoir d'appréciation dans le cas contraire, vous ne pensez pas ?

Quand il se tourne, le contraste de lumière déroule un tapis d'ombre sur l'incurvation de ses lèvres. Une grimace d'ironie. Nous y voilà.

— Vous mentez ! lâché-je d'une voix dure.

— Oui.

Alors qu'il se met en mouvement, ses gestes sont ralentis par une sorte de lassitude profonde. Elliott fouille dans sa sacoche et me plaque une brochure sur la poitrine.

— Mais elle a retourné ma faiblesse contre moi, ce n'était pas de l'amour, conclut-il.

Tu l'as blessé. Rattrape-toi, pauvre idiot.

— Attendez, je ne voulais pas...

— La conférence vous aidera à y voir plus clair, m'assure-t-il en désignant la plaquette, déjà dans l'encadrement de la porte d'entrée. Cette

femme est talentueuse, elle saura répondre à des questions auxquelles vous n'avez même pas commencé à songer. Le pitch est à 15 h 30, dans l'une des salles de la Mégacité. Je suppose que vous n'aurez pas de mal à vous y rendre.

C'est ainsi que je me retrouve à somnoler sur un siège de train le lendemain. Mon crâne n'arrête pas de tambouriner contre la vitre à travers l'écharpe à carreaux qui me sert d'oreiller, comme pour me rappeler que ces prochains jours ne m'accorderont aucun répit.

François m'a envoyé un message ce matin.

François : Ta mère a dit à Éliza que
tu logeras chez elle. Je souhaitais juste
t'adresser mon soutien.
Je sais que ce ne sera pas facile pour toi.

Simple, concis, attentionné. Et malgré ça, je ne ressens rien. L'appréhension de retourner dans cette chambre d'ado criante de ringardise, mais surtout d'échecs que maman ne se retiendra pas de me rappeler à la moindre occasion, prend toute la place.

La conférence proposée par Elliott Rhys se tient à Amiens. En m'envoyant là-bas, j'ai l'impression qu'il se venge de mon indiscretion.

Et en toute franchise, s'il avait réellement voulu me punir, il aurait eu raison de choisir cette maudite ville.

CHAPITRE 9

Amiens, capitale historique de Picardie. La ville où j'ai rencontré François. Celle de nos premiers baisers, de nos premiers dîners aux chandelles, de nos premières fois dans sa chambre étriquée du Crous. 9 m² pour s'envoyer en l'air et se promettre de trouver un meilleur endroit en planifiant les prochains rendez-vous.

Le meilleur endroit, c'était son appartement à Paris. Pourtant, il ne m'a jamais offert les rendez-vous promis. Alors pourquoi je ne ressens rien que du vide, assise là, au bord d'une eau que nous avons longée ensemble si souvent, au bord de laquelle nous avons bu, rigolé, angoissé en pensant aux résultats d'examens que nous réussissions toujours ?

— Tu vas grossir si tu continues à t'empiffrer autant, ma chérie.

Je grogne en attrapant un nouveau bâtonnet de fromage. Maman m'a proposé de déjeuner sur les quais de Saint-Leu, sans se déranger de l'incompatibilité évidente entre les roues déjà bien amochées de ma valise, mes bottines à talons et les allées pavées qui font le charme du quartier. Nous avons fini par nous installer en salle avec vue sur le canal, car le soleil est trop timide pour manger dehors sans grelotter.

Le moindre kilo gagné est une insulte aux vieux idéaux esthétiques de ma mère, qui continue de croire que mes rondeurs sont la cause d'une bonne partie de mes ruptures. La silhouette fine et élancée d'Éliza s'impose brusquement à moi. Taille mannequin et cils à rallonge. J'avale une salive épaisse et repose le bâtonnet dans mon assiette.

— Ce n'est pas de ma faute si les brasseries de ce trou paumé ne cuisinent que du gras, lui lancé-je en m'enfilant un cornichon à la place – au passage, je me réconforte à l'idée de tous ces régimes drastiques qu'Éliza s'impose un mois sur trois.

— Décidément, ta mauvaise foi n'a pas changé. Enfin, ce n'est pas comme si tu avais fait autre chose que la fête ici, alors tes connaissances sur la gastronomie du coin...

D'Amiens, je n'aurais profité que des aspects les plus insipides. Les sorties avec les copines au marché de Noël, les verres partagés dans les nombreux bars du centre-ville, les nuits à plaisanter, à moitié saoule, avec des groupes de mecs aussi paumés que nous dans leur cursus universitaire.

Je jette un œil à l'écran de mon téléphone en feignant de l'écouter, prise d'une soudaine envie de fuir. La plaquette de la conférence dépasse de mon sac. Anaïs Blancourt, déjà propriétaire de son entreprise à l'âge de seize ans, aujourd'hui reconvertie dans le coaching professionnel. Son mantra ? Avoir confiance en soi. Je regarde maman, qui continue de déblatérer à propos de mon projet bancal en mâchouillant son croûton de pain à la mousse de canard. Plus facile à dire qu'à faire.

— Et Anne-Camille et Bernard, comment vont-ils ? poursuit-elle. Ça avance, leur mariage ?

— Bof, je commence à croire qu'ils n'ont même pas envie de se marier ! Une seconde... Comment tu connais le nom de mes clients ?

Elle m'adresse un sourire. Le genre de sourire coupable qui signifie « oups ».

La nourriture tourne dans mon estomac. J'ai l'impression que la terre est sur le point de s'ouvrir pour m'avaler. *Bordel !*

Je renverse ma chaise en me levant, puis la redresse dans un grognement de colère. Le talon de ma botte s'est coincé entre le pied de table et ma valise ; si je force trop, il risque de casser. *Je n'arrive pas à y croire.*

Maman observe ma lutte avec des yeux inquiets.

— Charlie, ma puce... Attends...

Je la fusille du regard, enfin libre.

— Quoi ? Tu pensais faire plaisir en envoyant tes amis renflouer ma caisse ?

— Non, je... Ce n'est pas ça...

Une vague de souvenirs déferle des petits tiroirs de mon cerveau dans lesquels j'avais pris soin de les ranger. « Bonne à rien. » « Pas fichue de trouver un travail décent. » « Une tête remplie de rêves idiots. » Ses mots à elle, que je m'étais juré de lui rappeler une fois les reins assez solides pour faire tourner mon entreprise.

Je voulais devenir *wedding planner* pour poser le point final, sinon celui de la partie la plus heureuse du livre de parfaits inconnus. Leur apporter un peu d'aide dans une quête qui ne se termine pas toujours avec la conclusion escomptée. Mais ça importe peu à maman, ça. Pour elle, le bonheur des autres n'est qu'un affront public à son chagrin personnel. Un chagrin que je suis incapable de partager, parce que je ne l'ai pas connu. Que je me contente de subir à travers les sermons, les remarques déplacées et les humiliations. Comme si s'enfermer dans les réprimandes à outrance était le

seul moyen qu'elle avait trouvé pour sécher les larmes intarissables de son cœur.

Le cancer de papa a tout emporté d'elle, ne lui laissant qu'un épais brushing de cheveux gris et une colère sourde, inavouable et pourtant, pourtant tellement présente au quotidien.

— Critiquer mes choix ne te suffisait plus ? l'accusé-je, hors de moi. Qu'est-ce que tu cherchais à me prouver ? Que je suis incapable de réussir sans ton aide ? Que tu avais raison ?

— Je ne voulais pas me mêler de tes problèmes, m'assure-t-elle. J'imaginais juste... te soutenir à ma manière. Anne-Camille et Bernard ont un fils, il est très sympathique et avec ce qui s'est passé avec François...

J'éclate d'un rire écœuré. C'est encore pire que ce à quoi je songeais.

— Non, mais tu rigoles ? Je suis tout à fait capable de gérer mes ruptures sans ton intervention ! (Je l'arrête au moment où elle ouvre la bouche pour se défendre.) Tu sais quoi ? Laisse tomber, j'abandonne. Tu ne changeras pas, c'est plus fort que toi. Savoir que j'étais triste te réconfortait dans ton propre malheur, il te fallait enfoncer le clou. Tu disais détester François et résultat des courses, tu as gardé contact avec Éliza, la personne pour laquelle il m'a quittée. Et maintenant, tu la mets au courant de mes moindres faits et gestes ! Au fond, tu n'as jamais eu l'intention de me soutenir, tu veux juste me montrer que j'ai eu tort. Que ce soit à propos de François ou de mon entreprise.

— Bien sûr que j'ai gardé contact avec elle ! rétorque-t-elle en repoussant sa chaise. Éliza et sa mère sont la seule famille qui me reste de ton père !

— Alors là, c'est la meilleure.

Je n'ai plus la force de me battre. L'ennemi est beaucoup trop puissant, trop subtil, trop tout. Un ennemi sur lequel maman elle-même serait incapable de mettre un nom.

— Tu ramènes encore le problème à toi. J'en ai ma claque.

Dans une fureur à peine contenue, je passe payer l'entrée déjà consommée sous le regard curieux des autres clients. Je saisis ensuite la poignée de ma valise, enfile la lanière de mon sac et plante ma mère en plein milieu de la salle.

Je croyais que cette réunion nous aurait permis d'avancer, après plusieurs semaines de pause. Heureusement qu'Amiens est une ville suffisamment touristique pour abriter un bon nombre de locations Airbnb et d'hôtels, car

on dirait bien que je ne dormirai pas dans mon ancienne chambre d'adolescente, ce soir.

Après notre dispute, il m'a fallu remonter Saint-Leu pendant une vingtaine de minutes pour déboucher à la gare. Là, j'ai pu prendre le bus et me rapprocher de l'hippodrome, à côté duquel se trouve la structure ronde de la Mégacité.

Il ne reste aucune place vacante sur le parking : les berlines aussi chères qu'une maison de campagne côtoient aujourd'hui les tacots cabossés des jeunes permis. Quand j'atteins les portiques près desquels patientent déjà une bonne trentaine de personnes, j'ai les orteils en feu.

Le bâtiment grouille d'adolescents en costume-cravate. Après le comptoir du hall, une porte grande ouverte laisse apparaître des stands recouverts de brochures informatives pour un salon de recrutement. Je me dirige vers celle d'à côté en suivant les indications fournies à l'entrée. Des petites intérimaires gèrent les invitations devant la salle. Elles me rappellent l'époque où moi aussi, j'enchaînais les contrats précaires pour gagner ma croûte. Je me souviens des heures passées à servir des verres aux papis graveleux du coin. Départs en retraite de groupes internationaux, anniversaires politiques, réceptions de personnalités de la télé-réalité... J'en ai tendu, des plateaux d'entremets gourmands et des macarons traditionnels aux amandes. Et à bien y penser, je vais peut-être m'y remettre si je ne parviens pas à corriger le cap de mon activité.

La salle de conférence est meublée de tables hautes ainsi que d'une scène montée contre le mur du fond. Je me glisse au bout d'une rangée de chaises vides pour ne pas gêner le passage avec mes affaires. Lorsque les discussions éparées diminuent, la lumière suit le mouvement et de nouveaux spots clignotent pour éclairer l'estrade.

— Mais non, enfin ! tonne une voix étouffée depuis les coulisses.

Des bruits de pas. Une femme élancée, la soixantaine peut-être, se juche en haut des marches. De là où je me tiens, j'ai l'impression de lire sur ses traits sévères quelque origine asiatique.

— Rallumez-moi tout ce bazar, voyons ! râle-t-elle en envoyant un geste de la main vers la régie. Je ne suis pas ici pour lancer un *one-woman-show* !

Quelques rires s'élèvent dans l'auditoire. On sent une précipitation embarrassée de l'autre côté des rideaux noirs qui scindent la pièce en deux, puis les ampoules recommencent à briller.

— Je préfère ça ! s'exclame-t-elle dans le micro. J'aime observer mon public pour faire de mes présentations un véritable échange.

Anaïs Blancourt longe les planches d'une démarche tranquille. Le bruissement de sa longue jupe plissée nous hypnotise, si bien que ceux qui osaient encore parler se sont tus. Je suis placée trop loin pour deviner la couleur de ses yeux, mais ils dégagent, de toute évidence, un sentiment d'autorité glaçante.

Quand elle a bouclé son tour d'observation, Anaïs s'arrête et étire ses fines lèvres peintes en rouge. D'un coup, son visage s'illumine avec une bienveillance insoupçonnée.

— Je suppose que la plupart d'entre vous cherchent le « truc » dont on leur a si souvent vanté les mérites pour se lancer, commence-t-elle. Tant mieux, car vous aider à prendre le recul suffisant fait partie de mon job. Je suis ce qu'on appelle une coach d'entrepreneurs. Il est bien beau d'avoir des compétences à proposer sur le marché, mais dès qu'on s'enfonce seul dans le borborygme des affaires, pas facile de s'y retrouver, n'est-ce pas ?

Plus son sourire s'agrandit et plus l'assistance fond pour elle. Sa voix, à la fois solide et douce, déverse un flot de paroles introductives dans lequel chacun plonge les pieds. Je ne doute pas que nous y serons complètement immergés dans une heure.

Son rôle consiste tant à offrir un soutien psychologique aux entrepreneurs qu'à leur fournir les outils indispensables à la bonne organisation de leur business. Motivation, efficacité et coordination sont les maîtres-mots de son activité. Elle conseille, épaulé et accompagne les cerveaux inventifs en ébullition, forme les gens au courage et à la prudence. Pour Anaïs Blancourt, tout être humain cache son propre potentiel de richesse : il suffit juste d'apprendre à le faire ressortir dans un cadre professionnel et de l'arroser un peu au quotidien.

Et puis Anaïs entreprend de causer effet Pygmalion. Et puis chacun s'avance sur sa chaise, presque de façon inconsciente. Le charme opère, Anaïs continue de sourire, et nous voilà désormais trempés jusqu'aux genoux.

— Il s'agit peut-être de la composante la plus importante dans le lancement d'une start-up, explique-t-elle. La confiance en soi. Oh, bien sûr, on a déjà dû vous remplir la tête de planification marketing, de financement collaboratif, de paperasse administrative et j'en passe. Mais que vous

souhaitiez juste travailler à votre compte ou créer le Coca-Cola de demain, le plus important réside dans votre état d'esprit.

Anaïs, elle, préfère nous bourrer le crâne de pensées favorables et autoréalisatrices. Cette histoire de réussite seulement possible lorsque vous vous entourez de personnes qui croient en vous et, par extension, vous transmettent cette croyance par le biais d'énergie positive.

— Vous, par exemple ! poursuit-elle en pointant quelqu'un du doigt au premier rang. Oui, vous ! Je parie que vous êtes bien incapable de nous présenter ce projet sur lequel vous n'avez pas même commencé à travailler, je me trompe ?

Le concerné, un jeune homme qui s'était levé pour lui répondre, finit par se rasseoir en balbutiant, la nuque rouge.

Anaïs choisit sa prochaine victime au fond de la salle. Il me faut plusieurs secondes pour comprendre que je suis celle qui se trouve au bout de son index.

— O... Oui ? bafouillé-je en bondissant de mon siège.

— Comment vous appelez-vous, ma chère ?

Son ton contraste étrangement avec celui utilisé plus tôt. Je me surprends à hésiter sur mon propre nom.

— Charlotte Nantem.

— Dites-nous, quelle est cette merveilleuse entreprise que vous avez bâtie ou que vous souhaitez bâtir dans un futur proche, Charlotte ?

Je cligne des paupières, décontenancée.

— Eh bien, je suis *wedding planner* en freelance à Paris.

— Superbe !

Je me réinstalle, surprise par la simplicité de l'exercice.

— Vous voyez, les mots ont ce pouvoir de vous retirer tout esprit de valorisation, comme ils peuvent vous faciliter les choses. (Elle se tourne vers son premier interlocuteur installé non loin d'elle.) Pardonnez-moi de m'être servie de vous comme cobaye, il est évident que votre projet atteindra des sommets, au même titre que celui de chaque entrepreneur présent dans cette pièce.

« Tu ne peux pas y arriver en claquant des doigts », me répétait maman en m'écoutant déblatérer ce qu'elle prenait pour des inepties de gamine aveugle. Et moi de lui répondre que je n'atteindrai jamais la faiblesse de ses jugements étriqués et malades de couardise. Que la vraie vie ne se résume pas à patienter dans sa zone de confort, entre cours de gymnastique avec les

copines et cocktails sirotés en terrasse après une journée de bureau éreintante.

Les encouragements d'Anaïs Blancourt résonnent en moi avec un écho étrange, à tel point que je me demande si, au fond, je ne suis pas celle qui tire les autres vers le bas. Comment ma mère aurait-elle pu aller mieux si je me servais de ses faiblesses comme d'une arme à chacune de nos disputes ?

Je ressors de l'eau une quarantaine de minutes plus tard. Certains jeunes applaudissent, requinqués par les mots enthousiastes de notre magnifique oratrice. Bientôt, des groupes se rassemblent pour glorifier la méthode Blancourt autour d'une dernière coupe d'eau gazeuse.

Je m'éloigne en direction de la sortie, déboussolée. Non, déçue. Déçue de la réponse trouvée en farfouillant les paroles de la coach. Je ne partage pas cet entrain pour l'aventure. Du moins a-t-il depuis longtemps disparu dans l'angoisse de l'échec et les problèmes de trésorerie intempestifs.

Alors que je traîne plus que je ne tire ma valise sur l'espèce de lino étalé au sol, une main repousse le rideau noir qui s'étend jusqu'aux portes de la salle.

— Vous êtes bien Charlotte Nantem, la collègue d'Elliott Rhys ? me lance Anaïs Blancourt. Venez donc, il m'a demandé de vous accorder quelques minutes après le pitch. Je me ferai un plaisir d'honorer sa requête.

CHAPITRE 10

— Un petit café ?

Le soleil de ce midi a laissé place à un air gonflé d'humidité. Assise à l'une des trois grandes tables du local, je regarde Anaïs Blancourt se battre avec la cafetière qui toussote et recrache des gouttes d'eau par l'interstice où s'enclenchent les dosettes. Elle revient finalement vers moi, saine et sauve, pour me servir son grand sourire avec la tasse bien chaude.

— Sucre ?

— Sucre.

Anaïs attrape un sachet de sucre et le déchire au-dessus de mon café du bout de sa manucure parfaite. Elle passe ensuite un bras par-dessus le dossier de sa chaise, sa longue tresse paresseusement allongée entre un sein et le renflement de son petit ventre. Ses traits asiatiques – je peux désormais en avoir la certitude –, sillonnés de petites rides, lui donnent un soupçon de ces lignes nobles et fines des divinités religieuses.

Je sirote mon breuvage en lançant des regards timides aux autres conférenciers, un peu coupable de profiter du buffet mis à leur disposition. Comme la prochaine intervention porte sur l'aisance dans l'espace et nécessite des exercices pratiques, la salle de conférence est vidée du mobilier encombrant. Du coup, des ouvriers ne cessent de traverser la pièce où nous nous trouvons pour faire des allers-retours entre l'entrepôt et l'autre côté des rideaux.

L'organisateur, lui, me surveille d'une pupille méfiante en nettoyant les flûtes à la table voisine, accompagné des deux jeunes intérimaires de tout à l'heure.

— Ce type court partout depuis ce matin en pensant jouer sa vie avec mon pitch, me chuchote Anaïs en se penchant sur moi. Très tendu, mais je vous assure qu'il n'est pas méchant. Il doit juste s'arracher les cheveux à l'idée qu'une spectatrice découvre ses coulisses.

Clin d'œil malicieux. Je suis déjà sous le charme. Anaïs doit le remarquer, car elle cache un sourire malin derrière sa tasse avant de reprendre :

— Alors ? Qu’avez-vous pensé de cette présentation ? Vous pouvez être franche ! Dans le pire des cas, je me roulerai en boule sous ma couette avec un gros pot de glace en rentrant.

— Elle m’a poussée à me poser beaucoup de questions, concédé-je mollement.

— Oh non, panique-t-elle en me touchant le bras, ce n’était pas le but, enfin, pas dans ce sens-là !

Lorsqu’elle retire sa main de ma manche, tout me remonte dans la gorge avec des litres de larmes. François. Maman. Depuis notre dispute, j’ai aussi l’étrange impression de moins aimer l’amertume de ce café qu’Elliott abhorre tant. Je m’en veux de l’avoir forcé à avouer quelque chose qu’il aurait préféré garder pour lui, simplement pour me convaincre que je ne suis pas la seule à souffrir.

— Vous vous sentez seule.

Je souffle pour ne pas pleurer. Craquer devant une totale inconnue serait vraiment le comble de cette foutue journée.

En plus, je ne peux pas vraiment dire que je me sens seule. Gaël supporte mes périodes de doutes avec un mental d’acier. Il a dédié des heures à la construction gratuite de mon identité visuelle, et en consacre un bon paquet d’autres à mes chagrins d’amour. Et pourtant...

— Je ne suis pas sûre d’avoir trouvé mon Pygmalion, lâché-je enfin. Peut-être que je n’ai plus autant de force que tous ces jeunes entrepreneurs. Je peine à me reconnaître dans l’énergie que vous leur transmettez – et à merveille, j’entends.

— Si vous êtes ici, c’est que vous n’avez pas encore baissé les bras.

Anaïs repose sa tasse vide entre nous. Aussi vide que mes comptes en banque. Ce simple geste transpire la grâce et l’accomplissement de soi.

— Et Elliott, dans toute cette histoire ? Ne ferait-il pas un Pygmalion digne de ce nom ?

— Elliott et moi partageons rarement le même point de vue sur les bonnes façons de procéder. Et chaque fois que nous entrons en conflit, il est plutôt du style à... me pousser dans mes derniers retranchements, vous voyez ?

— Justement ! Vous ne trouvez pas qu’il vous incite, par ce biais, à démentir ses idées préconçues ?

Je fronce les sourcils. Il est vrai que ses remarques ont tendance à me révolter, au point que combattre ses préjugés sur mes choix professionnels

est récemment devenu une priorité. Elliott Rhys semble prendre un malin plaisir à remettre en question tout ce que j'ai construit depuis la naissance de mon entreprise. Il le ferait exprès ?

Face à mon air perplexe, Anaïs poursuit :

— Travailler avec un tel personnage n'est pas facile tous les jours, j'en ai moi-même fait les frais par le passé, débute-t-elle. Mais même si ses méthodes un peu étranges peuvent laisser croire le contraire, quand il aide quelqu'un, Elliott ne fait jamais semblant. Ce n'est pas pour rien que ses agences connaissent un si grand succès à travers le monde. Bien qu'elle dérange, sa politique a toujours eu pour unique but de rendre service.

Lentement, Anaïs m'aide à gratter cette carapace de fatuité pour découvrir un Elliott plus attentionné que d'apparence. Plus la coach m'en parle et plus je peine à croire qu'ils soient de vieux amis. Elle s'avère douce, compréhensive, loin du manque de respect décomplexé et des délires d'Elliott. Je me demande bien à quel âge ils se sont rencontrés : Anaïs me le décrit comme un collègue de très longue date, mais d'après Wikipédia, il vient seulement d'atteindre la trentaine.

— Et puis... Il y a bien autre chose qui pourrait vous faire changer d'avis à son sujet...

Je tends l'oreille. Elle se replace sur son siège, hésitante, et prend encore une dizaine de secondes à se lancer.

— Cette « énergie » dont vous parlez n'est pas universelle. Elle est propre à chacun d'entre nous. Elliott, par exemple, a bâti son entreprise pour une raison qui n'a rien à voir avec un quelconque rêve de réussite financière. Il a vécu énormément de choses, mais s'est trompé en amour une seule fois dans sa vie. La douleur qu'il a ressentie cette unique fois était telle qu'il refuse que quiconque, y compris de simples étrangers, la ressente un jour. C'est son énergie à lui, que vous la jugiez trop idéaliste ou non. Et je suis certaine que vous connaissez déjà la vôtre.

« Elle a retourné ma faiblesse contre moi, ce n'était pas de l'amour. » Le regard d'Elliott, à l'instant où ces mots ont franchi la barrière de ses lèvres, exprimait une souffrance indicible. Pas étonnant qu'il ait fait de la compatibilité son mantra. Mon propre parcours de vie a toujours plus ou moins défini mes aspirations professionnelles. Elliott Rhys a simplement décidé, tout comme moi, que ses expériences passées guideraient sa carrière.

Satisfaite du résultat – mon expression ahurie doit avoir une sacrée valeur à ses yeux –, Anaïs Blancourt s'étire sur sa chaise, prête à replonger dans sa liste de rendez-vous urgents.

— Et puis, entre nous, Elliott est plutôt charmant, ajoute-t-elle sur un ton malicieux. Vous ne trouvez pas qu'il émane de lui une espèce de mystère qu'on aimerait déchiffrer ?

C'est sûr que prendre plaisir à se balader à poil est un sacré mystère pour moi.

Je lui souris en retour :

— Peut-être bien, oui.

Je ne suis pas allée à l'hôtel après la conférence. Retourner à Paris sans me réconcilier avec maman aurait été beaucoup trop bête, alors j'ai décidé de mettre ma rancœur de côté.

Aussi loin que je me souviens, nous avons toujours habité cette maison typiquement amiénoise. Écrasée au milieu d'une vingtaine d'autres, elle se trouve dans une rue à sens unique, bien loin des boulevards animés du centre-ville.

Je sonne, quelque peu anxieuse. Comme à son habitude, maman vérifie d'abord derrière la fenêtre du salon avant d'ouvrir la porte d'entrée. Mon arrivée se passe visiblement de commentaires, car elle libère le passage sans rien dire.

Elle change vite d'avis dans le vestibule. Je retire la première botte en grinçant des dents et, avec cette tendance à l'exagération dont elle garde jalousement le secret, maman me traite d'empotée. Non, mais quelle idée de marcher toute une journée avec des horreurs pareilles !

Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant qu'Elliott partagerait son avis et clopine jusqu'au canapé avec mes pieds enflés. Une ou deux minutes plus tard, ils sont déjà plongés dans une bassine d'eau chaude et de sel. Le genre de petites attentions qui servent d'excuse à ma mère chaque fois qu'une dispute éclate et qu'elle a trop de fierté pour avouer ses torts.

— J'étais encore avec François quand tu m'as envoyé ces clients en pensant me brancher avec leur fils, débuté-je alors qu'elle est en train d'éplucher des carottes dans la cuisine. Pourquoi tu ne l'aimais pas ?

Je l'entends suspendre son geste et le déplacer jusqu'au couvercle d'une cocotte.

— Parce que toi non plus, tu ne l'aimais pas.

Je fixe le papier peint devant moi, songeuse. À quel point Elliott a-t-il été éprouvé pour faire d'une rupture le combat de toute une vie ? Qu'a-t-il bien pu se passer pour qu'il se refuse à l'amour tout en l'encourageant auprès de parfaits étrangers ? François n'a jamais eu ce pouvoir sur mes prises de décisions. Il m'a fait pleurer, beaucoup. Mais sinon ?

— Non, tu as raison. Je ne l'aimais pas.

— Il ne te rendait pas heureuse, et ton entreprise non plus. Pas dans l'état actuel des choses, en tout cas.

Pour la première fois, éclairée par les paroles d'Anaïs Blancourt, je réalise qu'elle a raison. Pour la première fois, j'imagine qu'il n'était pas seulement question, pour elle, de ne pas pouvoir vanter ma cause auprès de ses copines de gymnastique. Que la véritable source de ses remarques était ailleurs.

Après s'être lavé les mains, maman dépose une serviette et une paire de chaussons à mes pieds. Ils sont à l'effigie du renne Rudolph, avec de gros pompons rouges sur le dessus. J'ai envie de les ramener dans ma valise.

— Écoute, ma puce... Si j'ai envoyé un message à Éliza pour la prévenir de ta visite, c'était pour l'empêcher de venir au même moment. Je ne voulais pas transformer ton week-end en réunion de mauvais goût.

— Et moi, je n'ai aucun droit sur tes fréquentations. Je suis désolée d'avoir suggéré que tu devrais te froisser avec elle.

Pendant le court silence qui s'ensuit, je prends également conscience de la foi que porte Elliott à son travail. Et d'un coup, j'ai envie de croire en ce drôle de type qui se prend pour l'ange gardien de millions de personnes sur Terre. Si maman et moi avons paumé l'énergie qui nous animait en essayant de prouver quelque chose à l'autre, Elliott, lui, n'a pas dévié de ses convictions depuis le début de son aventure.

Je remarque soudain que ma mère est plus fatiguée que d'habitude, plus mince aussi – je ne me contente pas de la voir, je la regarde. Alors, en prenant mon courage à deux mains, je tapote le coussin à ma gauche :

— Tu veux... qu'on discute un peu de papa ?

Elle cligne des yeux, abasourdie. Et le sourire qui vient plier ses lèvres lui rend dix bonnes années que je pensais à jamais envolées de son visage.

CHAPITRE 11

Maman : J'espère que tu es bien rentrée.
Laisse tomber tes clients, je t'enverrai
de l'argent si tu es en difficulté.
Maman.

Je souris en mettant le téléphone en veille dans le hall de l'immeuble. J'ai beau lui répéter qu'elle est enregistrée dans les contacts, ma mère continue de signer ses SMS.

Je suis partie une petite heure plus tôt de chez elle pour rendre visite à mes derniers créanciers, la boule au ventre. Il faut dire que le mari est un ancien sportif de haut niveau aux muscles aussi épais que son égo. J'ai sonné et attendu une bonne trentaine de minutes avant de partir pour la gare, de peur de rater le train. Naturellement, personne n'a répondu, alors que le fond de la télévision crachotait à travers les fenêtres mal isolées de la maison.

Quand j'arrive enfin au studio après avoir soulevé ma valise dans la cage d'escaliers, je suis à bout de souffle. À peine ai-je déposé mon sac sur la table qu'Elliott m'interpelle depuis la porte entrouverte.

— Je vous ai entendue rentrer. Rien de très étonnant, au vu du vacarme que vous provoquez, m'annonce-t-il, taquin, comme si nous ne nous étions pas disputés avant mon départ. Que diriez-vous de me raconter cette conférence autour d'un verre ?

— Quoi, maintenant ? m'étonné-je. Je ne sais pas...

Je suis dans un état déplorable. Ma tenue ne ressemble à rien et je dois empester la transpiration à des kilomètres à la ronde.

— Débarbouillez-vous tranquillement et rejoignez-moi. J'ai une très bonne bouteille.

Son enthousiasme est trop agréable pour refuser. Même s'il me paraît toujours aussi lunatique et mystérieux, les confidences que j'ai échangées avec Anaïs Blancourt m'ont ouvert les yeux. Avoir un avis différent du mien ne fait pas d'Elliott quelqu'un de foncièrement mauvais.

Une douche et un bon coup de sèche-cheveux plus tard, je pousse la porte de son appartement. Elliott Rhys m'attend derrière un bar laqué blanc, son fameux vin de grand cru à la main.

La pièce principale pourrait figurer dans une revue de conseil déco. Du style claire-voie montée sur des étagères garnies, mobilier contemporain et moulures au plafond. Elle s'habille d'un parquet massif, si brillant de propreté que j'ai tenu à vérifier que mes chaussons Rudolph ne laissent pas de traces sur mon passage. Légèrement décoré sans être kitsch, impressionnant dans sa simplicité, le logement d'Elliott me renvoie l'image d'un mec lambda et satisfait de son étonnante richesse.

Comment un appartement de cette taille peut-il se trouver dans le même immeuble que le mien ? C'est lui qui est plus friqué que les autres ou c'est moi qui suis la moins bien lotie de l'étage ?

— Vous avez combien de mètres carrés ? lui demandé-je en me juchant sur l'un des tabourets qui longent le bar.

Il entreprend de remplir nos coupes en me répondant.

— Environ quatre-vingts. C'est la plus grande surface du bâtiment, il semblerait que j'aie eu de la chance.

— Pourquoi vous attarder ici alors que vous pourriez vous payer un loft avec vue sur la tour Eiffel ?

— Des nouvelles de vos nouveaux clients ?

Elliott trempe déjà ses lèvres dans le nectar. On devrait lui décerner un prix pour sa capacité à ignorer les questions des autres.

— Non, ils ne m'ont pas encore appelée.

Au moins, il n'est toujours pas au courant de l'incident avec Nathan. Je ne serais pas étonnée qu'ils aient abandonné l'idée de remettre entre mes mains l'un des plus beaux jours de leur vie.

— Prévenez-moi quand vous aurez fixé une date. Votre lieu de vie ne convient toujours pas à l'exercice de votre activité, mais nous étudierons ce problème plus tard. Pour le moment, concentrons-nous sur l'essentiel.

Je lui envoie un sourire figé. Il n'a pas pris en compte mon avis concernant le studio. Puisqu'il semble décidé à mépriser mon point de vue, je peux bien lui rentrer dans le lard pour me venger un petit peu.

— Dites-moi, avec votre métier, vous ne pouvez sûrement pas vous empêcher de juger la compatibilité des couples autour de vous, non ? Ceux qui répondent aux exigences de votre algorithme sont sûrement très rares...

— En effet. Difficile de trouver une véritable alchimie dans ceux que je côtoie en dehors de l'agence.

— Et cette alchimie, vous ne la croyez possible qu'entre un homme et une femme ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire une bêtise pareille ?

Je finis mon vin et lui demande d'en reverser une tournée.

— Pendant mes recherches sur votre agence, je suis tombée par hasard sur la plainte d'une ancienne cliente, commencé-je, insistant sur le « par hasard ». Elle vous avait bien spécifié son homosexualité, pourtant, vous n'avez pas hésité à lui présenter une personne du sexe opposé.

— C'est exact, ronchonne-t-il en obtempérant. Cette personne lui correspondait, ledit sexe n'est jamais pris en compte dans le calcul.

— Elle vous a demandé de l'aider à rencontrer des *femmes*.

— Ce n'était pas à elle d'en décider. La liberté de sélection par nos salariés est comprise dans le contrat, de toute façon.

Cette fois, je pose le verre avec un mouvement sec, tourne la tête pour mieux le voir et fronce les sourcils. J'ai peut-être bu un peu trop vite, car la ligne du sol ondule derrière lui.

Je m'apprête à lui exprimer toute mon indignation quand Elliott s'avance d'un large pas vers moi. Sa paume traîne sur le plan de travail alors qu'il s'approche, légèrement penché en avant. Même assise sur le tabouret en cuir, j'atteins à peine le haut de son nez.

Gênée par les ridicules centimètres qui nous séparent, j'essaie de reculer en me tenant au bord du siège. Ma main glisse et je lâche un hoquet de frayeur, entraînée à la renverse. Il me rattrape par le bras, ses lèvres si proches des miennes que je peux sentir son souffle balayer ma peau.

Les yeux verts d'Elliott remontent depuis mon menton jusqu'à rencontrer les miens. J'attends, la respiration erratique, qu'il m'explique les raisons de son comportement. L'écart de sa chemise trop grande, que j'aperçois du coin de l'œil, donne envie d'y glisser une main. Il sourit, mais d'un sourire narquois.

— Vous voyez, chuchote-t-il, votre poitrine bat et pourtant, vous ne m'aimez pas.

Il se redresse.

— J'ai ce pouvoir sur vous, et vous l'avez sur moi. Ce n'est pas ce qui fait de nous des âmes sœurs.

S'éloigne pour reprendre la bouteille.

— Il en va de même pour tous les Hommes. Votre corps aura beau vous suggérer mille et une attirances sexuelles, vous pourrez bien trouver le meilleur partenaire du monde, ce ne sera pas de l'amour. On ne peut pas aimer à souhait, car le choix ne nous appartient pas.

Elliott me regarde avec un petit air amusé. J'étais à deux doigts de m'effondrer. Décidément, ce type est un vrai malade !

— Nous ne favorisons aucune orientation. Je vous parle de quelque chose de plus fort que le sexe, de plus fort que le genre, de plus fort que les lois physiques et la psychologie humaine. Quelque chose au fond de vous qui vous dirige vers un individu unique, peu importe sa taille, son poids, la forme de ses narines ou de son organe génital.

— Un individu unique ?

— Enfin, par « unique », je veux dire trois, peut-être quatre. Nous sommes constitués d'une combinaison presque illimitée d'opinions et d'envies, les correspondances ne courent pas les rues. Hélène Kowalczyk, par exemple, est une véritable exception à la règle. Ce qui est sûr, c'est que l'opportunité de rencontrer l'amour – le vrai – nous est offerte au moins une fois dans notre vie.

— Et si on la rate ? lui lancé-je avec un petit rire moqueur. On se fait une raison et on termine seul, avec dix chats et un abonnement au club des éternels célibataires ?

— Si on la rate, tant pis. Il en réapparaîtra plus tard – ou pas. L'important est de ne pas fuir une fois qu'on l'a trouvé.

Tout en parlant, Elliott me lance une œillade pleine de sous-entendus. Je manque de défaillir et avale mon verre tout rond pour écourter la discussion.

Lorsque je me glisse dans mon studio une dizaine de minutes plus tard, je reprends difficilement mes esprits, les mains croisées sur un ventre plein de nœuds.

C'était quoi, ce drôle de tête-à-tête improvisé ?

CHAPITRE 12

La lumière pâle du matin donne au studio une atmosphère fraîche et dynamique. Elle me rappelle les fois où maman était trop faible, trop triste pour supporter mes crises d'enfant et que ma tante m'emmenait, dès l'aube, passer la journée dans la salle de garde de l'hôpital. Le midi, elle revenait de son service avec un tupperware rempli d'une soupe aux légumes bourrée de conservateurs ou des sandwichs préparés en vitesse.

Les personnes âgées se lèvent tôt, il fallait s'y attendre. À ma plus grande surprise, les amis d'Elliott ont fini par accepter un premier rendez-vous. L'avoir planifié à huit heures tapantes est peut-être une façon de venger leur petit-fils pour le coup de poing.

Mes yeux se referment de fatigue toutes les cinq minutes. Assis à l'autre bout de la grande table, Elliott redouble d'énergie. Il a étalé ses affaires devant lui et a dégainé un stylo au-dessus de son cahier ouvert, prêt à sauter sur la première erreur de ma part pour en noircir la feuille. En lui demandant de venir chez moi un quart d'heure avant le début de cette entrevue, je l'ai fait arriver avec deux petites minutes de retard seulement.

Constance et Arsène sont deux retraités, chacun ayant dépassé la barre des soixante-dix ans depuis un moment déjà. Mais de leur passion de jeunesse, rien ne semble avoir changé. Au moindre geste de tendresse volé, il émane d'eux comme un sentiment de printemps jamais éteint, une ardeur nouvelle dont le feu embrase le corps et s'affaire à les maintenir ensemble pour l'éternité.

Nathan compte les accompagner dans leur démarche. L'hématome autour de son œil est toujours visible, mais tire sur le jaune de la guérison. Je m'éclaircis la gorge en baissant la tête sur mes notes.

— Donc... Vous souhaitez une cérémonie de renouvellement de vœux, c'est bien ça ? J'ai cru comprendre que vous vouliez l'organiser en comité restreint ?

Derrière nous, je vois Elliott Rhys gratter sur ses lignes. Quoi, déjà ?

— Oui. Dans la commune de notre mariage, si possible. C'est possible, Arsène ?

Arsène caresse le bras de sa femme. Constance n'est qu'un joli prénom pour cette mamie au sourire tremblotant : son esprit la quitte souvent, le

temps d'exprimer la même interrogation que d'ordinaire, et réapparaît dans un éclair de lucidité au fond de ses iris pâles. Une ampoule de souvenirs qui s'éteint et s'allume au bon vouloir du hasard. Et Arsène de lui répondre, toujours armé de cette douceur incroyable, que oui, Constance, c'est possible, et qu'il ne sera naturellement pas question de le faire ailleurs que dans le giron territorial de notre amour.

— Je comprends votre désir de renouer avec ce lieu. Y a-t-il une raison particulière qui vous pousse à faire appel à mes services ? Puisque vous êtes familiarisés avec le site, peut-être cherchez-vous une ambiance précise à retrouver...

— C'est moi qui leur ai proposé, avoue leur petit-fils. Je ne veux pas que l'organisation devienne un stress supplémentaire pour eux. Et comme je connaissais Elliott d'un ami...

Mon regard glisse sur Elliott. Penché sur son travail, une boucle revêche roulée par-dessus la cicatrice de son sourcil, il écrit, réfléchit à ses mots, à une façon de mieux descendre mes pratiques de débutante. La lueur diurne, déversée par les carreaux nus du salon, éclate sur le profit de son nez. Si je tendais le bras, je pourrais en suivre la cambrure grossière du bout de mon porte-mine.

Je reviens à mes clients au moment où Elliott est sur le point de me surprendre à le mater. Nathan, lui, d'une beauté usuelle, mais beaucoup plus évidente, me jette l'une de ses œillades au désir de vengeance putatif. Et je le comprends.

Cette colère sous-jacente me rappelle les conseils de mon partenaire d'affaires. Se montrer plus ferme. Imposer ses conditions. Et peu importe si, bordel, j'offrirais bien un tour de calèche tirée par des licornes à ce couple débordant d'affection.

— Bon, continué-je, parlez-moi de vos envies ! Nous pouvons nous concentrer sur vos idées aujourd'hui, et nous verrons pour les tarifs lorsque j'en aurais tiré un premier devis. Qu'en pensez-vous ?

Nous nous retrouvons sur le seuil une heure plus tard, Constance et Arsène portés par un nuage de chants religieux et de banderoles fleuries (mais de fausses fleurs, vous voyez, parce qu'Arsène fait de sévères allergies au pollen). Je retiens Nathan alors qu'ils se dirigent vers les escaliers en râlant contre l'absence d'ascenseur.

— Je voulais réitérer mes excuses pour l'autre jour. Vous allez me trouver dingue, mais je me sentais suivie, c'était un réflexe purement

défensif.

— Défensif ? s'insurge-t-il. Vous m'avez défoncé le crâne ! Je peux encore entendre les morceaux de ma cervelle se balader à l'intérieur !

Le sourire qui accompagne ses mouvements de tête idiots me fait l'effet d'une véritable délivrance.

— Je vous taquinais, avec mon attitude un peu rancunière, m'assure-t-il, plus sérieux. On ne se sent pas forcément en sécurité dans la rue, je ne peux pas vous en vouloir d'avoir réagi de cette façon, surtout à une heure pareille. Mon travail ne me permettait pas de venir plus tôt, mais j'aurais dû dire quelque chose bien avant de vous approcher. C'est de ma faute.

Et il s'en va au pas de course afin d'aider ses aînés à descendre les étages.

Elliott Rhys patiente en silence à l'intérieur, toujours assis devant son cahier, le stylo coincé entre ses lèvres.

— Vous avez commencé à écrire à la seconde où j'ai ouvert la bouche, bougonné-je en le rejoignant.

— C'était pour mon information personnelle. En fait, vous êtes plutôt bonne. Je ne me permettrais jamais d'affirmer le contraire après avoir témoigné de votre efficacité chez ma propre cliente.

Il tire distraitemment sur le col de sa chemise avant d'en faire sauter le premier bouton. Moi, je dois me rappeler qu'il s'agit du langage pompeux d'Elliott pour ne pas en rougir.

— Avez-vous réglé le problème avec Anne-Camille et Bernard ?

— Je leur ai fait comprendre que je n'ai pas les moyens de travailler gratuitement une journée entière. Ils ont fini par accepter de changer leur forfait pour que j'assure la coordination du mariage.

— Parfait.

Mon doigt gratte la surface en bois de la table. J'aurais cru qu'il se montrerait plus enthousiaste. Passer cet appel tout en priant pour que Bernard décroche à la place de sa future femme m'a demandé une sacrée dose de courage. Quand j'ai entendu la voix d'Anne-Camille résonner dans l'appareil, j'étais à deux doigts de la crise cardiaque. À ma plus grande surprise, passées les quelques secondes de déception prévisible, elle a plutôt bien pris la nouvelle. Elle s'est même excusée de son comportement passablement déplacé lors de notre dernier rendez-vous.

— Et pour le reste ?

— Pour le reste, j'ai besoin de réfléchir à un angle d'attaque avant de vous en parler, m'assure le directeur. Rassurez-moi, vous avez calculé votre salaire horaire moyen avant de vous lancer ? À combien s'élève-t-il ? Pas grand-chose, je suppose ?

— Au début, il s'élevait au-dessus du SMIC. Mais avec le manque de commandes actuel...

— Vous n'en avez plus ?

J'acquiesce, un peu honteuse de devoir répondre de mes états financiers catastrophiques. Elliott dégage la prestance de l'homme à succès par excellence, sûr de lui et loin des tracasseries quotidiennes du jeune entrepreneur qu'il fut avant moi.

— Vous sembleriez distraite, continue-t-il en rassemblant ses affaires.

— Vraiment ? Je ne m'en suis pas rendu compte.

Piètre menteuse. À la vérité, je passe le plus clair de mon temps à ressasser son attitude contradictoire. Hier encore, il se penchait sur moi, l'haleine imbibée de vin blanc et les paroles presque aguicheuses. Rien à voir avec la combinaison du mec grave et professionnel qu'il a décidé d'enfiler aujourd'hui.

— C'est ce cher Nathan qui vous affecte à ce point ? s'enquit-il en se penchant vers moi. Il n'arrêtait pas de vous lancer de drôles de regards. Que pensez-vous de lui ?

— Ah non ! répliquai-je d'un ton sans appel. Vous n'allez quand même pas jouer les conseillers matrimoniaux avec moi !

Vexée de son attitude, je lui ouvre la porte sans rien ajouter. Dans le couloir, Elliott s'arrête, une main sur la poignée de la sienne, l'autre fermement agrippée à la lanière de son sac.

— Dites-moi, Charlie... vous savez que des gens comme vous et moi n'ont aucune correspondance de quelque nature que ce soit, n'est-ce pas ?

C'était donc ça. Je prends un air offusqué pour lui répondre :

— C'est évident.

Dans le studio, la paperasse du rendez-vous traîne sur la table en bordel. Au lieu de m'en occuper, je m'écrase sur le lit et remonte mes genoux contre ma poitrine. Un pincement discret s'accroche juste là, derrière mon sein. Chaque fois que je veux inspirer une bouffée d'oxygène, il grossit et devient douloureux.

Elliott Rhys n'a fait qu'énoncer une vérité bien présente dans nos esprits respectifs. Pourtant, au plus profond de moi, j'ai la terrible impression de

m'être pris une veste.
Taille XXL, la veste.

OceanofPDF.com

PARTIE II : PSYCHÉ

Aimée longea la section Mythologie de la bibliothèque publique, sa main caressant le bord des étagères avec une lenteur presque solennelle. Elle s'immobilisa devant une épaisse reliure gravée d'or, contre laquelle reposait un marque-page en tissu rouge un peu effilé.

Des créatures fabuleuses étaient représentées sur la couverture du livre, qu'elle ouvrit au niveau du sommaire. Le mythe d'Éros et Psyché figurait dans les dernières pages.

« Dans l'Antiquité grecque, Psyché était une princesse à la beauté saisissante. Non, à la vérité, elle était beaucoup plus que belle.

Ignorant tout de l'amour véritable, elle résidait pourtant à l'intérieur des cœurs de tous les hommes. Des osts entiers de mercenaires se prosternaient gratuitement à ses pieds pour détenir le privilège simple de surveiller la herse de son palais et, dans l'esprit des gens de la ville, frôler du bout des doigts ses nippes onéreuses portait chance. Mise au rang de déesse pour les traits inestimables de son visage et la générosité de ses hanches, on se refusait à croire qu'un être humain eût seulement mérité l'intimité de ses draps.

Oui, Psyché était beaucoup plus que belle, si bien que personne, jamais, n'osa la courtiser. »

— « Aveuglé par une telle beauté, le peuple en oublia de célébrer Aphrodite qui, folle de jalousie, envoya son fils Éros donner le plus laid des époux à la princesse », lut quelqu'un par-dessus son épaule. Voilà donc comment Éros en est venu à se blesser avec sa flèche !

Aimée ne chercha pas à se retourner pour connaître l'identité de son interlocuteur. Le parfum capiteux et la petite mèche noire, glissée dans son champ de vision tandis qu'il se penchait pour mieux voir les pages, lui suffisaient.

— Éros est un peu maladroit dans cette version, tu ne crois pas ? continua Désiré en sifflant. Quelle chanceuse cette Psyché, tout de même... Elle qui n'avait jamais connu l'amour... Éros qui devient victime de son propre sort et lui obtient l'immortalité...

Aimée referma l'ouvrage d'un coup sec.

— Tu parles comme si elle n'avait pas dû subir la colère d'Aphrodite avant de rejoindre le rang des dieux, siffla-t-elle en le rangeant.

— Les belles-mères, tu sais ce que c'est !

Aimée retrouva son sourire ; Désiré parvenait toujours à le lui rendre. Elle passa un index sur le dos relié dans un geste religieux en se demandant si l'issue de cette légende aurait pu être différente. Le silence de la bibliothèque, parfois interrompu par les bruits des claviers d'ordinateurs, donnait un écho particulier à sa réflexion.

— Je trouvais que cette histoire ressemblait à la réalité, à de légers détails près, soupira-t-elle enfin.

— Tu l'aimes toujours.

Il ne s'agissait pas d'une question.

— Ai-je seulement le choix ?

— Tu ne lui as pas laissé le choix non plus, à une époque.

Aimée baissa les yeux sur ses doigts tremblants. Désiré les recouvrit d'une paume bienveillante et protectrice. De sa main libre, il saisit la valise poussée contre les étagères.

— Tu n'es plus seule, je vais t'aider à le raisonner. Il est temps de lui faire comprendre que tu as largement payé ta dette et que ton existence ne lui appartient pas.

Ils se dirigèrent vers la sortie, contournant le bureau derrière lequel une secrétaire était occupée à glisser des fiches plastifiées dans les exemplaires neufs reçus la veille. Dehors, Paris bourdonnait. L'atmosphère charriait la poussière épaisse des pots d'échappement et des cigarettes.

— Tu comptes lui parler seule à seul ? hasarda Désiré après un temps.

— Oui. Nous nous sommes donné rendez-vous dans un café pas très loin d'ici, dans une heure. J'appréhende un peu nos retrouvailles. Pour tout te dire...

Aimée continua de parler, mais Désiré ne lui prêtait qu'une oreille distraite, concentré sur un promeneur trop pressé qui venait en sens inverse. Quand celui-ci arriva à sa hauteur, il s'écarta légèrement pour le bousculer. Sa victime tituba en balbutiant des invectives et, emporté par son élan, s'engagea malgré lui sur la chaussée. Une voiture pila. Une autre, qui arrivait juste derrière, lui fonça dans le coffre en mugissant.

Les conductrices s'extirpèrent de leurs habitacles sous une tempête d'insultes. Application mobile, constat légal, échange de numéros et tout le tralala.

— Les bonnes vieilles méthodes fonctionnent toujours, à ce que je vois, admit Aimée en observant la scène.

— Plus pour très longtemps, j'en ai peur.

Dans sa chute, le passant avait tenté de se rattraper à quelque chose. Avec un petit effort supplémentaire, il aurait réussi à se retenir à l'une des trotinettes en stationnement et la rencontre des deux conductrices n'aurait jamais eu lieu.

Les éléments sur lesquels ils avaient encore un peu de contrôle changeaient. Il était grand temps d'arrêter cette mascarade, tant pour leur propre bien que pour celui d'Elliott.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

J'ai fait l'erreur de raconter mon projet à Gaël. Résultat, il me harcèle de SMS depuis ce matin.

Gaël : Prête pour ton deuxième
râteau de la semaine ?

Charlie : Qui sait ? Je vais peut-être
ouvrir mon propre magasin
de jardinage à la fin du mois !

Le projet en question s'appelle « mettre ce crétin d'Elliott Rhys au pied du mur ». Il m'a proposé un nouveau rendez-vous après que Constance et Arsène ont accepté mon devis. Grâce à eux, j'ai pu demander à mon banquier une petite autorisation de découvert supplémentaire et payer le fournisseur de rubans. Elliott tient désormais à me présenter ses conclusions sur mes états financiers déplorables. Quant à moi, je compte profiter de cette occasion pour le confronter à propos de son attitude incohérente.

Gaël : N'oublie pas qu'il t'apporte
son expertise. Essaie de rester professionnelle.

Charlie : Tu crois qu'il a fait preuve
de professionnalisme, lui, quand il était
à deux doigts de m'embrasser dans sa cuisine IKEA ?
J'enrage en tapant mes messages. Comment Elliott a-t-il pu m'allumer et
me sortir son baratin d'incompatibilité à la con quelques jours plus tard ?

Charlie : J'ai mis du fard à joues et
une jupe plus courte que d'habitude.
Tu penses que c'est trop flagrant dans le genre
nana qui veut sauter son partenaire d'affaires ?

Gaël : Pour la jupe, Maddie demande
si c'est la rouge ou la noire.

Charlie : La noire !

Gaël : Alors c'est bon.

Puisque Elliott se fait toujours désirer, j'arrive moi-même au lieu du rendez-vous avec les dix minutes de retard prévues. La salle du café grouille de monde. Lorsque je pousse la porte, le bourdonnement des discussions éparses, la légère mélodie d'ambiance et une délicieuse odeur de biscuits fraîchement sortis du four m'enveloppent dans cette atmosphère si spécifique des semaines qui précèdent Noël. Je repère Elliott à une table du fond. Pendant que je me tortille entre les couloirs serrés de la pièce, il retire son porte-documents de la place d'en face.

— Plusieurs personnes sont venues me demander si la chaise était libre, dit-il d'un air embarrassé, alors j'ai mis ça là...

Il ne semble pas très à l'aise dans cet environnement, un peu crispé. J'ai volontairement arraché Elliott de sa tour d'ivoire en lui proposant de me retrouver dans un lieu public, là où il ne dispose pas de son contrôle dictatorial. Il me fallait un terrain neutre, loin des oreilles indiscrètes du bureau.

Un thé glacé trône à côté de sa pile de dossiers. Un thé glacé, alors que nous sommes presque en hiver. Sa nature de psychopathe est désormais établie.

J'opte pour un cappuccino recouvert de chantilly à la place. Elliott grimace quand le serveur dépose la tasse pleine de crème et de guimauve près de ses papiers. Lorsqu'il relève ses délicieux yeux verts sur moi pour me détailler avec une expression sceptique, je me raidis. Bordel. C'est sa bouille d'informaticien paumé que je veux bouffer, pas la chantilly.

— Quoi ?

— C'est la première fois que je vous vois maquillée. Laissez-moi deviner, vous avez un autre rendez-vous après le nôtre ?

— Vous devinez bien, confirmé-je en portant la tasse à mes lèvres. Je dois voir quelqu'un dans le quartier un peu plus tard. J'espère que travailler ici ne vous dérange pas ?

— Non, au contraire. Je dois aussi voir quelqu'un.

J'avale ma gorgée de travers. *Est-ce qu'il a un rencard ?* Elliott ouvre l'ordinateur portable qui traîne entre nous sans remarquer mon trouble. Il

tourne l'écran dans ma direction et j'ai désormais vu suffisamment de chiffres pour une vie entière.

— Je ne pensais pas assister à un cours de maths, plaisanté-je, un chamallow fourré dans la bouche.

— Très drôle. Ce n'est qu'un tableau synthétique. J'ai pris en compte les montants de charges que vous m'avez envoyés par mail pour vous assurer des revenus plus décents. Alors, disons que ce cours s'apprête à ravir votre portefeuille. On s'y met ?

Elliott n'attend pas ma réponse et se lance tout de suite dans ses explications. Il a un diplôme de comptabilité, vous voyez.

Avec cette tendance à sous-évaluer mes compétences et un syndrome de l'imposteur gros comme le melon d'Elliott, définir des prix dans la moyenne du secteur a été plutôt difficile pour moi. J'ai toujours eu l'impression d'en demander trop à mes clients. Heureusement, Elliott m'explique les grandes lignes de son plan d'action sans me brusquer. Il a transformé l'ensemble des corvées administratives et les prises de contact avec les prestataires extérieurs en coefficients applicables à mon temps de travail effectif. D'après lui, je bosse à perte depuis le début de mon activité.

— Vous devez absolument lisser votre chiffre d'affaires sur l'année. L'une des solutions consisterait à fonctionner sur un système d'honoraires plutôt que de facturer la totalité du mariage en une fois. Vous avez du talent, n'ayez pas peur de le valoriser en exigeant une forme de garantie.

— Je vois, marmonné-je, songeuse. Vous trouvez que j'ai du talent ?

— Aurais-je passé la nuit à le capitaliser, dans le cas contraire ?

Je déglutis tout en me penchant sur la table et, d'un coup d'œil, je vérifie que le décolleté de mon pull n'est pas trop pigeonnant. Ou peut-être faudrait-il qu'il le soit ?

Elliott embraye sur les services à la carte, plus concentré que moi sur son tableau Excel. Il n'est plus dérangé par la foule de clients, ainsi plongé dans un sujet qu'il maîtrise. Et moi, je bois ses paroles avec mon cappuccino.

— Élargir votre gamme de services vous permettra aussi de toucher des revenus plus réguliers. Proposez plus de prestations que vous êtes capable de réaliser rapidement. Locations de véhicules, création d'un film, recherche d'animateurs... Certains couples s'occupent eux-mêmes de l'organisation, mais n'ont pas envie de s'embêter avec la gestion d'éléments plus techniques. Cela ne vous empêche pas de mettre en place des tarifs

préférentiels pour ceux qui voudront prendre les forfaits. Après tout, les challenges de longue haleine sont votre moteur.

— Annonce-t-il avec un sourire malin. Il me connaît bien, cet Elliott.

À la fin de sa présentation, il me remet un dossier récapitulatif que je suis libre de modifier selon mes besoins. Nous programmons un nouveau rendez-vous chez lui dès demain pour discuter des révisions éventuelles.

Après tous les efforts qu'il a mis dans l'amélioration de mon projet, je n'ai plus vraiment envie de gâcher sa bonne humeur pour un petit moment d'égarement provoqué par l'alcool. C'est pourtant Elliott qui lance les hostilités, tout en vérifiant l'heure sur l'horloge accrochée derrière le bar.

— Pouvons-nous discuter ? Ce que j'ai dit avant-hier...

— Je sais, le coupé-je, soudain nerveuse à l'idée d'entendre son avis. Ça n'avait aucune espèce d'importance.

— Au contraire, cela en a une. Je ne souhaite pas que notre relation soit entachée par un stupide malentendu.

La déception laisse brusquement place à la colère. Un stupide malentendu ? Il a le culot de parler de malentendu ?

— Il ne s'agissait pas d'un « stupide malentendu » ! lâché-je plus fort que je ne le voudrais. Vous étiez sur le point de m'embrasser, la dernière fois. Vous m'avez même sorti cette histoire d'opportunité à ne pas louper !

— Mais, voyons, je ne voulais pas...

— Vous ne vouliez pas quoi ? Vous m'aviez invitée à boire un verre chez vous, bon sang !

Moi qui croyais qu'Elliot Rhys me draguait, la vague de désillusion me heurte avec une force démesurée. Et bien que je sois déjà trempée par l'embarras jusqu'à l'os, il ne se retient pas d'en rajouter une couche.

— Est-ce que vous m'aimez, Charlie ?

Il a posé la question qui tue en s'appuyant contre le dossier de sa chaise, les bras croisés sur son torse. Je me lève, rouge de honte.

— Je vous aime *bien*, d'accord ? C'est à se demander par quel miracle, d'ailleurs !

Sur cette réplique pourrie, j'enfonce le dossier à l'intérieur de mon sac et m'enfuis entre les tables serrées du café. Dieu merci, les conversations ambiantes ont recouvert notre dispute ridicule.

Dans l'entrée, une jeune femme tente de hisser une valise plus grosse qu'elle à l'intérieur. Elle tourne la tête en me remarquant. Yeux de basalte,

teint de porcelaine et bouche en cœur. Je me dis qu'elle est magnifique et une boule douloureuse grossit dans ma gorge.

— Attendez, je vais vous aider..., lui proposé-je d'une voix rauque.

— C'est gentil, merci !

Le temps que nous parvenions à faire rentrer son énorme bagage, Elliott m'a rejointe près de la porte.

— Charlie..., commence-t-il.

— Elliott !

L'inconnue me dépasse pour se jeter à son cou. Le nez dans son épaisse chevelure rousse, Elliott hésite à la serrer contre lui et me lance un regard confus à travers ses lunettes pleines de buée.

Il n'a pas besoin d'ajouter quoi que ce soit pour que je comprenne.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

Gaël : Tu vas bien ? Tu veux qu'on vienne ?

Gaël : Allô la Terre, ici Gaël.
Demande de nouvelles du projet
Jardiland de toute urgence.

Maddie : Gaël est prêt à partir.
Il a enfilé un manteau en tweed.
Empêche-le de se montrer comme ça
en public et réponds-lui.

Allongée sur le dos, je tape une réponse rapide dans notre groupe de discussion. Je suis une jeune femme indépendante qui vient d'apprendre que son voisin binoclard et un peu tordu sur les bords ne ressent aucune attirance pour elle. Bien sûr que je vais bien.

Le réveil affiche 10 h 15. Nous étions censés nous retrouver il y a un quart d'heure, mais Elliott ne m'a envoyé aucun message et je n'ose pas aller toquer chez lui. Il va pourtant bien falloir que je sauve le peu de crédibilité professionnelle qu'il me reste en acceptant de lui faire face.

J'hésite encore un petit instant avant de m'extirper du lit pour m'habiller et me brosser les dents. Lorsque je sors pour frapper à sa porte, le dossier récapitulatif sous le bras, elle s'ouvre sur la magnifique inconnue d'hier. En la reconnaissant, je frôle la syncope.

— Tiens ! Mais vous êtes l'amie d'Elliott ! s'exclame-t-elle, sans doute plus ravie que moi. Charlie, c'est ça ? Nous n'avons pas eu le temps de nous présenter, je m'appelle Aimée. Elliott m'a beaucoup parlé de vous après notre rencontre. Vous êtes venue le voir ? Entrez, je vous en prie.

Je bafouille à propos de notre rendez-vous, trop confuse pour refuser son invitation. Qu'est-ce qu'Elliott a bien pu lui raconter ? Que j'ai des vues sur lui ? Et je dis quoi à sa petite amie, moi, maintenant ? Je la supplie de ne pas m'agresser avec un couteau à steak alors qu'elle est clairement en train de m'entraîner vers la cuisine ?

— Vous qui travaillez avec lui, que pensez-vous de son agence ? poursuit Aimée en sortant une brique de jus d'orange du réfrigérateur beaucoup trop sophistiqué. Un peu dépassé comme concept, non ? Vouloir mettre les gens en couple, c'est tellement... *has been*.

Avec ses doigts, elle forme des guillemets aussi ringards que l'expression utilisée. Je lâche un « sans doute » embarrassé et accepte le verre qu'elle me tend tout en jetant un coup d'œil autour de moi. À la vue de la couverture étalée sur le grand canapé du salon, je me surprends à espérer qu'ils ne couchent pas ensemble.

— Je suis désolée pour hier. Elliott allait vous dire quelque chose et je vous ai interrompus. C'était très impoli de ma part.

Aimée m'adresse un sourire navré. Les ondulations auburn de sa chevelure, qui se déversent sur ses épaules à la façon d'une cascade aux eaux miroitantes, le corsage délicat et l'épaisse corolle en laine de sa robe la font ressembler à un personnage tout droit sorti d'un roman de Jane Austen. Il émane d'elle une aura indescriptible, un détail qui fait que chacun de ses mouvements s'inscrit dans une grâce jalousement gardée par ses soins. Le plus injuste étant qu'elle ne paraît prendre conscience de ses charmes qu'à moitié.

Je me sens rétrécir dans mes chaussons à l'effigie du renne Rudolph. Elle est divine, bien sûr qu'ils couchent ensemble.

— Je... Ce n'était pas très important..., bafouillé-je, soudain mal à l'aise.

— Bon sang, Aimée ! N'embête pas mon invitée, tu veux ?

Elliott traverse la pièce pour nous rejoindre, fraîchement sorti de la douche, une boucle cuivrée et humide échouée sur le front. L'entendre tutoyer quelqu'un me donne l'impression d'avoir violé une partie de son intimité. Je ne me trouve pas à ma place, surtout après lui avoir avoué ce que je ressens pour lui.

— Je peux bien faire connaissance avec tes amis, non ?

— Il ne s'agit pas d'une amie, mais d'une partenaire d'affaires, lâche-t-il, occupé à boutonner ses manches de chemise. Laisse-la tranquille.

J'avale une salive épaisse. Au moins, il ne peut pas être plus clair.

— Bon, très bien, je vous laisse entre « partenaires d'affaires ».

Aimée caresse la main d'Elliott en passant près de lui. Il plonge son poing dans une poche tout en se servant un verre de jus, l'air gêné, et j'ai l'impression qu'il est en train de serrer mon cœur à l'intérieur.

— Je n'imaginais pas vous voir aujourd'hui, admet-il.

— C’est pourtant ce qui était convenu.

— Exact. Mais étant donné les circonstances...

— Quelles circonstances ? Parce que vous m’avez rejetée hier, vous pensiez que j’allais manquer à mes engagements ?

Elliott jette un œil par-dessus son épaule. J’aurais pu directement signer mon arrêt de mort si Aimée ne venait pas de s’installer sur le canapé tout en montant le son de la télévision.

— Allons travailler chez vous, nous serons plus tranquilles, me propose Elliott.

Il avale son verre tout rond et nous sortons pour rejoindre mon studio. J’ai un peu honte du bazar qui contraste avec le rangement parfait de son appartement. Tout en le laissant refermer la porte derrière lui, je repousse du pied une culotte qui gît par terre pour la dissimuler sous le lit et pose mon dossier sur la grande table.

— Elle est mignonne, lâché-je.

— Elle est très belle, en effet.

Elliott s’installe sur une chaise et commence à étudier mes modifications. Il ne veut pas aborder le sujet de la copine ultra sexy. Message reçu cinq sur cinq.

— Elle n’est pas ma petite amie, déclare-t-il pourtant.

— Excusez-moi ?

— Aimée, précise-t-il. Elle n’est pas ma petite amie. Ou devrais-je dire, elle ne l’est plus.

J’ignore si j’en tire plus de joie que de déception. Au fond, la pensée qu’il ait pu me rejeter pour une femme aussi magnifique s’approchait d’une forme de réconfort.

— Oh, vous n’êtes pas obligé de vous justifier, le rassuré-je, essayant de paraître détachée.

— C’est que vous... Enfin... Laissez tomber.

— Soyons clairs. Je vous ai dit que vous m’intéressiez, et vous m’avez fait comprendre que la chose n’était pas réciproque. Rien de dramatique. Tout va bien, d’accord ? Je ne suis pas amoureuse de vous, alors reprenons là où nous en étions.

Son soupir de soulagement me sert de réponse. Je me dépêche d’aborder la question des nouveaux tarifs et Elliott mêle ses connaissances en comptabilité à certains de mes changements foireux. Alors que je commence à apprécier le naturel dont il fait preuve en ma présence, il se

penche par-dessus le meuble pour mieux pointer du doigt une case du tableau.

J'ai son visage à quelques centimètres du mien. L'espace d'une seconde, je me demande ce que ça ferait de lui clouer le bec en l'embrassant. Mes yeux remontent sur son arc de Cupidon, la courbe singulière de son nez, les petits plis de contrariété qui traînent, paresseux, entre ses deux sourcils bruns. Suis-je vraiment la seule à percevoir cette tension quasi sexuelle entre nous ? À avoir la gorge sèche lorsque nous sommes ensemble ? Et s'il n'a rien ressenti ce jour-là, pourquoi se déconcentre-t-il pour loucher sur mes lèvres avec une telle insistance ?

— J'ai quelque chose à vous annoncer, souffle-t-il soudain, si proche de moi que j'en ai le vertige.

J'aimerais qu'il tende le cou pour me rouler la pelle de ma vie. Je ne bouge pas, pleine d'espoir :

— Quoi donc ?

Il s'éloigne et affiche un sourire triomphant. Zut !

— Après quelques séances de thérapie, Hélène Kowalczyk a abandonné l'idée d'attaquer l'agence en justice. Elle aimerait s'excuser comme il se doit en nous invitant à prendre le thé mardi prochain, en compagnie d'Anil.

J'observe Elliott comme une ahurie. D'un coup, plus rien ne m'importe, si ce n'est cette première victoire. Une victoire rien qu'à nous. Ma joie doit être communicative, car le sourire d'Elliott s'agrandit.

— Au fait ! s'exclame-t-il après quelques secondes de silence. Ce rendez-vous que vous aviez hier, c'était avec Constance et Arsène ? Nathan était avec vous ?

Je me méfie devant son attitude complice. J'avais presque oublié cette histoire de rendez-vous bidon.

— Non, il n'était pas présent... Pourquoi ?

— J'imaginai que vous pourriez peut-être, enfin, puisque vous sembliez bien vous entendre...

Cette fois, je ne peux m'empêcher de rire.

— Ce n'est pas parce que je me suis pris un vent que je vais sauter sur le premier venu, même si avoir eu de l'intérêt pour vous pourrait le laisser croire.

Il rigole à son tour, et je me sens tout de suite beaucoup plus légère.

CHAPITRE 15

Nous sommes mardi prochain. Je suis agitée comme une puce en me rendant à l'agence avec la voiture de Gaël. Elliott n'a pas répondu au message dans lequel je lui demandais si le rendez-vous tenait toujours, alors j'en ai conclu qu'il était occupé au bureau. Je le cherche des yeux, le nez collé à la vitre de la porte d'entrée. Et en effet, La Compagnie de l'Arc fourmille de visiteurs. La plupart d'entre eux patientent sur les sièges confortables du hall, un magazine ouvert sur les genoux ou le téléphone collé à l'oreille. Certains me dépassent sur les marches de l'entrée, cintrés dans des complets hors de prix. Ils poussent le battant puis, après qu'Éléonore s'est chargée de noter leur présence sur son calepin, ils rejoignent l'espace d'attente, armés de leur mallette et d'un gobelet de café chaud offert par la maison.

Je fronce les sourcils en me concentrant sur Éléonore. Elle porte un pull beaucoup trop grand et un modèle de bonnet passé de mode. On dirait que son radiateur en panne a eu raison de ses chemisiers en satin.

— Vous cherchez quelqu'un ?

Je relève la tête vers l'homme drapé d'un long manteau qui m'a rejointe. L'une de ses mains, gantée, retient sa sacoche de travail contre une hanche. La seconde est alourdie de bagues en ferraille et frotte un menton proéminent surmonté par deux lèvres roses et charnues. Ses cheveux noirs, gominés en arrière, achèvent de lui donner une apparence antipathique.

Il hausse un sourcil, prenant acte de mon mutisme. Sa botte à lacets retient la porte ouverte.

— Vous n'avancez pas ? ajoute-t-il pour combler le silence, un geste en direction de l'intérieur. Ma jambe commence à fatiguer.

— Si... Merci.

Dès que nous entrons, les nombreuses personnes en costume-cravate bondissent comme un troupeau de pingouins à ressort. J'interroge Éléonore du regard tout en lui donnant son macchiato habituel, qu'elle s'empresse de saisir pour réchauffer ses mains. Il fait presque aussi froid dans le bâtiment qu'à l'extérieur.

— Le chauffage a fini par tomber en rade, m'explique-t-elle. Et en ce qui concerne tout ce beau monde, il y a une réunion importante aujourd'hui.

Autant te dire que cette histoire nous la fout mal !

Quand elle secoue la tête de désespoir, le pompon du bonnet rebondit sur le haut de son crâne.

— Elliott n’a toujours pas donné son aval pour appeler un réparateur ?

— Tu parles, c’est à peine si la situation le dérange ! Même en Sibérie, il se baladerait tout nu !

Je rigole et Éléonore sourit en avalant une gorgée de café. Je crois qu’elle est habituée aux étrangetés d’Elliott. Satisfaite de ma réaction, elle ajoute :

— Un jour, il a laissé l’une de ses chaussettes dans le hall en se déshabillant. J’ai bien failli glisser dessus !

Alors que mon rire se transforme en grognement de cochon, le semi-punk de tout à l’heure s’approche du comptoir. Je mets une main devant ma bouche en essayant de calmer mes soubresauts, rouge de gêne.

— Cheveux noirs et bouclés, visage commun et petite de taille... Je me disais bien que vous m’étiez familière. Elliott vous a bien décrite !

Je bafouille une réponse confuse en jetant un œil à Éléonore, qui fait mine de taper sur son ordinateur éteint. Il entend quoi par « visage commun » ?

— Désiré, responsable de la filiale de San Francisco, continue-t-il en me tendant une main, que je saisis. Je suis revenu à Paris pour des affaires personnelles, qui tombent visiblement à point nommé. Elliott se porte malade depuis hier et me laisse la gestion des bureaux en son absence. Il m’a prévenu qu’une certaine Charlotte Nanterre risquait de nous rendre visite.

Je passe de l’enthousiasme à l’inquiétude, puis à la déception. Comment ça, Elliott se porte malade depuis hier ? Il ne pouvait pas me prévenir et repousser notre rendez-vous chez son ancienne cliente ?

Au fond, je crois que c’est surtout son manque de considération qui me met hors de moi. Non, qui me blesse. Mais après tout, je ne suis qu’une partenaire d’affaires, comme il me l’a si bien fait comprendre – et les partenaires d’affaires ne sont pas des personnes à tenir au courant quand on tombe malade.

Derrière nous, les discussions dans le hall se font plus bruyantes. Les pingouins s’impatientent.

— Euh... Je crois qu’ils vous attendent.

— Ne m’en parlez pas, soupire Désiré. Le dernier vendredi du mois est réservé à la gestion des litiges. Cette jolie bande que vous voyez est

majoritairement composée d'avocats et de conseillers juridiques. D'habitude, Elliott fait des attaques en justice sa chasse gardée.

— Elles ont l'air nombreuses.

Désiré acquiesce en riant, pas le moins du monde dérangé par cette remarque, puis tape bruyamment dans ses mains.

— Bon, eh bien on dirait que je n'y couperai pas ! Éléonore, vous avez bien placé des chauffages électriques dans la salle de réunion ?

— Oui. J'en ai aussi distribué dans les étages.

Désiré se penche pour regarder derrière le comptoir. Quand il se redresse, ses sourcils épais se rejoignent sur le haut de son nez.

— Je n'en vois pas ici...

— J'ai installé le dernier dans le bureau d'Elliott, se justifie-t-elle.

— Gardez-le, je n'en ai pas besoin. Et appelez ce maudit réparateur, je me charge des détails techniques. Vous êtes suffisamment qualifiée pour prendre ce genre de décisions toute seule. Sur ce, ravi d'avoir fait votre connaissance, Charlotte.

Désiré fait quelques pas avant de se retourner, au plus grand dam des conseillers juridiques rassemblés devant l'ascenseur.

— J'allais oublier ! (Il se tortille pour sortir un bout de papier plié en quatre de la poche arrière de son pantalon.) Elliott a marqué « prévenir Charlie pour l'espace de coworking ». Hum, « Charlie », c'est drôle comme diminutif.

Il attrape un stylo pour gratter sur sa feuille.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'ajoute « rire de cochon » à sa description, plaisante-t-il.

Je ronchonne :

— Bon, sinon, c'est quoi cette histoire d'espace de coworking ?

— Elliott pense que votre environnement de travail ne convient pas à l'exercice de votre activité. Il se peut que je possède des bureaux dans la capitale. Ils sont gérés par un ami, étant donné la charge de travail qui m'incombe à l'étranger, ce qui ne m'empêche pas de vous attribuer une place à l'année. Gratuitement, si tel est le souhait d'Elliott.

— Et pourquoi feriez-vous une chose pareille ? m'étonné-je, pas vraiment convaincue de ses bonnes intentions.

Par « bonnes intentions », j'entends l'hébergement d'une boîte au bord de la faillite et de sa propriétaire en désaccord permanent avec son employeur.

Quand il se penche vers moi, l'écarteur sur son oreille remue et donne l'impression que ce qu'il reste de son lobe va s'arracher au moindre mouvement brusque.

— Pourquoi ? Mais parce qu'Elliott est mon frère et qu'il me le demande !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

Sous le ciel gris d'automne, le manoir d'Hélène Kowalczyk semble figé dans le temps. L'allée de graviers blancs, d'ordinaire occupée par tout un tas de jardiniers, est seulement encombrée par quelques outils laissés à l'abandon et la voiture de Gaël.

Depuis l'immense fenêtre du salon principal, je peux voir les fortifications et le donjon de Moret-Loing-et-Orvanne. Trop occupée à batailler avec les idées tordues d'Elliott, je ne m'étais pas rendu compte du charme de cette petite ville à mon premier passage. Aujourd'hui, la couleur du fleuve est assombrie par des nuages bas, chargés d'humidité.

Je vérifie encore une fois les notifications sur mon téléphone. Maddie requiert mon avis sur une nouvelle paire de bottes cloutées, maman a fait cramer son clafoutis aux carottes et mon application de banque me rappelle que la situation de mon compte demande une « attention particulière » de ma part. Elliott, lui, n'a jamais répondu à mon message. Je me demande s'il va bien. Avant mon départ, Éléonore m'a confié qu'il n'était encore jamais tombé malade. Savoir qu'il a un frère pour prendre soin de lui me rassure un peu, moi qui l'ai toujours cru plus ou moins seul au monde.

— Voilà le thé !

Je me retourne pour aider Hélène à débarrasser la table. Une assiette de scones accompagne nos tasses sur son plateau en argent.

— C'est vraiment dommage qu'Elliott n'ait pas pu se libérer, ronchonne-t-elle en versant du lait dans nos thés.

Installée sur le canapé en cuir, je peine à cacher ma propre déception.

— Je suis certaine qu'il aurait adoré venir.

Nous n'en serions pas là si Elliott ne m'avait pas entraînée dans sa mission d'espionnage improvisée. Je croque dans un scone, mais sans lui, il n'a pas le goût de la victoire auquel je m'attendais.

J'ai enfin rencontré l'homme qui a su réparer le cœur d'Hélène. Anil est beaucoup plus jeune et réservé qu'elle, mais ensemble, ils débordent d'amour. Et de budget. Nous avons passé l'après-midi à parler de leurs projets, car même si la thérapie d'Hélène lui a permis de comprendre qu'elle ne se sentait pas prête à plonger dans une vie de mariage, elle est d'accord pour se mouiller un petit peu les pieds. Alors elle déménage. Pour

Anil. Elle abandonne son manoir sombre pour les accents dansants du sud. Du coup, tous les employés ont quitté les lieux avant les gros cartons qui s'entassaient dans l'entrée. Quand Anil a dû repartir en urgence pour le travail, le silence est retombé dans l'immense demeure vide. Cet endroit, qu'Hélène a si longtemps partagé avec son ancien compagnon, la retenait prisonnière d'un amour fané. Aujourd'hui, elle a décidé de s'en libérer.

— Je n'ai pas vu Ulysse, dis-je en prenant un autre biscuit.

Oui, le chitsu riquiqui d'Hélène Kowalczyk s'appelle Ulysse. Et non, ce n'est pas une blague.

— Anil n'a pas encore entamé son traitement contre les allergies, je le laisse dans la chambre quand il me rend visite. Je dois bien avouer que l'enfermer ainsi me brise le cœur, j'ai tellement hâte qu'ils fassent connaissance...

Elle semble embarrassée quand elle parle, comme étonnée d'avoir trouvé une solution si simple à leur problème. J'acquiesce en lui demandant plus de détails sur leur villa en construction à Antibes, et je l'écoute parler pendant l'heure qui suit en la jalousant un peu d'avoir rencontré l'homme de sa vie.

Lorsque je regagne le vestibule, les nimbus ont cédé et abattent leur pluie torrentielle sur la voiture de Gaël.

— Vous ne voulez pas attendre que l'averse se calme ? propose Hélène pendant que j'enfile ma veste.

— Non, merci, murmuré-je avec un petit sourire.

Attendre ? Je ne fais que ça, tout le temps. Attendre que ma situation s'améliore. Que maman cesse de hurler pour un couteau retourné dans le lave-vaisselle ou une trace de chaussure sur son carrelage impeccable. Que François se lasse de ses petites aventures avec les internes de l'hôpital. Qu'Elliott me remarque.

Je ne sais même pas ce qui m'attire chez Elliott, d'ailleurs. Si l'on oublie le vert presque irréel de ses yeux, ses cheveux souples et brillants et ses dents dignes d'une publicité pour dentifrice, il n'est pas particulièrement attirant. Et il peut vraiment se montrer imbuvable, quand il s'y met.

— Vous avez continué à faire confiance à Elliott toutes ces années alors qu'il vous décevait, lui lancé-je soudain en me retournant. Pourquoi ?

Hélène répond tout en me tendant un parapluie, que je refuse.

— Parce qu'aussi étonnant que cela puisse paraître, il est honnête dans sa démarche. Elliott se plie en quatre pour trouver votre grand amour et finit

toujours par y parvenir. J'en suis bien la preuve !

Quand je ferme la portière de la voiture pour repartir, Elliott n'a toujours pas répondu à mon message. Je laisse le moteur tourner pendant que les essuie-glaces couinent en balayant le rideau de pluie sur le parebrise. Avec le froid et l'humidité ambiante, les rhumes et les grippes se multiplient depuis le début du mois de décembre. En fait, l'état d'Elliott ne me surprend pas vraiment, avec l'habitude qu'il a de se dessaper partout où il va.

Avant de quitter la ville, je m'arrête à une confiserie pour me renseigner sur la spécialité de Moret-Loing-et-Orvanne : des bâtonnets de sucres d'orge. Il paraît que c'est bon pour les maux de gorge, alors j'en achète dans un sachet fermé par un joli ruban bleu. Si Elliott est bien malade, ce petit cadeau ne pourra que le remettre d'aplomb.

L'orage s'est confirmé quand j'ai ramené la voiture chez Gaël. Il m'a proposé de me déposer au studio, mais je me suis contentée de rejoindre la première bouche de métro, ma veste en cuir sur la tête.

Près de la porte Saint-Denis, je rase le mur pour éviter les jets d'eau envoyés par les véhicules. J'imagine Elliott recroquevillé sous sa couette, perclus de fièvre et de douleur, et le sachet de sucres d'orge pèse soudain une tonne dans mon sac.

Les bruits de la ville sont recouverts par les volets mal accrochés qui claquent contre les façades et l'écho des chaussures qui s'échouent dans les flaques. J'aperçois un peu trop tard la grande silhouette d'Elliott sous le porche de l'immeuble. Avant que je réalise qu'il est en pleine dispute, et non pas coincé au fond de son lit avec un thermomètre entre les lèvres, j'ai déjà entendu le début de sa conversation.

— Accepte de m'écouter pour une fois, s'il te plaît...

Aimée. Je m'arrête sur le trottoir, gênée à l'idée de passer devant eux. Au-dessus des toits, le tonnerre hurle, et la voix grave d'Elliott l'accompagne.

— T'écouter ? Je ne suis pas près de refaire cette erreur ! Et ne m'appelle pas ainsi, tu n'en as aucun droit. D'ailleurs, abstiens-toi de m'appeler tout court !

Je devrais déjà avoir rebroussé chemin ou foncé tête baissée pour m'engouffrer dans le bâtiment, mais le fait de découvrir cet aspect de son caractère à travers les mots qu'il échange avec une autre me rend

étrangement curieuse. Lui aussi est capable de sortir de ses gonds et de crier.

Je piétine, des crampes aux bras. La supérette au coin de la rue est ouverte, je pourrais m'y abriter en attendant...

— Elliott... Je regrette, tu comprends ?

— Moi aussi, tu peux le croire. Je regrette de t'avoir fait confiance.

— S'il te plaît...

— Ne me touche pas !

Leurs mouvements sont flous à travers la pluie. Je les vois batailler sous le porche avant qu'Aimée ne se retrouve projetée sur le trottoir détrempé, entraînée en arrière par le poids de sa valise. Oh, bon sang ! Sans réfléchir davantage, je me précipite pour lui venir en aide. Elle est en larmes, à moitié relevée sur un coude, tandis qu'Elliott la regarde du haut de sa taille gigantesque.

— Elliott ! Vous comptez rester planté là sans rien faire ? ne puis-je m'empêcher de hurler en arrivant. Et vous, vous allez bien ? Rien de cassé ?

Je redresse la valise tout en passant un bras sous celui d'Aimée. Elliott m'attrape le poignet pour m'éloigner d'elle, mais je résiste.

— Arrêtez ! lâche-t-il entre ses dents. Cette histoire ne vous concerne pas. Rentrez chez vous, Charlie.

Je me sens rougir. Elliott a le don de vous faire rapetisser sous le reproche froid et incisif. Et puis d'un coup, comme le résultat de ses comportements odieux, comme le revers de ma propre déception, je le repousse.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous ! m'écrié-je.

Je ne sais plus si je m'énerve pour Aimée ou pour moi. Elliott fourrage dans sa tignasse de cheveux bouclés en reculant et je le déteste. Je le déteste de me toucher uniquement pour asseoir son autorité sur moi.

— Rentrez chez vous, répète-t-il. Ce n'est pas de votre ressort.

— Et un minimum d'humanité, ce serait du vôtre, vous croyez ?

— D'humanité ? me reprend-il, hilare. Demandez-lui, elle sait ce que c'est, elle ! Même si elle n'en a plus fait preuve depuis longtemps.

À mesure qu'il crache son aversion, un voile de douleur recouvre l'iris vert de ses yeux. Là, mon bras enroulé autour des épaules son ex-petite amie, nos regards remplis d'animosité plongés dans celui de l'autre, je réalise qu'une souffrance infiniment plus grave que ce que j'imaginai le ronge. Quelque chose, incrusté au plus profond de son cœur, est à l'origine

de cette carapace d'outrecuidance exagérée qu'Elliott revêt en se levant chaque matin.

Alors, en acceptant de clore cet accrochage au goût d'inachevé, je me retiens de réagir lorsqu'il ouvre furieusement la porte en verre pour disparaître dans le couloir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17

Mon invitée – enfin, plutôt celle d’Elliott, à la base – se tient dans l’entrée, une main sur la poignée de son bagage à roulettes et toute dégoulinante de pluie. Elle n’a pas l’air aussi encline que moi à dégueulasser mon parquet.

Je m’empresse de lui donner une serviette de bain et une paire de chaussons un peu plus élégante que mes Rudolph fatigués, puis je pars chercher de quoi noyer son chagrin dans mes placards de cuisine. La bouteille de cocktail que Gaël et moi avons entamée après ma rupture avec François est toujours là, planquée entre un paquet de farine et des cubes de bouillon aux légumes. J’ai convié une totale inconnue chez moi : il va bien falloir pallier la gêne avec quelque chose de plus efficace que les « ça va ? » et les « désolée de vous importuner » conventionnels.

— Je suis désolée que vous vous soyez disputés par ma faute.

Qu’est-ce que je disais ?

— Oh, ce n’est rien, nous nous disputons souvent, pour ne pas dire tous les jours, la rassuré-je. Posez votre valise et venez boire un petit remontant.

En vérité, j’ai bien l’impression que cette dispute est différente des autres. En plusieurs mois de collaboration, je n’avais encore jamais entendu Elliott élever la voix, même lorsqu’il se retrouvait en fâcheuse posture à cause d’un salarié.

Aimée s’installe avec moi sur le canapé. Ses cheveux, encore humides, collent à son teint de porcelaine. Dehors, l’orage s’est transformé en déluge et le vent siffle bruyamment entre chaque grondement de tonnerre.

— Vous pouvez rester dormir, dis-je en versant l’alcool dans nos verres.

— Je ne voudrais pas...

— Il fait déjà noir et il tombe des cordes. Même si ce n’est pas le grand luxe, vous serez bien mieux ici qu’à chercher un hôtel en pleine nuit. Reposez-vous pour ce soir, d’accord ? Nous aviserons demain.

Paris n’est pas aussi sûr que son âme de touriste voudrait bien lui faire croire. Je ne m’imagine pas laisser une femme déambuler seule à une heure pareille dans ses rues, d’autant plus si la femme en question occupe une place importante dans la vie d’Elliott.

Aimée baisse les yeux sur le fond de cocktail industriel qu'elle tient entre ses mains tremblantes. Un petit reniflement de princesse Disney, et elle y trempe ses lèvres.

— C'est gentil, souffle-t-elle. Je n'ai nulle part d'autre où aller pour l'instant. J'appellerai un ami demain matin, si cela ne vous gêne pas...

— Vous habitez loin ?

Un sourire triste :

— Très. Mais le frère d'Elliott acceptera de m'héberger quelque temps, enfin je crois...

— Vous parlez de Désiré ?

Pitié, faites qu'il n'en existe pas plus de deux comme lui !

— Vous connaissez Désiré ? s'enquit Aimée, à mon plus grand soulagement.

— Je l'ai rencontré à l'agence. Il doit être assez proche d'Elliott pour accepter de le remplacer pendant qu'il est... en congé.

J'ai corrigé la fin de ma phrase juste à temps. De toute évidence, la raison de sa désertion chez Hélène se trouve sur mon canapé, et elle n'a rien à voir avec un motif d'absence maladie.

— En vérité, ils ne s'entendent pas très bien. Les agences sont peut-être la seule chose qu'ils ont en commun. Avec moi.

J'avale une gorgée pour ne pas m'étouffer avec ma propre salive. Dit comme ça, on croirait que les deux frères se disputent la même fille. J'ai ma petite idée sur ce qu'un certain Freud en penserait.

— Ils ont été inséparables jusqu'à l'adolescence, poursuit Aimée d'une voix triste. Ensuite, ils ont développé une rivalité à laquelle on peut légitimement s'attendre entre les membres d'une même fratrie. Elle aurait pu leur passer, si Elliott s'était montré plus flexible dès la naissance de ce projet d'agences matrimoniales. Mais une fois qu'il a quelque chose en tête, l'avis des autres lui importe peu, y compris celui de son frère. J'ai fini par le comprendre à mes dépens, moi aussi. La situation dans laquelle je me trouve n'est que le résultat de mes propres manquements à son égard.

Je cherche une réponse adéquate sans la trouver. Je suis habituée à être celle qui se plaint, pas celle qui réconforte, et Aimée se confie à la totale inconnue que je suis avec une rapidité déconcertante. Du coup, je pioche dans les formules de circonstance.

— Tout n'est pas si simple. Il y a rarement une seule personne coupable dans une relation.

— Et pourtant...

Elle marque une pause en jouant avec le pied du verre à vin. Une moto pétarade en contrebas.

— Je pensais que mes excuses finiraient par l’atteindre. Mais les principes d’Elliott ne vont pas dans ce sens. Il ne pardonne pas, jamais.

Cette conclusion ne m’étonne qu’à moitié. J’avais fini par imaginer Elliott imperméable aux véritables histoires d’amour, à celles qui n’ont besoin d’aucune équation mathématique pour exister, qui n’aspirent et ne prétendent à aucune forme de perfection. Alors l’idée qu’il puisse se montrer intraitable à la moindre faute ne me surprend pas tellement.

Soudain, tout devient plus clair. La voilà, la seule fois où il s’est trompé, son unique erreur. Celle qui a fait de lui le directeur d’agence intransigeant qu’il est aujourd’hui. Aimée.

J’avale une nouvelle gorgée pour digérer l’information, tout de suite moins à l’aise.

— Je suis sûre qu’Elliott finira par vous écouter, quoi qu’il puisse se passer entre vous, lâché-je, un peu amère. Il est borné, mais j’ose croire que votre persévérance finira par l’atteindre.

Même dans une situation pareille, je trouve le moyen de défendre cet abruti. Au plus profond de moi, je reste persuadée qu’Elliott n’est qu’un grand gamin empoté dans ses rapports humains. Qu’il fuit en permanence ce qui risquerait de détruire son confort intellectuel et préconçu, les relations comprises. Je ne peux que compatir à la peine d’Aimée, qui a sans doute subi ce trait de personnalité bien plus souvent que moi. *Tu m’étonnes. Contrairement à toi, elle a partagé beaucoup plus qu’une cachette dans une armoire avec Elliott.*

Nous sifflons la bouteille en un rien de temps. Légèrement pompette, je parviens quand même à changer les draps du lit pour l’y installer.

Je n’ai que des pâtes au beurre et du poisson pané à lui proposer en guise de dîner. En la regardant enfiler son assiette comme si la nourriture allait absorber sa peine, je devine le ressac de larmes qu’elle tente de déguiser en appétit.

Plus tard, après deux ou trois rires tirés à force de plaisanteries bancales, je frotte la vaisselle tandis que l’eau de la douche coule dans la salle de bain. En croyant que je ne peux pas l’entendre, Aimée explose en sanglots, le genre de sanglots communicatifs, qui prennent racine dans le cœur et

vous l'essorient comme un poing s'occuperait d'une éponge saturée par la tristesse.

Le pouvoir qu'il a sur elle me terrifie. Elle donnerait tout pour l'oublier, mais continue pourtant à souffrir de ses rejets. La philosophie d'Elliott n'accepte aucune variation, aucune nuance. Quelle utilité y a-t-il à tomber amoureuse si c'est pour le regretter un jour ?

Mes yeux atterrissent sur le paquet de sucres d'orge et je repense à son comportement sous le porche de l'immeuble. À sa façon de traiter celle qui l'aime et qu'il a probablement aimée en retour.

L'espace d'un instant, je me suis sentie bêtement envieuse. J'ai pensé que certaines femmes ne se contentent pas de silences rancuniers et de regards prétentieux de sa part. Qu'elles ont le droit à l'intimité des émotions, des remontrances. Que moi, je ne serai jamais assez proche de lui pour simplement effleurer le début d'une remarque jalouse. Il semblerait qu'en plus d'un parapluie, j'ai oublié de sortir avec ma fierté ce matin.

— Il vous regarde.

J'arrête de nettoyer mon assiette, les mains pleines de liquide vaisselle. Je ne l'ai pas entendue revenir dans la pièce.

— Elliott, rectifie Aimée dans mon dos. Quand vous ne faites pas attention, il vous regarde. Et il sourit. Je l'ai vu dans la cuisine, le jour où vous êtes venue le voir. Il se passe quelque chose entre vous, je me trompe ?

Elliott, me regarder ? Je deviens fébrile rien qu'à l'imaginer. Mais c'est stupide. Stupide, et déplacé en la présence de son ex-petite amie. Elliott ne veut pas de moi, il me l'a fait comprendre à plusieurs reprises.

Au fond, Elliott n'a été qu'une façon de me reconforter après François. Une histoire d'incompatibilité idiote que j'ai cherché à démentir, parce qu'elle ne faisait que confirmer ma plus grande crainte, celle de ne jamais être la bonne. En règle générale, les hommes s'attachent, un peu, puis ils découvrent une autre fille, plus belle, plus sérieuse, plus tout, et les voilà partis une bague rutilante au doigt, et moi qui reste à me balader sur le chemin stérile des flirts à répétition. Au moins ai-je le plaisir de goûter au mirage quelques jours durant, le temps qu'on me prépare à la fin intrinsèque des relations volatiles et fades. Ni Gaël ni François n'ont fait exception à la règle, aussi ai-je voulu me prouver qu'ils avaient tort. Mais je mérite plus que ça. Plus que l'homme froid et distant qu'est Elliott.

— Oui, vous vous trompez, dis-je sans me retourner. Il ne se passe rien. Rien du tout.

Sur ces mots, j'ouvre la poubelle qui se trouve sous l'évier et balance les sucres d'orge à l'intérieur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18

— On ne dompte pas un Elliott facilement, n'est-ce pas ?

Désiré s'appuie sur le bar de la cuisine en grignotant un biscuit sablé. Il a troqué son look de tueur à gages pour un polo mauve et un pantalon beige. Comme il a accouru ici dès que nous avons raccroché au téléphone, il n'a pas eu le temps de se coiffer. Ses cheveux raides, qui retombent de chaque côté de son visage anguleux, le font ressembler aux acteurs des vieilles sitcoms américaines. Il me paraît moins impressionnant par rapport à hier, plus accessible.

Je dépose une tasse de café devant lui. Aimée a avalé le sien tout rond pour aller boucler sa valise dans l'entrée.

— Parce qu'il y en a plusieurs ? dis-je avec une grimace terrifiée.

— Quelle horreur, je n'espère pas !

Son rire est communicatif. Je l'imité avant que mes pouffements se transforment en une quinte de toux venue des Enfers.

— Malade ? lance Désiré.

— J'ai dû prendre froid à cause de la pluie.

Ce qui me surprend, c'est qu'en comparaison, Aimée pète la forme. Elle était pourtant dans un état bien pire que le mien quand nous sommes rentrées nous mettre au chaud après sa dispute avec Elliott.

— Pour revenir à notre mouton, Elliott est difficile à gérer, mais je crois que je ne m'en sors pas trop mal. Pour ce qui est du boulot, en tout cas.

Les yeux noirs de Désiré me sondent. Peut-être cherche-t-il à savoir ce qu'Elliott et moi partageons en dehors du boulot. S'il savait qu'il m'arrive de loucher sur son frère comme sur un pot de pâte à tartiner !

— Ce n'est pas votre rôle de le gérer, lâche-t-il enfin. Ne vous forcez pas à supporter ses sautes d'humeur. Vous êtes sa partenaire d'affaires, pas sa baby-sitter. Cela dit, je vous remercie d'avoir accueilli Aimée. Elle souffre beaucoup de cette situation.

Tout en parlant, Désiré la regarde plier ses grandes robes sur le canapé. Quand il se retourne pour prendre une nouvelle gorgée de café, ses pupilles se sont adoucies, empreintes d'une tendresse insoupçonnée.

— Vous tenez beaucoup à elle, murmuré-je, touchée.

— Oui, avoue-t-il sans complexe. Je crois que c’est aussi le cas d’Elliott, même après tout ce temps. Il ne sait juste pas comment pardonner et prendre soin des siens.

Je ne peux pas le contredire, alors je m’enfile deux gâteaux d’un coup pendant que ses ongles vernis grattent machinalement l’anse de la tasse. Leur trio ressemblerait à celui que je compose avec Maddie et Gaël, si les choses s’étaient mieux passées entre eux. Désiré poursuit, les yeux plongés dans le liquide amer.

— Je pense que son travail l’empêche de comprendre ce qui importe vraiment. Des fois, je me demande pourquoi il s’entête à diriger ce groupe. Les agences ne le rendent pas heureux. Il passe ses journées enfermé dans son bureau, à perfectionner son algorithme ou à se chamailler avec la moitié de ses clients et de ses employés...

— Ce n’est pas ce que vous faites à San Francisco ?

— Un peu. Mais contrairement à lui, j’accepte d’avoir tort de temps à autre. Tant qu’Elliott se confortera dans ses idées, il ne verra pas que ce qui compte vraiment est en train de disparaître.

Les paroles de Désiré m’ébranlent, parce que je sais qu’il a raison. Si j’ai cru tenir un rôle particulier dans la vie d’Elliott, je ne suis rien d’autre que l’une des nombreuses personnes qui se contentent de graviter autour de lui. Avec La Compagnie de l’Arc, Elliott mène son petit monde par le bout du nez. Il est le maître de sa galaxie, qu’il modifie et altère selon son bon vouloir, sans trop se préoccuper des dommages collatéraux. Et qui voudrait d’un soleil trop crâneur pour ne pas retenir les petites étoiles qui filent loin de lui ?

Désiré semble se souvenir de quelque chose. Il a un petit sursaut et se met à fouiller ses poches de pantalon.

— J’allais encore oublier ! (Décidément, cette famille a le chic pour oublier des trucs.) Le gérant qui s’occupe de mon espace de coworking est là toute la semaine. Il m’a demandé de vous confier son numéro au cas où vous ne le trouvez pas le jour de votre visite.

Lorsque je saisis le bout de papier qu’il me tend, le bruit d’une fermeture à glissière nous fait comprendre qu’Aimée est fin prête. Désiré attrape un dernier sablé et saute du tabouret pour la rejoindre.

Dans le couloir, il s’arrête devant l’appartement d’Elliott, l’air d’hésiter. L’espace d’un instant, je crois qu’il va sonner, mais il finit par secouer la tête et se tourner vers moi.

— Pourquoi ne suis-je pas étonné de voir que vous êtes la voisine de mon frère ?

— Il faut croire que nous étions destinés à travailler ensemble, lui suggéré-je, une main sur la poignée de ma porte.

Il ricane.

— Destinés, ma foi...

L'après-midi, j'essaie d'avancer sur mon travail, entre la planification des prochains rendez-vous et la recherche de plages publiques pour la cérémonie d'Anne-Camille. Mais les derniers événements, conjugués à un début de migraine carabinée, me remplissent la tête.

Je ne fais que penser à mon voisin trop maladroit pour comprendre que son étroitesse d'esprit détruit tout autour de lui, au point que son propre frère reconforte son ex-petite amie lorsque leurs vieux problèmes de couple resurgissent. Si Désiré est là pour prendre soin d'Aimée, qui prend soin d'Elliott ?

Je me suis toujours sentie plus ou moins aimée. Quand j'étais gosse et que ma mère semblait incapable de me donner la petite dose d'affection quotidienne qu'elle se forçait habituellement à fournir dans un geste, un regard, une caresse juste, j'allais à sa recherche auprès d'une tante aux repas frugaux mais attentionnés. À cette époque, une simple tranche de jambon blanc et du fromage glissés dans du pain frais suffisaient à soigner mon cœur de gamine perdue au milieu d'un océan de chagrin, dans lequel personne, jamais, ne voulait lui apprendre à nager. Plus tard, le père de Gaël a remplacé les casse-croûtes maison avec des flûtes de champagne à siroter en bas des montagnes. Et son fils, encore après, dans ce tourbillon de découvertes ingénues et d'illusion d'amour qui n'en était pas un, m'apprenait que l'amitié peut parfois supplanter la douceur d'une main sur la peau nue. Elliott, lui, n'a rien de tout ça. En dehors d'une assistante elle-même au bord de l'implosion, il est seul. Plus seul que je ne l'ai jamais été. Sait-on au moins veiller sur les autres quand personne ne nous montre l'exemple ?

Je n'arrive pas plus à bosser quand j'ouvre ma boîte mail. Elliott m'a envoyé un courriel hier, à la même heure. Une liste de partenaires à contacter pour agrandir mon réseau.

Je referme l'ordinateur après un petit instant de réflexion. Même si je ne veux pas me rapprocher d'Elliott au point d'en souffrir, je crois que je peux

accepter d'être cette amie un peu trop envahissante qui l'empêche de faire n'importe quoi.

Quand je vais enfin toquer à sa porte, j'ai répété mes excuses bidons une bonne dizaine de fois, prête à le broser dans le sens du poil. J'entends ses pas hésiter derrière le vantail et me prépare, les épaules tendues à craquer. Finalement, Elliott apparaît, le visage plus blanc que d'habitude. Il a enfilé un pull en cachemire qui fait ressortir les muscles nerveux de son torse. C'est la première fois que je le vois sans ses éternelles chemises trop grandes, si bien que j'en oublie la véritable raison de ma venue.

— Qu'est-ce que vous voulez, Charlie ? lâche-t-il dans un soupir ennuyé.

— Euh, je... Je voudrais vous remercier pour la liste de partenaires.

Elliott se redresse, surpris par mon comportement pacifiste. Il est vrai que j'ai plutôt la sale manie de lui rentrer dans le lard, d'habitude.

— Pas de quoi, répond-il, laconique.

Le silence retombe. Je ne sais plus si je dois demander son pardon, quitte à aborder le sujet qui fâche, ou lui proposer de venir bosser chez moi. Notre dispute d'hier m'a appris que je suis encore loin de pouvoir anticiper ses réactions.

— Bon, j'ai encore beaucoup de travail, alors..., commence Elliott en refermant sur lui.

— Aimée est repartie chez votre frère !

La porte s'arrête à mi-chemin. En voyant son expression crispée, je regrette d'avoir choisi la première option.

— Oh, vous avez dû bien discuter, dans ce cas, lâche-t-il, les lèvres pincées.

— Vous ne semblez pas très à l'aise avec cette idée.

— Disons que Désiré est bavard. Et du genre à fouiner dans des affaires qui ne le concernent pas, un peu comme vous.

Je fronce les sourcils, piquée au vif. Oh, bordel ! Cette fois, c'est sûr, je vais me le faire !

— J'essaie de vous aider ! répliqué-je, outrée. Il est évident que la situation ne vous convient pas, alors je m'efforce de convaincre la tête de mule que vous êtes d'utiliser la communication plutôt que la fuite !

Le rire mi-irrité, mi-sarcastique d'Elliott ne se fait pas attendre.

— Vous ne savez rien de cette histoire. Mêlez-vous de ce qui vous regarde, pour une fois.

Je pourrais respecter son refus. Le laisser s'enfoncer dans cette complaisance. Mais c'est plus fort que moi. Je repense à l'absence de cadres photos sur son grand bureau vide. Au fait que, lorsqu'il se porte malade, son frère préfère s'occuper de l'agence plutôt que de lui rendre visite. Alors quand il me plante là, je frappe contre le battant jusqu'à ce qu'il consente à ouvrir de nouveau, passablement agacé.

— Bon sang, Charlotte...

— Vous avez raison, le coupé-je. J'ignore tout de cette histoire. Mais ce que je sais, c'est que vous n'aviez jamais été absent de l'agence avant hier. Allez lui parler et pardonnez-lui. Pardonnez-vous.

Le voilà. Ce tic nerveux lorsque la colère remonte pour venir gonfler le petit réseau de veines à l'angle de sa mâchoire. J'aimerais qu'Elliott explose et s'exprime, mais il s'apprête encore à refermer la porte. Hors de moi, je la repousse pour l'obliger à me faire face.

— Ne faites pas ça ! (Cette fois, je hurle en plein milieu du couloir, au prix d'une douleur aiguë à la gorge.) Ne rejetez pas les personnes qui s'inquiètent pour vous !

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter pour moi ! éructe-t-il à son tour. Alors, arrêtez ! Arrêtez d'intervenir quand personne ne vous a rien demandé !

Sa propre colère le surprend. Il s'essuie le front avant de remonter ses lunettes sur son nez pour retrouver contenance, une stupeur mêlée d'agacement dans le regard.

— Vous me considérez peut-être comme une simple partenaire d'affaires, mais pour moi, vous êtes un ami, dis-je sans lui laisser le temps de redescendre. Et en tant qu'ami, je vous en veux d'être toujours en retard, et je vous en veux de m'avoir oubliée. Hélène aussi était déçue. Désiré, lui, a réglé le problème de chauffage parce que vous ne sembliez pas vous préoccuper du confort de vos salariés, et à plus forte raison de celui d'Éléonore.

— Quel rapport avec Aimée ? s'impatiente Elliott.

— Mettez-vous à la place de ceux à qui vous tenez et qui tiennent à vous. Aimée est amoureuse, alors n'ignorez pas cette information et ne vous comportez pas comme vous le feriez avec une étrangère.

Mon cœur rétrécit dans ma poitrine. En l'encourageant à parler avec Aimée, je prends le risque de les voir se rabibochoer. Mais si c'est la seule

solution pour rendre Elliott heureux, je l'accepterai. En bonne amie, et rien d'autre.

— Aimée s'est condamnée toute seule. Ce n'est plus mon problème.

Il y a quelque chose de brisé dans sa voix. J'aimerais le serrer dans mes bras, mais je ne peux pas, parce qu'il ne m'en donne pas le droit. Je ne compte pas. Pas comme ça.

Je m'apprête à modérer mes reproches quand une nouvelle quinte de toux me surprend. Elliott se penche sur moi, plus calme.

— Vous êtes malade ? s'inquiète-t-il.

— Je n'avais pas de parapluie hier..., grogné-je avant de me rendre compte de la direction stupide que prend notre discussion. Enfin, ce n'est pas le sujet !

Je me redresse et tente de récupérer une attitude plus ferme, un index furieux pointé sur son torse.

— Et puis zut ! m'exclamé-je. Restez sur votre position si ça vous chante ! Mais sachez que la pire chose qui puisse vous arriver, Elliott, c'est que vos proches n'attendent plus rien de vous.

Et je rentre chez moi avant qu'il ne veuille claquer sa porte une quatrième fois.

CHAPITRE 19

Le vent me cingle les joues chaque fois que j'accélère un peu entre les voitures. Depuis quelques semaines, le froid annonciateur de l'hiver paraît s'aviver au profit d'une saison précoce. Les décorations de Noël viennent d'être montées sur les avenues principales et déjà, la plupart des passants de la capitale s'emmitouflent sous leurs doudounes ringardes.

En parlant de ringardise, je stationne mon scooter rose bonbon contre le trottoir après avoir tourné à l'angle de la rue. Les bureaux, installés à l'entrée d'une ville limitrophe de Paris, ressemblent à s'y méprendre à un immeuble d'habitations. D'après les pancartes en verre qui remplacent les habituelles sonnettes de locataires, il se divise entre l'espace de coworking et une start-up qui commercialise un produit pour récupérer la chaleur des eaux usées.

Un hall permet de rejoindre l'entreprise indépendante par un escalier dérobé. À gauche de l'entrée, une énorme baie vitrée donne sur la salle principale de L'Office Collaboratif.

La hauteur de plafond me fout presque le vertige. Sur toute la surface de la pièce ont été disposés des postes, flanqués d'écrans fixes et de papeterie diverse. Des suspensions de plantes descendent depuis le dessous d'une passerelle rouge sur laquelle je crois apercevoir des poufs en forme de poire.

Un jeune homme passe à proximité, les yeux rivés sur l'écran d'un ordinateur portable qu'il maintient contre le pli de son coude.

— Nathan ?

Nathan s'arrête et chasse une mouche du devant de son visage.

— Charlotte ? s'étonne-t-il en se rapprochant d'un coup. C'est donc vous, la fameuse entrepreneure que m'envoie Désiré ? Quelle coïncidence !

— M'envoie ? Vous êtes le gérant de cet endroit ?

Je sors le bout de papier et vérifie le numéro donné par Désiré. Nathan connaît donc Elliott par son intermédiaire. Il fait tourner un trousseau de clés autour de son index libre, ses iris marron brillant avec malice.

— Et comment ! s'exclame-t-il, tout fier. Je vous fais visiter ?

L'heure matinale booste Nathan. Il slalome entre les meubles, son appareil toujours en équilibre fragile sur le bras. Je le suis à un rythme

docile, sonnée par le sirop contre la toux, alors que plusieurs personnes s'affairent déjà sur le Net ou les magazines laissés en libre-service dans des coffres de rangement.

Je ne m'attendais pas à une superficie aussi impressionnante. La propriété a été pensée sur trois niveaux et mange complètement la visibilité de cette pauvre start-up.

— Chaque poste est équipé d'un casque insonorisé, explique Nathan en déplaçant quelques objets abandonnés au hasard sur les meubles. Le rez-de-chaussée est utilisable par tous les adhérents qui disposent d'un abonnement à jour. Je vais te filer une carte dès qu'on arrive en haut. D'ailleurs, on peut se tutoyer, non ? Ouais ? Bon. (Il monte les marches de la passerelle dans des bonds énergiques.) Au bout, là, tu as les salles de réunion. En règle générale, ce sont des entreprises en manque de place ou des étudiants qui les louent pour deux ou trois heures.

Son débit de paroles me donne le tournis. J'acquiesce à chacune de ses phrases en essayant d'absorber un maximum d'informations. Les horaires d'ouverture vont de 7 h à 19 h. Cafétéria en bas, pour utiliser le micro-ondes, le réfrigérateur, commander des en-cas et du café. Il arrive que quelqu'un ramène le sien et entame une distribution gratuite, une sorte de concurrence déloyale que Nathan accepte pour renforcer l'image conviviale du lieu. Les toilettes se partagent avec la boîte voisine et l'un des salariés squatte celles des femmes : éviter d'avoir envie lorsqu'il se pointe dans les parages.

Nathan continue de déblatérer en gagnant un nouvel escalier.

— Ici, tu as les zones privatives, elles sont réservées à ceux qui acceptent de payer plus cher pour être seuls et jouir de certains avantages.

Le couloir est constitué de cages en verre pourvues de rideaux occultants. Scanner, imprimante papier et imprimante 3D résument la promesse magique du statut de membre VIP. Pour les moins dépensiers, il faut parfois attendre une trentaine de minutes afin d'accéder au matos à cause du nombre exponentiel d'adhérents.

— On a commandé du matériel supplémentaire. Les délais de livraison sont franchement abusifs, alors on va peut-être libérer un bureau pour mettre à disposition d'autres machines le temps de le recevoir. Enfin bref.

Nathan gagne le box à son nom. Un canapé en tissu est poussé à gauche, complété par une table d'appoint ainsi qu'un support d'ordinateur portable,

sur lequel il dépose le sien au passage. Mon hôte farfouille dans ses tiroirs pour en sortir une carte vierge.

— Assieds-toi, on va procéder à ton inscription.

La carte remplie et plastifiée, mes coordonnées rentrées dans le serveur, Nathan me guide jusqu'à mon espace personnel. Il colle une étiquette à mon nom sur la vitre avant de me laisser seule.

La disposition de mon bureau est exactement la même que pour le sien. Je branche mon portable sur secteur et m'enfonce dans le fauteuil dactylo, pensive. Je n'imaginais pas pouvoir m'installer aussi rapidement, si bien que je n'ai pas encore ramené le plus gros de mes affaires. Elles rempliront à merveille l'armoire à dossiers dissimulée derrière la porte.

Tout ça grâce à Elliott. Je soupire, les yeux rivés sur le plafond blanc. Depuis notre dispute, quelque chose a changé entre nous. Il ne m'ignore pas, mais c'est tout comme. Ces deux derniers jours, nos échanges se sont résumés à des topos sur nos entreprises respectives et de simples « bonjours » marmonnés dans le sas de l'immeuble.

Décidant de m'occuper pour ne plus y penser, j'ouvre ma boîte mail. Mes nombreuses relances pour le dernier mariage demeurent sans réponse. Après quatre mois de débordement sur la date butoir et une visite infructueuse chez les clients, je suis à deux doigts d'envoyer une mise en demeure.

Je pèse les pour et les contre d'un autre voyage à Amiens quand Nathan revient me voir. Un léger brouhaha monte depuis le rez-de-chaussée.

— Je voulais m'assurer que tu t'y retrouves, m'annonce-t-il, et peut-être te poser une petite question par rapport à mes grands-parents. Tu sais qu'ils sont...

— Âgés, et qu'ils n'auront pas le courage de se déplacer aussi loin, le compléte-je en souriant. Ne t'inquiète pas, je compte utiliser cette adresse uniquement pour les prochains clients. Constance et Arsène n'auront pas à bousculer leurs habitudes.

— Super ! s'exclame-t-il, avant de froncer les sourcils en me jaugeant d'un air étrange. Tout va bien ? Tu sembles... agitée.

Dit-il en tapant du pied parce qu'il est incapable de tenir en place cinq minutes.

— Attends-moi ici.

Il revient un quart d'heure plus tard avec un duo de tasses chaudes. Je lui explique le plus gros de la situation, le tout en sirotant le café brûlant qui

ravive les irritations de ma gorge. Le mari baraqué, les factures non honorées, les comptables que je me suis mis à dos par sa faute...

— Tu ne peux pas y retourner seule. Tu te rappelles comme tu as eu peur, la fois où tu t'es crue suivie dans la rue ? Tu m'as peut-être mis une sacrée roustes, mais imagine-toi face à un colosse dans son genre !

Je grommèle une réponse affirmative. Il a raison, mais je ne suis pas certaine de vouloir engager un avocat pour obtenir mon argent.

— Pourquoi ne pas demander de l'aide à Elliott ? reprend-il. Il s'y connaît pas mal en matière de procédures judiciaires, je crois qu'il fait aussi appel à des sociétés d'affacturage à l'occasion.

Je feins mon intention de m'en remettre à Elliott sans m'étaler sur la dégradation de nos rapports. Vu la manière dont notre relation évolue, pas sûre que cette idée soit la bonne.

CHAPITRE 20

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. J'ai vingt-six ans. Plus que quatre avant de perdre le pari que j'ai fait avec ma mère, qui pense que je passerai l'étape de la trentaine avant celle du mariage.

Elliott a largement eu de quoi deviner ma date de naissance. Une fois, Maddie a hurlé dans mon répondeur qu'elle avait hâte d'être au jour J alors que nous bossions tous les deux chez moi, et hier encore, le livreur lui a confié le cadeau emballé de ma mère parce que j'étais absente. Toute la journée durant, j'ai donc attendu un message de sa part. D'accord, on s'est un peu crié dessus. D'accord, il m'a claqué deux ou trois portes au nez. Mais les anniversaires, c'est sacré, non ?

En me dirigeant vers les appartements, le casque de scooter dans une main, mes courses dans l'autre, je suis bien décidée à lancer la première série qui tombera dans mes recommandations pour oublier cet abruti. Il me reste trois bonnes heures avant le début de ma soirée entre filles avec Maddie, et j'aimerais les occuper à autre chose qu'à ruminer sur un type qui n'a jamais rien fait de plus que m'ignorer. Mais c'est sans compter sur Aimée – l'ex-petite amie du type en question – qui patiente sous le porche de l'immeuble.

— Vous êtes venue voir Elliott ? dis-je en feignant de lui ouvrir.

— Non, je suis venue vous voir, vous.

J'observe mon sac en plastique quelque peu encombrant. Je pourrais l'inviter à monter avec moi, mais ce serait risquer de croiser Elliott dans le couloir et je n'ai pas la moindre idée du stade auquel en est leur relation. Dans l'hypothèse où ils voudraient se sauter dessus, ce serait soit pour s'entretuer, soit pour s'embrasser, et aucune de ces options ne me plaît.

— Vous voulez marcher un peu ? suggère-t-elle, comprenant mon hésitation.

— Pourquoi pas, mes achats ne craignent rien. Vous n'aurez pas froid ?

Elle resserre le châle aussi mince que mes économies posé sur ses épaules.

— Je n'ai jamais froid.

Nous partons nous promener sur le boulevard Saint-Denis, à l'heure où les terrasses chauffantes des restaurants accueillent leurs premiers clients.

Aimée cherche une façon correcte d'entamer le sujet pendant que mes courses me cisaillent les doigts. Je la remercie en silence quand elle me désigne un banc libre, sur lequel nous prenons place.

De minuscules flocons de neige s'écrasent pour fondre aussitôt sur le bitume. Les premiers de la saison.

— Elliott m'a proposé de discuter comme des adultes responsables, m'avoue-t-elle. Puisqu'il n'est pas du genre à céder du terrain, je me doute que cette initiative ne vient pas de lui. Alors je suppose que je dois vous remercier. Maintenant qu'il a consenti à m'écouter, je vais pouvoir quitter Paris l'esprit plus léger.

Je me triture les mains en fixant la boîte de ramens qui dépasse du sac à mes pieds, honteuse de considérer son départ comme un soulagement. En poussant Elliott à accepter les excuses d'Aimée, je l'encourageais aussi à se rapprocher d'elle. J'ai imaginé tout un tas de raisons à son éloignement progressif, et le retour d'un amour perdu dans son quotidien plus intime en faisait partie.

Cette réaction est idiote. Moi non plus, il ne m'aime pas. Peut-être même a-t-il cessé de m'apprécier autant que ses préjugés d'éternel solitaire le lui permettent dès l'instant où il a découvert mes manies de commère mal baisée. Quoique dans mon cas, la commère n'est pas baisée du tout.

— Je suis heureuse pour vous deux, marmonné-je d'un ton coupable.

— Merci. Nous n'avons pas réglé tous nos problèmes, alors j'ignore encore quand je partirai. Ceci dit, je ne voulais pas rater l'occasion de vous parler avant.

— Pardon, mais... Pourquoi ?

— D'abord, parce que je ne vous ai toujours pas remerciée comme il se doit pour votre hospitalité, me répond-elle avec un sourire. Ensuite, parce que je pense que vous méritez de connaître la cause de son emportement ce soir-là.

— Je ne crois pas que cette histoire me concerne.

Je me suis suffisamment mêlée de la vie d'Elliott. Au moins pour l'année entière, et un peu plus encore.

— Détrompez-vous. Même si nous ressassions nos vieilles rancunes, Elliott a explosé quand j'ai insinué que sa nouvelle voisine était la véritable raison de son inconsistance à mon égard. Je sais que je n'aurais pas dû me servir de vous, mais il n'arrêtait pas de remettre cette histoire de rendez-vous manqué sur le tapis...

Une sensation confuse grimpe dans mon ventre, à la fois grisante et douloureuse. J'aime l'idée d'inspirer chez Elliott des émotions plus humaines que celles qu'il veut bien laisser paraître. D'un autre côté, je m'en veux de lui avoir reproché son absence alors que, pour une fois, celle-ci ne dépendait pas de lui.

Du chagrin ou du profond regret, je ne saurais dire quelle expression domine le visage d'Aimée tandis qu'elle parle :

— J'ai blessé Elliott de la pire des façons par le passé. Je crois qu'il tient à vous, mais qu'il a peur de souffrir comme il a souffert avec moi. Je vous dois des excuses, car en faisant l'erreur de l'aimer, j'ai rendu les choses plus difficiles pour vous deux.

— Aimer ne devrait jamais être une erreur, soufflé-je, touchée par la teneur de ses propos.

— C'est vrai. Mais si Elliott avait été ma véritable âme sœur, les choses auraient été plus simples.

Ses grands yeux noirs fixent la neige qui tournoie à la faveur d'un lampadaire. Même en pleine rupture, elle resplendit dans sa longue jupe à volants et son étole de soie. Moi, des jours après la mienne, j'en étais encore à enfiler des pulls en laine aux manches déformées.

Sans se déranger de mon observation silencieuse, Aimée fouille dans son sac à main pour en sortir un morceau de papier.

— Elliott traîne ses erreurs comme de véritables fardeaux. Je pourrais vous raconter notre histoire pour vous aider à mieux le comprendre, mais si vous considérez qu'il est le seul à en avoir le droit, je respecterai cette décision. Tenez, voici ma prochaine adresse.

Je saisis la feuille après une rapide hésitation.

— Pourquoi me donner votre adresse ?

— Peu importe le choix que vous ferez, un jour ou l'autre, vous aurez envie de me retrouver. Vous serez à la recherche de réponses, et je vous les offrirai volontiers.

Sur ces mots, Aimée me prend dans ses bras en me remerciant. Elle se lève ensuite pour épousseter la corolle de sa jupe. Je me demande si les princesses des temps modernes prennent le métro.

— J'espère qu'Elliott finira par comprendre qu'il a le droit de s'ouvrir à quelqu'un de confiance. Quelqu'un comme vous, dit-elle avant de s'éloigner sur le boulevard.

Il me faut plusieurs secondes pour réaliser ce qu'elle me propose : la possibilité de déchiffrer le cœur d'Elliott. Un flocon plus gros que les autres vient mouiller l'encre sur le papier, que je range au fond de ma poche de manteau. Je venais enfin d'accepter mon rôle de simple partenaire d'affaires auprès de lui. De comprendre qu'au fond, rien d'autre que notre contrat ne nous lie vraiment. Et en toute franchise, je ne suis pas certaine de vouloir me relancer dans une course sans doute perdue d'avance.

De retour dans le sas du bâtiment, je m'arrête pour jeter les publicités qui dépassent de ma boîte aux lettres et récupérer le billet de cinquante euros que David m'envoie à chacun de mes anniversaires. Je glisse le mot qui va avec dans la poche de mon jean, le sac en équilibre sur une cuisse. Mon pot de ramens en profite pour se faire la malle et rouler sur le carrelage maculé de traces de pas.

Je m'abaisse lorsqu'un résident pousse la porte qui mène aux appartements et le ramasse. Mes yeux remontent le long de son bras et atterrissent dans ceux d'Elliott.

— Merci, balbutié-je en me redressant.

Je me sens toute petite dans mon jogging et ma doudoune noire. Il pose la boîte en haut du sac que je garde contre mon ventre.

— Passez une bonne soirée, prononce-t-il avant de me dépasser.

Mes bras se resserrent autour des courses. Sans savoir si je suis heureuse ou en colère d'avoir eu droit à une simple phrase, je monte les marches deux par deux en tapant des pieds. Un parapluie neuf m'attend contre la porte du studio. Je me débarrasse de mes courses encombrantes pour saisir la petite carte qui l'accompagne.

L'écriture d'Elliott parcourt le petit carton d'un vieux rose, fine et élégante.

Vous avez raison : il faut parfois accepter de se mouiller pour les autres. Mais au moins pour votre anniversaire, restez au sec.

PS : J'ai été rendre visite à Hélène Kowalczyk, aujourd'hui. Comme je vous ai entendue tousser toute la nuit, j'ai pensé à vous. Il paraît que c'est bon pour les maux de gorge.

Sous le parapluie se cache un petit paquet de sucres d'orge ambrés. Je le ramasse en sentant mes lèvres s'étirer toutes seules. Elliott a le don de me faire passer par tous les états en un temps record.

Le papier d'Aimée me paraît dérisoire à côté de cette surprise. Aussi, une fois dans le studio, je le retire du manteau pour le remiser dans un tiroir de ma commode. Je n'ai pas le droit d'aller chercher ailleurs des informations qu'Elliott rechigne à me donner. Je peux l'attendre encore un petit peu : il me parlera quand il se sentira prêt. Après tout, ce cadeau est bien la preuve qu'il ne compte pas m'ignorer indéfiniment.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

— DEUX SEMAINES ! hurlé-je en investissant le box, manquant de refermer la porte sur Gaël dans la foulée. Ça fait deux semaines qu'il m'ignore !

Je m'écroule sur le canapé alors que mon meilleur ami opte pour une chaise, peu enclin au dramatisme. Refermant la marche, Maddie se précipite sur le fauteuil ergonomique avant de se mettre à tourner à la manière d'une toupie.

— Cet endroit est énorme ! s'exclame-t-elle, la tête rejetée en arrière. Ton bureau est encore mieux que celui de Gaël !

— Rends-toi directement à l'agence, me propose celui-ci. Vous avez un contrat, il ne peut pas t'éviter éternellement.

— J'y suis déjà passée hier, et pour quoi ? Pour qu'Éléonore lui invente l'une de ces nombreuses entrevues imaginaires.

Au moins a-t-il la décence de trier lui-même ses courriels. Non, pas besoin d'assistance pour le moment. Aucun incident relevé avec des membres ce jour. Très occupé, visites inutiles. À croire qu'il est resté coincé à l'époque du télégramme ; plus concis, tu meurs.

— Et si tu envoyais le petit-fils de tes clients à ta place ? Il serait sans doute en mesure de le convaincre, leurs boîtes respectives ont l'air proches.

La joue écrasée contre un coussin, je lève le nez vers la pièce voisine. Nathan n'a pas tiré ses rideaux. Il discute au téléphone, les manches de sa veste remontées sur les bras.

— Il me soutient déjà à sa façon, je ne veux pas me servir de lui.

Gaël m'envoie un sourire taquin et je roule des yeux en signe de dénégation. L'époque où nous couchions ensemble me paraît désormais appartenir à un passé lointain. Presque deux années, en somme. Nous respections la coutume plus comme une obligation que comme une réelle envie de sexe. Une forme de fidélité mal placée, sinon la peur de devoir se contenter d'un partenaire unique par la suite, nous poussait à préserver la tradition jusqu'à trouver la maturité nécessaire pour y mettre un terme. Une maturité dont le glas a sonné en même temps que sa rencontre avec Maddie. Depuis, Gaël voit en chaque mec que je croise un parti potentiel.

— Hé, les gars ! lance Maddie, penchée sur l'écran de mon ordinateur ouvert, devinez ce qui vient d'arriver dans la boîte mail de Charlie...

Je me redresse d'un coup, le cœur en alerte. La prise de distance d'Elliott a transformé mes émotions en véritables montagnes russes.

— Elliott ?

— Euh, non, navrée, lâche-t-elle en se dandinant sur le fauteuil, j crois que t'as reçu une demande depuis ton site web !

— Tu plaisantes ?

Je m'empare de l'ordinateur. Elle ne plaisante pas. Un couple souhaite me contacter pour une première rencontre et, en cas d'accord, l'organisation partielle d'un mariage en ville. J'attrape un post-it sur la table d'appoint afin de noter leurs coordonnées et les rappeler plus tard.

L'excitation dégringole aussi vite qu'elle est montée. Je repose le stylo après avoir inscrit le dernier chiffre et retourne m'écraser sur le canapé.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'es pas contente ? s'enquit Gaël. Pour une fois qu'on vient te passer commande en ligne !

— C'est que... je le dois à Elliott. Ils ont déniché cette adresse sur le site de L'Office, alors....

Je réalise soudain la brèche qui me sépare de lui. En quelques mois seulement, Elliott m'a offert un lieu de travail bien à moi, une grille de tarifs attrayante, des prestataires extérieurs à rajouter sur ma liste d'entreprises partenaires... Des outils qui me donnent finalement l'assurance de réussir. Et que lui ai-je apporté en échange ? Le départ d'une cliente pleine aux as ? Une remise en question de ses pratiques commerciales ? Des accusations, des reproches, des conseils malvenus ?

Gaël devine que je m'enfonce dans des réflexions peu productives, puisqu'il détourne la conversation tandis que nous descendons à la cafétéria :

— Mon père veut réserver à la montagne pour les vacances d'hiver, comme tous les ans. Je lui confirme que tu seras de la partie ?

— Hum, il m'en voudrait de ne pas vous accompagner... Laisse-moi vérifier mon planning pour le début d'année, je te tiens au courant.

Je fuis un peu le sujet. J'adore la montagne et j'adore David, mais de là à poser une semaine de congés alors que je me libère enfin des injonctions de paiement...

Le brouhaha de la salle principale contraste avec le calme des étages supérieurs. Pendant que nous prenons notre repas – des sandwiches au poulet

et aux œufs achetés sur place –, certains habitués des lieux viennent me saluer et papoter un moment avec nous. Nathan m'avait prévenue que le réseau pouvait rapidement s'étendre dans ce genre d'endroit, mais je ne m'attendais pas à ce qu'on retienne ma pauvre existence avec une telle facilité.

— Ton téléphone sonne, princesse, m'indique Hisham, un quarantenaire ayant plaqué un poste de salarié pour lancer sa boîte de solutions marketing, en passant à côté de nous.

Je le remercie et tends le bras au-dessus de l'îlot pour saisir l'appareil.

J'écoute.

J'hésite, le souffle erratique.

Je lâche un « c'est grave ? » chevrotant, la bouche remplie de miettes de pain décongelé, et le « je l'ignore » d'Éléonore me coupe la respiration.

Gaël et Maddie me regardent raccrocher sans rien dire. Les bruits alentour se sont mués en un nuage de discussions sourdes, comme écoutées depuis l'intérieur d'un bocal en verre.

— C'était qui ? ose Maddie.

Elle pousse une cannette de soda dans ma direction. Je secoue la tête, incapable d'avaler quoi que ce soit d'autre.

— Éléonore.

J'ai les jambes en compote. Mon sac se trouve en haut, et la porte du bureau est restée ouverte. Oui, voilà. Il faut que j'aille récupérer mes affaires, tourner la clé, et ensuite, je pourrai partir.

— Il s'agit d'Elliott, soufflé-je. Il est à l'hôpital.

— On t'accompagne, lance tout de suite Gaël en se levant.

— Non. Je suis venue en scooter.

Il veut insister, mais je monte déjà verrouiller la porte. Mes gestes sont empreints de nervosité, si bien que mon meilleur ami me force à avaler un grand verre d'eau avant de reprendre la route. Il paraît que je suis plus pâle que lui le jour de sa demande de fiançailles, lorsqu'il s'est rendu compte que la bague pour Maddie était restée chez David et avait fini la soirée dans l'estomac de son épagneul.

Le trajet jusqu'à l'hôpital n'a pas de fin. Au bout du compte, j'y parviens une quarantaine de minutes après le coup de fil d'Éléonore.

Je dépasse les grandes grilles du parking tout en psalmodiant une prière confuse. Dans un moment pareil, croiser François sur son lieu de travail est vraiment la dernière chose dont j'ai envie.

— Charlie !

Et voilà. J'ai à peine atteint l'accueil des urgences qu'il me tombe dessus.

— François, lâché-je en me retournant. Tu m'excuseras, mais je suis un peu pressée, là...

— Je sais, tu es venue voir Elliott Rhys. Le service a demandé à son assistante de trouver une solution pour le convaincre de passer la radiographie. Et tu es cette solution, manifestement.

Le terme « radiographie » me fait l'effet d'une douche froide.

— Il va bien, souligne François devant ma détresse apparente. L'une de ses blessures n'étant pas très jolie à voir, nous aimerions vérifier qu'il n'a pas de traumatisme crânien.

Les informations remontent péniblement vers mon cerveau. J'ai l'impression d'avoir été mise en mode automatique. Cette fois, ma voix se résume à des bégaiements grotesques :

— On l'a vraiment... tabassé ?

— Selon sa version.

Ma question l'a rendu nerveux. Les mains tantôt plongées dans ses poches de blouse, tantôt en train de triturer le capuchon de son stylo, François jette des œillades à chaque nouveau bruit provenant du couloir. Les cernes épais sous ses yeux témoignent des journées de garde à rallonge. Je fronce les sourcils pour l'inciter à parler.

— Écoute, Charlotte, je veux en profiter pour te mettre au courant. Ce type, là, cet... Elliott, il n'est pas très clean.

J'avale l'air, subjuguée par un tel degré de culot. S'est-il montré clean, lui, en draguant ma cousine sous mon propre toit ?

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Que tu devrais te méfier, peu importe ce qu'il y a entre vous. Quand je te racontais qu'un drôle de type m'avait poussé contre Élixa dans le métro...

— Non, mais tu t'écoutes ? le coupé-je. Elliott n'est pas du genre à bousculer quelqu'un pour le plaisir ! À ton âge, il serait temps d'assumer pleinement tes fautes au lieu de les rejeter sur les autres !

François se mord la lèvre inférieure, comme pour se retenir d'en rajouter une couche. Ce que j'apprécie. Mettant ses remarques idiotes sur le coup de la fatigue – ou de son toupet légendaire, au choix –, je n'attends pas qu'il déterre l'une des nombreuses excuses habituelles pour le planter là.

Une queue s'est formée devant l'hygiaphone de l'accueil. À proximité des sièges où plusieurs malades patientent se trouvent les salles de consultations et de soins. Renonçant à la file d'attente interminable, je me guide aux râles des infirmiers jusqu'à une porte entrouverte.

Bingo ! Je reconnais les jambes vertigineuses d'Elliott dans l'entrebâillement.

— Ah ! Vous êtes de la famille ? s'enquit justement le médecin qui quitte la pièce. Vous en avez déjà vu, vous, des gens qui ne veulent pas se faire soigner ? S'il s'obstine à refuser les examens, tant pis, nous programmerons le retrait des points des sutures et il pourra s'en aller.

Elliott m'observe refermer la porte derrière moi en palpan la compresse imbibée de produit sur sa tête. Il a les cheveux en bataille et une auréole inquiétante qui s'évase autour de sa paupière gauche.

— Je n'ai pas besoin de radio, déclare-t-il. Si j'avais quelque chose, je le saurais.

— Évidemment. Vous savez toujours mieux que tout le monde, n'est-ce pas ?

Il bougonne ; j'abandonne l'idée de jouer la moralisatrice. Je ne suis pas en position de décider à sa place. Et surtout, je n'ai pas envie de me battre avec lui après qu'il m'a ignorée ces deux dernières semaines.

— Éléonore m'a appelée.

— Je suppose qu'elle n'avait personne d'autre sous le coude, répond Elliott.

— Je ne sais même pas pourquoi je suis là, lâché-je dans un petit rire vexé. Le fait que je m'inquiète vous importe peu, après tout.

— Mais *pourquoi* voudriez-vous vous inquiéter ? s'exclame-t-il. Je vous l'ai déjà dit, je n'en ai pas besoin !

— Je n'en sais rien !

J'ai hurlé. Quand je suis avec Elliott, je finis *toujours* par hurler. Y compris dans les hôpitaux, visiblement. Il me fixe de ses grands yeux ébahis, parce qu'il ne comprend pas. Il ne comprend pas que quelqu'un, sur cette maudite planète, puisse se tourmenter pour un type comme lui. Et au fond, moi non plus.

— Je n'en sais rien, répété-je du bout des lèvres. Je n'en sais rien, et pour être franche, je n'arrive plus à vous suivre. Vous ne vous comportez pas comme un partenaire d'affaires le ferait. Un jour, vous me laissez en plan et

le suivant, vous débarquez chez l'un de mes anciens clients pour vous battre avec !

Les explications d'Éléonore étaient décousues par la panique, mais avec un peu de bon sens, j'ai réussi à en retirer le plus gros des informations. Elliott, Amiens, absent quelques jours, une histoire de clients qui refusent de me payer malgré mes nombreuses relances. Note à moi-même : me confier à Nathan entraîne des conséquences disproportionnées.

Et puis Elliott, avec sa fierté de mec à la con, n'a pas cru utile de me prévenir.

— Vous savez quoi ? lâché-je d'un coup. Laissez tomber, je m'en fiche. Faites ce qui vous plaît, comme toujours.

— Attendez !

J'abaisse la main qui s'apprêtait à saisir la poignée de porte, surprise qu'il cherche à me retenir.

— Ce n'est pas... Enfin, ce n'est pas que je me fiche de votre avis, commence-t-il. C'est même tout le contraire. Vous... (Il se gratte la joue, nerveux, avant de pousser un lourd soupir de frustration.) Vous me poussez à changer, et cela me perturbe, parce que je n'en ai pas l'habitude. Même lorsque vous êtes absente, je me demande ce que vous penseriez de mes agissements, et cette situation me rend dingue. *Vous* me rendez dingue, Charlotte.

Je ne réponds pas, de peur de mal interpréter ses paroles. Alors je m'approche et me hisse sur le lit dans un geste de réconciliation, arrachant un morceau du rouleau de papier jetable au passage.

J'observe mes pieds pendus dans le vide, réfléchissant à une nouvelle approche. Ceux d'Elliott touchent presque le sol.

— Vous avez pris le train depuis Amiens avant de réaliser qu'il fallait recoudre ?

— Non. J'étais dedans quand on m'a fait remarquer le sang sur ma chemise. Comme je n'avais pas mal, je n'y avais pas fait attention. Éléonore a frôlé la crise cardiaque en me voyant débarquer sur le quai. Elle m'a traîné ici de force avant de repartir s'occuper de l'agence.

— Pourquoi refuser la radio ?

Silence.

Ne pas recevoir de réponse m'apparaît désormais assez normal, venant d'Elliott. Je me rends aussi compte que ça ne me dérange plus. Il est suffisamment grand pour décider tout seul.

— Racontez-moi.

Il m'observe un moment. Puis, après une hésitation qui dure une éternité, il capitule :

— J'ai trouvé l'adresse de vos anciens clients grâce au fichier sur vos créances que vous m'aviez envoyé. J'ai tout essayé, entre le dialogue courtois, la négociation, les menaces en justice... Le mari refusait de céder et prétendait qu'il vous avait déjà payée.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je lui ai dit qu'il était cocu.

Cette fois, je ne peux qu'éclater de rire.

— Mais c'est la stricte vérité ! s'insurge Elliott en se tournant vers moi. Il l'est !

— Je le sais bien !

Le mutisme retombe. Cinq petites minutes. Et étrangement, celui-ci n'a rien d'embarrassé. J'entends la respiration d'Elliott siffler à cause de la croûte durcie entre sa narine gauche et sa bouche. Parfois, le médecin en charge vient vérifier l'évolution de notre discussion et je secoue la tête pour ne pas lui donner de faux espoirs.

— J'ai voulu croire en sa bonne foi, se justifie-t-il soudain. Vous m'avez appris à me montrer plus conciliant. Tu parles d'un résultat !

— C'est bien la peine de faire comme si mon avis ne vous intéressait pas !

Elliott analyse mon sourire satisfait. Puis, derrière une grimace penaude, les traits de sa figure se desserrent. Du coin de l'œil, je reconnais l'ébauche d'un rictus amusé sur la commissure de ses lèvres.

Je renais à ce ridicule constat. Moi qui le prenais pour un vrai connard à notre rencontre, je me surprends aujourd'hui à manquer de sa présence lorsqu'il m'en prive. Est-ce que moi aussi, je finirai par souffrir de son emprise sur mes émotions au point de ne plus vouloir l'aimer ?

Car je m'attache à lui. Les longs jours à patienter devant mon téléphone pour un message, un mail, un appel, m'ont prouvé que je nourrissais autre chose qu'une simple attirance pour lui. Et ce même après qu'il m'a rejetée.

Je dois sans doute être folle.

— Avant, je mettais tout le monde ensemble, je prenais ce travail pour un jeu, reprend-il. Jusqu'à Aimée. Elle m'a enseigné les conséquences de mes propres erreurs en me les renvoyant en pleine figure. C'est la raison pour laquelle vous voir essayer de nous réconcilier me mettait hors de moi.

Je baisse les yeux sans rien dire. J'ai beaucoup trop peur de l'interrompre, maintenant qu'il se confie enfin à moi.

— Je n'avais pas oublié notre rendez-vous avec Hélène, mais j'avais décidé de régler une bonne fois pour toutes cette histoire et notre querelle s'est éternisée. Je ne voulais pas qu'Aimée sache l'importance que vous avez pour moi, c'est pourquoi je vous ai présentée à elle comme une simple partenaire d'affaires. Si je vous rentrais dans l'équation, je craignais de... Je ne sais pas... Quand vous êtes là, je finis toujours par dévier du plan initial et faire n'importe quoi. La dernière fois, vous m'avez accusé de ne pas tenir à vous comme à une amie, et dans un sens, vous n'aviez pas tort. Vous êtes plus que cela.

Je le fixe, ahurie. Mon cœur tambourine tellement fort que je me demande si Elliott ne l'entend pas, assis là, à quelques centimètres de ma poitrine en feu.

— Je suis désolée d'avoir joué les donneuses de leçons, balbutié-je.

— Ne vous excusez pas. L'idée que vous vous mêliez de mes affaires n'est pas déplaisante.

Je sens une grande main moite glisser jusqu'à la mienne ; Elliott referme ses doigts entre mes phalanges et je retiens mon souffle. Sa chaleur s'enroule autour de mon bras, elle grimpe en moi comme un millier de feux d'artifice.

— Pas de commentaires inutiles, marmonne-t-il derrière un petit raclement de gorge.

Je me cache derrière mes cheveux en attendant de ne plus rougir. Et je le vois très nettement entre deux boucles noires. C'est comme disait Aimée. Quand il croit que je ne peux pas le surprendre, Elliott me regarde. Et il sourit.

CHAPITRE 22

— Et donc, ils ont trouvé mes coordonnées sur le site de Nathan. J'ai enfin une commande supplémentaire !

Assis derrière son bureau, une joue appuyée contre son poing, Elliott largue un « hum » peu convaincu. Le reflet de l'écran d'ordinateur éclaire encore le vert de ses yeux, qu'il fait aller de gauche à droite, puis de droite à gauche, derrière un concert de clics continus.

Laconique.

— Anne-Camille et Bernard ont aussi accepté le devis final. Ils vont commencer à me payer en début de semaine.

— Hum...

— L'argent se met à rentrer...

— Hum...

— C'est pour ça que je n'ai plus besoin de notre partenariat.

— Hum... Attendez, quoi ?

Il referme son ordinateur dans un mouvement sec. Tiens, aujourd'hui, il a décidé de déboutonner sa chemise par le bas.

— Vous plaisantez ? me relance-t-il, les sourcils froncés.

— Seulement si vous vous décidez à m'écouter quand je parle. Vous semblez ailleurs. Quelque chose ne va pas ?

Elliott se redresse sur ses longues jambes pour fouiller dans l'armoire du bureau. Je suis étonnée de voir que son œil a totalement dégonflé derrière le carreau de lunettes. Seule la compresse plaquée dans ses cheveux témoigne encore de sa bagarre de la veille.

Il me répond, la voix étouffée par la porte ouverte du meuble :

— Je vous écoute. Je vous écoute tellement bien que j'ai planifié des rendez-vous avec nos clients les plus mécontents pour régler nos contentieux, le but étant de ne pas parler d'argent et d'essayer de les comprendre. Ce qui, je dois bien l'avouer, s'avère plus compliqué que ce à quoi je m'attendais.

— Vous allez essayer de comprendre vos clients, *vous* ?

Elliott arrête de farfouiller et passe sa tête sur le côté de la porte.

— C'est vous qui m'avez conseillé de mieux traiter les gens, alors je m'y efforce. Venez jeter un œil aux dossiers, si vous ne me croyez pas. Ce sont

toutes les menaces d'actions en justice pour lesquelles je dois trouver un compromis, d'après le compte-rendu de Désiré sur la dernière réunion mensuelle avec les conseillers juridiques. Les premiers rendez-vous ont été programmés dès ce lundi.

Elliott pose une énorme pile de pochettes à élastiques entre nous. J'en ouvre quelques-unes par curiosité. Atteinte à l'intégrité morale, refus de prestation et pratiques commerciales abusives défilent au point que je ne sais plus où donner de la tête. Ici, une femme menace de quitter l'agence et de demander réparation, Elliott ne lui ayant pas présenté un seul partenaire depuis son inscription. Là, le groupe est accusé de ne pas prendre en compte les préférences des clients dans les matchs effectués.

— En temps normal, vous leur auriez proposé un arrangement financier ?

— Une entente à l'amiable est généralement la solution la plus simple et la plus rapide. Elle permet aussi de ne pas répandre les accusations portées à l'encontre des agences. Plus ces affaires s'ébruitent et plus les membres insatisfaits mentent ou exagèrent pour nous soutirer des montants astronomiques en dommages et intérêts. Notre réputation n'est pas fameuse, alors ils en profitent, ce qui, au final, contribue à entretenir cette mauvaise image.

Je grimace.

— En gros, en vous encourageant à ne pas utiliser l'argent comme levier de persuasion, je vous rends la tâche encore plus compliquée.

— En quelque sorte. Mais cela ne peut que nous pousser à améliorer nos pratiques sur le long terme.

À travers les nombreuses pochettes éparpillées devant lui, je reconnais certaines feuilles arrachées du carnet sur lequel il avait noté ma manière de communiquer lors de notre rendez-vous avec Constance et Arsène. Honorée qu'Elliott remette en question ses méthodes douteuses d'après mes pratiques, je le laisse tranquille et me concentre sur le SMS de maman qui vient d'arriver à la place.

Maman : Tu sais combien de personnes

Gaël et Madeleine ont invité pour Noël ?

Je cherche une idée d'entrée à ramener.

PS : N'oublie pas que je dors chez toi ce week-end !

Maman.

— Vous ne répondez pas ? Ce n'est pas dans vos habitudes. De quoi s'agit-il ?

Je glisse le téléphone dans la poche de mon jean, hésitante. En rentrant chez moi hier, je me suis empressée d'appeler Gaël et Maddie pour leur raconter ma soirée à l'hôpital. Forcément, ils m'ont suggéré de ramener mon nouveau petit ami à leur fête. Mais Elliott est-il vraiment mon petit ami ?

Je n'ai pas réussi à fermer l'œil de la nuit. En quittant les urgences avant lui, j'ai espéré un message de sa part, un signe. Puisque mon téléphone est resté silencieux jusqu'au matin, j'ai supposé qu'Elliott avait passé la soirée à recevoir les derniers soins et à remplir de la paperasse pour sa sortie. Aussi ai-je pensé qu'il serait plus judicieux d'attendre pour discuter de la nature exacte de notre nouvelle relation.

J'ignore ce que j'espérais en débarquant dans son bureau. Un sourire complice, un baiser pour m'accueillir peut-être. Une séance de galipettes sur le fauteuil du patron, au mieux. Autant vous dire que si j'ai mon ordinateur portable sur des cuisses fermées à double tour, c'est bien parce qu'Elliott m'en a retiré l'envie en me serrant la main à mon arrivée.

— Rien de très intéressant..., finis-je par soupirer.

— Tout ce qui vous concerne est intéressant, rétorque-t-il en barrant quelque chose sur une feuille.

Je m'étouffe presque. Tiens donc. Elliott Rhys qui se montre attentif pour autre chose que son entreprise. On a peut-être progressé, en fin de compte.

— Des amis organisent un repas pour le réveillon de Noël. Ma mère voulait savoir combien d'invités sont prévus.

— Oh, très bien, je vois.

Je tape sur mon clavier sans écrire. J'aimerais l'inviter pour me rapprocher de lui, bien sûr, si la peur de le voir fuir n'anéantissait pas tout l'aplomb dont je peux habituellement faire preuve. Il ne semble pas vouloir aller plus loin qu'un simple enlacement de mains pour le moment. Mais comment pourrais-je en être certaine si je ne lui demande jamais rien ?

Je me racle la gorge, prête à prendre le risque. Autant en avoir le cœur net.

— Ça vous dirait de venir ?

— Je ne fête pas Noël.

Il m'a répondu sans lever les yeux de sa paperasse. Alors que je m'apprête à insister, son téléphone annonce l'arrivée d'une notification.

Elliott se contorsionne sur son fauteuil pour le consulter et se lève.

— Vous partez ?

— Oui. Une mission urgente. Je suis Batman, vous avez oublié ?

Je l'imites, un peu désespérée. Il me glisse des doigts, comme toujours.

— Vous ne voulez vraiment pas m'accompagner à ce dîner ?

Il attrape sa veste, un sourire moqueur sur les lèvres. Elliott me regarde comme si j'étais une charmante illuminée.

— Voyons, Charlie, Noël n'a rien de sérieux. Vous croyez vraiment qu'une vierge a enfanté la progéniture d'un dieu ?

Je me retrouve seule, à la fois déçue et en colère. Cet épisode me rappelle celui de nos débuts, alors que nous étions en pleine signature du contrat. Rien n'a changé. Il a toujours cette fichue manie de partir en plein milieu d'une discussion importante, et je commence à croire que cette excuse lui est bien utile. Quel client d'une agence matrimoniale peut avoir une demande si urgente qu'Elliott ait besoin de tout abandonner pour y répondre ?

J'attrape mon ordinateur et ouvre un nouvel onglet. Avec les progrès que nous avons réalisés hier, je ne peux pas le laisser tout gâcher ainsi. Cette fois, hors de question de le laisser fuir comme bon lui semble !

CHAPITRE 23

Je me trouvais encore dans le bureau d'Elliott lorsque j'ai passé commande hier. Résultat, une bonne trentaine de minutes se sont écoulées entre son départ de l'agence et le mien.

Mes pas se sont faits tout petits au moment de passer devant le comptoir d'Éléonore. Je me suis approchée lentement, mes doigts pianotant avec frénésie sur le bois du meuble. Je ne souhaitais pas qu'Elliott soit sur ses gardes, ou il réussirait à se défiler une nouvelle fois.

— Dis-moi, Éléonore... Elliott est parti plus tôt que moi pour une urgence... Tu pourrais éviter de lui raconter que je suis restée travailler dans son bureau ? Je ne veux pas qu'il pense que j'ai fouillé dans ses papiers ou je ne sais trop quoi...

Elle a levé la main sans quitter son écran des yeux :

— Tu m'apportes des cafés à plus de sept euros le gobelet à chacune de tes visites. Je te suis plus loyale qu'à lui.

Le colis est arrivé aujourd'hui, en début d'après-midi. Je l'ai déballé en m'empêchant de songer aux trente autres euros que je venais de déboursier pour draguer mon drôle de voisin.

L'attente jusqu'à la première étape du plan est insoutenable. Le soir enfin tombé, je peux ouvrir la fenêtre, refermer, aller chercher un pull et rouvrir pour positionner la lampe à projecteur sur le rebord nappé d'une fine couche de neige. Découpé par l'ampoule jaune, le signe ressort à merveille sur le crépi blanc.

Charlie : Regardez par la fenêtre. :)

Il ne faut pas deux minutes à Elliott pour réagir au message.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il, hilare.

Il s'est penché à l'extérieur pour mieux me parler.

— Si les clients doivent passer par le téléphone, j'ai trouvé mon moyen privilégié pour faire rappliquer Batman. Le Bat-Signal !

— Vous êtes folle, souffle-t-il, les yeux rivés sur l'énorme chauve-souris qui mange une partie de la façade d'en face.

— Je sais. Rendez-vous demain, à treize heures. Nous allons au marché de Noël. Au passage, un super-héros ne refuse jamais une mission.

Le lendemain, la bruine répond à son humeur bougonne. Je remarque qu'il n'a plus de compresse sur la tête quand il sort de son appartement.

— Donnez-moi votre portable, lui ordonné-je après son bonjour nonchalant.

Son visage se décompose. Il recule comme si je lui demandais de baisser son pantalon. Quoique cette comparaison n'est peut-être pas la bonne, puisqu'il adore se déshabiller devant n'importe qui.

— Certainement pas, lâche-t-il, méfiant.

— Je ne vais pas fouiner à l'intérieur, juste l'éteindre. J'ai fait pareil avec le mien. Comme ça, nous pourrons profiter de l'après-midi rien que tout les deux, sans personne pour nous déranger.

Ni pour vous offrir la moindre échappatoire.

Il s'en occupe à ma place avec un grognement désapprobateur. Bien décidée à ne pas me laisser découragée par son attitude de yéti, je descends les escaliers et ouvre le parapluie qu'il m'a offert sur le perron. Alors que je lève le bras pour abriter Elliott avec moi, sa main frôle la mienne pour s'emparer du manche.

— Plus pratique, m'assure-t-il de son flegme habituel. Je n'ai pas envie d'avoir une épaule mouillée parce que vous aurez une crampe.

Quel comble d'être un gros nul en romantisme, quand on possède une agence matrimoniale aussi cotée que la sienne !

Nous rejoignons la bouche de métro en silence, nos bras frottant l'un contre l'autre, moi un peu en colère, lui tout bonnement absent. En le voyant se coincer une jambe dans le tourniquet, j'éclate d'un rire vengeur. Il est obligé d'insérer un nouveau ticket pour s'en extirper.

— C'est drôle à ce point ?

— Demandez ça aux dieux du karma. Ils vous font payer votre manque de savoir-vivre !

— Je n'y manquerai pas, gronde-t-il.

Une fois assis sur un strapontin défraîchi, il ne dit plus rien. Au bout d'un moment, son genou se met à sursauter à côté du mien. J'ose espérer que je le rends nerveux. Mais les cohues de passagers plus ou moins pressés qui viennent s'entasser dans la rame à chaque nouvelle station pourraient tout aussi bien être la cause de son angoisse.

Lorsque nous ressortons au niveau des Tuileries, il ne pleut presque plus. Elliott garde le parapluie qui goutte contre son pantalon dans une main en considérant l'entrée d'un mauvais œil. Même en pleine semaine, le marché est bondé. Mon directeur grognon prend sur lui, les lèvres pincées, ses yeux balayant la foule pour trouver des points de passage stratégiques à mesure que nous la fendons. Sous nos pieds, la neige est boueuse et glissante. Je me sens vite submergée par les coudes qui me heurtent alors que, mêlées à l'humidité et à la chaleur des corps, les lumières clignotantes des chalets enfumés me donnent le tournis.

J'aimerais qu'Elliott ait une canne à pêche géante pour me sortir de là. Il hurle au-dessus du champ de bonnets et de cache-oreilles :

— Alors, que voulez-vous faire, maintenant que nous sommes là ?

— D'abord, allons manger quelque chose !

Il nous faut encore batailler pour atteindre la file d'un stand de crêpes. J'en commande une nature pour Elliott, qui n'a pas eu l'air d'apprécier les fantaisies dans mon cappuccino la dernière fois, et une à la chantilly pour moi. Je suis en train de fouiller dans ma poche de manteau quand il tend le bras par-dessus ma tête pour présenter un billet au vendeur et demander deux chocolats chauds en supplément, « avec guimauve pour le deuxième ».

Nous repartons à la conquête de la foire. Mon gobelet ramené contre ma poitrine pour éviter de le renverser, je lui jette des coups d'œil réguliers, priant pour qu'il engage la conversation. Comme mes attentes sont vaines, j'avale ma frustration tout rond avec ma boisson. Au bout d'un moment, le regard d'Elliott commence à aller et venir en direction de ma bouche, que je sais recouverte de sucre.

— Pas la peine de mater si vous ne comptez pas l'essuyer avec la vôtre.

Alors que je me lèche les lèvres pour le provoquer, je l'entends inspirer l'air, parce que je l'intimide et l'énerve tout à la fois. Elliott se remet à fixer un point droit devant lui, m'ignorant ostensiblement.

Je suis fatiguée de cette impassibilité, de cette froideur. Pourquoi m'avoir tenu la main à l'hôpital si ce n'était pas pour marquer une étape plus concrète dans notre relation ?

Je décide de garder le silence jusqu'à ce qu'il prenne lui-même les devants. Tout au bout du marché, les cabines multicolores de la grande roue s'élèvent dans un ballet hypnotique.

— Attention, Charlotte !

La main puissante d'Elliott me ramène contre lui pour laisser passer deux jeunes qui se chamaillent. Il sent bon. La fragrance d'un gel douche fruité diluée dans le jean usé de sa veste. L'espace d'une seconde, j'espère qu'il va me garder contre lui, mais au lieu de m'étreindre, Elliott se détache pour jeter nos gobelets et nos serviettes dans la poubelle la plus proche. Il passe ensuite un bras sur mes épaules pour m'obliger à avancer.

— Allons-y, me presse-t-il.

— Où ça ?

— Dans la grande roue. Vous ne regardiez même plus où vous mettiez les pieds à force de loucher dessus.

Peut-être me sentirais-je moins bête si je me laissais tenter par l'un de ces tombeurs des téléfilms de Noël. Mais c'est Elliott, un type sujet à l'urticaire à la simple idée de se retrouver en public, qui me pousse de mauvaise grâce jusqu'à la queue du manège. Aussi, pendant la demi-heure d'attente, je regrette de l'avoir traîné ici alors qu'il préférerait de toute évidence se trouver partout ailleurs.

Cette sortie était une mauvaise idée. *Tout* le concernant était une mauvaise idée. Qu'est-ce que je croyais ? Que sortir avec moi le ferait changer ? Est-ce qu'on sort ensemble, déjà ?

Dans la cabine, nous nous installons l'un en face de l'autre et j'en profite pour allonger mes jambes entre les siennes. Elliott, qui ne semble pas très à l'aise dans cet espace confiné, lance des œillades envieuses à mon mètre soixante.

Après quelques secondes, la machine tangué légèrement avant de s'élever au-dessus du marché dans un grincement pénible. Elliott regarde à travers la vitre parsemée de givre et de saletés et moi, je regarde Elliott.

— Vous avez conscience que je ne vous demande pas de me passer la bague au doigt, n'est-ce pas ?

Mon ton est ironique. Elliott remue, silencieux. Je finis par m'adosser à la banquette dans un soupir.

— Je sais ce que vous allez dire.

— Ah oui ? lâche-t-il enfin.

— Vous allez dire que vous regrettez votre geste. Vous allez encore me sortir cette histoire d'incompatibilité à la con. Sauf que dans la vie réelle, les gens s'entendent plutôt bien, alors ils s'amusent ensemble, et si ça ne fonctionne pas, ils se séparent plus ou moins poliment. Personne ne se prend la tête avec vos principes de compatibilité à la noix !

Mes mots sont peut-être un peu durs, mais je refuse de tourner en rond plus longtemps. Soit Elliott me veut, soit il repart la queue entre les jambes – si tant est qu’il en ait une, au vu du faible intérêt qu’il porte à mes avances.

Quand il plonge ses yeux dans les miens, le vert de ses iris me transperce, brillant d’un je-ne-sais-quoi de colère et de tristesse. Au moment où il s’apprête à répondre, une secousse ébranle la nacelle. Soulevée du siège, je lâche un petit cri en m’attrapant à la première chose qui me tombe sous la main, c’est-à-dire Elliott.

Il étouffe un hoquet de surprise et ceinture ma taille pour me réceptionner. Déséquilibrée par le changement de poids, la cabine bascule de notre côté, puis de l’autre, pendant que sa respiration s’accélère dans mon cou. Il y a comme un léger sursaut sous nos pieds. Une main sur mon flanc, Elliott me renverse sur la banquette pour nous éviter de rouler plus bas.

Je reprends mon souffle, le dos collé au siège, tout en me demandant s’il est lavé régulièrement pour ne pas penser au visage d’Elliott si près du mien, à son coude qui écrase mes cheveux, à son haleine, chaude, enivrante, qui glisse sur ma mâchoire. Mes poings sont toujours fermement agrippés au tissu de sa veste. *Alors là, c’est vraiment un putain de film de Noël !*

Les légers remous de la cabine disparaissent avec tout le reste, avec le monde. Je sens son index effleurer ma joue, électrisant toute ma peau au passage. Je pourrais me perdre dans son regard rempli de désir – de désir pour moi.

— Quand je suis avec vous, j’aimerais tout abandonner, susurre-t-il d’une voix grave, presque douloureuse.

— Alors, faites-le.

Il n’y a plus d’oxygène dans la cabine, et je vais finir par étouffer si Elliott ne m’embrasse pas là, tout de suite.

— Faites-le, soufflé-je en tirant sur son col, le cœur battant la chamade. Rien ne vous en empêche.

Elliott incline son visage à quelques centimètres du mien. Son regard descend sur ma bouche. Je sens ses lèvres prêtes à céder, à prendre le risque.

Et puis plus rien.

— Je ne peux pas, murmure-t-il. Pardonnez-moi.

Il se détache. Je me décompose en le laissant tirer sur mon bras pour me relever. J'en reste muette de stupeur, à moitié assise sur lui, mes doigts crispés sur ses épaules.

— Pourquoi ? dis-je simplement.

La déception et la honte bouillonnent à l'intérieur de mon cœur.

— Vous méritez la personne qui vous correspond, Charlotte. Et cette personne, ce n'est pas moi.

S'il était vraiment sincère, sa voix ne tremblerait pas. Il n'agripperait pas l'arrière de ma cuisse d'une main si fébrile, ne me fixerait pas comme si je risquais de m'envoler d'une minute à l'autre.

Comment cet homme peut-il se montrer si tendre et si cruel à la fois ?

— Décidément, c'est votre technique préférée pour me repousser, sifflé-je entre mes dents.

— Non, je...

— Taisez-vous !

Elliott n'insiste pas et me laisse retourner sur la banquette d'en face. Mes yeux brûlent au point de me faire mal, mais je refuse de pleurer devant lui. Alors je me mords l'intérieur d'une joue, le regard planté sur les silhouettes en contrebas.

La descente semble interminable. Lorsque nous rejoignons enfin le sol et que les portes s'ouvrent, il cherche à me retenir en m'attrapant le coude. Je donne une ruade pour me libérer, ignorant la voix qui s'excuse du léger incident de notre nacelle dans mon dos.

— Vous êtes intéressé par moi et je le suis par vous, lâché-je, un pied déjà sur la passerelle. Arrêtez de fuir. Lorsque j'aurai changé d'avis, ce sera définitivement trop tard !

D'après Marie Kondō, coach de développement personnel par le rangement, rien ne vaut une bonne séance de dépoussiérage pour s'aérer l'esprit. La fin d'après-midi approche quand je finis mon tour de ménage dans le studio, deux bonnes heures après mon rendez-vous raté avec Elliott. Ma cuisine est dégraissée, ma tournée de culottes étendue sur le séchoir et les meubles brillent tellement qu'on peut se voir dedans. *C'est de la connerie, sa méthode !*

Je balance le chiffon dans mon seau et active le robinet du coin cuisine pour me laver les mains. Quelques secondes plus tard, je crois entendre, derrière le bruit du jet d'eau chaude, quelqu'un toquer à la porte.

Je ferme la vanne pour m'assurer que je ne deviens pas folle. Trois nouveaux coups retentissent dans l'entrée.

Dès que je lui ouvre, Elliott s'avance à l'intérieur, me forçant à lâcher la poignée et à perdre du terrain. Un instant, j'ai l'impression qu'il s'apprête à m'offrir un baiser, et je me demande à combien de degrés il va devoir se pencher pour réussir son coup.

— Charlie, commence-t-il en posant mon parapluie près de la porte, qu'il repousse ensuite d'un léger coup de pied. Vous vous souvenez de ce que je vous ai expliqué sur l'attirance mutuelle entre deux personnes, la fois où nous avons partagé un verre ?

— Je vous le répète, je ne vous propose pas de m'épous...

Trente degrés. Pour le baiser, il doit se pencher à trente degrés.

J'ai à peine terminé ma phrase que je sens la bouche d'Elliott s'écraser sur la mienne. J'hésite un instant sans y croire puis, à mesure que mon cerveau enregistre l'information, la stupéfaction se transforme en plaisir.

Elliott Rhys est en train de m'embrasser.

Elliott.

M'embrasse.

Il attrape ma lèvre inférieure, l'aspire, la mordille avec autant de tendresse que d'appétit. Les premières secondes, mon cœur bat si fort, si vite, si tout, que je me crois sur le point de fondre en larmes.

Je ne me suis pas fait de films. Il a attendu, espéré, nié l'évidence aussi longtemps que moi.

Elliott avance encore un peu pour coller son bassin au mien. Mieux encore, ses grandes mains remontent dans mon dos pour partir à la conquête de ma nuque.

C'est une étreinte fébrile et hésitante, débordante de désir. Elliott ne sait pas jusqu'où il peut aller, ni comment. Incapable d'attendre plus, j'ouvre ma bouche à sa langue, à lui, haletante. Il a le goût du dentifrice et de la victoire.

Il se détache beaucoup trop tôt. Dans son regard, je lis des aveux de passion, de celle qui dévore alors qu'on se retient de toucher l'autre, de celle qui bouffe de l'intérieur, qui fait mal. Dans un sourire entendu, je laisse tomber mon jean alors qu'Elliott recule pour retirer ses chaussures. Il se redresse pendant l'opération, ses doigts en train de trifouiller le nœud des lacets.

— Ça sent...

— Le O’Cedar. (Je jette mon pull en direction de la table.) On s’en fiche.

Je le tire à moi et entreprends de déboutonner sa chemise. Pendant ce temps, ses doigts peinent à détacher le soutien-gorge sous mon débardeur.

Plus nous progressons dans notre découverte de l’autre et plus je le sens nerveux, comme un adolescent qui appréhende de perdre son pucelage. Quelque chose, dans sa façon de me caresser, d’effleurer sans vraiment toucher, me laisse imaginer qu’il est bien loin du coureur de jupons qu’était François.

Lorsque je m’attaque à sa braguette, ses mouvements deviennent plus hésitants, plus maladroits.

— Détendez-vous, lui murmuré-je à l’oreille.

Sans me décoller de lui, je nous guide à reculons jusqu’au lit et bascule sur le dos, un bras autour de sa nuque. Sa respiration est lourde contre ma joue. Il se redresse au-dessus de moi, les cheveux embroussaillés sur son front et ses tempes.

Du bout de l’index, Elliott parcourt la ligne de ma mâchoire, puis celle de ma gorge tendue. Ses yeux suivent la lente descente de son doigt vers mes clavicules et ma poitrine.

Il retient son souffle.

— Tout va bien ? lui demandé-je.

Ses lèvres se posent, incertaines et brûlantes, sur le renflement de mon sein à moitié découvert.

— On ne peut mieux.

Je ris avant de l’embrasser. J’aime sa façon de mesurer mes réactions à chaque initiative et je me sens bien, lovée contre ses hésitations. L’attitude d’Elliott me laisse penser qu’il n’a pas découvert le corps d’une femme depuis des lustres, et au fond, je crois que cette idée me plaît bien.

CHAPITRE 24

Le silence relatif de Paris. Les voitures qui passent en contrebas, le klaxon des cyclistes sur les trottoirs serrés. Les gens qui rient, qui se disputent, qui s'évitent dans des « pardon » et des « c'est moi » embarrassés. Et nous. Notre mutisme, notre nudité. Les paroles que l'on garde pour soi. La gêne, surtout.

Je fixe la mouche écrasée sur le mur de la cuisine en me demandant si elle aura eu une vie sexuelle meilleure que la mienne avant de mourir sous la semelle de mon chausson troué. Le tic-tac de l'horloge souligne mon amertume avec la lenteur d'un cruel leitmotiv.

Elliott a éjaculé aussi rapidement qu'une bouteille de soda trop secouée.

— Je suis vraiment confus, parvient-il enfin à articuler, la couverture tellement remontée sur le menton que ses chevilles dépassent au pied du lit. Je ne pensais pas...

— Pitié... Si vous me dites que vous étiez puceau... Et moi qui vous ai mis la pression pour vous décider...

— Non ! Non, bien sûr que non ! panique-t-il. C'est seulement que... cela faisait tellement longtemps...

Je le sens remuer à côté de moi, s'agiter, s'en vouloir. En vérité, je suis celle qui s'en veut le plus. Lui poser cet ultimatum était une erreur. Elliott a dû penser que s'il ne mettait pas le paquet tout de suite, je ne lui laisserais jamais l'occasion de déballer le sien.

— C'est quand je vous ai demandé de me fesser, hein ?

La mouche doit traîner ici depuis mon emménagement, au moins.

— Je crois bien.

Je me retourne pour enfoncer mon visage dans l'oreiller. Quelle cruche ! J'étais tellement excitée à l'idée de mettre ce maniaque autoritaire dans mon lit que j'ai fini par tout gâcher pour une ridicule histoire de tape sur le cul !

Je rejette les draps dans un soupir, espérant qu'Elliott ne le prenne pas pour lui, avant de faire un petit tour aux toilettes. Il faut que je trouve un moyen de le détendre ; tirer trop vite, ce n'est pas si dramatique. Quand je reviens et sors une bouteille de vin rouge bon marché du placard, il se déride un peu. J'en verse deux verres et me rapproche du lit.

— Vous voulez réessayer ? lui proposé-je.

— Non, m’assure-t-il, recouvrant son début d’érection sous les plis de la couette. Ce serait ridicule de vous frustrer une nouvelle fois. C’est juste que vous vous baladez ainsi très... librement ?

On dirait que l’hôpital a décidé de se foutre de la charité, aujourd’hui.

— Mais je peux vous aider, puisque vous n’avez pas...

— Laissez tomber et décompressez. Un orgasme de perdu, dix de retrouvés.

Je lui donne sa coupe en m’installant.

— Il est plutôt bon, avoue-t-il en goûtant le vin du bout des lèvres.

— Plutôt ? J’hallucine, ou vous arrivez encore à jouer les difficiles ? Ce ne serait pas à moi de me plaindre, aujourd’hui ?

Oh, le fusillement de regard. Je commence à deviner quand il va apparaître. Après quelques secondes de comédie, Elliott relâche les traits de son visage et pouffe dans son verre. Je l’accompagne, soudain moins inquiète de notre léger incident. C’est agréable d’en rire.

— Si cela peut vous faire plaisir, il est *très* bon, rectifie-t-il.

Il prend une nouvelle gorgée pendant que mon index joue avec le coin du drap.

— Au fond, vous deviez sûrement en boire des meilleurs... avec Aimée... Elle est du genre à avoir bon goût.

En posant les yeux par hasard sur la commode près du lit, j’ai repensé au bout de papier glissé à l’intérieur. Je me dis qu’avec un petit coup dans le nez, Elliott sera plus ouvert à la confession. Même si je fais de mon mieux pour retenir toutes les questions qui m’assaillent, je ne peux que m’interroger sur les raisons de leur rupture. Je crois qu’en succédant à une ex-petite amie aussi mature et distinguée qu’Aimée, je crains de ne pas lui suffire.

Elliott grimace comme si mon vin de la supérette d’en bas l’écœurait.

— Ils n’étaient pas meilleurs, loin de là. Ils avaient le goût de la trahison, mais je ne m’en suis pas rendu compte tout de suite.

— Elle vous a *trahi* ?

— Oui.

Il se referme. Forcément. Le charme des étreintes rompu, il a repris sa position d’homme froid et distant. Inatteignable. Au-delà de sa beauté intrigante et de ses manières un peu spéciales, j’ai toujours pensé qu’il émanait de lui une sorte d’aura étrangère, comme si, issu d’un autre milieu

que le mien, il n'était pas fait pour que je l'approche, pour que quiconque l'approche.

Je tends le bras et soulève la boucle cuivrée qui retombe sur sa cicatrice. Elliott pose ses yeux d'un vert poli sur moi alors que mon ongle suit la ligne de cette vieille blessure pour atterrir sur un front lisse et pâle.

— En sommes-nous déjà au stade des gestes romantiques ? s'enquit-il sans me quitter du regard, mais sans me repousser non plus.

— Non. (Ma main retombe.) Je me disais simplement que vous sembliez... différent.

— Différents, nous le sommes. Il n'y a aucun doute à ce sujet.

Je remonte la couverture sur ma poitrine. Ses mots me rejettent autant qu'ils m'appellent ; depuis notre rencontre, il est le feu et la glace, la douceur et la fermeté, l'action et l'inertie rassemblés. Pourtant, Elliott ne joue pas les inaccessibles. Il ne fait pas semblant, ni avec les autres ni avec moi.

— Pourquoi paraissez-vous à ce point convaincu de notre incompatibilité ?

— Parce que c'est ainsi. Ce n'est pas à moi d'en décider.

— Et si *moi* je décidais l'inverse ?

Elliott abandonne son verre sur la table de nuit à sa gauche. Il s'écarte, un pied déjà au sol, et je le perçois à des kilomètres de moi. Voilà. Il n'est plus là, plus réellement.

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Qu'avec une meilleure ouverture d'esprit, vous céderiez vite à mon charme du tonnerre.

Ma petite blague ne l'amuse pas :

— Ne parlez pas à ma place. Si vous comptez vous comporter comme...

— Je ne suis pas Aimée ! tonné-je en me redressant, avant qu'il ne prononce des paroles qu'il finira forcément par regretter.

Je me demande comment nous en arrivons à de telles extrémités. Nos échanges ne sont qu'un tourbillon de disputes sans queue ni tête. Tout ça pour une phrase, une parole prononcée de travers.

Je me réinstalle avec des gestes rageurs, et lui aussi.

— Je sais que vous n'êtes pas Aimée, lâche Elliott en premier.

— Tant mieux. De toute façon, je n'ai pas l'intention de tomber amoureuse de vous.

Je ramène mes jambes contre mon ventre pour enrouler mes bras autour. Qu'est-ce m'a pris de m'engager sur un terrain pareil avec Elliott, moi qui connais son avis arrêté sur la question de l'amour ? En même temps, est-ce que je souhaite réellement m'enfoncer dans l'une de ces nombreuses relations futiles en sa compagnie ? Profiter un peu, se froisser parfois, manger ensemble un soir sur cinq et repartir chacun chez soi le jour où nous aurons suffisamment consommé l'autre ? Et puis, étant donné les circonstances, Elliott Rhys a-t-il les qualifications d'un plan cul digne de ce nom ?

Il se replace sur le lit pour mieux me faire face. Sa main cherche la mienne près de ma cuisse et la trouve.

— Pardonnez-moi. J'ai la fâcheuse habitude de me mettre sur la défensive quand il s'agit de discussions importantes.

Je lui lance un regard étonné. Elliott qui s'excuse, on aura tout vu.

— Moi aussi, je suis désolée.

— La vérité, c'est que je ne sais pas faire ça...

— Faire quoi ?

— M'engager avec quelqu'un, souffle-t-il. Alors je me braque et je finis par dire des choses que je ne pense pas.

— Et moi, je crois que je n'ai jamais vraiment su.

Mes relations volent toutes en éclats, parce que j'ai toujours peur. Peur qu'on me laisse, qu'on m'abandonne. Alors je deviens insupportable, quitte à lessiver la personne à laquelle je tiens le plus. Mais avec Elliott, c'est différent. Je lui ai couru après, je l'ai entraîné dans cette situation, et je ne peux pas lui reprocher d'être aussi lâche que moi sous prétexte que je me sens enfin prête à passer un cap dans ma vie.

Je réalise que je m'accroche à mon verre lorsque Elliott me le retire des mains pour le poser avec le sien.

— Et si nous apprenions pas à pas, dans ce cas ? me propose-t-il. Votre offre pour la soirée de Noël tient toujours ? Nous pourrions nous y rendre ensemble, pour commencer.

Je lâche mes jambes et tourne un visage ahuri dans sa direction.

— Je ne veux pas vous forcer, balbutie-je, consciente qu'il s'agit là d'une concession importante de sa part. Vous obliger à m'accompagner serait vraiment une manière stupide de débiter cette relation.

— Vous ne m'obligez à rien. C'est une décision que je prends de mon propre chef. Depuis le temps, vous devriez savoir que je n'écoute personne,

sauf moi-même. J'aime passer du temps avec vous et je tiens à vous le montrer, Charlotte.

— Alors on ne s'offre pas de cadeau. Comme ça, pas de pression inutile.

La vision de Maddie concernant les fêtes de fin d'année n'est que l'une des deux raisons qui me poussent à proposer cet arrangement. L'autre vient de la trahison dont m'a parlé Elliott. Si Aimée l'a manipulé de quelque manière que ce soit, je ne veux pas lui donner l'impression de l'approcher pour son argent.

Elliott semble comprendre mon inquiétude. Avec un petit sourire, il s'avance pour m'embrasser et je me laisse couler sous lui en ronronnant. Mes doigts courent le long de son cou pour aller fourrager dans ses cheveux en pagaille.

— Vous ne trouvez pas que vous m'avez suffisamment cherché de poux comme ça ? plaisante-t-il.

— C'est votre cicatrice que je cherche, marmonné-je, concentrée sur ma tâche. Elle ne doit pas être belle, vu le gros bandage qu'ils vous ont fait à l'hôpital.

Elliott bascule sur un seul bras pour attraper ma main fouineuse. Dans son mouvement, il retombe un peu contre moi et son pénis dur tape contre ma cuisse. Il me lance un regard désolé, mais trop tard.

Je plonge ma paume libre sous la couverture et referme délicatement mes doigts dessus. Elliott ouvre la bouche, consterné, alors que j'entreprends des vas-et-viens en lui lançant un regard coquin. Il finit par nicher son nez dans mon cou, tout rouge et haletant. Le savoir aussi démuni quand il s'agit de sexe m'encourage à continuer sur ma lancée. Je ne sais pas ce que je ressens pour lui, mais ce directeur trop grognon, ce type agaçant et un peu bizarre sur les bords, ne réagit ainsi qu'à mes gestes, et cette simple pensée me rend particulièrement heureuse.

— Attendez, Charlie, souffle-t-il en se collant à moi pour me faire comprendre que mon petit jeu fonctionne.

Il se redresse et cherche mes lèvres. J'attrape son visage, lui répond, et d'un coup, cette vague de sentiments contradictoires chaque fois que je l'embrasse, que je le sens plus humain, plus réel qu'il ne le paraît certains jours, déferle entre nous. Le bonheur et le chagrin, l'excitation et la peur. Quelque chose proche de l'adrénaline, mais ça n'en est pas. Je croirais presque Elliott capable de me transmettre ses émotions à travers ses caresses fébriles, si bien qu'elles se mélangeraient aux miennes, mais lequel

d'entre nous peut avoir envie de pleurer en touchant l'autre, et surtout, pourquoi ?

J'oublie mes réflexions confuses dès l'instant où les doigts d'Elliott se mettent à courir en direction de mon bas-ventre.

— A... Attendez, une seconde. (Je tends mon bras vers la commode, à la recherche d'un emballage. La capote glisse et tombe par terre.) Merde...

— Vous être sûre de vouloir retenter le coup ?

— Oui, je vous fais confiance. On est bien partis, là.

Elliott se penche pour ramasser le paquet. Au même moment, quelqu'un toque à la porte. Il se redresse sur les genoux à la manière d'un chien à l'affût.

Une voix de femme retentit depuis le couloir :

— *Charlie, chérie ?*

— « Charlie, chérie » ?

D'un coup de hanche, je le fais basculer sur le côté pour me lever. Elliott n'a pas le temps de souffler qu'il reçoit ses affaires en pleine figure.

— Oh, merde, merde, merde, habillez-vous, psalmodié-je en enfilant les miennes à la vitesse de l'éclair. J'avais totalement zappé. Quelle heure est-il ?

— Dix-huit heures, m'indique-t-il en vérifiant l'horloge, son pantalon sur les mollets. Qui est-ce ?

Je m'approche de la porte et lui montre le paquet toujours au sol. Elliott vire la capote à moitié ouverte sous le lit d'un coup de pied.

Je lui lance une grimace désolée :

— Ma mère.

CHAPITRE 25

Dès que je tire la porte à moi, une tornade de cheveux gris investit le studio. Maman déboule en piaillant une telle myriade de mots que je crains de la voir manquer d'air et tomber raide sur le parquet.

— Bonsoir, ma fille ! (Elle chantonne en me claquant deux bises sur la joue.) Bonsoir, très cher ! (Répète le geste avec Elliott, sur la pointe des pieds cette fois.) Ce que vous êtes grand, dites-moi ! Je comprends mieux pourquoi j'ai poireauté trente minutes à la gare comme une cruche. Ma fille a préféré passer du bon temps avec vous plutôt que de venir me chercher comme elle l'avait promis ! Résultat, j'ai trimballé mes affaires toute seule dans le métro à l'heure de pointe, je vous raconte pas le parcours du combattant ! Bon, où je pose ça, moi ?

Elle abandonne sa valise dans un coin et commence à retirer ses chaussures en s'asseyant sur le lit défait. J'en profite pour jeter un regard à Elliott, trop occupé à frotter le rouge à lèvres de ma mère sur ses joues pour y répondre. Avec toute cette histoire et nos portables éteints, j'avais oublié qu'elle passait le week-end ici. J'espère qu'il n' imagine pas un coup monté de ma part, surtout après la discussion à cœur ouvert que nous venons d'avoir sur sa peur de l'engagement.

— Tu ne connais pas la nouvelle, Charlie ? enchaîne déjà ma mère, penchée sur ses bottes. Justine a quitté le groupe de gym ! Elle trouve que Marie-Laure se montre beaucoup trop indiscrete quand on évoque son ménage à trois. Tu la trouves indiscrete, toi ?

Je me demande surtout comment elles se sont démerdées pour que Justine confie un secret pareil à leur bande de concierges. En m'entendant tousoter, maman concentre enfin son attention sur mon premier invité. Elle doit se tordre le cou pour analyser Elliott.

— Mais je ne vous connais pas, vous, se rend-elle compte. Vous êtes le nouveau compagnon de ma Charlie, je présume ? Et toi, grande courgette que tu es, tu ne penses même plus à me tenir au courant ! Eh ben ! Pas le choix, vous allez devoir me raconter cette histoire au cours du dîner. J'ai justement apporté de quoi cuisiner, rien de très méchant...

Ce disant, elle se lève et hisse un sac de courses sur le bar.

— Rien de très méchant ? chuchote Elliott en considérant l'énorme barquette de légumes qui dépasse du cabas.

Ma mère nous réquisitionne pour préparer la recette préférée de mon père : le poulet rôti. Il était comme ça, m'a-t-elle expliqué un jour. Modeste jusque dans ses goûts.

J'entame l'épluchage des pommes de terre et laisse Elliott dresser la table. Mes yeux se détachent régulièrement des tubercules pour chercher les siens. Il aimerait me faire croire que la position des fourchettes et des couteaux le préoccupe davantage que cette réunion fortuite, mais je commence à le connaître. En tout cas suffisamment pour savoir que l'agencement parfait des couverts lui laisse surtout le temps de destresser un peu avant l'épreuve de la belle-mère.

Je suis déjà en train de rassembler les déchets sur la planche quand il me rejoint. Ses doigts cherchent une occupation sans en trouver.

— Je suis désolée de vous avoir entraîné dans cette situation inconfortable, lui glissé-je après m'être assurée que ma mère ne peut pas nous entendre.

— Ne le soyez pas, les imprévus arrivent. Même si un dégât des eaux ou une panne d'électricité m'aurait tout aussi bien convenu.

— Parce que vous auriez su arrêter l'eau ou relancer le courant, peut-être ?

— Non. Mais j'aurais pu paniquer à voix haute, ça aurait eu le mérite de vous faire rire en attendant que vous trouviez une solution.

Je m'essuie les mains pour lui toucher le bras. Lorsqu'il se tient si près de moi, son visage se trouve beaucoup trop haut pour que je le regarde sans risquer un torticolis.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai sûrement plus de raisons d'appréhender ce repas que vous.

— Lesquelles ?

— Bon, on se boit un petit verre en guise d'apéro ?

Ma mère revient vers nous et remplit trois coupes du vin que nous avons entamé avec Elliott. Tant pis, il se fera une idée de notre relation bien assez tôt.

Nous patientons dans un genre de malaise diffus, entre les ragots insignifiants de ma mère, les efforts peu concluants d'Elliott pour s'y intéresser et ma crainte de voir la discussion s'orienter vers les critiques habituelles. Une heure plus tard, une délicieuse odeur de volaille s'échappe

du four. Tandis que maman l'ouvre pour sortir le plat, le crépitement des oignons se mêle aux premières remarques. Elle attendait donc qu'on s'installe pour lancer les hostilités. Très bien.

— Ton appartement est drôlement propre aujourd'hui, note-t-elle d'un air faussement distrait en déposant le poulet au centre de la table. Tu as enfin appris à démarrer un aspirateur ?

Je songe à la capote qui traîne sous le lit. Comment lui expliquer que j'ai passé mon après-midi à fourbir les meubles parce qu'Elliott a encore une fois préféré me mettre un râteau plutôt que me rouler une pelle ? Est-ce qu'elle connaît Marie Kondō, au moins ?

Peu importe ; elle se penche déjà à mon oreille pour y larguer avec un autre reproche.

— À ce propos, tu aurais tout de même pu ranger tes culottes de grand-mère...

Elliott tourne la tête vers le séchoir et je réalise que je portais un modèle similaire quand il m'a déshabillée tout à l'heure. Heureusement, le pli entre ses deux sourcils m'indique qu'il ne voit pas le problème avec mes sous-vêtements déformés par des années de bons et loyaux services. Pas besoin de me justifier sur l'utilité de ce genre de pièces immondes en période menstruelle, même si, dans mon cas, elles ont fini par faire partie intégrante du quotidien.

— Et donc, reprend ma mère, comment vous êtes-vous rencontrés, tous les deux ?

Elliott a bien saisi la dynamique de nos rapports et sent que je demande à souffler. Tandis qu'il entreprend de raconter notre premier échange, maman commence à piquer le poulet pour déposer des parts dans nos assiettes.

— Charlotte est gentiment venue à l'agence m'apporter un colis. Nous sommes voisins, le livreur s'était trompé de porte.

— L'agence ? Vous possédez une entreprise, comme Charlie ?

— Non, maman, plutôt comme Steve Jobs. Il a des succursales à l'international et plusieurs milliers d'employés...

Là, elle doit penser que j'ai remporté le gros lot, car je sens son pied me frapper la jambe d'excitation sous la table. Elle enchaîne sec :

— Et vous avez des parents ? Que font-ils dans la vie ?

— Ma mère nous a fait travailler dès notre plus jeune âge, mon frère et moi, pour nous enseigner les ficelles du métier.

Les abus qu'une telle situation implique contrastent avec le ton un peu trop naturel d'Elliott. J'en viens à me montrer presque aussi indiscret que maman.

— Mais... vous acceptiez ? Votre père aussi ?

— Je n'avais pas le choix, le travail n'allait pas se faire tout seul. Quant à mon père, il n'a jamais été très présent. Son appétence pour la violence m'a toujours retiré l'envie de le connaître plus intimement.

Le visage de ma mère se tord. Sa fourchette dérape sur la pomme de terre qu'elle s'apprêtait à embrocher, l'envoyant rouler plus loin. Les histoires de famille compliquées sont un peu comme un caillou qui traîne dans sa chaussure, sans doute parce qu'elles ont la fâcheuse habitude de lui rappeler la sienne.

En ce qui me concerne, le terme « violence » m'a tout bonnement figée sur ma chaise.

— Vous les voyez encore ? lui demandé-je, la voix rauque.

— À l'occasion.

Elliott n'a pas remarqué notre changement d'attitude. Il enfourne son assiette aussi naturellement que s'il commentait le dernier match de foot à la télévision.

Mon propre estomac est noué par la révélation. Elliott et son frère font donc partie de ces enfants accablés par le poids des traditions familiales et leurs dérives. Comment sa mère a-t-elle pu les exploiter dès leur plus jeune âge ? Ne se sentait-il pas alors seul et impuissant, ce petit bonhomme à lunettes maladroit, qui devait satisfaire les attentes d'une lignée inflexible et se frotter à la brutalité d'un père exigeant ? Et s'il avait monté La Compagnie de l'Arc en pensant devoir perpétrer cet héritage ?

Pendant les longues minutes qui suivent, ma mère ne pose plus de questions et ne concède que de vagues réponses à celles d'Elliott. Les jambes du directeur tressautent près des miennes.

— Il n'y a plus de vin, dit-il au bout d'une lutte aussi acharnée que vaine.

— Et donc ? réplique ma mère sans détacher le nez de son assiette.

— En reprendrez-vous ? J'ai quelques bouteilles de qualité à l'appartement.

— Peu importe.

C'est à son tour d'avoir besoin d'air. Je hoche discrètement la tête pour l'encourager.

— Très bien, je vais en chercher, lâche-t-il avec délivrance.

Je suis d'un regard coupable ses mouvements mécaniques alors qu'il se lève et court presque jusqu'à la porte, son échappatoire tant attendue. À peine l'a-t-il refermée que ma mère attaque.

— Tu es sûre que vous êtes ensemble ?

— Qu'est-ce qui te fait penser le contraire ?

— Je ne sais pas... Le fait que vous vous vouvoyez, par exemple ? Tu n'étais pas aussi coincée avec François...

C'est donc notre usage du vouvoiement qui la dérange le plus. Bien entendu, je n'ai pas encore argumenté qu'elle poursuit. François était moins bizarre, François avait des parents charmants, François bla-bla-bla... Même si elle n'aimait pas mon ancien petit ami, on dirait qu'il reste un excellent point de comparaison avec les suivants.

— Tu as vite oublié le contenu supposé de son compte en banque, articulé-je d'un ton cassant.

Je me déteste d'aborder un tel sujet, mais je crois que j'attends de confronter son hypocrisie depuis beaucoup trop longtemps. Tout ce que j'espère, c'est qu'Elliott ne revienne pas avant qu'on ait mis un terme à cette conversation.

— Je n'en ai rien à faire de son argent, tu le sais très bien, siffle ma mère.

— Ce n'est pas ce que m'a inspiré ta réaction. Comment tu penses qu'Elliott l'aurait pris s'il t'avait vue ?

— Ça, pour ne rien voir ! ricane-t-elle. Il est tellement obsédé par son entreprise que le reste lui passe complètement au-dessus de la tête. Ce n'est pas étonnant, si elle est remplie des idées d'une mère à moitié malade.

— Maman ! m'exclamé-je en laissant tomber mes couverts, scandalisée.

— Écoute. En plus de deux heures, je n'ai quasiment rien appris sur ton Elliott, alors soit il a des choses à cacher, soit il n'a rien à t'apporter. François ne dirige peut-être pas une société, mais c'est une personne stable. Il a des parents tout à fait charmants et a fait des études de médecine. Crois-moi, tu n'as pas besoin d'aller chercher plus haut dans le panier pour être heureuse.

Je préférerais quand elle me descendait à la place de l'homme que je fréquente. Car même si nous nous connaissons à peine, je pourrais dire des tonnes de choses sur Elliott pour lui donner tort. Je pourrais lui parler de son côté toujours un peu à l'ouest et trop craquant. Des petites attentions qu'il ne tient jamais à souligner. De cette manie qu'il a de demander mon avis avant de prendre la moindre initiative. Des regards brûlants qu'il me

porte alors que je ne suis rien d'autre qu'une nana paumée et pas toujours très sûre d'elle. De la confiance qu'il m'insuffle, aussi, des raisons d'être aimée que ses gestes traduisent sur ma peau. Mais elle ne comprendrait pas, alors je trouve autre chose.

— Oui, mais François me trompait, maman.

Elle reçoit l'information comme un coup de poignard. Dans un geste fébrile, elle saisit son verre pour la faire passer avec une grande gorgée d'eau.

— Justement, réplique-t-elle avec une lenteur calculée. Je ne veux pas que tu souffres une nouvelle fois. Or un homme qui ne t'implique pas dans sa vie n'attend pas à ce que tu en fasses partie sur le long terme. Qu'est-ce que tu sais véritablement de lui ?

— Je...

... ne sais pas grand-chose.

Un début de larmes brûle le bas de mes paupières. Elle n'a pas le droit de me mettre face à mes propres doutes aussi brutalement. Pas alors qu'Elliott peut surgir d'une seconde à l'autre.

— Je cherche à te protéger, Charlie, ajoute-t-elle avec plus de douceur. C'est tout.

Elle prend une autre gorgée pour me donner le temps d'y réfléchir. Au même moment, on toque à la porte. C'est étrange, comme la simple présence d'Elliott me redonne la force d'affronter ses préjugés. J'inspire un bon coup :

— Si tu as d'autres réserves sur mon petit ami, j'aimerais que tu te les gardes. Et pour ta gouverne, il m'accompagne à la soirée de Noël de Maddie et Gaël. J'espère que tu sauras te montrer respectueuse en sa présence.

Je me dépêche de rejoindre l'entrée en la laissant avaler son eau de travers.

— Vous n'aviez pas besoin de frapper, dis-je à Elliott en lui ouvrant.

Il me tend la bouteille de vin sans bouger. Celle-là ne vient assurément pas de la supérette du coin.

— Vous ne la partagez pas avec nous ?

— Je crois qu'il vaut mieux que je rentre pour aujourd'hui, m'annonce-t-il. Il y a un facteur embarrassant dans l'équation.

— Lequel ?

— Votre mère ne m'aime pas.

— Vous voulez un scoop ? Ma mère n'aime personne.

Il sourit.

— Je ne cherche pas à me défilier, mais je pense que vous comme votre mère passerez une meilleure soirée sans moi. Ça ira, de votre côté ?

— J'ai l'expérience nécessaire pour la gérer, le rassuré-je. Je regrette juste que vous ayez dû subir son côté pour le moins... insultant.

Elliott balaie mes inquiétudes d'un mouvement de tête.

— Vous venez travailler à l'agence lundi ? me propose-t-il. Je me sentirai mieux en vous sachant sur place, avec les rendez-vous compliqués qui s'annoncent.

— J'en serai ravie.

On s'attarde dans le couloir. Pas envie de se quitter. La main d'Elliott s'échoue sur mon épaule, descend le long de mon bras. Il est mignon, à ne pas savoir comment me dire au revoir. Je le regarde s'écarter, hésitant, et il finit par presser tendrement ma main avant de rentrer dans son appartement.

L'attente jusqu'à lundi promet d'être longue.

CHAPITRE 26

Le lundi matin, je me prépare de bonne heure, aussi nerveuse qu'une adolescente dont le nouveau petit ami aurait promis de l'accompagner sur le chemin du lycée. Je ne m'étais pas sentie aussi intimidée depuis mon premier flirt. Il faut croire que lorsqu'on grille l'étape du sexe, l'idée d'une relation sérieuse devient plus floue, moins évidente qu'avec la gêne et les baisers timides des semaines qui la précèdent.

Je suis prête depuis une trentaine de minutes lorsque la sonnette retentit. Frais et dispo dans sa chemise et sa veste mal repassées, Elliott patiente sur le seuil du studio, sa sacoche de travail passée en bandoulière. Dès que je lui ouvre, il se penche pour déposer ses lèvres contre les miennes. Je souris et fonce contre sa bouche.

— Bien dormi ?

Il a un air malin sur son visage, parce qu'il sait très bien j'ai occupé ma nuit à appréhender ce moment. J'apprécie qu'il prenne les devants et ne me donne pas l'occasion de m'inquiéter davantage sur la nature de notre relation.

— Et vous ? dis-je en tournant la clé dans la serrure. Prêt à passer la pire journée de votre vie ?

Il grimace.

— Je suis rassuré de vous savoir à l'agence plutôt qu'à L'Office. Vous ne serez pas trop de deux avec Éléonore pour faire échouer les tentatives d'assassinat à mon encontre.

— Vous avez de la chance, j'ai pris des cours de lutte au lycée.

Elliott a donné rendez-vous à ses clients les plus mécontents aujourd'hui. Du coup, il ne tient pas en place. Tout le long du chemin qui mène à la bouche de métro, il avale le pavé dans de grandes enjambées pendant que je trotte derrière. Une fois dans la rame, il émet l'idée de faire demi-tour et d'aller se planquer dans mon studio. Même s'il se comporte comme un gamin qui refuserait de rendre des comptes, je suis assez fière des efforts qu'il entreprend chaque jour pour devenir un meilleur chef d'entreprise.

Lorsque nous entrons dans l'agence, je lance une œillade désolée à Éléonore, qui fronce les sourcils en nous regardant traverser le hall ensemble depuis le fauteuil de son comptoir. Un jour, peut-être, je lui

raconterai comment son patron a pu monopoliser toute mon attention au point que j'en oublie son macchiato un matin d'automne glacial.

Dans l'ascenseur, Elliott appuie sur le bouton du deuxième étage.

— Il y a un problème avec la salle des machines ? lui demandé-je, surprise qu'il ne se réfugie pas dans son bureau en attendant l'heure fatidique.

— Je dois régler certains bugs détectés lors des dernières inscriptions. C'est un peu bruyant là-dedans, vous pouvez aller travailler dans une autre pièce si vous le souhaitez.

— Non.

Impossible de prononcer une phrase plus longue. Les portes viennent de se refermer et l'atmosphère confinée de l'ascenseur me rappelle celle de la grande roue. Je crois bien que nos deux premières tentatives ratées ont complètement détraqué mon système hormonal, car il a réactivé le mode fiesta en un clin d'œil. *Calme-toi, Charlie, ou ton appétit sexuel va vraiment le repousser.*

Elliott arrête de respirer quand le départ de la cabine me fait perdre l'équilibre contre lui. Comme les parois sont en verre, je ne préfère pas lui demander s'il songe à la même chose que moi. En cas de réponse affirmative, je risquerai de lui sauter dessus et de me retrouver les fesses à l'air devant la cinquantaine d'employés répartis sur les différents niveaux.

De toute façon, je ne tarde pas à découvrir le fond de sa pensée. Dès que nous avons traversé le couloir de l'étage et que le vantail s'est rabattu sur nous, Elliott attrape ma mâchoire pour plonger sur mes lèvres.

Je fais tomber mon sac au sol et me laisse entraîner à reculons jusqu'à rencontrer le mur. Elliott me dévore, son bassin arrimé au mien, et la réaction de mon corps est immédiate : je brûle et me consume contre lui, totalement asservie à ce désir qui m'embrase de l'intérieur chaque fois que nous nous retrouvons seuls.

Mes gestes s'emmêlent. Sa sacoche m'empêche de le sentir, de le toucher, alors que ses mains à lui cherchent partout, montant et descendant le long de mes hanches et de mon dos. Quand il se détache, je grogne de frustration, à la fois hors d'haleine et loin d'être rassasiée. Elliott reprend son souffle, aussi tremblant d'excitation que moi.

— Désolé, dit-il, ses doigts perdus sur ma nuque. J'aurais peut-être dû vous demander avant de...

— On ne risque pas de nous surprendre ? le coupé-je en l’aidant à passer la bandoulière de sa sacoche par-dessus sa tête.

— Non, personne ne peut entrer sans mon autorisation.

Je l’écarte des hublots tout en l’incitant à reprendre là où nous en étions. M’accompagnant jusque dans un coin de la pièce, Elliott pose ses lunettes sur un meuble au hasard pour s’abandonner totalement à nos baisers.

À cet instant, alors que sa respiration s’accélère, mêlée à la mienne, je sais que je n’aurai jamais assez de lui, de son goût, de ses étreintes et de toutes ses maladresses. Il est le seul à me faire perdre mes moyens aussi rapidement, à transformer le moindre moment passé sans lui en véritable torture.

Elliott me pousse contre la table derrière moi, l’une de ses paumes fourrageant dans mes cheveux, l’autre échouée sur mes reins. Il cherche à combler chaque centimètre qui nous sépare tandis que ses doigts se faufilent sous les pans de mon pardessus. Je suis à moitié grimpée sur l’une de ses jambes, qui frotte et appuie légèrement contre mon entrecuisses. S’il n’arrête pas tout de suite, je crains de ne plus répondre de rien.

— Attendez, haleté-je en plaquant mes mains sur son torse.

Elliott me presse un peu plus entre lui et le rebord de la table.

— Permettez-moi de vous détendre après le week-end horrible que vous avez dû passer, susurre-t-il dans un mélange de douceur et d’autorité – tout ce que j’aime chez lui.

Je me retiens de ne pas le déshabiller dans la seconde. L’excitation vient d’atteindre un nouveau palier.

— Il n’était pas si terrible que ça, mais j’ai hâte de découvrir de quoi il s’agit.

Il a tous les feux verts qu’il veut.

Sans attendre davantage, Elliott attrape mes fesses et me juche sur la table. Je laisse échapper un petit cri de surprise avant de rire, accrochée à son cou.

Il fait chuter mon manteau sur mes bras pour m’en débarrasser. Si j’ai cru que mon chemisier serait assez épais pour ne pas porter de soutien-gorge aujourd’hui, force est de constater que j’avais tort. Mes seins se dressent au travers du tissu, durs et tout offerts.

J’envoie mes bottines valser pendant qu’Elliott vient chercher les passants de mon jean. Je prends un moment à comprendre que je dois le

retirer, ce que je fais en me tortillant. Et je remercie la Charlie de ce matin pour avoir enfilé une culotte digne de ce nom, toute en dentelle et en satin.

Impressionnée par l'assurance nouvelle d'Elliott, je me laisse diriger avec une forme de nervosité mêlée d'impatience. Le clignotement des machines m'étourdit.

— Oh, bon sang, on croirait faire l'amour dans *Matrix* ! m'exclamé-je soudain, comme pour cacher l'effet de sa prise d'initiative sur ma libido.

Elliott se redresse un peu pour me jeter une œillade moqueuse.

— Vous en avez beaucoup en stock, des références dans le genre ?

Il m'empêche de citer autre chose en m'allongeant complètement sous lui. Je gigote, incapable de tenir en place alors qu'il trace un chemin de baisers depuis le haut de ma poitrine jusqu'à mon nombril.

Elliott s'applique à progresser avec une lenteur cruelle en direction de mes cuisses nues. Je frissonne au contact de sa main, qui remonte sous mon chemisier pour venir stimuler l'un de mes tétons. Elle glisse ensuite sur mes côtes lorsqu'il s'abaisse complètement entre mes jambes. *Oh, punaise !*

Il embrasse mon genou et grimpe. Je soulève mon bassin en laissant échapper une plainte, appréhendant l'instant où ses lèvres atteindront leur but. Quand il décale enfin le tissu de ma culotte trempée, son index frôlant avec délice mon épiderme, je cherche un endroit où m'accrocher, ne trouvant que les cheveux d'Elliott et le rebord de la table.

Son premier baiser, délicat, calculé, m'arrache une petite plainte de surprise. Je n'arrive pas à croire qu'on est en train de faire ça dans les bureaux de sa boîte, mais cette idée d'interdit s'ajoute à la chaleur que me procurent les gestes attentifs d'Elliott. Il touche et goûte chaque parcelle de peau que je lui présente. Le plaisir est partout : dans les bruits de sa bouche, dans le frisson de ses doigts qui caressent et pincent, dans l'image que me renvoie ce directeur d'habitude si froid et inflexible, presque agenouillé devant moi.

La paume qu'il garde en travers de mon ventre descend soudain en direction de mon pubis. Lorsqu'elle commence à appuyer doucement dessus, c'est comme si les sensations se décuplaient, déjà prêtes à déferler. *Bordel, où est-ce qu'il a appris tout ça ?*

J'aimerais dire à Elliott de freiner un peu, mais je suis incapable de prononcer un mot. Tout mon corps se soumet à son contrôle et je dois me faire violence pour ne pas lâcher prise trop vite.

Je suis déjà envahie de fourmillements lorsque sa langue et sa main trouvent l'endroit exact où le plaisir pulse. Mon rythme cardiaque s'emballe. Il insiste, décale sa paume de quelques millimètres vers le bas et j'explose contre ses lèvres.

L'orgasme monte par vagues. Elliott maintient et déplace la légère pression sur mon pubis pour le faire durer, jusqu'à ce que les sursauts de mes muscles cessent.

Il se redresse au-dessus de moi alors que je cherche mon souffle, déboussolée.

— Vous m'aviez... caché ce talent, haleté-je entre deux baisers.

L'une de mes mains tâtonne à l'aveugle et trouve la taille de son pantalon. Elliott se détache en souriant. Il est tout rouge et tout craquant.

— Je dois travailler, vous avez oublié ?

— Mais, enfin...

J'ai encore du mal à parler convenablement. Elliott en profite pour réajuster ma culotte, envoyant de nouvelles décharges sur mon sexe devenu hypersensible au passage.

— On devrait éviter de jouer avec le feu, ajoute-t-il.

— Bon...

J'ai besoin d'un petit moment pour recouvrer mes esprits et remettre mon jean. Elliott dépose nos sacs sur une table plus proche des machines et récupère mes chaussures qui ont atterri dans un coin.

— Quand même... C'est dommage..., boudé-je en les enfilant. Ça vous aurait fait une bonne raison, pour une fois...

— Une bonne raison de ?

— De vous déshabiller dans cette agence.

Ses lunettes dans les mains, les cheveux un peu décoiffés, Elliott mord ses lèvres ourlées d'un sourire qui oscille entre humour et embarras.

CHAPITRE 27

Pendant plus d'une heure, nous travaillons dans un silence relatif, entourés par les bips continus des machines et le bruit de nos claviers d'ordinateurs. Elliott se déplace toutes les cinq minutes pour lever ou abaisser des sortes de fusibles à l'intérieur des cabines. Je crois que s'occuper des problèmes techniques est pour lui un moyen de décompresser avant l'après-midi d'enfer qui l'attend. Cette idée ne fait qu'aggraver ma culpabilité chaque fois que je le vois rougir sous ses verres ronds, si larges qu'ils mangent une partie de ses pommettes. D'une part, parce que j'aurais dû aider Elliott à se détendre, et pas l'inverse. D'une autre, parce que je crains qu'il se soit forcé à sortir de sa zone de confort pour compenser nos deux premières expériences ratées.

Et s'il s'était torturé l'esprit là-dessus tout le week-end ? Et s'il s'était senti obligé d'améliorer ses pratiques pour me donner du plaisir autrement ? Bon sang ! Est-ce qu'il a trouvé un tutoriel sur Internet ?

Mes yeux glissent de son ordinateur portable à lui. À le regarder trifouiller des boutons dans tous les sens – et pas ceux de sa chemise, pour une fois –, je réalise qu'il me paraît aussi bien seul, au milieu de ce joli foutoir. Lorsqu'il ne se trouve pas ici, Elliott passe le plus clair de son temps enfermé dans son bureau à gérer des dossiers épineux. Depuis ma discussion avec Désiré et le repas houleux que nous avons partagé avec ma mère, je ne vois plus l'énergie qu'il met dans son travail d'un œil admiratif. Elliott n'a jamais voulu de ce rôle : ses parents et son cœur brisé l'ont choisi pour lui. Mais serait-il prêt à le quitter pour autant ?

— Vous n'avez jamais songé à faire autre chose ? tenté-je depuis notre table, l'air de rien.

Il est en train de verrouiller l'accès à l'un des réfrigérateurs, un carnet de notes ouvert dans une main.

— Autre chose ?

— Autre chose, oui. Vous ne semblez pas apprécier la compagnie exclusive de tout cet attirail électronique.

— J'ai occupé cette fonction pendant des années, pourquoi je voudrais en changer ? s'enquit-il.

— Ce n'est pas parce que vous avez toujours fonctionné ainsi que vous devez continuer jusqu'à la fin de vos jours. Surtout si ce job ne vous satisfait plus autant qu'à vos débuts.

Elliott referme son carnet en m'observant par-dessus sa monture de lunettes. On dirait un petit vieux.

— Des milliers de gens à travers le monde comptent sur cette boîte, je ne peux pas abandonner dès que ça me chante. Que j'en sois heureux ou non.

— D'autres personnes sont sans doute aussi qualifiées que vous pour ce poste.

— Vous seriez surprise d'apprendre à quel point ce n'est pas le cas.

Son ton, fataliste, jure avec l'évidence de mes propos. Lorsque je me lève pour le rejoindre près des cabines, Elliott roule des yeux comme si je m'apprêtais à lui faire la morale.

— Écoutez, je ne permettrai jamais de prendre la moindre décision à votre place, débuté-je avec prudence, mais étant donné que le manque de communication a été la principale cause de nos disputes jusqu'ici, nous devrions encourager le dialogue entre nous. Alors, promettez-moi de me parler chaque fois que quelque chose vous tracasse, et j'en ferai de même.

Un léger soupir :

— Très bien.

L'une de ses mains atterrit sur ma hanche, comme un remerciement silencieux. Je me demande si Elliott a jamais eu quelqu'un à qui confier ses doutes de la vie quotidienne. Au-delà d'un simple mal-être professionnel, j'ai conscience qu'il me cache la plupart de ses états d'âme. Il est une pelote de secrets douloureux que j'ai bien l'intention de démêler fil après fil.

Je me mets à trifouiller le col froissé de sa chemise, soudain consciente de ce décalage entre l'intimité de nos rapports et la façon dont nous nous adressons l'un à l'autre.

— Qu'y a-t-il ? me demande-t-il.

— Même après avoir couché ensemble, nous continuons à nous vouvoyer. Vous ne pensez pas qu'il serait temps de... passer à l'étape suivante ?

— Je ne sais pas... Je ne suis pas friand de ces familiarités...

Alors pourquoi Aimée y a-t-elle droit ?

Je dois me contenir pour ne pas citer son ex-petite amie dans ma réponse :

— Tout à l’heure encore, vous me faisiez quelque chose qui allait bien au-delà de la bienséance qu’inspire le vouvoiement.

En voyant son visage chauffer aussi rapidement qu’une plaque de cuisson, je crains d’avoir mis le directeur hors service pour le reste de la journée.

— Vous..., tente-t-il au bout de plusieurs secondes. Euh, tu veux que... Enfin, tu...

Il expire et m’envoie une grimace d’embarras, que je lui rends volontiers.

— Laissez tomber, lancé-je en riant, les bras autour de son cou. C’est trop bizarre, en fait.

Elliott se déride contre moi. Il est tellement mignon que j’ai envie de lui sauter dessus en permanence.

Les remarques de ma mère s’immiscent dans ma tête dès que je commence à apprécier la singularité de notre couple. Chaque fois que c’est le cas, je me déteste de les laisser décider à ma place. Je suis une adulte indépendante : son approbation ne devrait plus avoir aucun poids dans la balance de mes décisions. Si Elliott est plus à l’aise ainsi, je peux largement m’en contenter. Surtout que ses marques de respect, parfois excessives, certes, ont un petit côté désuet qui ne me déplait pas.

— À quelle heure est votre premier rendez-vous ?

— Quinze heures, me répond Elliott en jetant un œil à sa montre par-dessus mon épaule.

— Parfait. Allons manger dehors. Sortir des bureaux vous changera les idées en attendant.

Malgré les deux heures d’avance, le hall se remplit déjà. Il faut croire que certains clients ont hâte de déverser leur colère sur Elliott, et d’une certaine façon, je ne peux pas les en blâmer. J’enroule tout de même un bras autour du sien en guise de soutien quand les portes de l’ascenseur s’écartent, avant de réaliser que l’intention de la salle d’attente est ailleurs. À peine l’avons-nous atteinte que le bruit d’une gifle retentit, suivi d’exclamations surprises.

Sous ma main, les muscles d’Elliott se contractent. Une plainte étouffée monte depuis l’accueil et me tord l’estomac. C’était la voix d’Éléonore. Après avoir échangé avec moi un regard horrifié, Elliott me tire plus qu’il ne m’accompagne jusqu’au comptoir, contre lequel notre blonde préférée est renversée.

— J’exige de le voir tout de suite ! éructe un homme d’une quarantaine d’années en secouant une paume rougie devant elle. En quelle langue je

dois vous parler ?

Éléonore se tourne pour lui tenir tête et dévoile le côté droit de son visage. L'éraflure sur sa joue m'arrache un hoquet de stupeur.

— Et moi, je vous répète que le directeur est trop occupé pour recevoir en dehors de ses rendez-vous, articule-t-elle d'une voix tremblante, mais ferme. Compte tenu de votre geste, vous comprendrez que je vous demande de ne pas remettre les pieds ici.

— Espèce de sale petite...

— Stop !

Je m'interpose pour bloquer une deuxième gifle. La fureur désespérée dans les yeux de cet étranger me ramène trois mois en arrière : il s'agit du mari désabusé que j'ai croisé à l'agence, le jour de ma rencontre avec Elliott. Un mouvement sur ma gauche m'indique qu'il compte se servir de sa main libre, mais Elliott est plus rapide : dans un cri étranglé, il se précipite et nous sépare avec une force qui me coupe le souffle. Renvoyée en arrière, je ne parviens pas à éviter le choc contre le comptoir, qui me vaudra sans doute un joli bleu à la hanche.

— Bande de magouilleurs ! hurle le visiteur. Rendez-moi ma femme ou je vous jure que...

Elliott interrompt ses menaces en l'attrapant par le col du manteau, les traits du visage déformés par la colère. Une colère qui rassure autant qu'elle surprend.

— Vous venez d'agresser mon employée devant une dizaine de témoins. Je vous laisse cinq secondes pour disparaître avant d'appeler la gendarmerie.

L'autre suffoque de rage et de frustration, hésite. Rien ne laisse présager la réponse qu'Elliott pourrait offrir à une nouvelle provocation, si ce n'est ce petit réseau de veines qui ressort sous la peau de son cou, tendues comme des câbles. Finalement, le client se libère violemment et quitte l'agence, non sans émettre une dernière menace entre ses dents.

Elliott se tourne vers nous. En l'espace d'une seconde, il a retrouvé un certain calme, quoique teinté d'inquiétude. Son regard coupable alterne entre l'hôtesse d'accueil et moi-même. Je lui indique que je vais bien et le renvoie auprès d'Éléonore avec un signe de main vague.

— Je suis navré, souffle-t-il en se penchant sur elle. Voulez-vous prendre une pause, histoire de recouvrer vos esprits ?

— Recouvrer mes esprits ?

Elle les récupère plus vite qu'Elliott ne l'aurait cru. D'un geste furieux, Éléonore arrache son badge et le lui balance à la figure.

— Mes esprits ? Je vais vous en donner, moi, des esprits ! s'emporte-t-elle. Je n'en peux plus de ce boulot ! Ça ne vous est jamais venu à votre esprit, à vous, que tout ça est de votre faute ? Oui, vous ! Vous et vos principes à la con ! Prendre une pause ? C'est tout ce que vous trouvez pour me soutenir dans une situation pareille ? Je me tire, Elliott, et définitivement !

Mêlant les paroles aux actes, Éléonore récupère son sac derrière le comptoir et disparaît à son tour.

Elliott se retrouve pantois à côté de moi. Les spectateurs toujours présents dans le hall murmurent en nous observant, entre mépris et curiosité malsaine. Je le sens fébrile, démuni.

— Allez-y, soufflé-je, une main sur son bras. Elle compte pour vous. N'attendez surtout pas pour vous rattraper.

— J'y vais.

Il se précipite vers la sortie, revient dans ma direction après quelques foulées.

— On se voit chez moi ce soir ?

Et il m'embrasse sur le front. Malgré la gravité des événements, je ne peux m'empêcher de sourire comme une idiote en le regardant partir.

Je clos le premier rendez-vous avec mes nouveaux clients sur une bonne note. Nous avons conclu que je m'occuperai de leur trouver une calèche et une robe de créateur selon les directives bien précises de la future mariée. L'occasion parfaite pour mettre en pratique la grille de tarifs imaginée par Elliott.

Je vérifie mes messages en refermant la porte du bureau. Toujours pas de SMS concernant une probable réconciliation avec Éléonore. Mais la gestion de cette crise, en plus des entretiens programmés, monopolise certainement toute son attention.

— Charlotte ? Tu as une minute ?

Nathan m'interpelle alors que je descends de la plateforme pour me rendre à la cafétéria. Hisham se tient à côté de lui, une femme emmitouflée dans une longue veste de moumoute au bras. Les regards paniqués qu'il lance à Nathan redoublent à mesure que j'approche.

— Bon, commence Nathan, pour faire court, ils n'osent pas te demander d'organiser leur mariage, de peur de te surcharger.

Mes yeux se mettent aussitôt à briller.

— C'est vrai ? m'exclamé-je. Bien au contraire, j'en serai ravie ! Félicitations !

— Tu sais, princesse, ce n'est pas un mariage en grande pompe..., me rassure immédiatement Hisham.

Je ne laisse pas la culpabilité minimiser ses attentes :

— Peu importe ! Mariage discret ou pas, tu peux compter sur moi pour y mettre toute mon énergie !

Même si je me retiens de l'exprimer, je ne suis pas seulement heureuse pour eux. Je me sens aussi très flattée et émue qu'Hisham pense à moi pour préparer l'événement le plus important de sa vie. Je suis devenue la référence en organisation de mariages à L'Office, et cette nouvelle réputation, bien que modeste, me rend de plus en plus confiante au fil des jours.

Après que j'ai fait connaissance avec Safia, sa future femme, nous discutons un peu de leurs attentes et de leur budget. Nathan et moi les regardons quitter l'immeuble une trentaine de minutes plus tard, tout sourire, en grignotant les cookies que Safia a préparés pour les bureaux.

— Alors, ça fait quoi de se construire un petit réseau ? me taquine-t-il.

— C'est grâce à Elliott et toi. Je ne vous remercierai jamais assez.

Je croise les bras et appuie mes reins contre le rebord de la table au moment où Nathan pose sa main dessus. Ma fesse écrase ses doigts.

— Je... Pardon, je ne voulais pas ! s'exclame-t-il en s'écartant dans un bond.

— Moi non plus, c'est ma faute !

Les quelques secondes de silence qui s'ensuivent durent des heures. L'embarras exagéré de Nathan déteint sur moi. Au bout d'un petit moment, nous nous observons du coin de l'œil et cédon à un rire nerveux.

— Heureusement qu'il n'était pas là, dit-il, plus détendu.

— Qui donc ?

— Elliott. Tu sors avec, non ? reprend-il. Tu souris et rougis comme une ado chaque fois qu'on parle de lui.

— Plus ou moins, lui avoué-je, un peu surprise que le sujet l'intéresse. Pourquoi, tu es jaloux ? le taquiné-je.

Nathan répond à ma plaisanterie avec un petit ricanement.

— Bien sûr que je le suis. (Il lève un index sur la paupière où je l'avais frappé.) Après tout, tu m'as tapé dans l'œil.

Je ris de sa blague tandis qu'il s'éloigne, les mains dans les poches. Mais soudain, sa démarche me semble plus empêtrée que d'ordinaire, ses gestes plus maladroits.

N'est-ce pas qu'il blaguait ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 28

Trois jours ont passé depuis la semi-confession de Nathan. Trois jours à me demander si je devais partager mes doutes avec Elliott. Je sais que l'idée d'un engagement trop sérieux l'effraie, aussi, je ne veux pas lui donner l'impression de vouloir le rendre jaloux avec cette histoire de blague stupide.

J'en suis encore à m'interroger sur notre relation en me tortillant dans son lit trop grand, fronçant et défronçant les sourcils à mesure que la lumière blanche du matin transperce les stores baissés de sa chambre, quand un doigt glisse sur le renflement de ma joue et descend le long de mon cou. J'ouvre les yeux sur un Elliott encore ensommeillé qui m'observe, appuyé sur un coude, ses mèches en désordre lui tombant sur le front et les tempes.

Il est beau.

— Bonjour, murmuré-je, un sourire traînant sur mes lèvres.

— Bonjour. Qu'est-ce qui vous perturbe ?

Il vire un cheveu qui me chatouille la mâchoire dans une caresse. Je papillonne des paupières sans lui répondre.

— Vous avez le sommeil agité, dit-il en devinant ma question silencieuse.

— Et vous, vous ronflez. Pourtant, je n'en fais pas tout un foin.

— Ma foi, c'est une manière intelligente d'éviter le sujet.

Je lui envoie un clin d'œil avant de m'enrouler un peu plus dans la couette. On se les pèle, dans ces lits king-size. Surtout quand la personne avec qui vous passez la nuit vous ramène sans arrêt contre la soie froide de son pyjama. Le fait qu'il lui ait coûté la peau des fesses et qu'il ne tienne même pas chaud me révolte, mais Elliott ne manque jamais une occasion de me rappeler que les basses températures ne le dérangent pas – en le retirant, la plupart du temps.

— J'ai les pieds gelés.

— Ah bon ?

Il remonte ses orteils pour chatouiller les miens avec. Je me tortille en gloussant et parviens à me retourner pour lui grimper dessus. Elliott tente de me faire basculer sur le côté, mais je suis plus rapide et lui bloque les bras.

— Vous me surprenez de jour en jour, plaisante-t-il, les poignets emprisonnés de chaque côté de sa tête.

— Je vous avais prévenu, j’ai pris des cours de lutte au lycée.

Mes leçons de lutte n’y sont pour rien. Il me laisse toujours gagner, je l’ai bien compris en sentant sa force démesurée me séparer de l’agresseur d’Éléonore à l’agence. Lorsque je le libère, ses doigts soulèvent justement mon débardeur pour pianoter sur la petite ecchymose jaune perdue près de ma hanche.

— Je n’ai pas mal.

— Je le sais, lâche-t-il dans un soupir. Mais je n’aime pas vous savoir mêlée à mes problèmes. Et j’en suis navré.

— Pas moi. Vos problèmes sont les miens. Nous sommes une équipe.

D’abord surpris de ma réponse, Elliott reste un instant interdit. Ensuite, une vague d’émotions inonde ses yeux. Il enroule ses bras autour de mon dos pour me rapprocher un peu plus de lui et déposer un baiser chaste sur mes lèvres.

Oui, Elliott. Vous n’êtes plus seul. Les erreurs sont inhérentes à la nature humaine. Elliott en fait peut-être un peu plus que les autres, mais j’aime la façon dont nous nous poussons mutuellement vers le haut.

Je souris et décale ma bouche sur ses joues, remonte vers son nez, picore tout son visage. Il se laisse envahir en riant avec cette réserve qui le caractérise ; ses élans d’affection à lui sont plutôt rares et timides, alors il m’arrive de compenser pour deux.

Malgré notre petit incident de parcours, nous trouvons tranquillement nos marques dans l’intimité. Si Elliott ne tient pas toujours la distance, il gagne en confiance, se montre plus audacieux, tout me laissant les commandes sur la route des nouveaux plaisirs. C’est plutôt frustrant de ne pas pouvoir laisser libre court à mes envies maintenant qu’il est tout à moi, mais je refuse que le sexe soit une source de préoccupation pour lui. Nous y allons pas à pas, et ça me va complètement. Tant qu’il reste.

Les inquiétudes de ma mère ont fini par renforcer les miennes. Il y a deux jours, j’étais encore incapable d’imaginer Elliott lever la main sur qui que ce soit. J’admire l’instinct de protection qui l’a poussé à défier l’agresseur d’Éléonore, bien sûr, et je le soupçonne même de nourrir une réelle aversion pour la violence après avoir subi celle de son père. Je me rends simplement compte que je ne connais pas encore toutes les nuances de son caractère. Malgré mes propres confidences, Elliott entretient l’épais brouillard autour de ses sentiments et de sa vie privée. Pourquoi le ferait-il, si ce n’est pour

assurer une certaine distance entre nous, se tenir prêt à fuir en toute circonstance ?

Je me considère presque chanceuse d'avoir droit à nos petits moments de complicité, même si je ne devrais pas. À craindre sans cesse qu'il s'envole, je ne profite jamais assez de ce que nous avons. Elliott n'est pas François, il n'est pas les autres. Alors pour quelle raison s'en irait-il ?

Le sourire d'Elliott s'évanouit à mesure que je l'observe. Ses cheveux cuivrés, dispersés sur l'oreiller, le font ressembler à un dieu grec.

— Charlotte, à quoi pensez-vous ?

— Rien, c'est idiot..., soufflé-je en dessinant des ronds sur son torse avec mon index. Il s'est passé quelque chose, après que j'ai quitté l'agence la dernière fois, mais je ne veux pas vous embêter avec ça...

Elliott enferme mon poignet dans sa main et me lance un regard qui en dit long sur ma capacité à deviner ce qui l'embête ou non. Je cède et lui raconte ma discussion avec Nathan, sans évoquer le contact accidentel entre sa main et mon derrière.

— Et vous croyez qu'il était sérieux ? me demande Elliott.

— J'en sais trop rien. Ce serait un peu gênant, puisque je travaille gratuitement dans les bureaux qu'il dirige.

— Et vous, que pensez-vous de lui ?

— C'est quoi, cette question ? Monsieur Rhys se sentirait menacé par le petit beau gosse de L'Office ?

— Non. Mais aurait-il eu ses chances, si vous n'étiez pas avec moi ?

Je ne m'attendais pas à une réaction aussi étrange. Un peu vexée, je me détache pour attraper sa chemise qui traîne sur le parquet.

— Je vous avais dit que c'était idiot. Laissez tomber.

— Pardonnez-moi, c'est juste que...

Le matelas remue derrière moi. Elliott s'installe dans mon dos et passe mes cheveux par-dessus le col du vêtement. Je me retourne, étonnée de le sentir si inquiet, tout à coup.

— Juste que quoi ? répété-je d'une voix plus douce.

— Avec Nathan et tous ces clients qui vous tombent dessus, je ne vous serai plus d'aucune utilité dans peu de temps.

Je balaie la mèche qui rebique sur son front et touche sa joue. Il s'appuie sur ma paume et me fixe, assis en plein milieu du lit.

— Voyons, Elliott... Vous n'êtes plus un simple partenaire d'affaires. Pourquoi devriez-vous être utile ? Vous êtes là, avec moi, ça me suffit

amplement.

— Vous avez raison. Mais je ne peux m’empêcher de ruminer la discussion que nous avons eue dans la salle des machines.

Je lui adresse un sourire taquin :

— Avant ou après que vous m’avez sauté dessus ?

Ma stratégie fonctionne. Elliott rougit comme un collégien.

— Après. Vous m’avez dit que je n’avais pas l’air d’apprécier ce poste, et je commence à y croire. Depuis que je vous connais, toutes mes certitudes semblent bancales, plus rien n’a vraiment de sens... Mais que pourrais-je faire d’autre ? Toute ma vie se résume à ce travail. Sans lui, j’aurais l’impression de perdre mon identité.

— Vous vous posez trop de questions. Vous êtes Elliott avant d’être un directeur d’agence. Si vous ne croyez plus en votre job, cherchez autre chose. Le plus important est de faire ce que vous aimez, et de le faire de votre mieux.

Sur ces mots, je me lève et enfile mon jogging.

— Et ne vous inquiétez pas pour cette histoire avec Nathan. J’aurai toujours besoin de vous, ne serait-ce que pour attraper un livre en haut d’une étagère.

Le laissant à ses réflexions, je sors de la chambre et rejoins la cuisine pieds nus. La lumière pâle du jour diffusée sur les meubles ne me donne pas envie de sortir. Et ce grand salon que je traverse, rempli d’une décoration si impersonnelle, ne participe pas non plus à me réchauffer. Tout me paraît froid et triste dans cet appartement témoin. Tout, sauf Elliott.

Depuis que je dors chez lui un soir sur deux, il s’est résolu à investir dans une cafetière qui a plus de fonctionnalités qu’un ordinateur. Je suis en train de m’acharner dessus quand il vient à mon secours pour enclencher la dosette.

— Pourquoi je ne suis même pas étonnée que vous ayez choisi la cafetière la plus compliquée du magasin ? me moqué-je gentiment.

— D’après leur publicité, c’est la meilleure de toutes, se défend-il.

— Je n’aurais jamais imaginé devoir le dire à un patron de société un jour, mais évitez de croire tout ce que vous raconte la télé.

Il grogne et sort une brique de jus d’orange du réfrigérateur pour en remplir deux verres. Sa mauvaise humeur disparaît alors qu’il regarde le café couler dans ma tasse.

— Quoi ? lui demandé-je en mettant deux morceaux de pain dans le toasteur.

— À quel moment avez-vous commencé à vous intéresser à moi ?

— Voyons voir, au hasard, le jour où vous avez failli m’embrasser dans votre cuisine ?

— Moi, je crois bien que c’est celui où vous vous êtes sacrifiée et avez bu mon café chez Hélène Kowalczyk.

Je m’empare de la tasse désormais pleine pour masquer mon plaisir. Dans ma poitrine, j’ai le cœur qui fait des saltos et danse la salsa. Il a bien caché son jeu.

— Et sinon... quand devez-vous rejoindre Éléonore ?

Elliott me répond tout en beurrant notre pain grillé.

— Dans une heure. Quelle idée ai-je eue...

— Lui proposer d’aller porter plainte était la meilleure solution. J’espère vraiment que ce connard va regretter son geste. Frapper une femme, on aura tout vu !

J’aurais bien aimé les accompagner à la gendarmerie, mais par ce geste, Elliott prouve à Éléonore qu’il tient à elle et qu’il s’inquiète sincèrement pour son bien-être. Alors je les laisse se débrouiller tous les deux.

— Je resterais bien toute la journée de demain au lit avec vous pour me rattraper, mais quelqu’un m’a convié à un repas de famille pour Noël, donc...

— Bienvenue dans la vie adulte, Elliott, là où se sociabiliser est un impératif.

Mon sourire est amer. Je le sais parce qu’il lève un sourcil pour m’interroger en silence.

— Vous vous souvenez qu’il y aura ma mère, à ce repas ? articulé-je lentement.

— C’est bien ce que j’avais compris avec le mot « famille » dans « repas de famille », en effet, répond-il sur le même ton.

— Vous n’êtes pas obligé de venir si...

— Vous ne voulez pas que je vienne ?

— Si, bien sûr. Mais vous, vous voulez vraiment venir ?

— Non. Et vous, vous voulez vraiment y aller ?

— Non.

On rit. De soulagement, je crois. Savoir qu’on peut aussi facilement dire la vérité à son partenaire a quelque chose de rassurant.

— Je pense que vous n’avez plus vraiment le choix après avoir accepté l’invitation, et si vous vous y rendez, je vous suis, conclut simplement Elliott. Ne stressiez pas d’avance, je suis certain que tout se passera à merveille.

Il prend une tartine de pain beurré et me donne la mienne pour clore le sujet. Je tends un bras pour virer les miettes qui retombent sur son pyjama hors de prix.

— Je vais nous préparer de quoi manger pour ce midi. J’aurai tout le temps de travailler ici en vous attendant.

Elliott suspend ses gestes. Il me fixe avec un air bizarre, son pain toujours dans la bouche.

— Quoi, encore ?

— Rien... J’aime l’idée que vous soyez là à mon retour, avoue-t-il.

Mes lèvres s’étirent toutes seules.

— Moi aussi.

CHAPITRE 29

— Les manteaux restent ici, déclare ma mère dans l'entrée. Les plats froids et les boissons, sur la table du salon. Et vos petites mains expertes, en renfort dans la cuisine, il y a encore des hors-d'œuvres à préparer.

Je lance une grimace d'excuse à Elliott par-dessus mon épaule. Il doit avoir l'habitude des soirées beaucoup plus fastueuses qu'un simple dîner en famille, et je suis à peu près certaine qu'elles ne sont pas dirigées à la baguette par un démon de l'organisation nommé Sylvie. Il grimace en retour, plus par amusement que par réel ennui.

Gaël et Maddie nous ont réunis chez eux pour un repas sans prétention. Pour ma mère, « sans prétention » signifie surtout ne pas avoir à plier des oies dans des serviettes en tissu.

Elle me serre dans ses bras avant de nous escorter jusqu'au salon, sans accorder la moindre politesse à Elliott. Dès qu'elle nous aperçoit, Maddie se désintéresse de ses sapins miniatures et fonce à la rencontre de mon nouveau petit ami. Aucun cadeau n'a été déposé à leur pied, nous apprend-elle en lui claquant un baiser sur chaque joue, puisque les fêtes commerciales représentent bien l'un des pires désastres pour l'état actuel de la planète.

En l'entendant, Gaël glisse la petite boîte qu'il lui réservait dans sa poche de costume. Il répond au « je t'avais prévenu » que je lance depuis l'autre bout de la pièce avec un doigt d'honneur.

Elliott s'arrache tant bien que mal des questions intrusives de Maddie, qui tournent essentiellement autour de sa taille, de ses moyens financiers et de ses habitudes alimentaires. Une fois qu'il a serré la main de Gaël – et reçu la bise un peu pincée de ma mère derrière un « ah, oui » machinal –, je l'entraîne dans la cuisine pour lui permettre de respirer un peu.

— Votre mère ne m'aime toujours pas, constate-t-il en me regardant sortir un plateau du réfrigérateur.

— Disons qu'elle vous juge avec courtoisie. Comprenez-la, vous ne cochez pas toutes les cases du gendre idéal représenté dans les séries télévisées.

— Seriez-vous en train d'insinuer que mon tort est d'être un type normal ?

— Très exactement.

Elliott pouffe en se lavant les mains au-dessus de l'évier. Pendant ce temps, je bataille avec le film plastique qui recouvre les crevettes.

— L'aigreur de ses remarques va peut-être grimper avec son alcoolémie, alors n'en tenez pas trop compte, ajouté-je. C'est plus fort qu'elle, il paraît qu'elle est comme ça depuis...

Je m'arrête sans terminer ma phrase. Nous n'avons jamais abordé un sujet aussi personnel.

— Depuis ? me relance Elliott.

— Depuis la mort de mon père.

Il m'observe avec des yeux paniqués :

— Je suis navré, je ne voulais pas...

— Tout va bien, le rassuré-je avec un sourire. J'avais deux ans quand son cancer l'a emporté, alors je ne l'ai pour ainsi dire jamais connu. Mais parfois... Je pense au fait que j'aurais aimé profiter de ma mère à l'époque où il était encore là. Sur leurs photos, elle semble tellement plus épanouie et lumineuse... Beaucoup plus qu'avec moi, en tout cas.

Elliott me voit perdre patience et tire le plateau à lui pour en retirer le film plastique.

— Ne dites pas une chose pareille, il s'agit de votre mère. Je n'ai jamais perdu un membre de ma famille, alors je ne peux pas comprendre sa douleur, mais je suis certain qu'elle vous aime au moins autant que lui.

Il commence à décortiquer les crevettes avec la dextérité d'un chef étoilé. Je sors un nouveau plateau pour ne pas rester les bras croisés et empale des morceaux de fromage sur des piques en bois.

— Je sais bien qu'elle m'aime, continué-je. Après tout, elle fait l'impasse sur son habituel repas de famille pour être avec moi. C'est juste que... Je n'ai pas été une gamine facile à vivre et je crois que, de manière inconsciente, elle m'en veut de ne pas l'avoir comprise dans les moments les plus difficiles. Je suis en partie responsable de cette colère sous-jacente qu'elle traîne un peu tous les jours.

— Je vous comprends. Il m'est aussi arrivé de me montrer très dur avec mes proches, et plus particulièrement avec mon frère. Ce n'est jamais facile d'agir en conséquence lorsqu'on est jeune, alors ne vous torturez pas trop avec ça.

— Vous vous disputiez souvent avec Désiré ?

— Je me dispute *toujours* avec Désiré, me corrige-t-il. J'ai longtemps cru que c'était normal entre frères, d'autant plus quand ils dirigent ensemble une société, puis je me suis rendu compte que j'étais responsable de la plupart de nos bagarres.

— Des bagarres ? répété-je en lui tendant un bout de fromage, qu'il attrape avec les dents. Vous vous battez encore à votre âge ?

— Nous n'étions pas suffisamment proches à l'époque pour que je vous le confie, mais je dois cette cicatrice au sourcil à mon frère, et pas à un client de l'agence.

J'abandonne mon plateau pour me tourner vers lui.

— Vous m'avez laissée croire à cette histoire pendant tout ce temps ?

— Bien sûr, me nargue-t-il avec un grand sourire charmeur. J'avais beaucoup trop peur que vous arrêtiez de fantasmer sur mon personnage de patron sexy et profondément haï pour avouer la vérité.

J'attrape le torchon qui traîne à portée de main et lui fouette gentiment le bras. Elliott s'étouffe avec son fromage en riant.

— Comment est-ce arrivé ? insisté-je, plus sérieuse. C'est une sacrée blessure, tout de même.

Elliott ne m'a jamais parlé aussi facilement de lui, alors j'en profite. Surtout qu'en s'ouvrant ainsi, il invalide les soupçons de ma mère sur l'instabilité potentielle de notre relation. J'ai choisi cet homme pour ce que je sais de lui ; il serait idiot de laisser ce que j'ignore toujours remettre en cause ma décision. Elliott active l'eau du robinet comme pour se laisser de quoi préparer sa réponse. Entre-temps, David est arrivé et s'est mis à entonner des chants de Noël en traversant le couloir. Il s'arrête à la cuisine, son gros manteau encore sur les épaules.

— Charlie ! s'exclame-t-il en ignorant les protestations de ma mère en fond. Comment tu vas ? Et lui, c'est ton nouveau petit mec ?

Il envoie une grande tape dans le dos d'Elliott, qui manque de renverser le plateau de crevettes au fond de l'évier.

— M'enfin, petit, façon de parler, hein !

David me serre contre lui et m'ébouriffe les cheveux. Je regarde Elliott s'esquiver dans le salon à travers mes boucles en bataille.

— Il m'a pas l'air d'avoir grand-chose dans le ventre, déclare David en me libérant. Il est gentil, au moins ?

— Très.

— Bien, c'est le plus important. Je te laisse, je vais retirer ce foutu manteau avant que ta mère et Laetitia ne décident de m'embrocher comme tu le fais avec ce cantal.

Lorsque je retourne au salon, il fixe son assiette dans laquelle patiente une tranche de faux-gras. Maddie a dû lui annoncer qu'en dehors des fruits de mer et du fromage, la totalité du repas sera végétarien. Laetitia, sa nouvelle compagne, se moque de lui en faisant tourner les crevettes.

Elliott est nerveux au milieu de tout ce beau monde. Son visage reprend vie lorsqu'il me voit contourner la table pour le rejoindre. Il sourit et recule ma chaise. Dans son mouvement, sa grande main précipite ma serviette au sol, et le voilà qui panique à l'idée d'avoir fait la bêtise de trop. Je pouffe en me penchant pour la ramasser ; plus il se retient d'être lui-même et plus il donne raison à sa maladresse.

Je vérifie malgré moi la réaction de ma mère en me relevant. Elle observe Elliott, la bouche un peu entrouverte, l'air plus pensif que désapprobateur. Je souffle. Pour l'instant, tout va bien.

La soirée se déroule dans la même ambiance légère. Maman a un peu tiqué en entendant Elliott me vouvoyer, mais je l'ai surprise à rire avec les autres lorsqu'il a raconté la fois où il est sorti tout nu dans le couloir de l'immeuble. Depuis, il se contente d'un silence poli, et la paume qui caresse ma cuisse de façon inconsciente se crispe chaque fois que David entreprend de lui parler chasse ou de lui expliquer comment dépecer un sanglier selon les règles de l'art.

Entre les entrées et le plat principal, nous décidons que ce ne serait pas Noël sans un dancefloor digne de ce nom. Alors que nous repoussons la table sur le côté pour improviser une piste, la sonnerie du four retentit.

— Ah ! Je crois qu'il faut arroser le rôti ! s'exclame ma mère.

— Laissez donc, j'y vais, s'empresse de rétorquer Elliott, un peu trop vite à mon goût.

L'idée qu'il cherche à gagner ses faveurs me dérange. Je rejoins la cuisine pour l'en dissuader et le retrouve penché sur son téléphone.

— Qu'est-ce que c'est ? lancé-je en passant devant lui pour ouvrir le four. Elliott sursaute.

— Le travail, soupire-t-il, une main sur le cœur.

— Quoi ?

J'arrête d'arroser le rôti constitué de noix, de champignons et de marrons. Depuis notre rencontre, il arrive souvent qu'Elliott aille vagabonder je ne

sais où dans Paris. Il suffit que son portable sonne et, deux secondes plus tard, il n'est déjà plus là.

— Elliott... Vous ne pouvez pas, enfin... C'est Noël ! Je vous ai présenté à tous ceux qui me sont chers et...

— Charlotte...

Elliott glisse le téléphone dans sa poche de pantalon et m'attrape par les épaules.

— Je ne me serais pas engagé auprès de vous si je comptais disparaître en plein milieu du repas, me rassure-t-il.

Il en profite pour m'observer plus attentivement.

— Je crois que je ne vous l'ai pas encore dit, mais vous êtes ravissante, avoue-t-il sans me lâcher.

C'est dingue comme de simples actions, de simples phrases de sa part peuvent influencer mes émotions. J'ai attendu toute la soirée qu'il remarque à quel point cette robe en velours, échancrée depuis le genou, me va à ravir. Je l'ai choisie assortie à la couleur de ses yeux.

De l'autre côté de l'appartement, les enceintes se mettent en route dans un bruit horrible. Je me sens d'un coup trop fragile entre ses bras et recule pour m'appuyer contre le plan de travail. Peu importe combien j'essaie de me convaincre du contraire, la pensée qu'il peut partir à tout moment me terrorise.

— Vous avez eu tout le temps de le remarquer, plaisanté-je pour faire taire mes angoisses.

— Oui..., répond-il d'un air songeur, beaucoup de temps, c'est vrai...

Son regard me transperce pour lire en moi. Je me dandine contre le meuble, mal à l'aise, alors que les premiers slows ont succédé aux musiques festives. Elliott recule et tend le bras pour atteindre l'interrupteur. Une fois le plafonnier éteint, les lampes à projecteurs installées dans le salon éclairent jusqu'aux premiers carreaux du carrelage de la cuisine.

La main qui me rapproche de lui est patiente. Je me laisse aller contre son torse et consens à accompagner ses pas maladroits dans la valse. Il sourit en m'entendant pouffer, le nez plongé dans mes boucles brunes.

Nous sommes dans un petit cocon d'intimité, à danser au beau milieu de la vaisselle sale, des sacs de courses et de la chaleur du four. Les autres s'effacent avec leurs conversations, la nourriture et le reste. Seuls demeurent la mélodie plaintive des enceintes et les mouvements d'Elliott qui me marche à moitié sur les pieds. Et son cœur, qu'il refuse toujours

d'ouvrir, mais dont les battements inscrivent déjà tant de promesses sur ma tempe.

C'est exactement ce dont j'ai envie. Passer du temps avec ma famille un peu bancal. Écouter Elliott me raconter les petits tracas de sa vie et apprendre à le connaître. Me moquer des remarques de ma mère avec lui.

Un sanglot que je ne peux pas retenir. Elliott redresse mon menton avec deux de ses doigts pour mieux me voir.

— Pourquoi semblez-vous toujours croire que je suis sur le point de vous abandonner ? prononce-t-il avec tendresse.

— Je...

Je me fige en ravalant mes mots. Et s'il prenait peur devant toutes mes insécurités ?

— Vous, quoi ? insiste-t-il.

— J'ai passé mon temps à m'essouffler, Elliott. Lorsque mon père est mort, j'ai couru après l'affection d'une mère qui refusait de me l'offrir, et je crois que, malgré moi, j'ai accepté ce rôle de poursuiveur, comme si ma vie n'était qu'un relais interminable. Je cours aussi vite que je peux, pourtant je ne suis jamais celle qui franchit la ligne d'arrivée. Je me contente de donner le témoin, de regarder les autres continuer sans moi et je... En fait, je...

Le départ des hommes a toujours laissé en moi un vide que je peinais à combler. Mon existence, à la fois marquée par le départ d'un père que je n'ai pas connu et le chagrin d'une mère elle-même partiellement absente, se résumait à essayer de les garder dans un cercle social qu'ils finissaient inévitablement par quitter. En dehors de Gaël, je n'ai jamais représenté qu'une étape dans la vie des autres. Alors, maintenant qu'Elliott se tient à mes côtés, si différent, si sincère envers ses sentiments et ses tentatives de fuite, et que je m'attache si fort – oui, si fort que même ses lubies les plus étonnantes m'apparaissent comme des bénédictions –, je suis terrorisée à l'idée de le perdre.

— Je suis fatiguée de courir, murmuré-je en me décollant. Je suis fatiguée et je me demande si, après vous, après tous ces kilomètres à vous poursuivre en comptant mes pas, j'aurai encore la force de repartir seule.

— Charlotte...

Et il ne dit rien, ne me rassure pas. Cette absence de véritable réponse me serre le ventre. Je ne me suis pas trompée. Il y aura bien un après Elliott, et il en est conscient.

Mes doigts agrippent le tissu de sa chemise. Je n'aurais jamais dû me lancer sur un tel sujet si je ne voulais pas connaître son avis.

— S'il vous plaît, prononcé-je d'une voix tremblante, même si votre histoire avec Aimée vous a rendu méfiant, ne me brisez pas le cœur sous prétexte que le vôtre l'a été.

Sa poitrine se soulève. Il sait que j'ai raison. Que la seule chose qui l'empêche de s'abandonner complètement à moi est la leçon qu'il a cru tirer de cette vieille relation. Elliott enroule la mèche qui s'est échappée de mon chignon autour d'un index, cherchant à étirer les minutes pour mieux peser ses mots.

— Pourquoi ? prononce-t-il avec une lenteur soignée. Vous comptez vraiment tomber amoureuse de moi, maintenant ?

— Je n'en sais rien. Et vous, vous ne voulez toujours pas m'aimer ?

— Non, mais en ai-je seulement le choix ?

Il me faut quelques secondes pour comprendre. Venant d'Elliott Rhys, grand penseur de l'amour à sa manière, il s'agit presque d'une confession. Pourtant, son esprit semble ailleurs, à des années-lumière de notre réalité à tous les deux. Il me considère sans véritablement me voir, comme s'il se faisait simplement une raison de quelque chose, de nous.

Elliott prend mon visage en coupe et dépose un petit baiser sur mes lèvres.

— Ce n'est pas moi qui vous abandonnerai, me promet-il.

Son ton définitif devrait me rassurer, mais j'ai l'impression que quelque chose ne va pas. Insinue-t-il par là que je suis celle qui partirait ?

CHAPITRE 30

Les jours passés à travailler dans mon studio avec Elliott sont mes moments préférés de la semaine. Je ne crois pas que toutes les sorties du monde supplanteront un jour le plaisir d'être seule avec lui. D'autant plus maintenant que je ne cherche plus à combler le silence entre nous, de peur que ma seule présence ne lui suffise pas.

Il m'arrive de l'observer sans rien dire de longues minutes durant. Lorsqu'il enfile sa tenue de responsable d'agence, une concentration digne, presque religieuse, émane de lui, un peu comme s'il portait le monde sur ses épaules. Dans ces moments-là, je peux presque voir les rouages de ses réflexions se mettre en route. Mais aujourd'hui, alors qu'il se tient le front dans les mains, accoudé à la table de mon salon, je le sens plus agité que d'ordinaire.

Je jette un œil à la fenêtre. Dehors, le ciel gris promet une pluie glaciale, loin des chutes de neige habituelles de la saison.

— Quelqu'un doit avoir un sacré cafard, là-haut. Un peu comme le vôtre, peut-être ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? soupire Elliott en relevant la tête.

— Il y a des croyances du genre, vous savez. Comme quoi certaines divinités provoquent des déluges lorsqu'elles sont tristes ou en colère.

— Voilà qui est complètement idiot.

J'ai fini par comprendre que ce ton catégorique est un moyen pour lui de me décourager. Son visage s'assombrit encore, à l'image des nuages qui s'accumulent au-dessus des toits de Paris.

Décidée à lui tirer les vers du nez, je balance le premier jet du roman de Gaël à côté de moi. Abie, de son vrai prénom Abigaëlle, que je soupçonne être un mélange de notre trio légendaire, vient de claquer la porte de chez elle après un violent désaccord avec ses parents. Comprenez-la bien : ils refusent de lui payer son nouveau piercing à la langue, quoi !

— Quelque chose vous perturbe ? lui demandé-je. C'est la discussion que nous avons eue à Noël qui vous travaille ? Je sais que nous nous sommes promis de ne pas nous mettre la pression, alors parlez-moi, vous avez le droit d'avoir changé d'avis, même en trois jours.

— Mes préoccupations n’ont rien à voir avec vous, me rassure-t-il. Elles concernent les agences et cet homme qui a frappé Éléonore... J’ai l’impression qu’un détail m’échappe dans toute cette histoire.

— Il y a un problème avec la plainte ?

— Nous l’avons retirée. Quand nous nous sommes rendus au commissariat, nous avons décidé qu’il valait mieux demander réparation pour les préjudices portés à l’entreprise, car Éléonore ne souhaitait pas entamer des procédures administratives pénibles après son agression. Mais nous avons remarqué que le dossier avançait dans une direction étrange. Les autorités semblaient davantage intéressées par les raisons qui ont poussé cet homme à frapper Éléonore que par les conséquences de son acte, comme si... elles attendaient un événement de cette nature pour creuser dans nos activités.

— Ce n’est pas étonnant, au vu de votre réputation, hésité-je.

Elliott balaie ma remarque d’un mouvement de main.

— Même en tenant compte des affaires déjà en cours, la procédure va beaucoup trop vite. Et puis... Éléonore a noté une recrudescence de visites qui n’ont rien à voir avec l’agence ces derniers temps. Des partenaires ou des proches qui ont découvert l’inscription de certains membres, par exemple, alors même que ces membres jurent ne pas les avoir mis au courant. Je commence à me demander si le retour de Désiré n’y est pas pour quelque chose...

Je fronce les sourcils. Désiré n’a-t-il pas des parts dans cette société ? Quel intérêt aurait-il à leur causer du tort ? Comprenant mes doutes, Elliott baisse les yeux sur ses paumes ouvertes.

— Je sais bien que l’idée peut paraître idiote, lâche-t-il dans un souffle. Mais... il a des raisons de m’en vouloir. De bonnes raisons, si je ne me trompe pas sur la nature de ses sentiments.

— De ses sentiments à l’égard de quoi ? Ou de qui ?

— À l’égard d’Aimée.

Je papillonne des paupières, stupéfaite. Désiré, mettre en péril le business qu’il partage avec son frère pour une femme, de surcroît l’ex-petite amie d’Elliott ? Je peine à y croire. Ils ont beau se disputer comme des gamins, le peu de fois où je l’ai rencontré, Désiré m’a semblé bien trop mature et réfléchi pour faire un coup pareil.

Elliott devine que je ne donne aucun crédit à son hypothèse. Il se lève et commence à tourner en rond dans la pièce.

OK, là, il me cache quelque chose.

— Elliott, vous ne me dites pas tout.

— Écoutez, lance-t-il en s'arrêtant, vous devez comprendre que mon différend avec Aimée n'a pas été facile à gérer, même pour Désiré. Ils étaient aussi proches qu'un frère et une sœur lorsque nous avons découvert sa trahison. Il a réussi à passer au-dessus de tout cela, mais ce n'était pas mon cas, du moins jusqu'à vous. Seulement... Ce que j'ai fait pour la blesser en retour... pendant toutes ces années... c'était très cruel de ma part. Alors il se peut qu'il ait envie de la venger, d'une manière ou d'une autre. Y compris si cela signifie anéantir sa propre carrière pour m'atteindre.

Ses grands yeux affolés se plantent dans les miens. Il a peur, comme à chaque fois qu'il me parle de cette vieille relation avec Aimée. Est-ce qu'il pense que je changerai d'avis sur lui en apprenant la vérité ? Que je ne le verrai plus de la même façon que je le vois maintenant ?

J'attrape sa main quand il passe près de ma chaise et l'oblige à se rasseoir.

— Et si vous m'expliquiez enfin ce qui s'est passé ? lui demandé-je calmement.

Elliott me lance un regard de détresse.

— Je ne vous jugerai pas, continué-je d'une voix rassurante, mais ferme. La trahison est une douleur que je connais. Le jour où François me l'a apprise, j'en ai voulu à la Terre entière. J'ai même écrit des insultes sur ses caleçons et détruit sa console idiote, alors quoi que vous ayez pu faire, ce ne sera jamais pire !

Un sourire amusé apparaît sur ses lèvres alors qu'il se frotte le visage. Quand il m'observe à travers ses doigts en éventail et comprend que je suis sérieuse, il soupire.

— Très bien.

Elliott se recule contre le dossier de sa chaise. Il analyse désormais le mur d'en face avec un air songeur.

— Aimée a été... Comment l'exprimer convenablement... Elle a représenté durant des années le centre de mon univers.

Il me jette un coup d'œil hésitant. Je l'encourage à poursuivre avec un hochement de tête.

— Elle m'offrait tout ce que j'avais uniquement connu à travers un écran. J'ai passé ma vie à m'intéresser aux sentiments de parfaits inconnus sans

les avoir jamais éprouvés, jusqu'à ce qu'elle arrive et me transforme en un pantin dont elle disposait à sa guise. J'étais heureux, à l'époque. Mais j'ignorais alors que ce bonheur était le résultat provisoire d'un calcul infiniment plus complexe.

— Elle vous manipulait ?

Elliott contemple le vide, les épaules voutées.

— Oui. Je n'étais qu'une étape nécessaire à ses aspirations véritables.

Le silence retombe. Chaque fois qu'il me répond ainsi, de cette manière résignée et équivoque, je devine qu'Elliott me croit incapable de saisir l'ampleur de cette souffrance ancienne dont les traces imprègnent profondément son esprit et son âme.

— Vous ne m'expliquez pas, Elliott. Pas vraiment.

— Je sais, souffle-t-il. Mais...

— Mais quoi ? le coupé-je avec tendresse. Je vous ai donné ma confiance. Depuis quelques jours, vous savez tout de moi et de mes doutes. Je peux attendre que vous vous sentiez prêt, c'est vrai, mais nous nous sommes mis d'accord pour ne pas ruminer ce qui nous fait du mal. Pour l'instant, je suis la seule à avoir respecté cette règle.

Moi qui l'ai toujours connu d'un calme à toute épreuve, je m'étonne de le voir perdre pied. Je redoute qu'à défaut de pouvoir détourner la conversation comme il le fait toujours, il décide de partir, alors je resserre l'étreinte de ma main sur la sienne.

— De quoi pouvez-vous bien avoir peur ?

— J'ai peur que vous ne me croyiez pas ! s'écrie-t-il en se relevant d'un coup.

Son changement d'humeur me cloue sur ma chaise. Très vite, la colère monte.

— C'est idiot ! répliqué-je. Je vous ai toujours fait confiance malgré nos différences d'opinions ! Vous ne pouvez pas rejeter la faute sur moi en prétendant que ma réaction potentielle vous effraie !

— Ce n'est pas ce que je fais ! lâche-t-il, toujours aussi agité.

Je ne sais même pas pourquoi nous nous disputons. Avec Elliott, j'ai souvent l'impression de m'énerver sur des sujets qui m'échappent. Refusant de rentrer une nouvelle fois dans ce jeu, je le laisse souffler en parcourant la pièce de long en large. Il lui faut encore une bonne minute avant de s'avouer vaincu.

— Bon. Vous avez gagné. Je vais chercher une bouteille de vin, déclare-t-il, le ton grave.

— Pourquoi ? C'est si sérieux que vous préférez vous saouler avant de m'en parler ? plaisanté-je, espérant détendre l'atmosphère.

— Non, c'est pour vous. Il se peut que vous en ayez besoin.

Je ravale mon rire en le regardant disparaître dans le couloir de l'immeuble, soudain plus inquiète. Qu'a-t-il à me dire qui puisse le mettre dans un état pareil ? Et pourquoi suis-je en train d'imaginer les pires scénarios alors qu'il s'agit d'Elliott ?

Un bip étrange, que j'ai si souvent entendu avant qu'il ne s'éclipse pour des affaires urgentes, retentit dans le studio.

J'attrape son téléphone sur la table avec la ferme intention de l'éteindre. Nous sommes beaucoup trop près du but pour que je lui laisse la moindre échappatoire. En touchant l'écran, mon doigt glisse sur la notification. Je me concentre pour comprendre ce que j'ai sous les yeux, maintenant qu'elle a disparu. Elliott voudra sans doute en prendre connaissance après notre discussion.

Mon cœur sursaute avant de s'emballer dans ma poitrine. Ce n'est pas le genre de boîte mail professionnelle sur laquelle je pensais avoir atterri. *C'est quoi ce bordel ?*

Des pas dans le couloir me font comprendre qu'il revient. Elliott passe la porte en parlant, une bouteille à la main. Sa phrase se coupe alors que j'abaisse les paupières pour garder mon calme.

— Charlotte, commence-t-il, perplexe. Qu'est-ce que vous fabriquez avec mon téléphone portable ?

CHAPITRE 31

La surprise a laissé place à une colère sourde. Je serre si fort le téléphone dans ma main que mes phalanges blanchissent. Sur son écran, il y a une carte. J'ignore jusqu'où elle s'étend. Ce dont je suis certaine, c'est que deux points clignotent dessus, et que celui à l'emplacement du studio est le mien.

— Vous me surveillez, sifflé-je entre mes dents.

— Oui.

Elliott se tient près de la porte, les épaules droites, les bras le long des flancs. Le moment de surprise passé, il paraît résolu, presque las. Je me lève pour aller me planter devant lui.

— Qui est le deuxième point sur la localisation ? Qui avez-vous besoin de surveiller en même temps que moi ? continué-je, essayant tant bien que mal de contrôler les trémolos de ma voix.

Son silence est coupable. Une idée folle, impossible même, me traverse l'esprit.

— Je veux faire le test de l'agence.

La réponse d'Elliott me coupe le souffle.

— Je l'ai déjà passé pour vous.

Si la terre pouvait s'ouvrir sous mes pieds, je la laisserais m'engloutir pour ne pas avoir à supporter ce ton froid, dénué de remords. Je lâche le portable et titube. Elliott s'approche pour m'empêcher de tomber à la renverse, mes mains tremblantes le repoussent. Un bras en arrière, je tâtonne dans le vide jusqu'à trouver le dossier du canapé.

Elliott avait une bonne raison de ne pas vouloir m'aimer. J'aurais beau avoir mis toute mon énergie dans notre relation, elle était vouée à l'échec depuis le début. Toute sa vie, il a utilisé des méthodes peu reluisantes pour arriver à ses fins. Pourquoi aurais-je été différente des autres ?

— Ce colis, apporté soi-disant par erreur à ma porte... Qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ?

Elliott admet la vérité sans broncher :

— Rien de très important, des broutilles.

— Notre partenariat, c'était du vent ?

— Je n'ai jamais eu besoin de vous.

J'ai mal. Mal dans ma chair, dans ma tête. Partout.

— Et je suppose que vous n’habitez pas ici en temps normal ? ajouté-je avec un ricanement amer. Que vous possédez, je ne sais pas... Une sorte de résidence luxueuse dans un petit coin de paradis ?

— C’est exact.

— Oh, putain de bordel de merde...

Je m’écroule sur le canapé. Sa franchise a fait exploser mes sentiments en des centaines de confettis. Des confettis qu’Elliott piétinerait après la fête.

C’était évident. Pourquoi voudrait-il d’une boîte comme la mienne dans ses recommandations ? Pourquoi ce gosse de riche s’intéresserait-il à une pauvre nana dans mon genre ? Je n’étais rien de plus qu’un numéro dans la base de données d’Elliott Rhys. Rien de plus qu’une cliente supplémentaire dans son cœur qu’il prenait soin de fermer à double tour.

Il n’a toujours été qu’un imposteur dans tout ce qu’il entreprenait. Une tierce partie, le vulgaire scénariste d’une pièce beaucoup plus vaste. Je me doutais qu’il avait recours à des moyens hasardeux, bien sûr, qu’il gérait son monde comme on place des pièces sur le grand échiquier de l’amour. Mais pas que j’en faisais partie.

Je rejette mes cheveux en arrière et lui lance un regard assassin.

— C’est quoi, l’idée ? craché-je en me relevant. Les membres de l’agence vous paient pour que vous leur arrangiez des coups avec un partenaire potentiel, que celui-ci soit volontairement inscrit ou non dans vos fichiers ?

— Non, enfin...

Il recule comme si j’allais lui sauter à la gorge. Ce que je devrais peut-être faire, d’ailleurs.

— Et ce studio ? C’était vous aussi ? Vous êtes le véritable propriétaire ? (Je me mets à rire, car les nerfs finissent par lâcher.) Comment ai-je pu être aussi idiot ? Un appartement pareil ! En plein Paris ! À ce prix-là ! Vous faites le coup à tout le monde ? Celui du gentil petit voisin qui doit récupérer un putain de colis à la con ? Vous les baisez, aussi ?

— Charlie, non, s’étrangle-t-il. Vous...

— Moi, *quoi* ? répété-je en m’avançant d’un pas menaçant.

— Vous... étiez plus difficile... difficile à atteindre.

Un couteau en pleine poitrine. Pourquoi admet-il ses torts aussi docilement, sans se défendre ? Pourquoi ne cherche-t-il pas à mentir, à réfuter mes hypothèses les plus dingues ?

Son téléphone bipe toujours sur le parquet. Je me sens soudain étouffer dans ce salon trop petit.

— Je... J'ai besoin d'air.

Avec une démarche fébrile, je passe à côté de lui, attrape mon sac et claque la porte derrière moi.

Dans le couloir, je dois me tenir les genoux pour ne pas tomber en avant et retrouver une respiration convenable. Ces quelques secondes de répit me dissuadent de retourner à l'intérieur. Je pourrais obliger Elliott à tout avouer jusqu'au moindre détail, c'est vrai. Le frapper, aussi. J'en tirerai peut-être une forme de soulagement. Mais je ne crois pas avoir la force de confronter cette attitude suffisante qu'il réserve habituellement aux autres.

Je recule jusqu'à sentir la poignée dans mon dos et souffle un bon coup. Alors que mes yeux parcourent l'étage, je réalise à quel point l'appartement d'Elliott est proche du mien. L'espace qui les sépare ne correspond pas à la distance entre les autres portes de l'immeuble. Mon logement semble presque ridicule, rencogné tout au fond de ce long couloir. Comme s'il n'était qu'une extension de celui d'Elliott.

Est-il fou au point d'avoir acheté son propre appartement pour m'en louer une partie ? Quel genre de détails écœurants cache-t-il encore sur notre rencontre ?

En une fraction de seconde, j'ai pris ma décision. Mettre un mur entre nous m'a redonné du courage. Alors, avant que celui-ci ne me quitte, je cours jusqu'à la cage d'escalier.

Je descends à toute allure et percute quelqu'un dans le sas d'entrée. Nathan retient ma chute en m'attrapant le bras.

— Charlotte ! Tu tombes bien ! s'exclame-t-il. Je suis venu te voir pour... Attends, qu'est-ce qui t'arrive ?

Que pourrais-je bien lui dire, avec ma gorge toute sèche et ma voix tremblotante ? Dans une ruade désespérée, je me libère de ses mains et pousse la porte de l'immeuble.

J'ai froid. Mes joues sont brûlantes, mes paupières gonflées par le sel des larmes. Elliott ne tardera pas à comprendre mes intentions – peut-être a-t-il déjà appelé l'agence pour qu'ils me bloquent à l'accueil – et je veux encore agrandir la distance qui nous sépare avant qu'il ne cherche à m'arrêter.

Je rejoins la bouche de métro en quelques secondes. Quand j'atterris sur le quai, le souffle court, Elliott parvient justement en haut des marches. Nos regards se croisent entre le flux de passants à contre-courant. Il crie quelque

chose, mais bientôt, la plainte du transport qui débarque sur les rails recouvre ses mots.

Je me précipite contre une porte, jouant des coudes avec les autres passagers. Des doigts s'enroulent autour de mon poignet et me tirent en arrière.

— Ne me touchez pas ! hurlé-je en me détachant.

Autour de nous, la masse d'inconnus se resserre. Beaucoup surveillent Elliott avec un regard mauvais, sans doute parce qu'ils le prennent pour un dragueur trop collant.

— Je compte bien découvrir jusqu'où vous étiez prêt à aller, dis-je d'une voix ferme. Si vous essayez encore de m'arrêter, j'appelle les flics. C'est clair ?

Les voyageurs s'entassent contre les parois coulissantes du métro qui s'écartent. Je recule jusqu'à me glisser entre eux.

— Vous aviez au moins raison sur un point, Elliott Rhys, articulé-je, le cœur battant à cent à l'heure. Quand on profite de votre faiblesse, ce n'est pas de l'amour.

Et les portes se referment.

Elliott observe mon départ derrière ses lunettes recouvertes de buée. Lorsqu'il disparaît à l'angle du tunnel, je m'appuie contre la vitre crasseuse, une main sur mes lèvres humides. Le bringuebatement du transport me donne envie de vomir. Toutes mes émotions me remontent en un nœud de douleur inextricable, que j'aimerais recracher pour ne plus souffrir.

Elliott ne m'a jamais tourné autour que pour mieux me contrôler. Pour connaître mes goûts, mes préférences, pour faire de moi une énième marionnette de son algorithme.

Je ressors de la rame poussée par la colère. Dans la rue, je marche, cours et me cogne aux promeneurs trop nombreux. On me repousse, on m'insulte. Moi, je ne vois que l'agence au bout du marathon.

Quand j'accède enfin au hall, je suis pliée en deux par un point de côté. Éléonore me coupe la route devant l'ascenseur.

— Charlie ! Arrête-toi !

Un salarié l'accompagne. Incapable d'aligner la moindre phrase, je me contente de la supplier en silence. D'un simple coup d'œil, je sais qu'elle a compris.

— Non, dit-elle alors que je les dépasse pour monter. C'est bon. Je me suis trompée de personne.

Dans le bureau d'Elliott, je laisse tomber mon sac au sol, me précipite sur le fauteuil dactylo et allume le poste. Un mot de passe. Forcément. J'essaie quelques combinaisons idiotes. Quitte à ce qu'il me retrouve avant que je déniche quoi que ce soit d'embarrassant, je préfère encore bloquer son ordinateur pour l'emmerder.

Rien. Je balance le clavier dans un cri rageur et me tourne vers la grosse armoire où sont rangés ses cas les plus épineux. Je suis en train de renverser toutes les piles de dossiers au moment où Elliott entre en trombe dans la pièce.

— Ah ! Parfait ! hurlé-je en continuant ma fouille. Vous allez pouvoir me donner mon dossier. Il doit être rangé par ici, non ? Pour devoir coucher avec moi, je suis *forcément* dans un dossier sensible !

Elliott contourne le meuble, mais je l'empêche d'approcher en balançant un énorme classeur dans sa direction.

— NE ME TOUCHEZ PAS ! répété-je en le menaçant d'un index tremblant. Si vous me touchez rien qu'une fois, je vous jure que...

— Je ne vous toucherai pas, d'accord ? Je n'ai aucune intention de vous toucher.

Je lâche ce que j'ai en main dans un bruit sourd. Elliott ne devrait pas être aussi calme. Il devrait être bouleversé à l'idée de me perdre, il devrait se confondre en excuses, me supplier de le reprendre...

Mais non.

Il tourne simplement en rond, les doigts fourrageant dans son buisson de cheveux cuivrés, les lunettes un peu tordues sur son nez aquilin. À la différence des autres, Elliott a toujours eu le don de me briser le cœur par le silence. Et je me déteste, oh ! je me déteste de le trouver beau dans une situation pareille.

— Pourquoi ? Pourquoi avoir été jusqu'à passer un contrat avec moi ? Pourquoi m'avoir aidée ?

— Votre rupture vous avait rendue malheureuse. Vous deviez être de nouveau épanouie avant de vous ouvrir à l'amour.

Sa réponse me donne la nausée.

— Alors ? sangloté-je. C'est qui, mon âme sœur ? À qui aviez-vous prévu de me refourguer, après m'avoir sautée deux ou trois fois de plus ?

Elliott arrête enfin de s'agiter et fronce les sourcils.

— Je n'ai pas eu la prétention de jouer avec vous, Charlotte. Nous avons été attirés l'un par l'autre.

— Pas la prétention de jouer avec moi ? Lorsque nous nous sommes rencontrés, j'ai refusé de passer le test ! m'écrié-je. De quel droit m'avez-vous incluse dans vos fichiers ?

Il me sert le même rire cruel qu'il a jeté à Aimée au pied des appartements.

— Rappelez-vous dans quel état vous étiez après François !

— Là, vous allez trop loin.

Sa cruauté me coupe l'envie d'en apprendre davantage. Vidée de mes forces, je me dirige vers la sortie. Une main puissante me saisit le bras.

— Charlie, attendez...

Il me tourne le dos, mais ses doigts me retiennent. Sous la peau transparente de son cou, l'épais réseau de veines bleues s'est remis à taper.

— C'est une villa sur la côte méditerranéenne, prononce-t-il d'une voix sourde.

— Quoi ?

— La résidence luxueuse dont vous parliez. C'est une villa. En Espagne. Tout à l'heure, vous avez dit que vous souhaitiez me comprendre. Alors, allons-y. Partons, rien que tous les deux, loin de tout ça, et je vous dirai tout.

— Eh bien, c'est fini. Je n'en ai plus envie.

Je m'arrache de lui, de notre histoire, et en prenant cette décision, c'est comme si je m'enfonçais un pieu dans le cœur. En ressortant de l'agence, il me faut rassembler tout mon courage pour ne pas aller m'effondrer dans les bras d'Éléonore. Dehors, le vent me cingle les joues et me fait chanceler. Sans vraiment le réaliser, j'ai déjà cherché Gaël dans mon répertoire et perché le téléphone à mon oreille.

— Charlie ? s'étonne-t-il en attendant que je parle. Tu as un problème ? Tu ne te sens pas bien ? On dirait que tu respires bizarrement...

— Je ne sais pas, Gaël. Je... Je crois qu'il faut que tu viennes... S'il te plaît...

Une demi-heure plus tard, nous nous sommes rejoints au studio. À l'extérieur, l'orage a éclaté. Le bruit du tonnerre filtre à travers la persienne mal refermée, qui claque contre le crochet en ferraille au rythme du vent et marque la mesure de ma propre détresse.

Debout au milieu de la pièce, je regarde Gaël s'affairer en dictant ses instructions.

— Tu vas habiter chez nous pour le moment, dit-il en fouillant dans ma commode pour jeter des affaires dans une petite valise. Tu dois t'éloigner de lui, d'accord ? Tu fêteras le Jour de l'An avec nous. Demain, tu préviendras tes clients que tu prends quelques jours de repos.

Il referme la valise.

— Voilà, prononce-t-il en bouclant un sac de sport avec mon ordinateur et une trousse de toilette. On peut y aller ? Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Je... Non... Je n'ai pas...

Mes jambes finissent par céder. J'explose. J'explose, et la souffrance est si forte que je me frappe la poitrine en espérant la faire sortir. Recroquevillée sur moi-même, aveuglée par les larmes, je ne suis plus qu'une boule de chagrin qui demande à s'épancher.

Je repense à Elliott et à ses rires maladroits. À sa façon timide de me caresser, d'exprimer ses sentiments. Tout ce que nous avons partagé, depuis le début, n'était qu'un immense mensonge.

Les bras enroulés autour de mes épaules, Gaël m'embrasse les cheveux, essaie de me bercer. Mais je ne songe qu'à Elliott, ou du moins à celui que je pensais être Elliott.

Et la douleur grossit, grossit au point de m'étouffer.

Parce que c'est différent, cette fois. Ça n'a plus rien à voir avec le reste, avec les autres.

Parce que moi, Elliott, je l'aimais déjà.

PARTIE III : ANTÉROS

La nuit avait une épaisseur d'encre. Il observait la pluie qui fouettait les carreaux de la fenêtre en se demandant si le ciel n'avait pas décidé d'adopter son humeur, comme le lui avait si bien suggéré une Parisienne au tempérament de feu. Car cela arrivait, parfois, lorsque la colère ou un profond chagrin gagnait l'un des leurs. Ce soir-là, le tonnerre grondait à en faire vibrer les immeubles de la ville et il était certain que personne au monde, pas même là-haut, ne pouvait se sentir aussi misérable que lui.

Elliott serra sa chemise au niveau de son cœur, là où une douleur ancienne se ravivait. Les premiers jours, il avait érigé entre Charlotte Nantem et lui des murs d'indifférence imprenables. Pour ne pas céder à ces émotions qu'il distribuait aux autres comme des petits pains, mais qui, si elles lui étaient adressées, finissaient inévitablement par le détruire. Sauf que Charlie parvenait toujours à grimper au-dessus de l'enceinte. Alors Elliott, malgré l'interdit qu'elle représentait, avait bien dû lui ouvrir ses bras pour l'empêcher de se blesser à l'atterrissage.

Il se retourna dans un soupir. Les classeurs et les feuilles volantes recouvraient le sol du bureau. Face au poste éteint, une tasse de thé désormais froide, qu'Éléonore avait tenu à lui préparer avant de rentrer chez elle.

Il se força à en boire une gorgée. En plus d'avoir rassemblé une couche de résidus immobiles à sa surface, le breuvage se révéla inhabituellement fade. En fait, depuis que Charlie avait refusé de l'écouter, l'univers entier perdait de sa saveur.

Quelqu'un toqua à la porte. Lorsqu'il leva la tête, Elliott fut étonné de voir Désiré entrer dans la pièce.

— Eh ben ! lâcha son frère dans un sifflement impressionné. Je suppose qu'un de tes clients a découvert le pot aux roses !

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Elliott se méfiait en permanence de l'intérêt que Désiré lui portait. Il savait que son frère guettait le moindre de ses échecs avec l'avidité d'une hyène devant un lion mourant.

— Je suis passé prendre quelques dossiers, lui répondit-il avec un vague mouvement de la main. Mais on dirait que j'ai mal choisi mon moment,

hein, Éros ?

Elliott tiqua. Un léger rictus déformait les lèvres de Désiré ; il était désormais clair que sa présence ici n'était pas le fait d'un heureux hasard.

— Ne m'appelle pas ainsi, gronda-t-il.

— Tu préférerais Cupidon ? Ou le dieu de l'amour ? Il s'agit à peu près des seuls noms qu'ils te donnent ici b...

Désiré n'eut pas le temps de poursuivre sa tirade. En une fraction de seconde, Elliott avait puisé cette énergie salvatrice, gardée profondément endormie dans ses veines au cours des décennies, et foncé sur lui pour l'acculer contre le mur.

— J'étais perplexe quand tu m'as proposé ton aide, lors de ton passage à Paris, déclara-t-il, appuyant son avant-bras sur le cou tendu du brun. Pourquoi es-tu revenu ? (Il resserra un peu l'étreinte.) Et pourquoi avec Aimée ?

La figure rouge et le souffle court, une main retenant Elliott de l'étouffer complètement, Désiré leva les yeux sur les deux excroissances qui se déployaient dans son dos. À contrejour, entourées par le halo jaunâtre du plafonnier, elles prenaient une teinte anthracite et menaçante.

Il éclata d'un rire franc.

— Je constate que tu n'as rien perdu de ta superbe, dit-il. Voilà qui te rendra les choses plus faciles pour repartir !

— Quoi ?

Désiré profita de sa seconde d'inattention pour le repousser. Les ailes d'Elliott se résorbèrent avec un bruissement sec.

— Tu as raison, avoua Désiré, plus calme. Je ne t'ai pas rejoint par charité, mais pour te convaincre de libérer Aimée, ce que tu as fait, et de rentrer, ce que tu vas faire. Notre travail est terminé, Elliott.

— Le travail dont tu parles ne peut pas avoir de terme.

— Oh si, il le peut. D'ailleurs, il a atteint ce terme depuis de bonnes centaines d'années déjà, d'après notre mère.

Elliott se garda de répondre. Même si ce n'était pas la première fois que Désiré lui suggérerait d'abandonner, l'évocation d'Aphrodite l'incitait à la prudence.

— Le principe des âmes sœurs n'existe plus. Notre âge d'or est révolu, car les Hommes se sont émancipés de leurs vieilles croyances.

Malgré l'expression tranquille qu'il s'obligeait à laisser paraître, la sueur perlait sur la nuque d'Elliott, roulant sous le tissu de sa chemise que ses

ailles avaient en partie déchirée, glaçant sa colonne vertébrale et ses reins. Désiré prenait une voix diminuée, mais il le soupçonnait de ne s'expliquer lentement que pour mieux savourer sa stupeur.

— Tu essaies de me détourner de notre mission, murmura Elliott, les lèvres pincées.

— Il n'y a plus de mission, contesta Désiré. Ouvre un peu les yeux et regarde autour de toi. Nos anciennes méthodes ne fonctionnent plus, et la technologie humaine ne nous aide pas à retrouver cette force d'antan. Ose me dire que nos « clients » ne se montrent pas plus récalcitrants qu'autrefois.

— Les Hommes ont toujours été récalcitrants, c'est dans leur nature.

— Tu te mens à toi-même. À une époque, il nous suffisait de sortir un arc pour les unir. Aujourd'hui, nous devons imaginer des algorithmes de plus en plus complexes pour les faire seulement se rencontrer. Nous n'avons une réelle influence sur eux que s'ils croient profondément en nous, ce qui n'est plus le cas depuis des siècles. Fais-toi une raison : les êtres humains sont libres de décider eux-mêmes. L'amour, ils le créent aujourd'hui de toutes pièces.

Elliott ferma les yeux. Il savait que la disgrâce les menaçait tous, bien sûr, mais il ne s'attendait pas à rejoindre le camp des oubliés maintenant, lui qui réinventait sans cesse ses pratiques et parvenait toujours à repousser l'échéance. L'idée de rentrer sur l'Olympe pour noyer l'inutilité de son existence dans les plaisirs en attendant un retour en force incertain, comme tous les autres dieux en déclin avant lui, le rebutait. Et plus que tout, si les êtres humains étaient effectivement devenus maîtres de leurs choix, alors il venait peut-être de se tirer une balle dans le pied en laissant partir Charlie, et cette simple pensée lui était insupportable.

Désiré, qui mesurait sa réaction jusque-là en silence, fronça les sourcils.

— Ne me dis pas que...

Il baissa la tête sur les dossiers éparpillés au sol avant de revenir à lui. Elliott se força à soutenir son regard pour ne pas trahir sa détresse grandissante.

— C'est Charlie, souffla tout de même son frère.

Elliott contracta les muscles de sa mâchoire en voyant qu'il retenait un sourire. Il jubilait, même, car n'importe quel retour de bâton n'aurait jamais égalé l'ironie de la situation dans laquelle il s'était enfoncé.

— Je comprends ta frustration, soupira Désiré, feignant de compatir. Tu vois, Éros, si tu avais vraiment voulu l'aimer, tu aurais pu. Mais combien de fois dois-je te répéter que nous ne sommes plus les arbitres de ce monde pour que tu l'acceptes enfin ?

Il posa une main lourde sur son épaule, comme pour lui manifester sa pitié. Sa pupille brillait d'excitation.

— C'est bête, ajouta-t-il. Si tu m'avais écouté, tu n'en serais pas là aujourd'hui, et Charlie n'aurait pas eu à souffrir de tes manigances.

C'en était trop pour Elliott. Dans un cri de rage, il balança son poing sur le visage de Désiré, qui se détacha en grondant. Ses narines, pleines de sang, gouttaient sur le parquet.

— Ne te trompe pas de cible, tu ne peux t'en vouloir qu'à toi-même, cracha son frère. Notre mère nous laisse un sauf-conduit, juste de quoi régler les derniers cas que tu estimeras dépendants de notre jugement. Ensuite, notre autorisation de séjour sur Terre prendra fin. Ah, et au fait...

Désiré ouvrit une paume dans laquelle apparut une flèche de plomb terne et usée, qu'il laissa tomber à ses pieds. Elliott n'eut aucun mal à la reconnaître.

— Elle pourra t'aider à rentrer sans regret. Tu l'as déjà utilisée pour Aimée, je me trompe ? Ce ne sera sans doute pas plus difficile avec cette humaine.

Lorsque Désiré sortit du bureau, Elliott s'autorisa enfin à sangloter. Les jambes tremblantes, il s'effondra à genoux et tendit les mains pour saisir la flèche.

Elliott avait volontairement poussé Charlie à disparaître de son existence, et il lui restait maintenant l'éternité pour le regretter.

CHAPITRE 32

Je tends le cou pour essayer d'apercevoir la combinaison verte de Gaël. Il est bientôt midi et le chalet restaurant devant lequel j'ai planté mes skis se remplit progressivement. Je suis assise sur une chaise en plastique, les jambes tendues entre les barreaux du parapet. Le soleil qui pénètre sous les épaisses couches de protection UV laisse une impression de crasse sur mon visage.

— Tu n'as pas profité longtemps, dis-moi !

David est le premier à me rejoindre. Il monte les marches, tout essoufflé, les joues rosies derrière sa barbe de trois jours et ses grosses bottes de montagne encroûtées de neige.

— Je me suis ramassée une bonne vingtaine de fois, ça me suffit largement pour une reprise.

— C'est parce que tu as la tête ailleurs, déclare-t-il en ramenant une chaise à côté de la mienne. Il doit y avoir une bonne raison pour que Gaël t'ait traînée ici. S'il s'agit de François... ou même de cet Elliott, d'ailleurs...

Ah. C'est vrai. Il y a quelques mois, j'en étais encore à déprimer au sujet de François. Je me demande si David me trouverait idiote de pleurer maintenant pour un type avec qui je ne suis sortie que trois semaines.

— Je vous rembourserai, lâché-je simplement, le ton un peu rauque.

— Je suppose qu'on n'a pas le droit de refuser ?

— Tu supposes bien.

L'argent n'a jamais été un problème pour les proches de Gaël, qui se comportent avec moi comme avec un membre à part entière du groupe. Ils avaient réservé le chalet dans lequel nous logeons bien avant que je n'y sois invitée. Mais Gaël en fait déjà suffisamment. Chaque fois que ma vie part à vau-l'eau, il est la seule personne capable de me remettre sur pied, de me rappeler que le véritable bonheur va bien au-delà de l'échec et des hommes. Alors, même s'ils ont la décence de ne pas exprimer leurs craintes sur le déséquilibre de notre relation, je refuse que sa famille me prenne pour ce genre d'amie qui reçoit plus qu'elle ne donne.

Mon attention fausse compagnie à David, glisse le long des câbles de la remontée mécanique, s'éloigne bien haut jusqu'à redescendre avec les

silhouettes zigzagantes de la pente. Plus les skieurs investissent l'établissement et plus je désespère de manger. L'appétit, conjugué au lever matinal imposé par la famille Marchal, a rendu l'apprivoisement des pistes moins amusant que d'habitude.

À force d'attente, je me mets à taper du pied dans des canettes imaginaires.

— C'est trop tôt pour l'insulter en se bourrant la gueule ? suggère David.

— Si tu paies ta tournée, je me laisserai peut-être tenter, plaisanté-je avec un sourire doux-amer.

Encore une pause. J'hésite à remplacer ma sieste de cet après-midi par une séance de sauna.

— Écoute, Charlie, j'ignore ce que tu traverses, mais si tu veux en discuter...

— Ne t'oblige pas à faire ça, le coupé-je en l'entendant chercher ses mots. Je vais bien.

David n'a rien du conseiller idéal en amour. Il a divorcé trois fois depuis sa première union et je ne suis pas certaine que le choix du concubinage sauve son quatrième ménage. Même si elle excelle dans le sauvetage des apparences, Laetitia ne semble pas disposée à supporter ses manières de gosse éternellement. Et puis je n'ai pas envie de gâcher le plaisir de ses vacances. Inutile de lui apprendre que, depuis quelques jours, je traîne mon cœur comme un poids accroché à la cheville.

— Ah ! Les voilà !

Je me lève en faisant de grands gestes avec mes bras. Les autres se sont regroupés en bas et nous cherchent des yeux.

J'ai opté pour le sauna. Avec un bain de vapeur plutôt qu'une sieste en pleine journée, je garde l'espoir de mieux dormir cette nuit.

Nous avons mangé tous les quinze – pour les Marchal, la montagne est un peu l'équivalent des réunions de famille annuelles –, puis nous nous sommes séparés en groupes afin que chacun trouve son compte dans les activités du jour. J'ai raccompagné au chalet deux nièces de Gaël qui voulaient autant se la couler douce que moi après le calvaire du voyage.

Alice, la grande perruche rousse de dix-sept ans, mène son petit monde à la baguette. Avec Jennie, son admiratrice de trois ans sa cadette, elle m'a vite convaincue de transformer notre quart d'heure sauna en après-midi jacuzzi.

Notre chalet surplombe toute la station. S'il ne gelait pas dehors, on pourrait confondre sa terrasse avec celle d'une résidence secondaire en bord de plage. Nous avons même droit à une piscine chauffée et sa ribambelle de transats, que je me garderais bien d'utiliser sous moins trois degrés.

Nous sommes sorties en maillot dans le froid glacial. Les filles ont couru jusqu'au bain nordique en criant comme des oies et Alice a entrepris de nous raconter ses mésaventures amoureuses en détail. Jennie buvait ses paroles avec des yeux rêveurs. Quand elles m'ont demandé si, moi aussi, j'avais un petit ami, je me suis contentée de vérifier ma messagerie de téléphone en dodelinant de la tête.

Aucun SMS. Pas d'excuses, rien.

Passé le moment des cris et des larmes, je me sens étrangement vide. Lorsque Gaël m'a ramenée chez lui le soir de la découverte, j'ai pleuré jusqu'à m'effondrer de fatigue. Je suis parvenue à tenir toute la soirée du Nouvel An chez ses grands-parents en allant sangloter dans les toilettes entre la dinde farcie et le dessert, puis le mois de janvier s'est écoulé sans que je ne reçoive aucune nouvelle d'Elliott.

Depuis, j'ai cessé de penser à lui nuit et jour. Mais la douleur est toujours aussi forte quand quelque chose – une parole, sinon un geste de rien du tout – me ramène aux caresses et aux rires que nous avons partagés.

Et le plus souvent, je me déteste de pleurer pour cet homme dur, indifférent, que je ne connaissais qu'à travers le prisme de ses mensonges.

Gaël revient nous chercher un peu après que nous avons migré devant l'écran plat du salon. Le claquement de la porte d'entrée coupe Alice et Jennie dans leur débat sur l'émission de télé-réalité qu'elles regardent en buvant leur chocolat chaud. Merde. J'étais à deux doigts de découvrir qui de Jack ou d'Arthur a réussi à conquérir le cœur de Louison dans la saison précédente.

— On va visiter un peu la station avec tout le monde, dit-il en passant une main dans ses cheveux engraisés par la sueur. Vous êtes de la partie ?

Les filles se mettent à râler. En fait, je suis la seule à avoir le choix. J'enfile une parka et nous partons derrière les plaintes d'un duo d'adolescentes qui trouvent que franchement, les promenades, ça craint un max.

Les autres nous attendent au pied du chalet pour descendre la rue des restaurants. Le trottoir est serré et, de temps en temps, quelqu'un trébuche

sur une pierre mal fichue. Alors que nous fermons la marche, Gaël ralentit le pas à côté de moi. Bientôt, je n'entends plus la voix forte de David en train de diriger sa petite troupe.

— Alors ? me questionne-t-il.

— Alors quoi ?

— Comment tu te sens ?

Je hausse les épaules.

— Être ici avec toi me fait du bien. Merci, vraiment.

Les valeurs de Maddie ne s'accordent pas du tout avec les voyages à la montagne. Le simple fait de grimper dans le 4x4 bien polluant de David la flinguerait. Gaël, plus modéré dans son engagement, n'a jamais pu se résoudre à manquer ces semaines de plaisir à la neige.

Il souffle un panache de vapeur en plongeant les mains dans ses poches de veste. Les lumières des premiers commerces me piquent les yeux.

— Elliott Rhys est un personnage étonnant, lâche-t-il au terme d'une courte hésitation. Je t'accorde aussi qu'il ne paraissait pas se préoccuper de grand-chose, son agence mise à part. Et toi.

— Essayer de me remonter le moral avec ce genre de phrases toutes faites ne te ressemble vraiment pas, me moqué-je.

Je sais désormais pourquoi l'agence passait toujours avant notre relation. Je n'étais utile à Elliott que pour le travail, même si, de toute évidence, il n'avait aucun intérêt à me faire rencontrer quelqu'un sans être payé. Au départ, cette pensée m'a amenée à la conclusion que j'étais ce quelqu'un. Le quelqu'un d'une autre personne, d'un client vers lequel il espérait me guider, et ce même si je n'étais pas officiellement inscrite dans leur base de données. Mais il n'a jamais confirmé cette hypothèse. Et qui serait assez fou pour vouloir d'un service qui piétine le consentement de sa future partenaire ?

— Quand tu nous l'as présenté à Noël, il n'avait d'yeux que pour toi, insiste Gaël.

Et pour son téléphone.

— Ça ne change rien au fait qu'il s'est servi de moi, d'une manière ou d'une autre.

— C'est vrai, me concède-t-il. Mais même s'il t'a approchée pour les besoins de son entreprise, tu ne penses pas que la situation avait évolué et qu'il tenait réellement à toi ? Et si tu allais lui parler à ton retour ? Je ne te

conseille pas de lui pardonner, mais tu pourras sûrement passer à autre chose plus facilement une fois que tu auras le fin mot de cette histoire.

Je grommèle dans mon écharpe. Si Gaël est au courant que ma rencontre avec Elliott n'avait rien de fortuite, il ne sait ni pour mon inscription forcée dans leurs fichiers ni pour l'application de traçage. Je me suis longtemps demandé pourquoi je cherchais à protéger Elliott de son jugement, puis j'ai réalisé que mon attitude témoignait plutôt d'une forme de honte – celle de m'être fait berner en beauté.

Elliott m'a presque suppliée d'entendre ses explications, ce soir-là, mais j'étais alors beaucoup trop assommée par mes découvertes. Maintenant, je commence à regretter que la discussion ne se soit pas terminée d'une meilleure façon – une façon qui m'aurait au moins permis de connaître ses motifs et d'avancer.

Alors que je rumine les événements en maudissant Gaël d'avoir toujours raison, il me pousse avec son coude pour obtenir une vraie réponse. Je m'apprête à la lui fournir quand une voix masculine crie mon nom depuis le trottoir d'en face.

— Charlotte ! Mais oui, c'est bien toi !

— Nathan ? balbutié-je en le reconnaissant de l'autre côté de la route. Qu'est-ce que tu fiches ici ? Je croyais que tu tenais les bureaux pendant tout le mois de février ?

Nathan trébuche sur une congère ramenée contre le caniveau en nous rejoignant, empêtré dans un manteau quinze fois trop grand pour lui. Il reconnaît Gaël, qui me rend régulièrement visite à L'Office, et le salue en lui serrant la main à travers un gant usé.

— Désiré s'en occupe pour cette semaine, lâche-t-il en reprenant son souffle.

— Il n'est pas censé retourner à San Francisco ?

— Si, mais il m'a dit que La Compagnie de l'Arc allait connaître de gros changements dans les prochains jours, ce qui le contraint à rester sur place pour faire le point avec l'agence parisienne. Comme il en profite aussi pour gérer quelques affaires à L'Office, il m'a demandé de poser des congés et m'a généreusement offert les vacances qu'il comptait prendre ici avant de retourner à San Francisco.

Gaël et moi échangeons un regard méfiant. Dans ses yeux, je lis qu'il trouve l'explication de Nathan aussi bancal que moi. Combien de chances y avait-il pour que nous nous retrouvions ici la même semaine ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 33

— Je prendrai un thé à la menthe et toi ? me questionne Nathan, une main sur le comptoir.

— Un chocolat, s'il vous plaît.

J'insiste pour payer ma part malgré ses protestations. J'ai accepté de sortir en sa compagnie le troisième jour de la semaine, pour lequel David n'avait rien prévu. Laisser Alice et Jennie en pleine crise de tanorexie, toutes les deux étendues sur l'eau chaude de la piscine comme de grosses étoiles de mer, n'a pas été une décision difficile à prendre.

Nous nous installons dans un coin pourvu de banquettes rouges et de fauteuils rembourrés. En début d'après-midi, la plupart des résidents de la station se sont jetés à l'assaut des pistes enneigées et boudent les cafés, qui peuvent savourer cette légère brise d'accalmie le temps de quelques heures.

— Comment se passent tes vacances ? m'interroge Nathan.

Une serveuse vient déposer nos boissons fumantes. J'attrape un caramel sur la petite assiette qui les accompagne.

— Plutôt bien. J'ai l'habitude de la montagne, même si je me casse toujours autant la figure.

Nathan sourit avec amusement avant de goûter son thé. Mes yeux glissent partout sauf sur lui, comme si je voulais à tout prix éviter qu'il devine l'embarras manifeste dans lequel cette situation me place.

L'établissement se trouve dans un joli bâtiment avec des étages en encorbellement. À l'intérieur, les murs et le sol ont été recouverts de plancher, les meubles retapés pour donner un rendu de vieille cabane chaleureuse. Lorsque j'ai fini d'admirer les alentours et retourne à Nathan, il me lance un regard anxieux par-dessus sa tasse. Sa jambe qui sautille contre le rebord de la table fait vibrer le plateau en aluminium et sa coupelle de sucres.

— Tu souhaites me demander quelque chose ?

— Tu as rompu avec Elliott ?

Je bafouille une réponse confuse, beaucoup trop surprise pour trouver les mots justes. Nathan soupire en se frottant la nuque.

— Désolé, c'était idiot de ma part, lâche-t-il.

— Qu'est-ce qui était idiot ?

— Le fait de venir ici. Je n'ai pas été sincère avec toi, avant-hier. Pour être honnête, je ne crois pas aux coïncidences. Quand nous nous sommes croisés dans la rue, j'ai compris la supercherie et j'ai paniqué.

— De quelle supercherie tu parles ? lancé-je, quelque peu sur la défensive.

— Celle d'Elliott et Désiré, bien sûr. Ces deux-là essaient clairement de nous mettre ensemble. Et si c'est le cas, j'en conclus que toi et Elliott...

Je serre le chocolat chaud entre mes paumes moites. Même si je me doute qu'il ne se trouve pas ici par hasard, j'ai pensé qu'il s'agissait là d'un moyen maladroit pour lui de me fréquenter en dehors des bureaux. Depuis sa presque confession, je me suis mise à traduire chacune des intentions qu'il me porte. Il savait que je prenais des vacances, et il se peut que j'aie laissé échapper le nom de la station où je me rendais lors d'une de nos nombreuses discussions à L'Office.

Je me sens d'un coup très stupide d'avoir cru une chose pareille, d'autant plus qu'à la lumière de sa supposition, les événements de cette soirée prennent enfin tout leur sens. Lorsque le téléphone d'Elliott a sonné, Nathan était en route pour me rendre visite. Nous nous sommes même croisés en bas de l'immeuble, deux minutes après que le portable a bipé une seconde fois.

En envoyant ses grands-parents chez moi et en m'offrant cette place à L'Office, Elliott n'a jamais eu l'intention de soutenir mon entreprise. Tout ce qui comptait pour lui, c'était que je me rapproche de la personne qu'il considérait comme ma véritable âme sœur. Les petites remarques teintées de doute qu'il lâchait entre deux phrases à son sujet, si courantes dans un couple, n'avaient en fait rien d'offensives ou de jalouses, et je crois que cette idée est celle qui me blesse le plus.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ? reprend Nathan.

— Qu'est-ce que je pense de quoi ?

— Eh bien... de cette histoire de compatibilité entre nous. C'est bien pour cette raison qu'ils se donnent tant de mal, non ?

Je baisse les yeux sur ma tasse. Oui, Elliott s'est donné du mal pour nous réunir. Beaucoup trop de mal.

— Nathan, je suis désolée, mais... c'est Elliott. Ça a toujours été lui.

J'ai soufflé ces mots du bout des lèvres, malgré moi. Malgré la colère, la tristesse et la honte.

— Ne t'excuse pas, ce n'était que de la curiosité, me confie-t-il. Mais je me sens quand même assez mal de savoir qu'Elliott a pu te faire un coup pareil.

Je lui adresse un petit sourire pour le rassurer. Nathan est un chic type. Non, en vérité, il est parfait. Malheureusement, toute la perfection du monde ne suffirait pas à me faire oublier Elliott – du moins pas encore.

Je me mords l'intérieur de la joue, coupable de vouloir creuser le sujet après l'avoir quasiment rejeté, mais Gaël a raison. Je serai incapable de tourner la page avant de connaître chacune des étapes qui m'ont conduite à ce chapitre douloureux de ma vie.

— Donc... tu es inscrit chez eux ? hésité-je.

— Sois un peu sérieuse ! Tu m'imagines, moi, inscrit dans une agence matrimoniale ? rigole Nathan.

Son rire s'évanouit bien vite dans un silence éloquent. Nous nous observons, abasourdis. Moi, parce que je ne comprends plus rien à cette foutue histoire. Lui, parce qu'il vient de réaliser que quelque chose de plus gros se cache peut-être derrière.

— Attends, tu crois qu'il y a un rapport entre notre rencontre et l'activité de leurs agences ? ironise-t-il.

— Je ne suis certaine de rien... Mais tu ne trouves pas étrange qu'Elliott me recommande à tes grands-parents et que Désiré me propose une place à L'Office juste après ?

Nathan fait mine de réfléchir, puis balaie mon hypothèse en secouant la tête.

— Ce serait idiot, il s'agit certainement d'une simple déformation professionnelle, dédramatise-t-il. Très déplacée, je te l'accorde, mais une simple déformation tout de même. D'autant plus que Désiré n'aurait aucun intérêt à s'impliquer dans les affaires de l'agence parisienne. Il m'a offert la priorité sur le rachat de L'Office, alors je pense qu'il ne prévoit pas de revenir en France une fois les changements dans les bureaux effectifs.

— Tu vas racheter les parts de L'Office ?

Son visage se fend d'un sourire :

— Je n'ai pas encore pris ma décision, mais l'idée d'en devenir le propriétaire et de gérer la boîte moi-même me plaît assez.

Je lui présente des félicitations qui, je l'espère, reflètent toute ma sincérité. En arrière-plan, mon esprit s'attaque déjà au traitement de ces nouvelles informations. Si encore, l'un de nous les avait payés pour trouver

sa moitié, je comprendrais la logique de leur démarche, aussi je commence à croire que mon cerveau s'échauffe juste dans le vide. Elliott s'est peut-être bien enfoncé seul dans un délire qui n'a rien à voir avec La Compagnie de l'Arc. Moi qui comptais parler à Nathan de cette application de traçage, j'ai maintenant peur de l'effrayer pour pas grand-chose. S'il est autant en droit de savoir que quelqu'un possède ses données personnelles que moi, je ne préfère pas l'inquiéter pour un événement sans conséquences.

— Pourquoi Désiré ne reviendrait-il plus en France ? le relancé-je à la place.

— Désiré et Elliott veulent restructurer la société. Même si Désiré n'a pas tellement développé sur le sujet, on dirait qu'ils ne comptent plus s'en occuper pour très longtemps.

Je m'appuie contre le dossier de la banquette en me demandant ce qu'une restructuration signifierait pour l'avenir des agences. Même si, entre nous, ils pourraient bien mettre la clé sous la porte que je m'en ficherais pas mal.

Le couteau de Gaël s'abat sur la planche. Je regarde son morceau de carotte rouler à l'autre bout de la table avec horreur, certaine qu'il a imaginé décapiter Elliott à la place.

— Bon, siffle-t-il entre ses dents, essayons au moins de voir le bon côté des choses. En voulant te rapprocher de Nathan, ce... ce mec t'a vraiment aidée à développer ton réseau et maintenant, tu n'as plus besoin de votre partenariat pour vivre de ton activité.

Depuis que je lui ai confié les véritables raisons de ma rencontre avec Nathan, il a totalement oublié son joli discours sur la compréhension de l'autre.

— Oui, marmonné-je en baissant le nez sur les pommes de terre que je suis en train d'éplucher. Il faut croire que ma boîte n'aurait pas décollé sans son intervention, alors c'est un mal pour un bien, en quelque sorte.

— Non.

Gaël se tourne pour planter son regard dans le mien. Au vu des éclairs que me lancent ses yeux, je pense qu'il a hésité entre ça et le couteau.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, me gronde-t-il. Ta boîte décolle parce que tu travailles comme une forcenée et que tu le mérites. Simplement, même si certaines de ces belles choses te sont arrivées grâce à votre collaboration, tu vas en profiter et foncer sans te poser de questions. Compris ?

— Chef ! Oui, Chef !

Il pouffe, soulagé de retrouver ma bonne humeur. J'attends qu'il se détourne pour retirer la main placée au niveau de mon front et le sourire qui l'accompagne.

Toute la famille est réquisitionnée pour la préparation du dîner, Alice et Jennie mises à part, puisque la séance d'étalage de Biafine qui a suivi leur petite bronzette dans la piscine les empêche d'approcher la nourriture. Avec Gaël, nous nous sommes placés en bout de table pour ne pas activer le radar à commérages de ses tantes. J'ai bien été obligée de lui expliquer que Nathan n'était pas responsable de sa présence ici : le pauvre s'est retrouvé dans une position suffisamment délicate pour que mon meilleur ami le confonde, en prime, avec un harceleur.

Je passe le repas à écouter les ragots des Marchal d'une oreille distraite, un peu nauséuse, et profite que les adultes sortent les bouteilles de digestif pour prendre congé.

À notre arrivée, Gaël a insisté pour me laisser sa chambre, arguant que dormir dans le dortoir improvisé par les jeunes leur permettrait de renouer. Si j'ai beaucoup culpabilisé de cette décision, ce n'est plus le cas depuis que je les entends rigoler comme des veaux depuis le fond du couloir toutes les nuits.

J'enfile mon pyjama d'hiver et fais un petit tour dans la salle de bain commune avant de me glisser sous la couverture. Le contraste entre mes muscles endoloris par les efforts physiques des derniers jours et le confort du lit me promet enfin un sommeil profond, libéré des soucis quotidiens et des souvenirs d'Elliott.

Les stores de la baie vitrée qui donne sur le balcon ne demandent qu'à être tirés, mais je pourrais passer des heures allongée là, un bras glissé sous l'oreiller, à observer les flocons tournoyer au gré du vent à la manière de petits papillons chamailleurs. Si je me concentre assez bien sur l'un d'eux, les rires des oncles éméchés disparaissent et il ne reste plus que moi et mes pensées.

J'anticipe avec plus ou moins d'impatience ce moment où je ne ressasserais plus ma relation avec Elliott. Et alors que je suis sur le point d'y céder, plongée dans un tourbillon de fatigue écrasante, je me redresse soudain dans un sursaut, le front en nage, les cheveux collants de sueur.

Je me frotte les paupières en regardant dehors, stupéfaite. À l'extérieur, les flocons de neige se sont figés, suspendus en l'air.

Mes orteils fébriles trouvent le duvet de mes chaussons pour me rapprocher de la baie vitrée. Dans la rue pavée en contrebas, un couple de vieux promeneurs est immobilisé au milieu de la chaussée, un pied jeté en avant. Il n'y a plus un bruit dans le chalet ; j'ignore combien de temps s'est écoulé depuis mon départ de la salle.

Le grincement de la porte brise le lourd silence environnant. Je m'attends à voir entrer Alice et Jennie, sans doute venues regarder une série et s'endormir dans le grand lit avec moi comme tous les soirs, mais je déchante très vite.

Elliott s'adosse contre le mur près du chambranle, ses mains plongées dans son habituel pantalon de costume. *OK, là, t'es en plein délire, ma vieille !*

Mes yeux passent de lui à la baie vitrée. *Pas un délire, un rêve.*

— Comment allez-vous ? souffle-t-il d'une voix douce, prudente.

Je ne réponds rien, trop occupée à me demander de quoi j'ai l'air, entre ma tête toute décoiffée et mon pyjama en pilou-pilou. Je ne me fie pas à Elliott, bien sûr, qui me fixe comme si j'étais la plus belle femme du monde.

— Je regrette, ajoute-t-il. J'aurais voulu me rendre compte plus tôt que les règles avaient changé.

J'ignore de quelles règles stupides il parle, mais là, tout de suite, je ne peux empêcher une remarque bien sentie de franchir mes lèvres :

— Croyez-moi, vous ne regretterez jamais notre relation autant que moi.

— Ne dites pas ça, lâche-t-il, triste et désespéré. Vous connaissez la profondeur de mes sentiments à votre égard. Ils ont toujours été sincères et dénués d'artifices. N'est-ce pas le plus important ?

Quand il avance, son visage passe sous la clarté de la lune et baigne dans une aura irréelle. Il tend une main jusqu'à ma joue. Je frissonne à son contact, qui me réconforte autant qu'il me brûle.

— Si j'avais su que le choix de vous aimer m'appartenait, je l'aurais utilisé pleinement, poursuit-il tout bas.

Ses doigts s'attardent dans mes cheveux en bataille. Il s'applique à les démêler avec précaution, comme s'il mesurait la chance simple de pouvoir me toucher. Je me surprends à entendre chacune de ses inspirations, à percevoir chaque arôme de son parfum enivrant. Et ma poitrine se serre.

— J'ai passé mon temps à vous le répéter, sangloté-je. Ce choix, vous l'avez toujours eu.

— Je sais, avoue-t-il. J'aurais dû vous croire. Mais nous pouvons repartir de zéro. Je peux me rattraper et tout arranger, si seulement vous m'en donnez le droit.

Je ferme les yeux pour chasser une larme. Elliott l'essuie sur ma joue et se penche lentement, attentif à la moindre de mes réactions. Un instant, je veux qu'il m'embrasse, puis la douleur revient, déchirante, et j'ai soudain très peur de m'enfoncer dans un rêve dont le réveil sera brutal. Mais alors que je plaque une paume sur son torse pour l'arrêter, je sens son cœur battre la chamade sous son pull, comme s'il était vraiment là, avec moi. Elliott doit lire dans mes yeux le désir brut et immédiat qui m'envahit, car il n'hésite plus et achève de poser ses lèvres sur les miennes.

Ce faisant, il réanime tout l'amour que j'éprouve encore pour lui. Il me rappelle chaque instant où je me suis sentie belle et heureuse dans ses bras. Mon cœur hurle en silence ; insensible à ses supplices, tout le reste de mon être ne jure plus que par les caresses maladroites et un peu pressées d'Elliott.

Je gémis quand il ouvre la bouche et m'impose un baiser plus sauvage. Nos langues se rejoignent, se cherchent et se fuient. J'ignore combien il fait froid dehors. Même à l'intérieur, ma peau frissonne, avide de sa chaleur à lui.

Je laisse tomber ma veste de pyjama et d'un coup, ses paumes touchent mes seins, mon ventre, mes reins et mon visage, retrouvant peu à peu leurs marques. Tout son corps m'envoie un message, il m'appelle, me supplie. *D'accord, on dévie clairement sur un rêve érotique, là !*

Une fois qu'il est parvenu à retirer ses chaussures sans me lâcher, je nous entraîne sur le lit. En deux secondes, mon pantalon a déjà volé à travers la chambre. Lorsque mes intentions dérivent vers sa braguette, il m'arrête en enfermant mes mains dans la sienne, juste le temps de me poser une question silencieuse.

Dans mon regard, la réponse est claire : j'ai envie de lui. Tout de suite.

Ses doigts glissent sur ma nuque alors qu'il m'embrasse avec plus de passion, plus de douleur que jamais. Je le fais rouler sur le dos d'un coup de hanche. S'il ne s'agissait pas d'un vulgaire fantasme, je le soupçonnerais d'avoir scrupuleusement choisi ce délicieux pull en cachemire dans lequel je ne l'ai vu qu'une fois et qu'il retire avec des gestes impatients.

Sa braguette défaits me laisse deviner la forme de son pénis, chaud et déjà dur. Dès que j'ondule un peu sur lui, le bassin d'Elliott se soulève

contre le mien pour accentuer le début de sensations qui se perd trop vite entre mes jambes. Incapable d'attendre, il me repousse pour ôter complètement son pantalon. J'en profite pour faire voler ma culotte. Elliott saisit ma cuisse afin de la percher au-dessus de la sienne. À moitié grimpé sur moi, il revient chercher ma bouche tout en amorçant de légers va-et-vient avec ses hanches.

Le frottement de son caleçon à même ma peau m'envoie de puissantes décharges auxquelles je ne m'attendais pas. Cette fois-ci, les sensations se précisent et durent. J'enroule mes jambes autour de lui pour mieux sentir la bosse de son sexe monter et descendre sur mes lèvres. Égarée sur mes reins, la main d'Elliott me ramène toujours plus contre son bas-ventre.

Je m'allonge plus franchement sur le lit, concentrée sur ces petits points de plaisir qui se réveillent un peu partout. Mes hormones doivent être détraquées, car lorsque je remarque la porte toujours ouverte et réalise l'ampleur du risque que nous prenons, l'excitation monte d'un cran.

— Elliott, soufflé-je, la respiration hachée. Elliott, la porte...

— Allez-y, susurre-t-il entre deux baisers. Vous pouvez faire du bruit, personne ne nous entend.

Il y a quelque chose de particulièrement sensuel dans sa voix. Mes soupirs deviennent des plaintes à mesure qu'il insiste contre moi. Je comprends à sa manière d'embrasser qu'il veut prendre son temps, mais ses mouvements obligent mes cuisses à s'écarter davantage et annihilent l'embarras que je ressentais à tremper son sous-vêtement. *Je ne vais pas jouir comme ça, quand même ?*

Elliott gémit un peu contre ma bouche et je perds pied. Lorsque son sexe appuie à l'entrée de mon vagin, je suis incapable de retenir l'orgasme qui déferle dans tout mon corps. Elliott se fige, aussi surpris que moi.

Je me sens rougir d'avoir joui aussi vite, avec aussi peu, et lui lance un regard gêné quand il se redresse.

— Vous êtes superbe, me rassure-t-il avec un petit sourire.

Comme il veut se détacher, mes doigts agrippent le bord de son caleçon. Il s'immobilise et hésite. Mais je le veux. Je le sens au plus profond de moi, malgré mes muscles tendus et mon sexe hypersensible.

— Charlotte, je n'ai rien prévu..., s'inquiète-t-il. Je suis désolé.

Je délire, ou même dans mes rêves, Elliott veut se la jouer gentleman ?

— Elliott, on s'en fiche, grogné-je.

— Non. (Sa main attrape la mienne pour la poser sur sa poitrine.) Ensemble, nous ne risquons rien. Mais vous devez avoir conscience que je suis vraiment là, avec vous. Est-ce que vous comprenez ?

Les battements de son cœur résonnent le long de mon bras. Ils me traversent, me prouvent qu'ils n'existent que pour moi, pour cet instant d'éternité qui n'appartient qu'à nous.

— Oui, soufflé-je.

— Bien.

Après avoir déposé un baiser chaste sur ma bouche, Elliott se soulève plus franchement au-dessus de moi. Il plonge ses yeux dans les miens et se lèche les doigts avec des gestes lents, comme il m'a déjà vue le faire une fois. C'est tellement osé que mon rythme cardiaque redescend illico vers mon clitoris, qu'il se met à caresser et à pincer avec tendresse.

L'effet est immédiat : le désir se réveille partout, jusque dans des endroits où personne ne m'a encore jamais touchée.

S'il y met les doigts, je suis fichue. En me sentant remuer contre sa paume, Elliott n'insiste pas et se détache pour retirer son caleçon. Quand il soulève enfin mon bassin et me pénètre, je dois me faire violence pour ne pas exploser autour de lui, de sa peau, nue et chaude en moi pour la première fois.

Elliott bouge d'abord avec prudence, comme pour apprécier chaque sensation et ne pas précipiter son propre orgasme. Tout son corps bénit nos retrouvailles, de ses soupirs diffus au léger tremblement de ses mains sur ma peau. Lorsqu'il arrête de ressortir pour me prendre complètement, j'ai soudain l'impression de ne plus savoir gérer le plaisir.

— Comment ai-je fait, Charlie..., dit-il en collant son front au mien. Comment ai-je pu survivre à des milliers de mondes sans vous ?

Mon cœur bat contre le sien, gorgé de larmes et de bonheur. Chaque coup de reins est langoureux, patient, calculé. Rempli de promesses.

Il a autant de mal que moi à contenir notre rythme ; ses ondulations se font plus brusques et saccadées. Je suis encore étourdie par l'orgasme de tout à l'heure, et alors qu'Elliott se laisse aller à nos mouvements, je crie presque, surprise par ce nouveau stade du plaisir, plus important que d'habitude, au point qu'il avoisine la douleur. L'excitation pulse si fort que j'ai peur de m'y abandonner complètement. Mais le parfum et les caresses d'Elliott m'enivrent et quelque chose monte, monte en nous. Je lâche prise et explose par saccades sans l'attendre.

Elliott se raidit et palpite en moi quelques secondes plus tard. Nous mettons ensuite un long moment à sortir de cette bulle de baisers paresseux, de sueur et de jambes entremêlées.

Il se retire et pose sa tête sur l'oreiller au-dessus de ma tête. Je suis allongée sur le côté, déjà quasiment dans les vapes.

— Chaque moment passé avec vous est une découverte.

C'est cette voix suave et un peu coupable qui me ramène à la réalité. J'abaisse les paupières pendant que son index descend et remonte le long de ma taille, priant pour qu'il ne sente pas mes muscles se tendre de nervosité sous son toucher.

— J'avais oublié ce que c'était, ajoute-t-il tout bas. Mais quand je m'abandonne à vous, tout devient plus naturel, même après toutes ces années.

Mon poing agrippe la couverture devant moi. Le rêve ne peut pas durer éternellement.

Elliott ne dirait pas de choses aussi belles ; il n'a jamais été autant à moi que moi, j'ai été à lui. Je me suis battue contre un homme insaisissable, destiné à fuir depuis le premier regard.

Le baiser qu'il dépose à la naissance de mon épaule me vole un sanglot. Il se redresse pour me faire basculer sur le dos, une lueur brûlante au fond de la pupille.

— Charlie, dit-il doucement. Un jour, vous m'avez appris qu'il est possible d'aimer si on le souhaite de toutes ses forces.

Cet Elliott n'existe pas. En me le représentant ainsi, je me blesse plus que je me réconforte.

— L'inverse est aussi vrai.

Elliott manque de souffle. Il passe un pouce tremblant sur mes lèvres humides.

— Il s'agit là de votre réponse ?

Mon silence vaut confirmation. Le temps que je cligne des yeux, l'atmosphère si particulière de sa présence s'est envolée dans un bruissement. Je suis toujours étendue sur le matelas, mais seule. Dehors, la neige recommence à tomber.

Son parfum est partout. Sur les draps, sur ma peau, dans mes cheveux. Comment fait-on pour soigner un cœur lorsque même vos nuits vous ramènent à celui qui l'a brisé ?

Il me faut un bon quart d'heure pour réussir à me lever et enfiler mon pyjama. Dans ma valise, je trouve une serviette neuve, que ma mère a tenu à m'acheter en tombant dessus au supermarché. Je n'aurais jamais dû emporter les chaussons Rudolph chez moi : depuis, elle croit que je suis accro à son gros nez rouge. Quand je tends le linge devant moi et l'observe, j'ai l'impression que la tronche du renne me juge pour avoir fait un rêve aussi cochon.

Je frissonne et l'emporte quand même dans la salle de bain libre. Si je me frotte suffisamment fort, peut-être que l'odeur entêtante d'Elliott disparaîtra.

Après m'être entièrement déshabillée, je m'arrête, un pied dans le bac de douche. Une drôle de sensation dans le bas-ventre me pousse plutôt vers les toilettes. Une fois assise, je jette un œil à ce qui tombe dans l'eau, certaine de ne pas avoir mes règles.

— Oh ! lâché-je dans un petit cri, les jambes tremblantes.

Je dois me tenir à la cuvette pour ne pas tomber sous le coup de la surprise. *C'est du sperme, ça ?*

Il ne s'agissait peut-être pas d'un rêve, finalement.

CHAPITRE 34

Il est environ sept heures du matin. Les ronflements des oncles de Gaël se mêlent aux bruits de vaisselle qui résonnent dans tout le chalet. Mes genoux ramenés sur mon ventre, je fixe le vide en essayant de me rappeler chaque détail de la nuit dernière.

Deux hypothèses. La première, c'est que je suis folle. La deuxième, que je suis en train de le devenir.

Je passe une paume moite sur la peau de mon cou, là où le souvenir de ses lèvres traîne encore. Pourquoi faut-il que la personne d'Elliott Rhys me paraisse si réelle seulement lorsqu'il se trouve à des centaines de kilomètres de moi ?

Ou alors, il était vraiment là.

Cette pensée m'arrache un ricanement amer. Le pire, c'est que si Elliott s'était véritablement matérialisé dans la chambre, je ne regretterais rien. Pendant ces longues heures d'égarement, j'ai prié pour que ce soit vrai. Pour qu'il ait envie d'implorer mon pardon, de me reconquérir.

Je me lève et rejoins la salle de bain au bout du couloir. En ouvrant la porte, je m'arrête sur le seuil, stupéfaite. La serviette aux couleurs de Noël se trouve toujours sur le bord du lavabo. Je me souviens l'avoir posée là parce qu'il n'y avait plus de place sur le radiateur.

Prise d'un regain de panique, je la balance dans le panier à linge sale, comme s'il s'agissait d'une preuve irréfutable de cette nuit. La tronche que je tire dans le reflet de la petite armoire à pharmacie me laisse sérieusement penser que je suis en train de perdre les pédales.

Et si, au contraire, tu n'avais jamais été aussi lucide que maintenant ?

Décidée à en avoir le cœur net, je me précipite hors de la pièce pour aller décrocher mon manteau dans l'entrée. Certains se relaient déjà entre la préparation du petit-déjeuner et celle du midi. Je réponds à leur bonjour machinal avant de sortir sur le perron.

— Tiens, Charlotte, déjà debout ? me lance Fred, un cousin de Gaël, qui fume sa première clope de la journée les coudes appuyés sur le parapet.

— Tu étais le dernier à rentrer hier, comme tous les soirs, non ?

Mon cerveau tourne à cent à l'heure. Si Elliott est suffisamment fou pour se cacher dans l'armoire d'une cliente, pourquoi ne le serait-il pas pour

s'introduire dans un chalet de vacances ?

— Oui, je crois, rétorque Fred, songeur. Quand je suis sorti fumer, j'étais le dernier debout.

— Tu n'as pas vu passer quelqu'un dans les parages ? Un type très grand, les cheveux mal coiffés ? Et quand tu es rentré, tu te rappelles avoir verrouillé la porte ? Elle était fermée, oui ou non ?

Une tante vocifère depuis l'intérieur :

— Je n'en sais rien pour hier, mais si tu pouvais la fermer maintenant – la porte, hein – on se les caillerait moins !

J'obtempère dans un râle. Devant l'incapacité de Fred à me fournir une réponse, je dévale les marches recouvertes de verglas. Il hurle à travers les bourrasques sifflantes :

— Hé ! Tu vas où comme ça ? Tu n'as même pas de...

Les lampadaires et les premiers rayons de soleil diffusent une lumière hypnotique sur le village. Trébuchant à moitié dans la poudreuse, je coupe par une rangée de sapins pour accéder au trottoir. Elliott doit loger dans une auberge ou un hôtel du coin. Mais quel intérêt aurait-il à se trouver au même endroit que Nathan dans de telles circonstances ?

Je n'ai pas le temps d'approfondir la question, car quelqu'un court derrière moi et m'attrape l'épaule.

— Charlie ! s'écrie Gaël, les joues toutes rouges et la respiration sifflante. Qu'est-ce que tu fous dehors à une heure pareille ? Et tu as vu ta tenue ? Bon sang... Charlie, tes pieds !

Il vient de crier. Gaël me traîne jusqu'à la margelle d'un vieux puits asséché pour m'y asseoir.

Ah.

Je viens d'improviser une balade dans la neige avec mes chaussons Rudolph. L'un des pompoms qui lui servait de nez s'est arraché dans ma course. En constatant leur état, j'ai presque envie de pleurer.

— Heureusement que je pense à ta place, soupire-t-il en enroulant une écharpe autour de mon cou. Tu te rends compte du temps qu'il fait ? Si Fred n'était pas venu me chercher...

— Je... Je...

J'interromps ma phrase, réalisant soudain le vent glacial qui remonte mes jambes et s'insinue par les manches trop larges du manteau. Gaël arrête de rentrer les mailles en laine dans mon col ouvert pour s'installer à mes côtés.

— Elliott... J'ai cru qu'il était là, alors j'ai voulu... Comment ai-je pu oublier mes bottes ?

Il n'y a qu'Elliott pour sortir dans la rue sans chaussures.

Gaël ne dit rien. Sa paume fait des allées et venues sur mon bras pour me réchauffer.

— Tu penses que je suis folle ? murmuré-je en étouffant un sanglot.

— Je pense que tu es fatiguée. Fatiguée, et amoureuse. Et que l'imaginer t'avoir rejointe te console, d'une certaine façon.

Bien sûr. Elliott n'aurait jamais pu entrer dans le chalet sans alerter du monde, traverser la moitié de la France pour passer quelques heures en ma compagnie encore moins. J'ai tout imaginé, la partie sur les toilettes comprise.

— Gaël... Il faut que j'aille à la gare...

— Quoi ?

Même si j'ai halluciné cette nuit, je ne peux pas rester comme ça. Il ne me suffit plus de le haïr en silence pour me sentir mieux : j'ai besoin de savoir. Besoin de savoir jusqu'où Elliott était prêt à aller dans la comédie et le mensonge pour atteindre son but, mais surtout s'il y a eu ne serait-ce qu'un petit semblant de vrai entre nous.

— Je dois rentrer et le confronter, sinon, je vais finir par devenir dingue...

— Hors de question ! Là, tout de suite, tu n'es pas en mesure de réfléchir clairement. Je n'aurais jamais dû te mettre cette idée en tête. Viens, on retourne à l'intérieur.

— Tu vois ! Je te l'avais dit qu'elle s'était fait larguer !

Alice et Jennie parviennent à notre hauteur, toutes fières d'avoir réussi leur filature. Leurs brûlures, quoiqu'un peu calmées, les font toujours ressembler à des radis très mûrs.

— Laisse-la rejoindre son prince charmant, Gaël, lâche Alice en croisant les bras.

— Ouais, sinon, on raconte à belle-maman que t'as couché avec ta copine sur son canapé tout neuf. En plus, Maddie s'est sacrément foutue d'elle en nous racontant l'épisode.

Gaël nous considère chacune notre tour, à la fois perplexe et inquiet. J'ignore si cette inquiétude trouve sa source dans la réaction éventuelle de Laetitia ou dans ma prise de décision précipitée.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je, me forçant à paraître plus calme. J'ai suffisamment fui la vérité comme ça. Il est temps que j'obtienne des réponses.

— Très bien, souffle-t-il en se levant. Allons préparer tes affaires.

Une demi-journée et de grosses embrassades plus tard, je me tiens sur le quai, prête pour six heures de trajet et deux correspondances. Mon sac de sport calé sur l'épaule, la poignée d'une valise en main, je suis sur le point de monter dans un wagon vide quand Gaël m'attrape le bras.

— Tu sais ce que tu es en train de faire, n'est-ce pas ? Tu n'agis pas sur un coup de tête ?

— Je ne le saurai qu'en arrivant.

Je dépose un gros baiser sur sa joue frigorifiée. Lorsque le transport s'ébranle pour me ramener à Paris, Gaël me regarde disparaître sans cacher son angoisse.

En observant le défilé du paysage immaculé, je prends progressivement conscience de la réalité qui m'attend à Paris. Je suis sur le point de débarquer dans un monde qui m'est complètement inconnu. Un monde où Elliott ne serait pas celui qu'il a prétendu être, où il n'oublierait jamais d'enfiler ses chaussures avant d'aller au travail et ne retirerait pas les boutons de sa chemise toutes les minutes.

Un monde où il n'aurait jamais été rien d'autre qu'un imposteur.

Lorsque je descends enfin du troisième train, j'ai les jambes tellement raides que je manque de tomber du wagon malgré la voix prévenante dans les haut-parleurs de la gare. Même si je suis épuisée, la présence d'Elliott, à quelques quartiers de moi, m'empêchera de piquer un somme au studio. Je dois m'y contraindre maintenant, sinon, je ne trouverai plus le courage suffisant pour lui faire face.

Un ticket de métro traîne au fond de ma poche de manteau. Je remonte à l'air libre une vingtaine de minutes plus tard, le cœur battant la chamade. Ma respiration s'accélère à mesure que je me rapproche des bureaux. Que ferai-je en le voyant ? Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Oserai-je vraiment lui poser mes questions comme s'il s'agissait de stupides banalités ?

Je souffle en tirant ma valise jusqu'à la porte d'entrée. Ses vitres me renvoient l'image d'une fille exténuée, au visage gras et à la tenue dépareillée. Seul le hall de l'agence est éclairé. Lorsque j'entre, la tête blonde d'Éléonore surgit de derrière le comptoir d'accueil.

— Charlie ? (Elle semble embarrassée en s’avançant dans ma direction, un trousseau de clés dans la main.) Qu’est-ce que tu fabriques à Paris ? Tu n’étais pas partie en vacances ?

Le fait qu’elle soit au courant de mes vacances, alors même que j’ai coupé tout contact avec les personnes liées de près ou de loin à cette agence, ne m’étonne qu’à moitié.

— Je suis revenue pour parler à Elliott. De toute évidence, il n’est pas ici.

J’observe l’aspect sinistre des bureaux. L’adrénaline ressentie à mon arrivée est redescendue, me laissant de nouveau vide et chagrinée. J’ignore si, au plus profond de moi, je ne ressens pas également une pointe de soulagement.

— Qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi l’agence est-elle fermée ?

L’après-midi se termine seulement. Éléonore est incapable de me répondre avec une phrase complète :

— Eh bien... euh... com... comment dire... impossible de savoir... pris une pause...

Je fronce les sourcils. Mon poing se resserre sur la sangle de mon sac de sport.

— Éléonore, insisté-je, dis-moi la vérité.

— Il est parti, parvient-elle enfin à articuler. Je suis navrée que tu l’apprennes de cette façon.

CHAPITRE 35

Éléonore réapparaît dans le hall avec deux cafés. Elle me rejoint sur l'un des sofas en prenant soin de conserver une distance polie entre nous. Je n'ai aucun doute sur ses appréhensions, étant donné que nous ne nous sommes pas revues depuis l'incident avec Elliott.

J'aimerais lui demander ce qu'elle pense de toute cette histoire, à quel point Elliott lui en a voulu de m'avoir laissée atteindre son bureau ce soir-là. Mais il s'agit de son assistante ; si j'en crois mon intuition, elle est même beaucoup plus que ça. La probabilité qu'elle connaisse l'existence de mon dossier et qu'elle ait participé à son suivi n'a rien d'un pourcentage insignifiant.

Je resserre un peu ma prise autour du gobelet chaud qu'elle vient de me tendre. *Bien sûr qu'elle savait.*

— Ton collier est joli.

J'ai lâché ce compliment pour me donner le temps de réfléchir à un meilleur angle d'attaque. En l'absence d'Elliott, Éléonore représente mon unique espoir de découvrir qui il est vraiment. Elle remonte ses doigts à hauteur de la chaîne, au bout de laquelle est accroché un petit pendentif en or.

— Oh, merci. Elliott me l'a offert le jour où ce client a... enfin, tu te souviens...

— Je m'en souviens, la coupé-je.

Elle baisse la tête en se mâchouillant la lèvre inférieure. Je ne sais pas si je m'en veux de lui répondre aussi sèchement. Pas vraiment, je crois. Les paroles dures font partie intégrante de son quotidien. En définitive, son caractère froid n'est que le reflet des injustices auxquelles elle doit répondre tous les jours à la place d'Elliott. Et je comprends ces inconnus. Je comprends leur douleur, leur peine et leur colère.

— Elliott a l'habitude de disparaître, souffle-t-elle après avoir avalé une gorgée bruyante. Il a souvent besoin de dresser le bilan, de se vider la tête en allant s'occuper d'affaires délicates à l'étranger. Il reviendra.

Comme elle engage l'unique sujet qui m'intéresse, je me montre plus docile.

— Alors, l'agence va fermer temporairement ?

— Une semaine seulement. Désiré effectue un remplacement à L'Office Collaboratif, mais il viendra assurer l'intérim lorsqu'il sera de nouveau libre. Il a trouvé son propre suppléant à San Francisco en attendant de repartir.

Désiré... Cet intérim est sans doute lié aux changements annoncés par Nathan. Pour autant, j'ai du mal à imaginer le frangin d'Elliott occuper la place du grand patron, lui qui considère déjà les réunions mensuelles destinées à régler les litiges comme des corvées.

Mon regard se cramponne à la réverbération des ampoules de la salle sur le pendentif d'Éléonore. À moi, Elliott n'aura jamais offert que des bobards.

— Tu étais au courant des raisons qui poussaient Elliott à me tourner autour, n'est-ce pas ? ne puis-je m'empêcher de lâcher. Tu étais au courant qu'il se servait de moi, qu'il avait un objectif en tête ?

Les joues de mon interlocutrice se mettent à rosir derrière son rideau de cheveux blonds. Et dire que j'ai dépensé une petite fortune en macchiatos pour sa poire !

— Pourquoi suis-je la cible d'une agence matrimoniale dans laquelle je ne suis même pas inscrite ? insisté-je.

— C'est... un mal pour un bien.

Je ne m'étais donc pas trompée : cette histoire va beaucoup plus loin que les simples délires isolés d'Elliott. Éléonore doit lire dans mes yeux toute l'indignation que ses mots m'inspirent, car elle enchaîne en balbutiant :

— Ce n'est pas ce que je pense, bien sûr, mais la vision d'Elliott. Les salariés, eux, se contentent de suivre les directives.

— Tu plaisantes ? répliqué-je. Tu vas me dire que parmi des milliers de conseillers à travers le monde, pas un seul n'a eu l'idée de prévenir les autorités qu'une entreprise volait des données privées et s'en servait pour jouer les anges de l'amour contre le gré de leurs propriétaires ? Même pas toi ?

Les doigts d'Éléonore triturent le bord déchiré de son gobelet.

— Elliott a un certain don pour convaincre les gens de faire ce qu'il veut, dit-elle simplement.

Je me souviens de la fois où Elliott m'a entraînée dans l'un de ses plans foireux, chez Hélène Kowalczyk. Il sait fédérer même autour des projets les plus déments, c'est vrai. Mais n'y a-t-il jamais eu un seul employé suffisamment saint d'esprit pour reconnaître la folie dans laquelle il se laissait embarquer ?

— Pourquoi ? insisté-je d’une voix plus dure. Pourquoi voudrait-il réunir de parfaits inconnus ? Quel bénéfice en tirerait-il ?

— Si je t’expliquais ma théorie, tu ne me croirais pas.

Cette fois, ma colère explose. Lorsque je me lève, mon fond de café se renverse au sol.

— N’utilise pas les mêmes excuses que lui, c’est beaucoup trop facile !

Malgré mes exhortations, Éléonore s’enfonce dans le même silence apeuré qu’Elliott me servait chaque fois que j’exigeais de lui de véritables explications. Je ne peux pas compter sur elle. Je n’ai jamais pu.

— Sais-tu au moins à quel point il s’est engagé auprès de moi pour apprendre à me connaître ? ajouté-je plus bas.

Son visage se décompose. Elle était au courant de notre relation, de notre dispute. Ou plutôt de notre rupture, si nous avons été autre chose que des étrangers pendant tout ce temps passé ensemble.

J’ai l’impression que mon cœur se brise une seconde fois.

— Je croyais que tu étais mon amie, lâché-je d’une voix tremblante.

Une honte terrible fait monter les larmes au coin de mes paupières. Celle de m’être laissée bernier par toutes ces personnes auxquelles je tenais. Sans espérer de réponse, je balance mon sac sur une épaule, saisis la poignée de ma valise et regagne la porte.

— Charlie ! s’écrie Éléonore. Charlie, attends une seconde !

J’ai déjà dévalé les marches à l’extérieur quand elle me rattrape. Avec des gestes précipités et un peu fébriles, Éléonore retire l’une des clés de son trousseau et referme mes doigts dessus.

— Elliott voulait tout arrêter, m’assure-t-elle. Il était prêt à remettre en question l’empire qu’il a construit pour toi. Peut-être que si tu le constates par toi-même en lisant ton dossier, tu finiras par comprendre.

Elle resserre un peu l’étreinte autour de ma main et plante ses yeux d’un bleu froid dans les miens.

— Désiré est mon patron, je ne peux pas risquer de perdre ce travail, mais je veux bien t’aider un peu. Parce que oui, Charlie, tu es mon amie, et je regrette profondément que tu te retrouves dans cette situation. Viens demain, tu seras seule. Ensuite, Désiré aura récupéré les fonctions d’Elliott et je ne pourrai plus te faire entrer en douce.

Je me mords l’intérieur d’une joue pour ne pas pleurer, incapable d’émettre un son intelligible. Pour autant, je suis certaine que ce silence empli de reconnaissance suffit à lui transmettre ma promesse de discrétion.

Comme je m’y attendais pour un week-end de février, les urgences de l’hôpital sont pleines à craquer. Je me sens quelque peu revigorée en marchant jusqu’à l’accueil, malgré une journée qui ne semble plus finir. Ma discussion avec Éléonore m’a rassurée sur un point : je ne suis pas seule. Du moins, pas totalement.

Il y a quelques mois, je rejoignais Elliott ici en catastrophe. J’étais alors loin d’imaginer que son sourire, après qu’il m’a enfin déclaré ses sentiments, dissimulait la montagne de mensonges que j’ai découverte depuis.

Mon regard fouille la patientèle entassée sur les sièges et contre les murs de la salle d’attente. Je trouve François penché sur les papiers d’admission d’un vieil homme à la main trop tremblante pour les remplir lui-même. Quand il se redresse en les récupérant, je me tiens devant lui, silencieuse. Il me remarque enfin, prend acte de mon apparence avec une inquiétude certaine. Je me recoiffe et tente une ébauche de sourire qui s’évanouit aussitôt sur mes lèvres.

— J’aimerais te parler, dis-je simplement. C’est à propos d’Elliott.

— Viens.

Il attrape ma valise pour nous éloigner de l’espace réservé aux consultations. François ouvre une porte, jette un œil dans la pièce et me pousse gentiment à l’intérieur. La salle de pause, équipée d’un petit coin cuisine, de fauteuils et d’une télévision éteinte, s’avère effectivement vide.

François m’installe sur une chaise avant de se mettre à fouiller dans les placards.

— Quand est-ce que tu as mangé pour la dernière fois ?

Tout en me questionnant, il se saisit d’une baguette de pain, qu’il coupe en tranches régulières pour y déposer de la charcuterie trouvée à l’intérieur du réfrigérateur.

— J’ai bu un café, articulé-je avec prudence, incapable de me souvenir du nombre d’heures depuis lesquelles je n’ai rien avalé d’autre.

Les paroles de François ont activé le mécanisme : mon estomac se met à gronder et à digérer le vide. Bien que j’essaie de le dissimuler, mon état de confusion générale ne lui échappe pas, car il agit avec l’affection légèrement retenue que nous nous portions autrefois. Il dépose les tartines sur la table avec un verre de jus d’orange et je me jette dessus en oubliant de le remercier.

— Alors ? reprend-il en me regardant ingurgiter son repas improvisé. Tu voulais me parler d'Elliott ?

J'avale une bouchée, à deux doigts de m'étouffer dans ma hâte :

— Le jour où il s'est blessé, tu m'as assuré l'avoir déjà croisé dans le métro.

— Il ne s'est pas contenté de me croiser, lui. Il m'a *bousculé*, me corrige-t-il.

— Oui, bon... Tu m'as aussi dit que tu le trouvais louche. Pourquoi ?

— Une personne qui refuse les soins a soit des problèmes d'argent, soit quelque chose à cacher. Entre nous, je doute que ce type rencontre de quelconques soucis financiers. Il rejetait toutes les tentatives d'examens et en dehors de sa secrétaire, nous ne trouvions personne ressemblant de près ou de loin à une famille dans son registre.

— Et Désiré ? m'étonné-je.

Les traits de son front s'entassent :

— Qui est Désiré ?

— Quelqu'un que je prenais pour son frère, murmuré-je, mais je dois me tromper.

Il vaut mieux peser chacun de mes mots. Même si je compte sur lui pour récolter quelques réponses, je ne veux pas que François se mette à creuser sérieusement la question. Il tire d'ailleurs une chaise pour s'y asseoir et prend un air songeur.

— Ça me fait penser qu'il n'est jamais venu faire retirer ses points. Autrement, je l'aurais su. J'ai travaillé avec le médecin en charge de son admission tout le mois qui a suivi l'intervention.

Je me souviens avoir voulu vérifier l'état de sa cicatrice par simple curiosité, un peu après notre passage ici. Au final, Elliott et moi avons dérapé vers quelque chose de plus intéressant et j'ai vite oublié de m'inquiéter pour sa blessure. Je me doute qu'il s'est adressé à un infirmier indépendant pour les enlever, mais l'absence de Désiré sur ses informations de santé me chiffonne. Parce qu'elle suggère fortement que ces deux-là ne se sont pas présentés à moi sous leur véritable identité.

François m'a obligée à manger un fruit avant de partir, et nous en avons profité pour discuter un peu de la situation avec Éliza. Il a longuement hésité avant de m'annoncer leurs fiançailles. Pas difficile de comprendre pourquoi : en un peu plus d'un an, il n'a jamais exprimé l'envie de

s'engager avec moi. Mais ma relation avec Elliott (du moins, ce qu'il en reste aujourd'hui) semble avoir effacé les dernières traces de rancune qui me rongeaient. Je ne ressens désormais plus qu'une vague indifférence au sujet de leur nouveau bonheur.

J'ai pris un taxi pour rentrer. Remonter les marches de notre immeuble me donne une étrange impression d'inconnu, comme si je ne les avais pas gravies depuis des années. Une fois mes bagages extirpés de la cage d'escaliers, je m'arrête un instant devant la porte de l'appartement voisin, ma clé dans une main moite. Sans Elliott, l'étage paraît étrangement vide.

Comme le studio sent le renfermé, j'ouvre les fenêtres en grand histoire d'amener un petit peu d'air frais, jusqu'à ce que je commence à grelotter. Je m'oblige ensuite à passer sous la douche avant de me glisser dans mon lit.

Cette fois, je suis trop fatiguée pour penser à quoi que ce soit, Elliott y compris. Dès que je plonge sous la couette, mes paupières s'abaissent et je tombe dans un sommeil sans rêves.

CHAPITRE 36

Puisque j'ai dormi longtemps, la journée est déjà bien entamée lorsque je me rends à l'agence. Je suis en train de regarder à travers la vitre de la porte au moment où Gaël me téléphone.

— Comment ça va ? attaque-t-il à l'instant même où je décroche. Tu as retrouvé Elliott ? Qu'est-ce que vous vous êtes dit ? Non, Alice, ça fait déjà quinze fois que je le répète : je ne jouerai pas au faux petit ami pour tes *stories* Instagram...

Jennie se fout de la gueule d'Alice derrière le combiné. Je crois comprendre que Gaël s'éloigne des filles pour mieux saisir mes phrases.

— Il n'était pas là, répété-je d'un ton grave. Il n'est pas en France.

Je prends moi-même conscience de cette information en la prononçant. Il y a un drôle de couinement à l'autre bout du fil, comme celui que fait un canapé en cuir lorsqu'on s'assoit dessus.

— Tu vas bien, toi ? dit-il après un temps. Si tu veux revenir, ou si tu veux que moi je revienne...

— Ne sois pas idiot, je vais bien. Profite de la montagne, moi, je m'occupe d'organiser mes prochains rendez-vous pour le travail...

— Tu m'appelles dès que tu en ressens le besoin, d'accord ? insiste-t-il. À n'importe quelle heure. BON SANG, ALICE, J'ESPÈRE QUE TU NE ME PRENDS PAS EN PHOTO POUR POSTER SANS MON ACCORD !

L'appel terminé, je sors la clé d'Éléonore et l'insère dans la serrure. En vérité, les rendez-vous de mes clients sont posés depuis mon réveil, et je compte bien profiter de mes derniers jours de congé pour démêler le vrai du faux concernant Elliott. Hors de question de patienter, bras croisés, jusqu'à un retour hypothétique de sa part.

Ma conversation avec François m'est revenue plus nettement avec un peu de repos. Après m'être rappelée l'absence de parents sur son dossier médical, j'ai consulté une nouvelle fois la page Wikipédia consacrée à Elliott Valentin Rhys. Ni Désiré ni une quelconque mère experte dans le domaine du courtage matrimonial n'y apparaissent. Il est désormais clair qu'Elliott n'est pas celui qu'il prétend être, et je suis persuadée que le seul moyen de découvrir sa véritable identité est de fouiller l'endroit auquel il tient le plus : l'agence.

La lueur du jour trace de longs rectangles pâles dans tout le hall, projetés par les barreaux en fer forgé des fenêtres qui donnent sur la rue. La lampe du téléphone en main, je m'aventure d'un pas décidé vers l'ascenseur, puis dans les couloirs vides du quatrième étage.

Même avec l'ampoule allumée, le bureau d'Elliott baigne dans une ambiance étrange. Ici, le temps semble suspendu dans le mystère qu'il a toujours représenté. Je caresse les meubles du bout des doigts sur mon passage, appréciant le lourd silence qui contraste avec l'effervescence habituelle des lieux. Mes pas résonnant sur ce parquet qu'il a dû tant de fois parcourir, je me sens plus proche de lui que je ne l'ai jamais été.

Je feuillette quelques dossiers qui ne m'apprennent pas grand-chose sur les procédures de l'entreprise. Lorsque je me rabats sur le poste informatique, la demande de mot de passe me laisse cette impression terrible de ne rien connaître de lui. Qu'aurait bien pu mettre Elliott ? Qu'aime-t-il en particulier ou, à l'inverse, de quoi a-t-il horreur ? Est-il du genre à se compliquer la vie ou à choisir son plat préféré pour assurer la sécurité de ses comptes ? C'est quoi son plat préféré, déjà ?

Au vu de l'importance de ses effectifs, il est plus probable que l'agence possède un modèle précis à respecter pour la création des mots de passe. Mes yeux parcourent le poste de travail, sur lequel Éléonore m'a laissé un drôle de boîtier électronique de la taille d'une clé de voiture. Lorsque j'appuie sur son unique bouton, le minuscule écran placé au centre de l'appareil affiche cinq chiffres. Un générateur de mots de passe aléatoires. Bien sûr. Elliott ne laisserait pas des données aussi sensibles que celles de son ordinateur faciles d'accès. Quoi de mieux qu'un mot de passe qui change à chaque utilisation pour les protéger ?

Il va détester Éléonore de m'avoir aidée, pensé-je, un peu coupable. Je tape les chiffres, et l'ordinateur me joue la mélodie habituelle des systèmes Windows.

Je reconnais tout de suite le logo de son application et double-clique dessus. Mon souffle se coupe. Ce ne sont plus seulement deux points qui clignotent sur l'écran, mais bien des milliers – non, des millions. Quand je dézoome avec la molette, un planisphère miroitant de petites puces rouges se dévoile sous mes yeux.

Sur le menu déroulant à côté de la carte, des noms, des centaines et des centaines de noms. Autant de personnes qui n'auraient décemment pas pu

transmettre leurs informations à un groupe d'agences matrimoniales, même international.

Un jour, j'ai demandé à Elliott combien il pouvait avoir de clients pour que l'agence nécessite une base de données aussi bruyante que la leur. J'ignorais que « beaucoup plus que vous ne l'imaginez » signifiait « toute la Terre entière ».

Je tape Gaël Marchal dans la barre de recherche sans vraiment y croire.

Une multitude de pages apparaissent. L'une d'elles indique que la dernière modification du dossier date d'il y a deux ans. Étrangement rassurée de savoir que l'algorithme d'Elliott considère Maddie comme son âme sœur naturelle, je referme la fenêtre avec la mauvaise impression d'avoir violé une partie de leur vie privée.

Je me décide à taper mon nom complet, même si je suis déjà certaine de ce que je vais y trouver. Le profil associé est naturellement celui de Nathan. Je consulte d'abord mes renseignements civils, corrects jusqu'aux moindres détails – des détails que je me souviendrais avoir confiés à Elliott –, avant de remarquer la petite note qui traîne dans le coin supérieur gauche de l'écran.

Toujours marquée par son ancienne relation ; wedding planner, entreprise en faillite, peu de revenus ; appartement 38, voisine de palier ; relation imprécise avec son meilleur ami, Gaël Marchal ; père décédé, mère distante ; impressionnable ; un peu fouineuse ; beaucoup de fierté ; ne lâche jamais l'affaire ; aime le vin, le cinéma, les marchés de Noël...

C'est une liste. Une liste d'informations glanées pendant nos moments à tous les deux, dans notre intimité. La bile me remonte dans la gorge avec le dégoût quand j'arrive au mot « entreprenante ». Jusqu'où est-il allé ? Incapable d'en lire davantage pour le moment, je déplace la souris pour imprimer la note.

Une vague de nausée me surprend. Je me tiens le front entre les mains pour fermer les yeux. Pourquoi Éléonore voudrait-elle que je voie ça ? Quel genre de plaisir malsain aurait-elle à me faire aussi mal ?

J'ignore combien de temps je reste avachie là, alors que l'imprimante a recraché la feuille depuis un bon moment déjà, mais c'est une voix familière qui me sort de ma torpeur.

— Alors comme ça, vous vous permettez de fouiller dans mon bureau ?

Je me redresse d'un coup, le cœur décroché de la poitrine. Emportées par mon élan, les roues du fauteuil m'éloignent de quelques centimètres du poste.

Elliott. Je plisse les paupières en considérant la grande silhouette penchée de l'autre côté du meuble. Ma vue se stabilise sur une chevelure noire gominée en arrière et un visage au menton proéminent.

— Désiré ? articulé-je en papillonnant des paupières.

— J'espère que vous avez une bonne excuse pour vous être endormie là un dimanche. C'est une chance que je vous sois tombé dessus en apportant mes affaires.

Je jette un coup d'œil paniqué à l'écran tandis qu'il s'installe sur le fauteuil d'en face. Heureusement pour moi, il s'est mis en veille.

Mon corps me paraît soudain plus sensible qu'à l'ordinaire. J'ai une conscience démesurée des picotements le long de mes doigts et de mes jambes. Une intrusion dans des locaux privés peut largement me valoir une nuit en garde à vue.

— Euh... Je... Enfin...

Désiré comprend mes craintes. Il quitte son expression faussement sévère et se penche en avant dans une attitude amicale.

— Je plaisante. Je sais très bien ce que vous fabriquez ici. Vous avez appris pour les agissements d'Elliott et cherchez à remplir les zones d'ombre. Je ne peux pas vous en vouloir, vous n'aurez pas de problèmes pour avoir fouillé dans cet ordinateur.

Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux. Pas très discrète, la Charlie.

— Quelles sont vos questions, Charlie ? ajoute-t-il d'une voix toujours aussi calme. Posez-les-moi, je m'engage à y répondre.

Je baisse les yeux en me triturant l'intérieur des mains. Je ne peux pas. Je ne peux pas tout lui demander. Vous imaginez la scène ? « Dites-moi, juste une question, comme ça, Elliott est vraiment votre frère ou vous êtes juste tous les deux des magouilleurs qui disparaîtront une fois leur petit manège découvert par les autorités ? »

— Si vous me répondez, je pourrais vous balancer et mettre cette affaire en péril, lui lancé-je, sur la défensive. Quel intérêt y trouveriez-vous ?

— Vous ne mettrez pas cette affaire en péril, me répond-il le plus naturellement du monde.

— Et pourquoi ça ?

— Tout simplement parce que dans quelque temps, elle n'existera plus.

Il attend ma réaction. Je la lui offre dans un haussement de sourcils interrogateur.

— Bon, venez, lâche-t-il derrière un soupir. J'ai quelque chose à vous montrer.

J'attrape mon sac, dans lequel je fourre la note de mon dossier récupérée discrètement sur l'imprimante, avant de lui emboîter le pas. Le manteau noir de Désiré virevolte autour de ses jambes alors que nous traversons le couloir jusqu'à prendre l'ascenseur. Nous descendons deux étages en dessous et rejoignons bientôt la salle des machines.

— Vous vous êtes déjà rendue à l'intérieur, je suppose ? dit-il en me laissant passer.

— En effet.

L'électricité bat aussi nettement sous mes semelles qu'un rythme cardiaque sous la peau. Je dois me faire violence pour ne pas replonger dans cette matinée magique passée avec Elliott, plus précisément sur l'une de ces tables alignées contre le mur. Tout faisait partie de son plan. Même ça.

— Vous savez ce qu'il y a derrière ces parois de verre ?

Tout en parlant, Désiré s'approche des dites parois et soulève un boîtier de sécurité pour taper dessus.

— Des données. Des flux d'informations.

— Des données *volées*, me corrige-t-il. Elliott a trouvé un moyen de s'accaparer des renseignements sur lequel il n'a aucun droit.

À mon plus grand étonnement, Désiré n'ouvre pas la vitre. Après avoir tapé un numéro, il déplace sa main sur un fusible qui se trouve juste à côté du boîtier et l'abaisse. Le réfrigérateur émet un grondement sourd. L'espace d'un instant, j' imagine les appareils sur le point d'exploser, mais à la place, les lumières derrière l'énorme panneau se coupent.

— Chaque agence dispose des données de ses membres et de celles de parfaits étrangers, ajoute-t-il en passant à une nouvelle cabine. Dans ces machines, les informations sont testées par l'algorithme d'Elliott. Si deux membres de l'agence sont compatibles, alors leur dossier est mis à jour et les salariés lancent la procédure habituelle. S'il s'agit de deux personnes extérieures à l'agence, ou d'un membre et d'une personne extérieure, par contre... Eh bien, disons qu'Elliott s'arrange pour que ces personnes en particulier se rencontrent par le plus grand des hasards.

— Pourquoi ressent-il le besoin de faire une chose pareille ?

Désiré éteint le dernier sas avant de revenir vers moi.

— Parce qu’il est comme ça. Parce qu’il pense être un grand entremetteur et ne croit en rien d’autre qu’en son propre jugement. Parce que les gens l’obsèdent et qu’il pense que ce rôle d’ange de l’amour justifie son intrusion dans leur intimité la plus profonde. Il en a fait son métier, et pendant longtemps, j’ai suivi ses directives sans broncher. Mais maintenant qu’il a consenti à s’absenter, il est temps de revenir à des méthodes plus conventionnelles, vous ne croyez pas ?

— Pourtant, vous étiez d’accord avec ça au début, répliquai-je en essayant de garder mon calme.

— J’ai partagé ses croyances, c’est vrai, concède-t-il d’un ton morne. Jusqu’à ce qu’Elliott les utilise pour se venger de quelqu’un à qui je tiens profondément et que je réalise tout le mal qu’elles peuvent engendrer.

En se confiant, Désiré dévie son attention sur les immenses cabines éteintes. Ses yeux brillent à la faveur des quelques rares boutons qui clignotent toujours à travers les vitres. Elliott avait raison.

— Aimée..., ne puis-je m’empêcher de murmurer. Vous êtes amoureux d’elle.

— Elliott s’est servi de ce que nous avons construit ensemble pour la punir, m’avoue-t-il tristement. Pour la retenir loin de moi.

Je bute sur les mots. J’ignore toujours ce qui s’est passé entre eux, mais le chagrin de Désiré est sincère.

— Ne me regardez pas ainsi, vous n’êtes pas si différente, dit-il en revenant à moi. Êtes-vous seulement consciente que cette agence est la raison de votre principal malheur ?

Je fronce les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre ancien petit ami ne vous a-t-il pas quittée pour une proche ?

— Comment le savez-vous ? balbutiai-je, soudain plus inquiète. C’est Elliott qui...

— Qui me l’a raconté ? Pas uniquement. Je suppose que vous n’avez pas eu le temps de vérifier sur l’ordinateur, mais c’est lui qui les a amenés à se rencontrer. Votre ex-compagnon n’a pas fait exception à sa règle. *Personne* n’y fait exception.

Mon cœur me pince alors que je sens une nouvelle salve d’humiliation et de rage m’envahir. Bien avant notre conversation à l’hôpital, François s’obstinait à remettre cette histoire de type louche et de métro sur le tapis.

Et moi, je refusais d'écouter ses inepties, je l'ignorais. Qui aurait pu croire que sa rencontre avec Éliza était préméditée ?

Les larmes me montent aux yeux, mais je les retiens. Elliott n'a jamais mérité que je pleure par sa faute. Comprenant ma détresse, Désiré s'approche et m'adresse une moitié de sourire compatissant.

— Mon frère est malade, Charlie. Je suis navré que vous soyez tombée dans son piège, mais ne ressassez pas trop les événements. En agissant ainsi, il pensait sincèrement remplir son rôle.

Il pose une main réconfortante sur mon épaule, comme pour m'adresser son soutien.

— Sachez qu'à partir d'aujourd'hui, toutes ces manigances sont terminées. Vous pouvez compter sur moi pour y mettre un terme. Nous allons travailler d'arrache-pied pour corriger nos erreurs et reconstruire ce projet sur des bases saines. Maintenant, je crois qu'il vaudrait mieux que vous me rendiez le moyen par lequel vous vous êtes introduite ici.

J'hésite un instant à mentir pour protéger Éléonore. Mais les notes d'Elliott, qu'elle a tenu à me faire lire pour je ne sais quelle raison, et la colère que j'éprouve contre cette entreprise et tous ceux qui y sont liés me poussent à déposer la clé dans sa paume.

Heureusement qu'il est là pour remettre les choses en ordre. Personne ne devrait voir son intimité passée au crible. Personne ne devrait jamais se soumettre à la volonté bancale de quelques employés assis derrière un bureau, qui prétendent agir pour votre plus grand bien et ne font rien d'autre que détruire des relations dans lesquelles vous vous êtes si durement investi.

Lorsque je ressors de l'agence, je me pose sur les marches gelées de l'entrée le temps de reprendre mes esprits. Plus j'en apprends sur ces derniers mois passés avec Elliott et plus je souffre. Je me suis ouverte à lui. Je me suis confiée, cherchant du réconfort auprès de celui qui me blessait. Je me souviens encore de ses bras qui m'étreignaient alors que je lui montrais chacune des cicatrices ébauchées par le départ des hommes, celui de François compris. Lui connaissait jusqu'aux moindres détails de mon existence depuis toujours.

Elliott était aux commandes du début à la fin. Il n'a pas attendu de me séduire pour me briser : il le faisait déjà très bien au travers des autres.

CHAPITRE 37

Je souffle une mèche brune qui traîne devant mes yeux et laisse tomber le dernier carton sur la table du salon.

— Je te jure que si on se tape encore ne serait-ce qu'un aller-retour, je renonce à t'offrir le mariage de tes rêves avec Gaël !

— Et je suis censée te croire ? répond Maddie en continuant d'inventorier notre butin chiné à la brocante. Alors que tu blagues dessus depuis le jour de notre rencontre ?

Je pouffe et l'aide à compter les mèches trouvées ce matin dans une boutique de loisirs manuels. Après ses petits sapins de Noël fabriqués avec des pommes de pin et des pots de fleurs, Maddie se lance dans la vente de bougies. Comme Gaël est coincé à l'agence une grosse partie du week-end, elle m'a réquisitionnée dans sa chasse aux bonnes affaires. J'admire sa créativité, moi qui n'ai jamais été plus loin que la confection de cartes de visite.

Sa bonne humeur constante est contagieuse. À chacun de nos après-midi Chardonnay et bricolage, je lui découvre une nouvelle passion et oublie Elliott l'espace de quelques heures. Si tourner la page va nécessiter beaucoup plus de temps, j'ai arrêté de chercher des justifications au mal qu'il m'a fait.

Notre partenariat terminé, je ne m'inquiète plus des affaires de l'agence. D'une part, parce que j'ai confiance en Désiré pour reconstruire une entreprise honnête. D'une autre, parce que je ne crois pas que la plus convaincante des plaintes aboutirait à quoi que ce soit : ce n'est pas pour rien qu'aucun signalement n'a jamais mené à la moindre enquête approfondie dans leurs locaux.

Maddie vérifie ses dépenses de la matinée à côté de moi, penchée sur sa collection de tickets de carte bleue.

— Bordel ! Qui aurait cru que de la cire et des huiles végétales coûteraient si cher ?

— Et encore, imagine les frais de port avec le poids de ces trucs ? ajoutée-je en soupesant un pot plus lourd que ses chaussures cloutées.

— C'est quand même con, se plaint-elle. Si tu étais encore avec le ploutocrate, il aurait pu investir dans mon commerce !

Je ricane :

— Fais gaffe, je vais finir par croire que tu tolérais Elliott seulement pour son argent et t'appeler Sylvie.

— Hum, non, je l'aimais vraiment bien, ton grand nigaud. Il avait tout un rayon ménager dans le cul, mais qu'est-ce que c'était drôle !

Voilà exactement ce que j'apprécie avec Maddie. Elle n'y va pas avec le dos de la cuillère, contrairement à Gaël qui évite toujours le sujet avec un soin maladif, y compris lorsqu'il s'impose logiquement dans la discussion. D'un côté, je le comprends : c'est avec cette même cuillère qu'il m'a ramassée après notre rupture. J'ose à peine imaginer sa réaction si je lui avouais que, parfois, j'aime croire qu'Elliott pense réellement tenir ce rôle d'entremetteur et a quand même pris le risque de m'aimer.

Nous repoussons le calcul des frais postaux à plus tard et battons en retraite sur le canapé avec un verre de vin. Maddie grimace en vérifiant les notifications de son téléphone.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est encore Gaël. Il m'ordonne de ne pas te saouler parce que tu as l'alcool triste et que tu vas te mettre à pleurer. Tu vas te mettre à pleurer ?

— Non ! rigolé-je en prenant une nouvelle gorgée de blanc.

Maddie soupire face aux inquiétudes exagérées de son petit ami.

— Le pauvre, il regrette.

— Quoi donc ? m'étonné-je en reposant mon verre.

— Il s'en veut de t'avoir poussée à accepter le partenariat avec Elliott l'année dernière.

— Ce n'est pas de sa faute, objecté-je. Je l'ai vu se trimballer à poil dans notre étage et j'ai quand même décidé de signer avec lui. Cette décision était clairement la mienne.

— J'avais oublié cette histoire ! s'esclaffe Maddie en balançant le portable sur un coussin. Il se baladait vraiment à poil ?

— Oui ! J'aurais dû me rendre compte du problème à ce moment-là !

— Ou alors, c'est justement ce qui t'a poussée à signer.

Nous éclatons de rire. Il faudra que je pense à rassurer Gaël : je ne peux pas le laisser culpabiliser ainsi à propos de ma rencontre avec Elliott. D'autant plus que sans lui, j'en serais encore à pleurnicher et à m'empiffrer de cochonneries dans mon studio.

Après une heure passée à réfléchir à un concept de bougies innovant avec Maddie, je quitte leur appartement et me dirige vers la bouche de métro la

plus proche. Je me sens toujours aussi légère grâce à nos discussions sans complexe entre filles – et quelques verres de vin, je dois bien l'avouer.

Avec l'installation de l'hiver, une nappe de brouillard froid s'est emparée des rues de la capitale. Je resserre les pans de mon manteau, bien décidée à m'emmitoufler dans un bon plaid en rentrant, lorsque mon œil est attiré par un visage familier.

Le promeneur s'éloigne déjà en sens inverse quand je me retourne. Je me contente de poursuivre mon chemin en cherchant pourquoi cette rencontre me perturbe autant. Puis je réalise qu'il s'agit de Matthew, le jeune salarié autrefois titulaire du dossier Kowalczyk. Un gamin qui exécute les directives de son entreprise sans vraiment les comprendre, et à cause duquel je me suis accessoirement retrouvée coincée dans une armoire – une armoire ! – avec son patron.

Je ne me trouve pas très loin des bureaux de La Compagnie de l'Arc, alors il est sûrement en mission pour l'agence.

Il s'est arrêté au prochain carrefour. Son regard alterne entre les passants de la rue et son écran de téléphone. Après un petit moment, Matthew range son portable et d'un coup, tout s'emballa.

Un motard déboule bruyamment sur l'asphalte, ses roues avalant le bitume à une vitesse folle. Les mains éprises de tremblements, Matthew attrape le premier promeneur qui passe devant lui et le propulse sur la chaussée. Mon cœur se soulève. Je lâche mon sac pour courir en voyant l'inconnu trébucher et rouler sur la trajectoire de la moto. Je hurle un avertissement, impuissante, alors que le crissement des freins me vrille les tympans.

Un deuxième passant surgit d'entre les voitures stationnées sur l'enfilade de places pleines. Il attrape les bras du type toujours à terre et le traîne au sol jusqu'à le ramener en sécurité contre une portière. La bécane les frôle et interrompt sa course quelques mètres plus loin.

J'observe la scène, sous le choc, les jambes tremblantes. En voyant la victime de l'incident chercher partout autour d'elle, je devine que Matthew s'est déjà volatilisé.

— Vous allez bien ? s'écrie le motard à travers son casque, accourant auprès des deux passants.

— Euh, oui, je suis désolé, quelqu'un m'a poussé et... (Il se tourne finalement vers son sauveur.) Bon sang... Je crois que vous venez de me sauver la vie, là.

Passé le moment de réalisation, les deux hommes échangent un regard complice. Presque ravis de s'être rencontrés, malgré le drame qu'ils viennent d'éviter.

Je reste là, à les observer depuis le trottoir d'en face, comme abruti par les événements. Puis je me mets à rire. Mais c'est un rire violent, furieux. Car soudain, tout s'éclaire. Désiré m'a dit qu'Elliott amenait parfois des inconnus à se rencontrer par le plus grand des hasards. Il semblerait que ledit hasard nécessite l'intervention plutôt musclée de son personnel.

Elliott transporte cette carte partout où il va en cherchant à réunir les personnes qu'il pense compatibles. Les salariés de l'agence ne sont que de simples soldats chargés d'appliquer ses ordres. Il surveille ses cibles avec une précision chirurgicale et, quand celles-ci sont sur le point de se croiser, quand enfin l'opportunité apparaît, il charge ses petits archers de les faire danser.

Éléonore m'a appris qu'Elliott a un véritable don pour convaincre les gens de le suivre, et je veux bien la croire. Il y a quelque chose de différent chez lui, dans son attitude, dans son charisme. Quelque chose qui pourrait très bien convaincre ses équipes d'obéir à ses directives les plus folles. Je ne crois pas que Désiré ait eu le temps de transformer toutes les procédures en quelques jours ; les employés continuent donc d'appliquer les anciennes règles instaurées par l'agence.

Je m'affale sur un banc en pierre alors que le sang bat contre mes tempes. Et si j'étais en train de me monter la tête ? J'ai peut-être un peu trop abusé du vin avec Maddie...

Matthew ne voulait pas agir ainsi. Je l'ai vu sur son visage alors qu'il s'apprêtait à projeter sa victime sur la route. Et si je m'étais trompée sur toute la ligne ? Et si Elliott était vraiment capable de pousser les gens à agir selon sa volonté ? Et si, depuis le début, il ne s'agissait pas de croyances idiotes, mais d'une réalité qui me dépasse ?

Dans des gestes fébriles, je sors mon téléphone de mon sac à main récupéré sur le trottoir et appelle Gaël.

— Je le savais ! s'écrie-t-il en décrochant. Maddie t'a fait boire et tu déprimas ! Qu'est-ce qu'il y a, Charlie ? Tu sais que tu peux tout me dire... Je n'ai qu'un petit quart d'heure de pause, mais ça peut largement suffire pour te remonter le moral !

— Non, ne t'inquiète pas, le rassuré-je d'emblée, mais...

— Mais ?

J'hésite un peu. Je lui en demande toujours beaucoup. Sauf que là, tout de suite, je ne vois pas d'autre solution.

— Tu vas me détester, commencé-je lentement, j'ai besoin que tu me rendes un petit service.

Je repense au morceau de papier qui attend que je l'utilise dans un tiroir de ma commode. Si l'idée est tentante, je ne me vois pas débarquer chez Aimée pour l'interroger : elle a suffisamment souffert de son histoire avec Elliott comme ça. Mais je connais une autre personne susceptible de m'apporter des réponses.

J'en viens à espérer que mes suppositions les plus folles sur l'identité d'Elliott sont vraies. Dans le cas contraire, la situation est beaucoup plus grave que je le pensais.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 38

Gaël a refusé de me prêter sa voiture. Du moins au début. Je me doutais qu'il ne serait pas emballé par le projet.

— Mais je ne peux pas prendre le train ! lui ai-je martelé en le voyant secouer la tête. C'est sa dernière conférence avant qu'elle ne rentre aux États-Unis ! S'il y a le moindre retard, je la raterai pour de bon !

Puisqu'il a gentiment décliné ma première demande au téléphone, je l'ai attendu à l'appartement avec Maddie jusque tard dans la soirée. Il faisait les cent pas dans leur salon et je l'entendais tripoter ses clés à l'intérieur de sa poche de veste.

— Tu n'as pas conduit depuis des mois. Je ne vais pas te laisser partir aussi loin, comme ça, sur un coup de tête, a-t-il lâché avec sérieux. Par contre, je peux t'accompagner. Après tout, Lille, ce n'est pas la mer à boire...

— Gaël, Gaël..., ai-je soupiré en me donnant un air à la fois moqueur et désespéré. J'ai eu mon permis bien avant toi, et tu me crois encore capable de planter ta caisse sous prétexte que j'ai fait une petite pause ?

Il pense que je me rends à une présentation de la célèbre Anaïs Blancourt sur l'entrepreneuriat. Techniquement, ce n'est pas un mensonge – je ne vais juste pas y assister.

Le brouillard se dissipait encore à travers les rayons pâles du matin quand j'ai vérifié une dernière fois le planning des différents pitches de la conférence, consultable en ligne, avant de sauter sur le siège conducteur de sa petite citadine.

L'appel de Nathan s'affiche deux heures et demie de route plus tard sur le tableau de bord connecté à mon téléphone. Mes cuisses en feu retiennent l'embrayage et le frein dans la circulation dense qui congestionne l'entrée de la ville.

— Hisham te cherchait, m'annonce-t-il. Tu travailles au bureau aujourd'hui ?

— Mince ! Je vais le contacter, j'ai oublié de lui donner une date après avoir décalé notre deuxième rendez-vous.

Un blanc.

— Tu vas bien ?

Je me mords la lèvre en fixant le véhicule de devant. Ma négligence n'est pas passée inaperçue à L'Office. Surtout depuis que je n'y vais plus du tout.

Est-ce que je vais bien ?

— Je vais bien, confirmé-je après une petite hésitation. J'ai juste quelques problèmes à régler en ce moment.

La disparition de mon ex-petit ami timbré, entre autres.

Nous raccrochons alors que j'approche de l'hôtel où se tient la conférence. Une fois sur le parking, je m'accorde un instant pour frotter mes jambes ankylosées. Plus de deux-cents bornes parcourues dans l'espoir de le comprendre, et Elliott, lui, ne daigne même pas me passer un putain de coup de fil.

Le chauffage s'est coupé avec le moteur. Dehors, loin derrière le pare-brise déjà partiellement recouvert de buée, une foule s'entasse devant les portes du tramway qui conduira ses passagers vers une autre de ces journées bien remplies. Un sanglot me remonte dans la gorge et j'éclate d'un rire humide. J'ignorais qu'il y avait un tramway à Lille. Qu'est-ce que je fabrique ici, dans une ville que je ne connais même pas ? Suis-je vraiment désespérée au point d'accorder du crédit aux pires lubies d'Elliott ?

Le pitch commence dans une trentaine de minutes. Quand j'ai enfin réussi à stopper ma crise de nerfs, fendu l'air gelé du centre et indiqué mon nom à l'agent d'accueil, je prie encore pour qu'Anaïs accepte de me recevoir. Ce qu'elle fait.

— Alors comme ça, vous vous êtes lancée dans une chasse au Elliott ?

Elle est en train de relire son sujet, installée à une table de la chambre où l'on m'a invitée à monter.

— Comment avez-vous deviné ? rétorqué-je, toujours debout près de la porte.

— Il ne m'a pas donné de nouvelles depuis deux semaines. Et puisque vous avez déjà assisté à cette conférence, je me doute que vous venez pour autre chose que mes précieux conseils.

— Ce n'est pas Elliott que je chasse, mais des réponses.

Son dos se raidit un peu sous les mailles argentées de sa robe. Au sommet de son crâne, l'épaisse tresse noire enroulée en chignon frémit. Anaïs repousse son script pour attraper les tasses retournées qui se trouvent devant elle.

— Thé ? Café ?

— Non, merci.

L'hospitalité dont elle fait preuve me rassure sur sa disposition à m'écouter ; je la prends comme une invitation à venir m'asseoir.

— Que voulez-vous savoir ? me demande-t-elle, de but en blanc.

Je lui déballe toute l'histoire. Comme ça, sans hésiter. Les premiers aveux d'Elliott le soir de notre rupture, les révélations de Désiré sur les délires de son frère, les vols de données. Et ces longues heures passées à démêler le vrai du faux dans un tourbillon de visages en lesquels j'avais tellement, tellement confiance.

L'exercice est assez simple, lorsque vous ne craignez pas le jugement de votre interlocutrice. Il l'est d'autant plus si vous la suspectez de connaître une grosse partie des faits.

— Je suis heureuse pour Elliott, déclare simplement Anaïs, comme déconnectée face à la gravité de mes accusations. Il a longtemps couru après les autres, mais pour une fois, quelqu'un semble décidé à courir après lui, et lui seul. Après tout, vous ne seriez pas là si vous aviez lâché l'affaire.

— Écoutez, continué-je, bien consciente que Gaël frôlerait la syncope s'il m'entendait, vous n'êtes pas obligée de vous aligner sur la vision d'Elliott. S'il souffre, je n'en sais rien, d'un trouble psychologique et s'est vraiment inventé ce personnage de Cupidon, je serai capable de l'accepter. Enfin je crois.

Anaïs balade ses yeux sur le papier peint beaucoup trop rouge de la chambre. Le soupir qu'elle retient depuis les mots « trouble psychologique » finit par lui échapper.

— Elliott est loin de perdre la tête.

— Il se prend pour un dieu, répliqué-je.

— Et vous ne croyez pas en cette possibilité ?

— Non. Non, non, non !

Je suis déjà debout, les ongles plantés dans la paume de mes mains. Anaïs est censée apporter des explications raisonnables aux actes d'Elliott, pas rentrer dans son jeu. L'entendre justifier de tels affronts avec la même excuse que lui me rend furieuse. Et tout ce rouge qui me monte à la tête...

— Je peux admettre qu'Elliott soit tombé dans cette... folie ! m'exclamé-je. Mais ne me faites pas ça, pas vous.

Anaïs repousse sa chaise au moment où quatre coups brefs, frappés contre la porte, brisent le lourd silence de la chambre. Quelqu'un passe sa tête à l'intérieur – une femme, je crois.

— Madame Blancourt, si vous avez fini de vous préparer...

— Encore un instant, ils peuvent attendre, affirme Anaïs sans détacher son regard du mien.

— Mais...

— Je vous dis qu'ils peuvent attendre !

La personne responsable du planning retourne dans le couloir avec une excuse contrite. Anaïs expire lourdement, le visage dur, avant de saisir un sac à ses pieds. Je suis ses gestes des yeux avec une réserve méfiante, jusqu'à ce qu'elle en sorte une vieille photographie et la glisse vers moi. Lorsque sa manucure parfaite se détache de l'image, je reconnais la coach, plus jeune, la vingtaine peut-être, habillée d'un pull aux couleurs de l'université de Princeton.

— J'ai rencontré Elliott pendant ma carrière d'enseignante aux États-Unis, m'apprend-elle. Il donnait des cours de physique et de mathématiques à l'université où j'étais intervenante. Nous étions de simples collègues, mais il me semblait déjà particulièrement brillant et... disons, différent.

Un rire furtif remonte de ses souvenirs. Lorsqu'elle poursuit, un soupçon de nostalgie trouble le timbre habituellement tranquille de sa voix.

— Un jour que je me rendais à une salle où Elliott présentait juste avant moi, j'ai trouvé la porte verrouillée. Ça m'a paru étrange : le planning était partagé, il savait que l'amphithéâtre serait occupé après son passage. J'ai tout de même ouvert avec ma clé sans trop me poser de questions. Et je l'ai trouvé là, torse nu. Avec des ailes qui lui sortaient du dos !

Là, elle se poile carrément. J'en reste muette, beaucoup trop embarrassée pour émettre le moindre son. J'espère que mon regard ne trahit pas trop le fond de mes pensées à cet instant.

— J'ai bien failli m'enfuir en courant, mais Elliott m'a suppliée de l'écouter, poursuit-elle, plus calme. Il m'a tout avoué sur son identité. J'étais bien obligée de le croire, avec ce que j'avais sous le nez. Ensuite, il m'a confié qu'après des années à rester rangées bien sagement, ses ailes étaient sorties d'un coup et refusaient de disparaître. Un quart d'heure plus tard, je lui faisais traverser les couloirs de la faculté incognito, caché dans une armoire de télévision.

Là, je suis à peu près certaine de grimacer mon embarras, et ce malgré tout le respect qu'Anaïs Blancourt m'inspire. Mais alors que je soupçonne la coach de débloquer complètement, elle tapote sur la tête de l'homme qui se tient à ses côtés, m'incitant à regarder de nouveau la photographie.

— Constatez-le par vous-même. Il n’a pas pris une ride depuis les années 80.

Le choc me renvoie sur ma chaise. Elle a raison : cet Elliott ressemble terriblement au mien. La seule différence notable vient de ses boucles. Elles descendent sur ses épaules, lui conférant une allure à la fois négligée et séduisante. Je caresse sa silhouette dégingandée avant d’éloigner ma main, comme si le toucher constituait une acceptation implicite des hypothèses les plus dingues.

— Non, répété-je. Ça, c’est ce que vous souhaitez me faire croire, et à plus forte raison ce que j’ai envie d’entendre.

— Je n’ai aucun intérêt à vous mentir, s’agace-t-elle. Je peux même vous assurer que les émotions d’Elliott influencent la météo et qu’il ne tombe jamais malade.

Les regrets se mêlent au déni. L’idée qu’il ne m’a jamais appartenu, qu’à la vérité, il n’appartenait qu’à lui-même, forme une boule douloureuse au fond de ma gorge.

Ai-je seulement le droit d’accepter cette version de l’histoire ?

Je relève les yeux sur le visage d’Anaïs. Il est parsemé de grains de beauté et de rides, marqué par le temps.

— Alors vous n’êtes pas...

— Non, me coupe Anaïs, retrouvant une expression plus amène. Je vieillis et me tasse. Elliott, lui, a traversé les âges. Il a existé sous plusieurs identités pendant des milliers d’années, c’est la raison pour laquelle il ne paraît jamais avoir de racine. Elliott Rhys ne restera que pour quelques décennies, ensuite, il changera de nom. Lorsque je l’ai connu, il s’appelait Côme. Quand les gens ont commencé à interroger son éternelle santé, il a choisi Raphaël, puis Elliott.

— Dans ce cas, quel est son véritable nom ?

— Éros, Cupidon... Attribuez-lui celui que vous souhaitez, mais Elliott ne répond qu’à celui qu’il se donne dans le présent. C’est un dieu capricieux et têtu, il est profondément attaché à son identité « humaine ».

Je décide de faire comme si elle n’avait pas prononcé le mot « dieu » avec un tel naturel :

— Mais alors, si Désiré est vraiment son frère...

— Antéros, son frère cadet, confirme Anaïs. Leur mère, Aphrodite, a d’abord conçu Éros. En réalisant que son enfant ne grandissait pas, elle a eu Antéros, aux côtés duquel il a pu mûrir et atteindre l’âge adulte. Par ce

mythe, on comprend que l'amour a besoin d'être réciproque pour fleurir. Désiré aide Elliott dans son travail et change lui aussi de nom lorsque c'est nécessaire. Comme tous les autres, en fait.

Je me racle la gorge :

— Les autres ?

— Vous ne croyez tout de même pas qu'Elliott et Désiré sont les seuls dieux à séjourner parmi nous ?

Je ris nerveusement. Passe une main sur mon front. Bon sang, à quelle sorte de fantaisies suis-je en train de croire ?

— C'est n'importe quoi, balbutié-je. Elliott n'est pas... Je lui cherche une raison valable d'avoir agi comme il l'a fait, c'est tout.

Les fossettes d'Anaïs se creusent d'un sourire patient :

— Avez-vous eu l'occasion de rencontrer Aimée ?

— Oui, mais... Oh, ne me dites pas que...

Je me prends la tête entre les mains. Il va y en avoir combien, encore ? Anaïs, bien consciente que je n'y connais strictement rien en mythologie, poursuit ses explications avec la même quiétude rassurante.

— Pour faire simple, Psyché était une princesse à la beauté saisissante. Une beauté telle que le peuple venait l'admirer des heures entières, jusqu'à en oublier de célébrer Aphrodite. Celle-ci, jalouse, a envoyé Éros la faire tomber amoureuse de l'homme le plus laid et le plus méprisable qui soit. En voulant tirer sa flèche, il s'est blessé avec, tombant lui-même sous le charme de la princesse. Par une série d'événements, Psyché s'est retrouvée à vivre dans la demeure d'Éros, où il a pu la courtiser. Elle s'est éprise de lui en retour et, lorsque les dieux de l'Olympe ont eu vent de cet amour, ils ont annoncé leur mariage et ont invité Psyché à consommer l'ambroisie, l'élevant ainsi au rang de déesse.

J'écoute Anaïs, quelque peu sceptique. Même si Elliott me semblait parfois dépassé par le monde moderne, comme s'il venait d'une autre époque, j'ai encore du mal à imaginer qu'il ait pu vivre cette histoire et traversé les siècles pour devenir celui qu'il est aujourd'hui.

— Il y a autre chose que vous devez savoir, ajoute Anaïs. D'après Elliott, cette légende est en partie erronée.

Je relève la tête et me flagelle en silence de me montrer si attentive à son récit. Un récit de fou.

— En vérité, Aimée savait qu'Aphrodite avait missionné Elliott pour la faire tomber amoureuse d'un personnage vil. Elle l'a devancé en envoyant

quelqu'un le bousculer au moment où il tirait une flèche. Un simple moment de ce qu'Elliott a pris pour de la négligence, et le dieu de l'amour en personne tombait sous le charme d'une vulgaire humaine. Pour mieux le convaincre de la réciprocité de ses sentiments et obtenir la bénédiction de l'Olympe, Aimée s'est ensuite volontairement blessée avec une flèche dérobée dans son carquois. Mais elle aspirait à autre chose que l'amour, bien entendu.

— L'immortalité.

Ma réponse n'est qu'un souffle, mais elle suffit à dissiper tout le brouillard autour d'Elliott. Le peu de fois où il consentait à me parler de sa relation avec Aimée, je lisais dans ses yeux la douleur d'une faute irréparable, dont je mesure désormais toute l'ampleur.

Anaïs acquiesce avant de reprendre :

— Dans le mythe comme dans la réalité, il existe deux sortes de flèches : les flèches d'or et les flèches de plomb. Si l'on est touché par une flèche d'or, on tombe amoureux de la première personne que l'on croise. Les flèches de plomb, quant à elles, servent au désamour. Comment pensez-vous qu'Elliott a réagi en apprenant la vérité ?

— Elliott s'est administré le désamour, lâché-je, abasourdie. Puis il a tenu les flèches de plomb à distance d'Aimée. Des siècles à désirer celui qu'elle s'était elle-même condamnée à aimer, c'était sa punition.

— Et Elliott l'a libérée il y a quelques mois. Pour vous. Il a renoncé à ce châtiment parce qu'il représentait une trahison à votre égard.

Ma poitrine bat à m'en faire mal. Je me dis qu'une flèche de plomb ne serait pas de refus pour qu'Elliott s'efface de ma tête et de mon cœur.

— Il m'a trahie de bien d'autres manières, répliqué-je durement, plus pour moi que pour elle.

— Non, Charlotte, il s'est trahi lui-même, objecte-t-elle avec douceur. Vous devez bien comprendre le caractère absolu de ses obligations. Elliott est soumis à des lois qui dépassent de loin notre entendement. Il rend des comptes à l'univers tout entier, enchaîné à un rôle pour lequel il a été conçu. Pourtant, il a remis en cause la finalité même de son existence en acceptant de vous aimer.

Je m'appuie contre le dossier de ma chaise, essayant tant bien que mal de ne pas pleurer. Quelqu'un revient toquer, mais Anaïs l'ignore pour trouver un paquet de kleenex dans son sac et me le tendre. Je me mouche bruyamment.

— Et vous allez me dire qu'un foutu dieu s'est retrouvé à diriger une agence matrimoniale ? rigolé-je ensuite, ironique.

— Oui, me répond-elle le plus sérieusement du monde. En fait, les flèches d'Elliott et Désiré ne fonctionnent plus depuis longtemps, alors ils ont dû... se réinventer, en quelque sorte. Pour Elliott, ces agences sont le moyen d'exercer son art avec une précision chirurgicale. Puisqu'il se refuse à offrir des amours aussi fourbes et hypocrites que celui qu'il a partagé avec Aimée, il étudie chacune de nos caractéristiques et leur trouve une correspondance parfaite.

Les ambitions d'Elliott et de La Compagnie de l'Arc vont bien au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer. Tu m'étonnes que Désiré a préféré le faire passer pour un fou !

On insiste derrière la porte. Comme je ne dis rien, beaucoup trop assommée par cette montagne d'aveux, Anaïs se penche au-dessus de la table et touche ma main.

— Le jour où vous l'avez quitté, il a beaucoup plu, je me trompe ?

La responsable de tout à l'heure finit par ouvrir la porte : le public s'impatiente. Anaïs acquiesce et accompagne mon mouvement alors que je me redresse sur des jambes en coton.

Tout en traversant le couloir avec moi, la coach me glisse des formules d'encouragement que je n'entends plus, s'assure de mon état. Un pas gauche me guide jusqu'au parking après qu'elle m'a laissée partir. Je mets plusieurs secondes à déverrouiller la voiture. J'ouvre la lourde portière et m'écrase sur le siège conducteur, toute tremblante. Qu'est-ce que je fais, maintenant ? Comment doit-on agir, lorsque l'être qui vous manque à ce point n'est autre qu'un ange tombé du ciel et qu'il a disparu de la circulation ?

— Vous êtes le dieu de l'amour, murmuré-je tout bas, espérant qu'il m'entende quelque part, espérant que, peut-être, il ait le pouvoir de m'écouter à des milliers de kilomètres d'ici. Vous êtes le dieu de l'amour, vous n'avez pas le droit d'en avoir peur...

Silence.

Je donne un coup sur le volant, puis deux.

Et soudain, je réalise.

Le soir de notre rupture, il s'accrochait à moi comme si le monde était sur le point de s'effondrer.

« Alors, allons-y. Partons, rien que tous les deux, loin de tout ça, et je vous dirai tout. »

Elliott n'a jamais voulu se servir de moi. Il y était contraint. Mais en choisissant de quitter l'agence, je l'ai abandonné à son propre sort : celui de n'être que l'arbitre d'un match dans lequel il n'avait encore jamais pris part volontairement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 39

J'attends une bonne demi-heure avant de reprendre la route. À la faveur de ma discussion avec Anaïs, la situation me paraît beaucoup plus claire... et d'autant plus dingue.

Toutes les allusions, tous les gestes, toutes les actions énigmatiques d'Elliott résonnent en moi avec une tonalité nouvelle et grave. Ma chute est seulement amortie par le tapis d'indices que je refusais de voir.

Elliott est un dieu.

Je m'engage sur la chaussée tout en essayant de m'en convaincre. Mais c'est idiot. Complètement idiot.

Elliott est un dieu. Pas un petit escroc de quartier. Voilà pourquoi il refusait cette foutue radio à l'hôpital. Pourquoi il n'avait aucune cicatrice. Ils ont une capacité d'auto-guérison, les êtres surnaturels des séries télévisées, non ? Alors pourquoi pas lui ?

La jauge d'essence est au plus bas. Je ne dois pas oublier de m'arrêter à une station sur le trajet.

Elliott est un dieu. J'ai eu un putain de dieu dans mon plumard !

J'appuie sur la pédale de frein devant un feu vert, ignorant les klaxons furieux et les doigts d'honneur des automobilistes qui me dépassent.

Oh, bordel !

Dans l'hypothèse où Anaïs n'a pas inventé toute cette histoire pour couvrir les activités louches d'Elliott, sa présence au chalet cette nuit-là, qui n'est plus à attribuer à un rêve stupide, signifie deux choses. D'une part, qu'il a amélioré ses compétences au pieu, ce qui n'est pas pour me déplaire. D'une autre, que nous avons fait l'amour sans protection, ce qui me plaît beaucoup moins.

Mes mains tremblent sur le volant. Les yeux brouillés par des larmes de panique, je fonce vers la pharmacie la plus proche. Au comptoir, la vendeuse me tend un test de grossesse et, devant mon air d'adolescente hébétée qui regrette ses erreurs de la veille, elle improvise un cours sur les nombreuses autres conséquences des rapports non protégés. En présence d'une dizaine d'autres clients, sinon ce n'est pas drôle. Du coup, je lui balance que de toute façon, si les dieux ne tombent jamais malades, il y a très peu de risques que Cupidon m'ait refilé une MST.

Je n'imaginai pas uriner sur mon premier test de grossesse dans une station essence perdue au beau milieu de l'autoroute. En priant pour que mon futur gosse ne se laisse pas pousser les ailes à la puberté encore moins.

Je ne suis pas rentrée à Paris.

Sur le chemin du retour, le panneau de direction « Amiens » m'a obligée à reconnaître l'évidence. Le seul petit ami que j'aie jamais aimé est soit un arnaqueur professionnel, soit le dieu de l'amour en personne. Je viens de pisser sur un test de grossesse, et le soulagement que m'a procuré son résultat négatif, à moi qui ai toujours rêvé de fonder une famille, en dit long sur le bilan de ma vie sentimentale.

J'ai besoin de ma mère. Je le ressens au plus profond de moi, comme après un premier chagrin d'amour.

Pendant l'adolescence, je n'ai jamais pu compter sur elle pour surmonter les déceptions, même amoureuses. Sa propre tristesse prenait trop de place et débordait sur les miennes, alors je les taisais. Par égard. Par pudeur. Mais cette fois-ci, j'en suis incapable, parce qu'il s'agit d'Elliott. Et Elliott, il est toutes mes peines de cœur à la fois.

J'avale les kilomètres en flottant sur un nuage de suppositions délirantes. C'est la vue de notre maison amiénoise qui me ramène sur Terre. Une fois que j'ai garé la voiture dans la rue, j'appréhende les « je te l'avais bien dit » et les « tu aurais dû » de ma mère. Ils me font presque renoncer, mais alors que je me détourne de la porte d'entrée pour remonter derrière le volant, je croise deux iris bruns un peu délavés.

— Charlie ? Qu'est-ce que tu fais ici, grande courgette ? Tu aurais pu prévenir, tout de même, je n'ai...

Maman avance sur le trottoir, les mains chargées de sacs de courses. Elle les abandonne avec sa phrase en remarquant mes yeux tout rouges et gonflés. Pas très belle à voir, la courgette.

— Oh, trésor ! s'exclame-telle en me serrant dans ses bras. Viens, rentrons.

Je l'aide à tout ramasser en regrettant d'être venue. Elle va vouloir des explications, et je me demande bien laquelle des deux passerait le mieux : l'escroc ou le dieu grec ?

— C'est à cause de cet Elliott ? demande-t-elle une fois à l'intérieur en laissant tomber une paire de chaussons devant moi.

Je plonge mes pieds dans les vieilles pantoufles. Seul un haussement d'épaules lui répond.

Pendant que nous rangeons ses emplettes dans les placards, elle ne me presse pas. Ne serine pas qu'elle avait raison. Au bout d'un moment, sa retenue devient insupportable et je me dérobe vers le canapé. Quand je la laisse s'y asseoir pour poser ma tête sur ses genoux, elle se contente de démêler mes cheveux en silence.

— Ce n'est pas grave de se tromper, dit-elle. Tu as toute la vie pour trouver le bon.

Si elle savait que c'était lui, le bon. Qu'au-delà de toute compatibilité idiote, il était au-dessus des autres, au-dessus de tout.

Je prends soudain conscience du plus important. Cette nuit-là, au chalet, Elliott était revenu pour se faire pardonner, il était revenu me chercher. Et moi, je l'ai éconduit. Pour toujours.

— Je ne sais même pas pourquoi j'ai commencé à lui courir après, explosé-je dans un sanglot.

— Est-ce vraiment important ? Tu penses avoir besoin d'une raison pour aimer quelqu'un ?

Je me frotte les yeux avec rage et renifle :

— De toute façon, il finissait toujours par se défiler. J'aurais dû savoir qu'un jour, il disparaîtrait complètement. Mais je me suis obstinée, comme une idiote.

— Non. Comme quelqu'un de courageux, qui se bat pour obtenir ce qu'elle veut.

Et voilà. Je craque encore. Ses mots ne m'ont jamais fait autant de bien. Pourquoi me suis-je retenue de me confier à elle pendant toutes ces années ? J'aurais dû me reposer davantage sur elle, chercher ses bras chaque fois que je souffrais du moindre bobo.

Maman expire du bout des lèvres. Ses doigts se font plus lents dans mes boucles en pagaille.

— D'une certaine façon, je te comprends. Ton père était pareil, il fuyait les gens et leurs sentiments. J'ai réussi à le convaincre qu'il était capable d'aimer, mais la peur de le voir partir ne m'a jamais vraiment quittée. Alors je peux imaginer ce que tu ressens.

Je me redresse pour mieux l'observer à travers les larmes. Derrière ce léger voile de nostalgie qui a toujours habité son regard, elle n'est pas triste. Je ne l'ai jamais questionnée sur leur histoire à tous les deux. Je n'étais

qu'un bébé lorsque le cancer a emporté papa, et je me suis convaincue en grandissant – avec cet égoïsme cruel qui accompagne si bien l'âge ingrat – que je n'avais pas à partager le poids de sa douleur.

Elle se saisit du cadre qui trône au milieu de la table basse. Sur la photo, mon père me porte devant la maison qu'ils viennent d'acheter. À côté de cet homme si étranger et si familier à la fois, maman sourit. De jeunes parents tout juste mariés et propriétaires. Chaque fois qu'elle plonge dans ce souvenir, je vois maman retourner au temps révolu de son véritable bonheur. J'aurais aimé connaître la femme épanouie qu'elle était alors. Savoir quel genre d'écho laisse le rire d'une mère heureuse.

— Il n'en a pas l'air comme ça, mais c'était un vrai baroudeur à l'époque. Toujours fourré dans des idées saugrenues, dans des rêves trop ambitieux pour une vie de famille. Il voulait voyager, au moins jusqu'à ses trente ans. Ensemble, nous n'avons jamais été plus loin que la Belgique.

— Tu n'as pas culpabilisé ?

— Un petit peu. Mais il a simplement changé ses projets avec le temps. Quand son regard a croisé le tien à la maternité, j'ai tout de suite su que son nouveau rêve, c'était nous. Qu'il ne pourrait jamais se détacher de toi, même pour le plus beau voyage du monde.

— Mais tu ne pouvais pas savoir qu'il allait rester avant ma naissance..., lâché-je, essayant de comprendre. Tu n'avais aucune certitude sur la solidité de cette relation. Alors pourquoi tu as pris le risque de t'engager avec lui ?

— Je ne sais pas... J'avais peur, c'est vrai. Mais ne cherche-t-on pas à suivre la seule personne qui voit plus loin que nous, qui aspire à de grandes choses et qui nous dit sans complexe « même sans toi, j'irai » ?

Je la fixe, les lèvres tremblantes. Moi, j'aurais aimé qu'Elliott m'emmène partout avec lui. Peu importe ce qu'il est ou ce qu'il cache.

— Tu avais raison pour Elliott, soufflé-je. J'aurais dû t'écouter.

— Au contraire, dit-elle doucement. J'ai compris que je me trompais sur son compte chez Gaël et Maddie.

Ma bouche s'entrouvre un peu. Ma mère, avouer ses torts ?

— Je l'ai vu... comme c'est idiot, commence-t-elle. Je l'ai vu recouvrir le rebord de la table avec sa main quand tu t'es penchée pour ramasser ta serviette. Il ne voulait pas que tu te blesses en te redressant. Tu ne l'as même pas remarqué, et je ne suis pas sûre qu'il l'ait fait de manière très consciente. Son bras s'est juste tendu naturellement vers toi. J'ai fait plus attention à lui pendant la soirée, et j'ai réalisé à quel point son corps

répondait au moins de tes mouvements, à quel point il restait attentif à tes mots comme à tes gestes. Tu as sûrement de bonnes raisons de lui en vouloir aujourd'hui, mais cette attitude n'est pas celle d'une personne qui pense à partir.

Elle range une mèche de cheveux derrière mon oreille dans une caresse et me sourit.

— Regretter n'y changera rien. Tu as décidé de foncer tout en sachant que tu aurais mal, mais les moments que vous avez passés ensemble n'en valaient-ils pas cette peine ?

Elle retourne dans la cuisine après s'être assurée que je vais mieux. Allongée sous un plaid avec un mal de crâne terrible, j'attrape mon sac à main laissé au pied de la table. J'ai promis à Gaël de le prévenir en cas de changement de plan et je dois m'assurer qu'il n'a pas besoin de sa voiture demain matin.

Alors que je remue le bazar à l'intérieur pour trouver mon portable, je tombe sur la fiche imprimée depuis l'ordinateur d'Elliott. Elle est maintenant toute chiffonnée. Un peu comme mon cœur.

La véritable identité d'Elliott, si elle est vraie, pourra-t-elle tout pardonner ?

Je reprends sa liste de notes pour me convaincre que non. Il a relevé chacun de mes goûts, chacune de mes petites habitudes. Tout ça pour mieux me piéger. Mais après quelques lignes, son paragraphe devient plus confus, son écriture plus pressée.

Se ronge les ongles ; rougit facilement ; plus chat que chien ; a besoin d'être rassurée ; n'a pas suffisamment confiance en elle ; belle ; rit trop fort ; fait le ménage pour déstresser ; regarde la télé-réalité et le cours de la Bourse ; boit trop de café ; commence et abandonne le sport toutes les deux semaines ; trop petite pour atteindre les étagères du haut ; belle ; aime le vin ; la malbouffe ; les jupes ; les séries en streaming ; la variété ; Batman ; les plaids ; les cappuccinos à la guimauve ; les crêpes ; la papeterie ; les romances à l'eau de rose et les thrillers ; la cicatrice sur mon sourcil ; belle ; maladroite ; obstinée ; belle ; pleure beaucoup ; trop têtue pour les jeux de société ; lui apprendre les règles du go (un jour) ; cheveux emmêlés ; riz au micro-ondes ; belle ; parfum premier prix ; grande roue ; prendre le métro ensemble ; lui faire voir la Costa Daurada (bientôt) ; belle ; belle ; belle.

Le papier se froisse davantage entre mes doigts fébriles. J'ai toujours cru que j'étais celle qui aimait le plus de notre couple, celle qui donnait de toute sa personne et acceptait de recevoir un peu de l'autre seulement en retour. Mais je me trompais. Pendant tout ce temps, il m'observait aussi, il enregistrait mes habitudes, mes passions, mes envies. Il s'en inspirait chaque fois que nous étions ensemble pour apprendre à mieux m'aimer et me faire plaisir.

J'essaie de ne pas ressentir toute la douleur et tout le désespoir que les mots d'Elliott me suggèrent. Mais j'en suis incapable, alors je serre la feuille contre moi et explose en sanglots.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 40

Si la vie est vraiment faite d'amour et d'eau fraîche, moi, je suis une fourchette. Tout me file entre les doigts, surtout les mecs. Quel genre de cause désespérée peut rompre avec Cupidon en personne ?

— Saleté !

— Excuse-moi ? s'insurge Nathan à travers le téléphone.

— Je ne te parlais pas à toi, mais au chat. Il était encore monté sur la commode.

Oui, un chat. Éros, il s'appelle. Le pelage marron, pas vraiment malin, passe la plupart de son temps à tourner en rond et super râleur. Deux taches noires autour de ses yeux lui font office de lunettes. Son homonyme tout craché.

J'ai fini par comprendre que le départ d'Elliott n'est que le résultat d'un mauvais timing couplé à nos habitudes de communication exécrables. Si je n'avais pas touché à son téléphone ce soir-là, peut-être aurait-il vraiment trouvé le courage de tout m'avouer. Sauf qu'au bout de six mois d'absence, on ne peut plus dire que nous sommes quittes. La balle est largement repassée dans son camp. Vide, le camp.

Du coup, j'insulte le chat. Et comme il ne pige pas un mot, c'est bien le dernier à s'en plaindre.

— Je te l'ai offert pour que tu te sentes moins seule, m'a reproché Gaël, un jour que je crachais des invectives en regardant son cadeau faire ses griffes sur le canapé.

— Oh, mais je t'en suis reconnaissante, lui ai-je répondu. Il vient compléter à merveille le tableau de la nana désespérément célibataire. Plus que vingt-neuf et le compte est bon !

Six putains de mois. Ressenti : un siècle.

Le soir, Éros se roule en boule pour dormir contre mon épaule, et j'enfonce mon nez dans sa fourrure en repensant à cette nuit irréelle qu'Elliott et moi avons partagée au chalet. La nuit où j'ai laissé passer ma chance de lui pardonner.

— Quand tu auras terminé de martyriser cette pauvre bête, tu pourras me dire pour le virement ? reprend Nathan derrière le combiné.

— Ah, oui, le virement. Je l’ai reçu il y a deux jours, tu peux confirmer à tes grands-parents que tout est bouclé. Je leur ai envoyé le reçu par mail. Comme ils ont un peu de mal avec l’ordinateur, je leur prépare aussi un courrier.

— La cérémonie était vraiment parfaite, ils ne tarissent pas d’éloges à ton sujet.

Je souris. C’est bien la dixième fois qu’il me le répète.

— Dommage que le soleil n’était pas au rendez-vous.

— Tu peux contrôler le nombre de couverts ou la couleur des nappes, mais quand même pas la météo ! rigole-t-il. Bon, je dois te laisser, le micro-ondes de la cafétéria fait encore des siennes et ça commence à râler en bas. À plus !

Le quotidien a repris son cours à une vitesse anesthésiante. En août, les mariages s’enchaînent et empêchent ma chute dans le gouffre sans fin de l’expectative, même si je ne profite pas pleinement de cette réussite. Les semaines défilent avec leurs lots habituels d’heureuses surprises, chacune d’entre elles moins intense que lorsque je les partageais avec Elliott. Cette impression d’être une énorme passoire qu’on essaierait de remplir à la louche me hante, puisque je me gave chaque jour de petits moments joyeux dont les effets auront disparu le lendemain.

Avec le temps, les crises de larmes se sont diluées dans des éclats de rire humides. L’Office, une coupe de vin, un colis arrivé par erreur : tout me rappelle Elliott, mais plus rien ne me rattache physiquement à lui. Et surtout, j’ai arrêté d’espérer qu’il soit revenu chaque fois que j’entends son employé de ménage marcher dans son appartement.

Je suis plongée dans un magazine de robes de mariage – la fiancée d’Hisham souhaite quelque chose de très pudique, un modèle difficile à trouver sans tomber dans le too much ou le style des années 70 – lorsqu’on toque à la porte du studio. En allant ouvrir, je me demande qui peut bien avoir le courage de mettre un pied dehors en cette période de canicule.

C’est Éléonore qui se tient sur le palier, toute fébrile et hésitante.

— Je... Comment vas-tu ? bafouille-t-elle.

Un ange passe, mais ce n’est pas Elliott.

— Très bien, articulé-je. Entre, je t’en prie.

Nous ne nous sommes pas souvent revues depuis que j’ai découvert la vérité sur les agences. J’ai bien compris qu’elle ne cherchait pas à me blesser en me laissant consulter les notes d’Elliott ; au contraire, elle m’a

offert la chance d'enfin connaître ses véritables sentiments à mon égard. Aussi avons-nous repris l'habitude de boire des cafés ensemble en considérant ce mauvais chapitre comme clos. Mais ensuite, les cafés se sont espacés, et le besoin de se voir s'est naturellement amoindri avec le temps. Un peu comme si, en l'absence d'Elliott, notre complicité s'était fragilisée jusqu'à disparaître complètement.

— Je m'inquiète pour Elliott, annonce-t-elle en s'installant à la grande table.

Éléonore doit deviner le fond de ma pensée, car elle secoue la tête avec tristesse :

— Il n'est pas là. En fait, il ne sera peut-être plus jamais là.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Même si je parviens à le cacher, sa phrase m'a fait l'effet d'un coup de poing dans l'estomac. Je me suis convaincue qu'Elliott finirait par revenir pour les besoins de sa société... ou même pour moi. Je n'ai pas patienté une demi-année pour apprendre qu'au final, le directeur n'a pas l'intention de remettre un pied à Paris.

— J'aurais dû me douter de quelque chose, désespère-t-elle en se prenant la tête entre les mains. Six mois d'absence, c'est long, même pour Elliott. Il a dû trouver qu'il était allé trop loin...

Tout en essayant de ne pas montrer la panique grandissante que sa propre détresse fait naître en moi, je pars dans la cuisine pour lui remplir un verre d'eau.

— T'a-t-il informée de quoi que ce soit avant son départ ? dis-je en le déposant devant elle. Il n'abandonnerait pas la boîte sans t'en parler.

Elle hausse les épaules :

— Non, c'est Désiré qui m'a annoncé qu'il ne comptait pas revenir, mais j'ignore si je peux le croire. J'ai l'impression qu'il profite de la situation pour lui couper l'herbe sous le pied, et je commence à avoir peur que les agences en pâtissent.

Je m'assois face à elle, quelque peu mal à l'aise. Comment lui expliquer que c'est dans la nature de Désiré de lier les Hommes et qu'il a tout intérêt à ce que leurs affaires se portent à merveille ?

Je cherche une formule qui me permettrait de la rassurer sans en dire trop. D'un autre côté, Éléonore a toujours défendu Elliott corps et âme, quitte à participer à certains de ses plans tordus. Quand j'ai appris qu'il jouait les entremetteurs pour de parfaits inconnus, elle m'a affirmé qu'il

s'agissait d'un « mal pour un bien », alors je me demande si elle n'a pas déjà sa propre petite idée sur la question. Pour autant, je ne me vois pas engager le sujet avec elle ; ce serait prendre le risque de passer pour une sacrée malade.

— Je sais ce que tu penses, souffle Éléonore. Tu penses que je suis culottée de venir me plaindre des soucis d'une entreprise qui t'a fait souffrir. Mais Elliott voulait tout reprendre à zéro. Nous avons mené une longue réflexion sur la manière dont nous pourrions restructurer les choses. Il était prêt à abandonner les idéaux et le travail de toute une vie pour devenir quelqu'un de meilleur. Une agence matrimoniale comme on en voit beaucoup, ça ne serait pas si mal, non ?

Elle baisse les yeux et serre son verre dans une main. Puisque nous n'avons jamais reparlé des agences, elle ignore que je suis déjà au courant pour la restructuration. Je lui souris :

— Ce serait bien, oui. Mais tu ne penses pas que c'est aussi le but de Désiré ? Il m'avait également parlé de retourner à une stratégie moins... intrusive.

— Et il a l'air de le vouloir, confirme-t-elle en se massant les tempes. Elliott nous a tous les deux chargés d'initier la transition entre les anciennes et les nouvelles pratiques auprès des équipes pendant son séjour à l'étranger. Même s'il rallie facilement les employés autour de ses projets d'habitude, on parle de plusieurs dizaines de bureaux répartis à travers le monde, et bousculer autant d'usages ne se fait pas comme ça.

Je me crispe sur ma chaise. Voilà deux fois qu'Éléonore évoque ce don chez Elliott, mais je n'arrive pas à savoir si elle y fait volontairement allusion. Et si le pouvoir de persuasion faisait partie du packaging des dieux grecs ?

— Alors, quel est le problème ? la relancé-je.

— Le problème, c'est que même si ces nouvelles pratiques ont bien été adoptées par les agences, nous sommes censés les valider au retour d'Elliott seulement. Il a mis au point un fichier pour détruire l'algorithme et toutes les bases de données des différentes filiales. Nous avons prévu de l'activer quand tout serait fin prêt, mais Désiré ne veut pas attendre. Il a décidé qu'il était temps de remettre le compteur à zéro et de me laisser les commandes. Je ne sais pas, j'ai un doute sur ses intentions. Il a l'air de vouloir... précipiter les choses, tout à coup.

— Comment ça, te laisser les commandes ?

Éléonore se met à bafouiller en réalisant qu'elle vient de lâcher une bombe :

— Le but de cette restructuration est de revendre la société, commence-t-elle. Elliott a donc décidé d'entamer la passation pour le poste de directeur de l'agence parisienne en parallèle. Et je suis la personne qu'il a formée pendant des mois à sa succession.

Éléonore rougit de cet aveu. Pourtant, elle n'a pas besoin de justifier la décision d'Elliott. J'ai toujours su qu'elle possédait un rôle majeur à ses côtés ; si elle travaillait à l'accueil des bureaux, c'est simplement qu'il la savait capable de défendre leur cause sans éveiller les soupçons.

Je ne suis pas étonnée que Désiré cherche à se détacher rapidement des agences. Après tout, il a monté La Compagnie de l'Arc avec son frère, celui-là même qui a condamné Aimée à souffrir d'un amour à sens unique pour l'éternité. Maintenant qu'elle est libérée, il souhaite sans doute rattraper le temps perdu sans avoir à s'inquiéter pour la société.

— Tu ne penses pas que Désiré en a juste marre d'attendre le retour d'Elliott ? tenté-je.

Comprenant que je n'apporte pas beaucoup de crédit à ses inquiétudes, Éléonore insiste :

— Non, il s'impatientait bien avant son départ. L'homme qui m'a frappée est revenu s'excuser il y a quelques semaines. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais il avait déjà provoqué une esclandre la fois où tu nous as apporté ce colis pour Elliott. Il m'a dit que ce jour-là, quelqu'un de la société l'avait prévenu de l'inscription de sa femme chez nous.

— Une seconde, tu penses à Désiré, là ? Mais il se trouvait à San Francisco à cette époque !

— Rien ne l'empêchait de pousser Elliott à abandonner la boîte depuis là-bas. Nous avons remarqué une forte hausse d'incidents similaires avant qu'il ne décide de tout reconstruire. C'est comme si on le piquait un petit peu tous les jours pour le persuader de laisser tomber l'affaire.

Je fais mine de réfléchir, peu convaincue par son hypothèse. Éléonore avale d'une traite le reste de son eau et repose brutalement le verre sur la table.

— Et puis mince, c'est louche, cette histoire ! s'exclame-t-elle. Quand tu t'es faufilée dans l'agence grâce à moi, tu as donné la clé à Désiré. Une clé qui était sous *ma* responsabilité. Et pourtant, il ne m'a strictement rien reproché à ce sujet !

— Éléonore, tu sais que je suis désolée...

Elle secoue la tête.

— Ce n'est pas où je veux en venir. Tu ne trouves pas ça louche qu'il accepte de me donner le poste de directrice, alors même que j'ai mis la confidentialité de nos informations en danger ?

J'ai beau m'être reposée sur Désiré, l'inquiétude d'Éléonore devient contagieuse. Elliott avait déjà de gros doutes sur les intentions de son frère, craignant qu'il veuille se venger de lui par le biais des agences. Pour autant, je ne vois pas comment l'arrêt de simples serveurs lui en donnerait les moyens.

— En quoi précipiter la passation du poste servirait à Désiré ? lui demandé-je, toujours un peu perplexe.

— Ce n'est sûrement pas la passation en soi qui l'intéresse, mais la destruction définitive de notre base de données illégale, propose Éléonore. Il pourrait entamer la revente de la société, une fois ce problème réglé.

Je ne suis pas convaincue. Cette décision, Elliott et Désiré l'ont prise ensemble, et je ne crois pas que l'argent soit un véritable sujet de discorde entre des foutus dieux. Mais si Elliott n'a pas remis le fichier à son frère avant de partir, c'est bien qu'il ne lui fait pas suffisamment confiance pour laisser les pleins pouvoirs entre ses mains.

— Si ça peut te rassurer, nous pouvons garder ce fichier en attendant qu'Elliott revienne. Enfin... s'il a effectivement l'intention de revenir.

Nous ne perdons rien à prendre des précautions. Éléonore soupire tout en se laissant couler contre le dossier de sa chaise, soulagée.

— Le hic, c'est que je n'ai aucune idée de l'endroit où il peut être, avoue-t-elle. Désiré a déjà retourné toute l'agence à sa recherche, et Elliott ne nous a jamais dit sur quel support il le garde. Il peut autant être stocké sur un ordinateur que sur un disque dur ou une clé USB...

Je passe une main sur mon visage. En gros, nous partons de presque rien. Si Désiré n'a pas encore mis la main dessus, je ne vois pas comment nous serions capables de le trouver. Après tout, lui-même a accès à tous les serveurs de l'agence, et donc à tous les endroits où Elliott est susceptible de l'avoir caché...

... sauf un, peut-être.

— Dans ce cas, nous n'avons plus qu'une seule option, dis-je en me levant.

— Laquelle ?

Je suis déjà en train d'ouvrir le meuble sous le lavabo. Le marteau du déménagement s'y trouve toujours, couché derrière les nombreuses bouteilles de produits d'entretien. Je le soupèse en allant me placer face au mur qui sépare l'appartement d'Elliott du mien. Une feuille de papier, tout au plus.

Si mes calculs sont exacts, je pourrais défoncer une partie de la cloison juste derrière un placard de sa cuisine. Ni vu ni connu.

— On va perquisitionner le seul endroit que Désiré n'a pas encore fouillé.

— Vous êtes en train de dire que Désiré profite de l'absence d'Elliott pour trouver ce fichier et préparer un sale coup contre lui ?

— Grosso modo.

— Tu es au courant que c'est de mon patron dont on parle ?

Nathan me considère avec une forme de perplexité mêlée d'effroi. Je me gratte la nuque sans savoir quoi ajouter.

— Attends une seconde, j'aimerais qu'on reprenne dans l'ordre, lâche-t-il en commençant à faire les cent pas. D'abord, pourquoi il y a un putain de trou dans le mur ?

Éléonore et moi échangeons un regard paniqué. Je n'avais pas prévu que Nathan passe récupérer le courrier pour ses grands-parents dès ce matin. Même si les dégâts de notre intrusion chez Elliott sont loin de passer inaperçus, nous étions parvenues, non sans mal, à le détourner du sujet jusqu'ici.

— Il fallait bien débiter nos recherches quelque part, hasarde l'hôtesse d'accueil.

— Mais j'ai visé juste ! (Je marche jusqu'à la zone démolie par mon travail grossier, contre laquelle je pousse un coffre de rangement.) Regarde ! (Je pose une lampe dessus.) Plus rien !

— Plus rien, mis à part une cloison et un meuble de cuisine complètement explosés. Et si les propriétaires le découvrent ? Tu imagines les problèmes que tu vas avoir ?

— Ce ne sont pas « les », mais « le » propriétaire. Et ne t'inquiète pas, il n'a aucun droit de me reprocher quoi que ce soit à ce propos.

J'en ai plus appris sur Elliott en farfouillant dans son appartement qu'en six mois de relation avec lui. Par exemple, je sais qu'il collectionne des reliques de jeux de plateau au fond de ses placards et qu'il est du genre à

conserver les aliments périssables dans des bocaux en verre. Qu'il trie ses papiers avec un code couleur précis et qu'il met plus de soin à régler ses factures qu'à plier ses vêtements. Qu'il aime les vinyles, les stylos de luxe et les petits post-it à coller pour se repérer dans les documents. Autant de choses que j'ignorais parce que je n'ai jamais eu l'occasion de chercher le moindre trombone dans ses affaires, y compris lorsque je me retrouvais à travailler seule dans son appartement.

Il y a ce contrat de location déniché dans le tiroir de sa table de nuit, aussi. La preuve qu'Elliott est bien le propriétaire de nos deux logements. Quand j'y pense, la dame qui m'a fait signer le bail n'était pas très informée des règles de l'immeuble. Encore une personne qu'il a convaincue par je ne sais quel miracle de jouer un rôle pour lui, à l'image du jeune livreur venu m'apporter son colis le jour de notre rencontre. Il avait tout prévu bien avant que je mette un pied à l'agence, puisque devenir mon voisin de palier n'était qu'une étape préliminaire au sort que son algorithme me réservait.

— Super, lâche Nathan en s'écrasant sur le canapé — Éros lui grimpe sur les genoux dans la foulée. Donc, vous êtes entrées par effraction chez quelqu'un, et en prime, vous n'avez pas récupéré ce fameux fichier.

Je retiens un sourire pour ne pas aggraver mon cas. Entre nous, qu'est-ce qu'une nuit au poste de police quand votre petit ami est peut-être un être surnaturel ? Rien ne m'a jamais autant aidée à relativiser que l'identité supposée d'Elliott.

— OK, j'ai une question, poursuit Nathan. S'il souhaite supprimer les informations contenues dans les machines pour accélérer la vente, pourquoi Désiré ne les bousille-t-il pas, tout simplement ?

— Ces machines ne servent qu'au traitement des données. En les mettant hors service, Désiré ne ferait qu'interrompre les matchs effectués entre les clients, précise Éléonore. Le fichier d'Elliott, lui, est capable de remonter jusqu'à l'hébergement de l'algorithme et des données de chaque agence pour les détruire.

— On pense qu'Elliott a embarqué le fichier dans ses bagages, ajouté-je. Mais s'il ne revient pas rapidement, Désiré trouvera une autre façon d'arriver à ses fins.

Nathan reste un instant muet, les mains croisées sur le gros ventre du chat.

— Je ne comprends pas pourquoi tu l'attends, finit-il par déclarer d'une voix lasse.

Je détourne mon regard du sien, plus par pudeur que par honte. Comment lui expliquer que si Elliott a agi selon la volonté d'une instance supérieure, je suis prête à prendre le risque ? Que s'il s'est effectivement rebellé contre sa propre nature pour m'aimer, j'irai le retrouver à l'autre bout du monde ? Je ne peux pas. Il me prendrait pour une folle.

Prenant acte de mon silence, Nathan dépose Éros sur un coussin pour venir se planter devant moi. Je lis dans ses yeux une incompréhension que je ne peux pas lui reprocher.

— Tu en sais sans doute plus que moi sur cette histoire, mais Elliott t'a menti, Charlotte. Et il ne s'est pas uniquement foutu de toi. J'étais là aussi. J'ai fait partie de ce jeu. Pendant un temps, j'ai moi-même cru que nous ne nous étions pas rencontrés sans raison et que, d'une certaine manière, dans d'autres circonstances peut-être, nous aurions été faits l'un pour l'autre. C'était avant qu'on découvre que ton petit ami cherchait à nous mettre ensemble, bien sûr, et ça ne change rien à l'affection que je t'ai portée et que je te porte toujours. Mais savoir qu'on s'est amusé à me manipuler m'a fait beaucoup de mal. Alors même si j'ignore ce qui t'a fait changer d'avis sur Elliott, cette fois, ce sera sans moi. Je suis désolé.

Je ne le retiens pas, parce que dans le cas où Elliott n'est pas celui qu'Anaïs croit, il a entièrement raison. D'autant plus qu'aucune de mes excuses ne répondrait honnêtement à cette confession. J'imagine le dégoût qu'il ressent de voir la femme qui l'intéresse courir après un escroc.

Il pose sa main sur mon épaule :

— On se voit demain à L'Office, dit-il avant d'ouvrir la porte.

Éléonore a suffisamment de délicatesse pour ne pas faire de remarque. Je me tourne vers l'une des fenêtres ouvertes et observe les rayons du soleil qui arrosent les toits gris du quartier. En y repensant, Elliott me semblait toujours baigné de lumière. Il attirait les éclats du jour comme s'il ne collait pas vraiment à la fadeur triste de mon existence.

Bordel. J'ai peut-être couché avec Cupidon, et ce n'est même pas un dieu du sexe. Qui l'eût cru ?

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

Éléonore s'approche en libérant sa nuque avec un élastique. Ça change, de la voir aussi détendue.

— Rien. Je me suis juste souvenue de quelque chose.

Pour toute réponse, elle me sourit.

— Je le lui dois, ajouté-je à demi-mot, comme marquée par les reproches de Nathan. C'est grâce à Elliott que je peux vivre de mon entreprise aujourd'hui.

Éléonore pose sa joue sur mon épaule. Ensemble, nous profitons du silence de l'autre sans s'avouer la terrible vérité. De l'identité d'Elliott à son hypothétique retour, nous ne sommes, au fond, certaines de rien.

— Si seulement nous avions ce fichier, je me sentirais beaucoup plus sereine, murmure-t-elle.

— Oh, mais vous l'avez, ce fichier.

Soudain, tout mon corps se crispe. Éléonore se détache lentement de moi, mais nous sommes incapables d'articuler le moindre mot. Je me retourne tandis que mes genoux cognent l'un contre l'autre et tente d'articuler une phrase qui meurt tristement dans ma gorge.

Nathan a mal refermé la porte en sortant. Il est là, un coude appuyé contre l'encadrement, ses jambes croisées dans un jean à l'évidence beaucoup trop court. Ses boucles cuivrées, plus longues, lui tombent pratiquement sur les épaules.

— J'ai cru reconnaître des voix, alors je me suis permis d'entrer, dit-il en se grattant la tête.

Elliott.

PARTIE IV : APHRODITE

Il courait.

Elliott en avait l'habitude, maintenant. Charlie occupait presque soixante-quinze pour cent de son esprit, ses blagues à moitié drôles et la fragrance exacte de son spray démêlant pour cheveux comprises. Elle se trouvait toujours cachée là, dans un coin plus ou moins reculé de sa réflexion, à l'image d'une minuscule trace de doigt sur le bord d'un carreau de lunettes, d'un pixel manquant sur un écran haute définition ou d'un unique point blanc sur le pelage intensément noir d'une panthère. Même dans un moment aussi crucial que celui-ci, Charlotte Nantem était un fil qui dépassait du tapis et sur lequel Elliott Rhys ne pouvait s'empêcher de tirer.

Ainsi se perdait-il au détour d'une pensée vagabonde, jusqu'à en oublier le plus important – mais y avait-il plus important, au fond, que l'angle parfait de la cheville de Charlie dans ses escarpins fatigués ?

Du coup, Elliott se mettait en retard et, le plus souvent, il devait courir.

Il parvint à un nouveau boulevard identique au précédent. Si on faisait abstraction de ses palais traditionnels et de ses enfilades de vieilles maisons seulement accessibles par les petites pentes escarpées des ruelles, on se rendait vite compte que Kyoto avait été façonnée dans le même moule que toutes les autres villes. Alors se dévoilait la fourmilière, grouillante et encombrée, chacun de ses habitants assigné à une tâche bien précise et toujours plus urgente que celles des autres.

Elliott continua sur plusieurs mètres, jouant parfois des coudes pour se frayer un chemin parmi la foule. Il la repéra face à la route, son attaché-case dans une main. Comme les véhicules défilaient à une allure constante, elle hésitait à continuer sur le trottoir pour traverser au passage clouté suivant.

Il s'approcha jusqu'à sentir son genou taper dans la malette en cuir. Son action eut l'effet escompté : la Japonaise s'écarta d'un bond avant de vérifier qu'aucun papier n'était tombé du porte-documents. Elle s'attarda ensuite sur l'aspect vestimentaire d'Elliott qui laissait à désirer. Enfin, le feu pour piéton devint vert.

Tout en la regardant franchir l'intersection et disparaître dans le melting-pot nippon, Elliott arrangea les boutons de sa chemise qu'il avait commencé à défaire lors de sa course.

— Un battement d’ailes t’aurait évité tous ces pénibles efforts, mais je suppose que tu souhaitais terminer ton travail dans les règles de l’art, lâcha quelqu’un juste à côté de lui. Tu sèmes tes graines depuis ce matin et maintenant, elle s’apprête à croiser son ouvrier en salopette au prochain carrefour. Ton dernier dossier. Pourtant, tu ne comptes pas vérifier s’il s’agit d’une victoire ou d’un échec.

— C’est une victoire pour moi, répondit Elliott. La leur ne dépend plus que d’eux-mêmes.

— Voyez-vous cela !

Il se tourna vers sa mère. Elle était indéniablement plus petite qu’une bonne partie des autres passants, mais apprêtée ainsi dans sa toge sertie de perles et d’or, elle dégageait une grandeur que n’importe quel homme n’atteindrait jamais. Sa cascade de cheveux blonds lui descendait devant les épaules et encadrait les traits de son visage pâle, figé dans la splendeur unique des dieux.

— Tu m’en veux, devina-t-elle.

Elliott ouvrait déjà la marche vers le jardin le plus proche. Sa mission achevée, les bruits de l’agglomération recommençaient à se faire plus distincts et ne tarderaient pas à devenir insupportables.

— Pas tellement. On m’avait prévenu que cette heure viendrait.

Ils trouvèrent un parc et se promenèrent le long de son chemin bardé d’arbres, derrière lesquels scintillait l’eau étale d’un lac envahi par les hérons. Elliott l’incita à prendre place sur un banc de la rive et ils restèrent un moment sans rien dire, muets d’émotion, appréciant la compagnie de l’autre après la petite centaine d’années qui les avait séparés. Pour eux, c’était l’équivalent d’une semaine ou deux, tout au plus.

— Je ne suis pas ici pour te demander de revenir, annonça-t-elle. Pas encore.

— N’est-ce pas pour cette raison que tu as envoyé Désiré me rejoindre en France ? Pour le pousser à me convaincre de rentrer ?

Sa mère tiqua en entendant ce prénom.

— *Antéros*, je le crains, ne compte pas partir sans causer ses dommages collatéraux habituels. C’est de ma faute. Je ne pensais pas que sa colère finirait par prévaloir sur les devoirs qui vous incombent, mais je dois avouer – assez honteusement, en tant que mère – avoir peur qu’il enfrenne l’une des lois immuables qui vous ont permis de demeurer sur Terre.

Aphrodite se rapprocha pour prendre ses grandes mains dans les siennes. Comme Elliott craignait de mal interpréter ses paroles, il se contenta de patienter en silence.

— Tu sais que notre autorité parmi les dieux décroît avec notre influence, ils ne se montreront plus aussi indulgents concernant vos erreurs. Ne le laisse pas commettre une faute irréparable et retourne t’assurer que votre travail prend fin correctement.

Le cœur d’Elliott remonta dans sa gorge pour mieux chuter au creux de son estomac. Sa voix se mit à trembler :

— Si tu comptes m’obliger à y rester pour plus longtemps que prévu, ne m’arrache pas encore à elle.

— La mort s’en chargera à ma place et tu en souffriras d’autant plus. Tu *dois* revenir. Tu ne fais pas partie des leurs.

Elliott essaya d’imaginer ce que pourrait être son quotidien après son retour à l’Olympe, là où les plaisirs se consumaient à l’excès. Mais plus il essayait d’imaginer, plus il réalisait que ni l’ambrosie ni le meilleur des nectars ne surpasserait jamais les piquettes à deux euros sirotées sur le vieux canapé rouge de Charlie.

Il baissa les yeux sur leurs mains jointes.

— J’ai été frappé par un homme, une fois, dit-il d’un ton serein, posé. Je croyais que la blessure se refermerait tout de suite. Mais quand mon assistante s’est inquiétée de mon état, j’ai compris que quelque chose était en train de changer, que je perdais le contrôle. Elle m’a rejoint à l’hôpital et j’ai décidé de lâcher prise, juste pour tester, pour expérimenter. Dès l’instant où j’ai franchi ce pas, j’ai su que je ne serais plus jamais le même.

Aphrodite l’observait avec des yeux coupables. Il prit une grande inspiration pour se donner le courage de continuer :

— Quelques mois. Un nombre inconcevable de personnes chères à mes yeux se sont volatilisées au cours des âges, et le plus souvent, j’ai eu l’impression de quitter un bon ami pour plus longtemps que prévu. Mais quelques mois sans elle suffisent à me faire traverser un désert d’ennui dont chacune des secondes dure une éternité. Dans ce désert, la vie même n’a ni intérêt ni saveur. Alors je me suis convaincu que le jour où Charlie cessera d’exister, rien n’existera plus vraiment.

La réponse d’Aphrodite fut celle à laquelle il s’attendait.

— Tu retombes dans les pièges de ton passé, Éros. La trahison de Psyché t’a prouvé que tu étais capable de surpasser cette épreuve.

Elliott lâcha un soupir de résignation. Il tendit un poing devant lui et, sans prévenir, s'enfonça entre les côtes la flèche de plomb qui y était apparue.

La douleur perdura une longue minute. Mais Charlie demeurait là, entêtante. Les flèches disparaissaient une à une et son amour pour elle grossissait toujours plus avec l'absence.

Aphrodite en fut ébranlée. Elle posa une paume fébrile sur sa joue pour la caresser avec chagrin.

— Tu as passé tellement de temps auprès des Hommes que tu as fini par leur ressembler, souffla-t-elle tristement. Je suis désolée, tout est de ma faute. Si j'avais...

— Ne me laisse pas l'éternité pour me souvenir de sa mort, je t'en conjure.

— Oh, Éros, mon tendre fils... Tu sais bien qu'après Psyché, les dieux refuseront d'offrir l'immortalité à une nouvelle humaine.

Elliott ferma les yeux, libérant une larme qui roula entre les doigts fins de sa mère. Lorsqu'il se remit à parler, ses mots avaient l'intonation d'une supplique.

— Ce n'est pas ce que je leur demande.

CHAPITRE 41

Il était temps, j'ai envie de dire.

Je referme la porte sur Éléonore après qu'elle a enfin consenti à se détacher d'Elliott. Une fois les premières secondes de stupéfaction passées, elle a fondu en larmes et s'est jetée dans ses bras. J'ai patienté à l'écart, incapable d'engager le moindre pas dans sa direction. Le mur de réserve s'est de nouveau érigé alors que son assistante l'étouffait sous les embrassades et les exclamations ravies. Comme je ne voulais pas craquer devant elle, j'ai écourté leurs effusions en la mettant gentiment à la porte.

Est-ce de la colère ? Je n'en suis pas certaine. En fait, je ne suis plus certaine de rien. Pas même de connaître le véritable Elliott.

— Un jean, sérieusement ?

Ma voix est un peu rauque. Je cherche le ton avec lequel je m'adressais à lui avant son départ, mais la note paraît gauche, inexacte.

— Je voulais essayer de m'habiller de façon plus... ordinaire, avoue-t-il, dansant d'un pied sur l'autre. Vous aimez ?

— C'est une horreur.

— Les pantalons de costume soient loués !

Je laisse échapper un rire bref qui me fait l'effet d'une gifle. Cette discussion est beaucoup trop facile.

Il examine l'appartement sans remarquer mon trouble. Avec ses boucles cuivrées échouées sur le bas de sa nuque, j'ai l'impression de me retrouver face au Elliott d'avant, celui sur la photo d'Anaïs Blancourt. Je voudrais fondre sur lui pour l'embrasser et le frapper en même temps.

— Vous êtes là pour la passation de l'agence ? osé-je, de plus en plus fébrile.

Elliott n'a pas encore expliqué les raisons de son retour. Jusque-là, il était beaucoup trop occupé à sécher les larmes d'Éléonore pour en placer une. Je me demande s'il se trouve dans un état d'anxiété comparable au mien, si le bout de ses doigts picote à la simple idée de me toucher. D'apparence, il reste la façade tranquille, presque apathique, que j'ai toujours connue.

— Hum, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de superviser tout ça, répond-il en poursuivant son inspection. Une seconde, est-ce qu'il y a un trou dans ce mur ?

Il s'est arrêté près du coffre qui fait office de cache-misère.

— Alors, vous n'êtes revenu pour rien d'autre ?

— Mais je ne rêve pas, c'est un trou !

— Bon sang, Elliott, répondez-moi !

Elliott encaisse mon cri sans trahir la moindre émotion. Ses doigts quittent la lampe qu'il s'apprêtait à soulever et il pivote avec lenteur, braquant des yeux inquisiteurs et délicieusement verts sur moi.

Mais non, ses yeux ne sont pas « délicieusement » verts. Ils sont verts, point !

Le truc, c'est qu'Elliott sait très bien s'en servir. Il les plonge dans les miens et je me sens tout de suite submergée. Je me recule quand il fait mine d'approcher, ma hanche cognant contre le coin de la table. Ce n'est pas de la peur, c'est autre chose. Après tout, qu'il soit un dieu ou un arnaqueur de pacotille, Elliott reste le type inoffensif et pas très à l'aise duquel je suis tombée amoureuse. Celui qui se confondait en excuses chaque fois qu'il m'écrasait les cheveux dans le lit.

— Je suis revenu pour vous, prononce-t-il enfin.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qui a changé pour que vous pensiez que notre relation en vaut la peine, en fin de compte ?

— Énormément de choses.

Mon cœur bat à cent à l'heure. Il est là, bien réel. Si je prenais l'initiative d'une caresse, d'un baiser juste, il y répondrait sans hésiter. Alors quel est cet écueil qui m'empêche de céder aux joies des retrouvailles ? Que sont les mensonges et la défection quand je peux sentir de nouveau sa peau sous mes doigts, fourrager dans ses boucles en bataille et retrouver le goût de ses lèvres ?

Du coin de l'œil, je vois une boule de poils grimper sur le bar de la cuisine et manquer de renverser une bouteille d'eau.

— Éros ! hurlé-je d'un coup.

Elliott se fige. Il remarque le chat perché sur le meuble, que j'attrape et dépose sur le canapé. Il ne sait pas que je sais. Et surtout, il ne veut plus que je sache. J'aurais pourtant cru qu'il se servirait de sa véritable identité pour justifier la plupart de ses manquements à mon égard.

— Est-ce que vous... continuez à voir Nathan ? me lance-t-il après une courte hésitation.

— Oui, Nathan et moi continuons à nous voir. Je travaille dans ses bureaux, je vous rappelle, répliqué-je, soudain plus agacée. Et donc ?

Il s'avance un peu.

— Et donc, vous deux, vous...

Je fuis vers la cuisine.

— Nous deux, quoi ?

— Vous êtes ensemble ?

La situation est assez ironique. Elliott s'est arrêté à un stade moins avancé que le mien sur la question. Je commence à récupérer les tasses éparpillées sur le plan de travail pour m'occuper les mains.

— Ce n'est pas un peu culoté comme question, puisque vous l'avez-vous-même envoyé me rejoindre en vacances à la montagne pour nous rapprocher ? rétorqué-je en déposant ma charge dans l'évier.

— Je ne l'ai pas envoyé.

Je me retourne. Il est aussi étonné que moi. Non, inquiet. J'imagine la torture que notre relation a représenté pour lui. Tous les jours, il s'est efforcé de taire ses sentiments pour me pousser dans les bras d'un autre, partagé entre ce rôle d'entremetteur qui lui colle à la peau et cette terrible envie de voir chacun de ses plans échouer. Je reprends ma vaisselle là où je l'ai laissée, l'air de rien.

— Je ne sors pas avec Nathan. Maintenant, je pense que vous pouvez rentrer chez vous.

Il ne bouge pas d'un iota. Cette façon qu'il avait de m'imposer ses choix me revient en pleine figure.

— Je vais reformuler, Elliott, prononcé-je, plus ferme, en suspendant mes gestes. Rentrez chez vous, s'il vous plaît.

— Je n'en ai pas envie.

— Ah oui ?

Le plat que je tiens atterrit dans le bac et manque de casser. J'inspire profondément avant de marcher dans sa direction.

— Vous n'en avez pas envie ? répété-je, si proche de lui que je sens les mouvements de sa poitrine s'accélérer au fur et à mesure que je parle. Pas envie ? Vous pensez être en droit de décider à ma place quand vous laisser partir et quand vous accueillir ? Je gère une entreprise de mariages, Elliott, pas de voyages.

— Charlie, écoutez...

— Non ! C'est à vous de m'écouter !

Voilà, je recommence à crier. Elliott, lui, se contente de détourner le regard avec honte. Et je prie pour qu'il en soit rempli, de cette honte. Aussi

rempli que je l'ai été de chagrin quand il m'a abandonnée à la solitude et au silence.

— J'espère que vous vous sentez comme un moins-que-rien, sifflé-je entre mes dents. Parce que ce n'est pas un quart de ce que j'ai traversé ces six derniers mois. Je me contrefous des raisons qui vous ont poussé à partir sans même essayer de ramper à mes pieds. Je me suis confiée à vous, Elliott, je vous ai ouvert mon cœur et vous en avez profité pour le bousiller. Je me suis enfoncée dans les brèches que vous me présentiez, je vous ai cru. Et vous avez disparu sans un mot.

— Vous avez refusé de m'écouter, prononce-t-il tout bas.

— Oh, j'avais oublié ce détail. (Je m'éloigne en lui ricanant au nez.) Balle au centre, alors ? Vous êtes un putain d'informaticien, Elliott. Vous avez inventé tout un programme pour manipuler celles et ceux qui vous entourent, mais vous n'êtes même pas foutu de les comprendre ! Personne n'aurait accepté de vous écouter après avoir appris une chose pareille.

Les cachoteries ont tout pris de ce que nous avons. Qu'est-ce qu'il nous reste, si Elliott s'obstine dans cette voie ?

— Charlie, je peux tout vous expliquer...

— Je suis au courant, lâché-je, dos à lui. Je suis au courant que vous êtes le déclencheur de ma rupture avec François, mais aussi de votre plan stupide pour me pousser dans les bras de Nathan. J'ai consulté la liste sur votre ordinateur, j'ai vu vos employés à l'œuvre. Alors si vous me cachez encore ne serait-ce qu'une information, n'importe laquelle, même si elle pourrait me paraître totalement dingue, je vous conseille de me l'avouer tout de suite.

Je me retourne, pleine d'espoir. Rien. Elliott m'observe à travers les boucles qui rebiquent devant ses yeux sans se jeter à l'eau. Pourquoi, alors qu'il me suppliait de l'écouter le soir de notre rupture ?

Je me retiens presque de le secouer, de hurler jusqu'à ce qu'il me cède enfin cette partie de sa vie. Il est hors de question que je redevienne celle qui bataille avec les secrets des autres. Elliott m'a trop longtemps poussée à devenir cette personne méfiante et constamment anxieuse que je ne veux plus être.

Me remarquant sur le point de baisser les bras, il tente une esquive :

— Concernant Nathan...

— Non, Elliott, le coupé-je. Je me fiche de Nathan, je sais déjà tout ça. Qu'est-ce que vous me cachez *d'autre* ?

Sa main tremble un peu près de sa jambe. Il s'enferme dans un mutisme qui me blesse et d'un coup, je ne veux plus me battre.

— Je vous avais prévenu qu'après votre départ, je n'aurais pas la force de repartir, dis-je simplement. Je suis celle qui vous court après et qui s'épuise, comme toujours.

— Charlotte...

— Je dois y aller.

— Pourquoi ? se ressaisit-il, cette fois sans cacher la panique grandissante dans sa voix.

— J'ai un rendez-vous. Vous l'ignorez peut-être, mais les gens normaux ne peuvent pas se permettre de quitter leur travail pendant six mois.

J'enfile mes baskets dans l'entrée. Quand je me redresse, la main d'Elliott qui frôle mon poignet me fait sursauter. Sa carrure gigantesque m'accule dans le coin du vestibule et j'ai rapidement l'impression d'étouffer, si près de lui.

— Pardonnez-moi, bafouille-t-il en réalisant son erreur. Je n'aurais pas dû vous toucher. Mais ne pourrions-nous pas discuter davantage avant que vous ne partiez ?

— Nous ne discutons jamais, Elliott ! m'exclamé-je. Moi, je me dispute avec vous et vous, vous faites semblant de comprendre !

— Non, attendez...

— À quoi ça servirait ? soupiré-je. Vous n'en avez pas marre de vous bagarrer ? Moi, je suis fatiguée.

— Je préfère mille fois ces bagarres à votre ignorance.

Je le repousse et tire la porte dans un geste décidé :

— Eh bien, vous allez devoir vous y habituer, à cette ignorance. Je vous en dois une demi-année.

CHAPITRE 42

— Je n’arrive pas à y croire ! Tu as vraiment trouvé la perle rare ! Le plus dingue, c’est qu’elle rentre dans un budget aussi serré que le mien ! Oh, la, la... Qu’est-ce que j’ai eu chaud pendant les essayages, par contre... Tu penses que la vendeuse s’est rendu compte des taches de transpi sur les robes ?

— Il fait plus de trente-quatre degrés et la clim de la boutique déconnait, alors oui, toute son attention était rivée sur tes aisselles. Mais tu veux une révélation qui va changer ta vie ? Tout le monde transpire du moment qu’il est humain, même toi, Safia.

Safia éclate de rire en sortant de la boutique. Dehors, le bitume laisse échapper des vagues de chaleur qui déforment les lignes du sol. Je suis en train de réfléchir à la meilleure option entre un milkshake et un café glacé quand elle me bouscule avec son coude.

— Tu le connais, ce type ? chuchote-t-elle en parlant d’Elliott. Il est resté planté devant le magasin depuis notre arrivée...

La fiancée d’Hisham est du genre méfiante et embarrassée pour pas grand-chose. Elle a rapidement dépassé le stade de la cliente lambda avec moi ; le fait qu’elle ne possède pour ainsi dire aucune famille, son compagnon mis à part, a sans doute beaucoup contribué à mon envie de lui organiser le mariage qu’elle pensait ne jamais pouvoir s’offrir.

— Tu n’as rien à craindre, lâché-je en jetant un œil par-dessus mon épaule, constatant qu’Elliott nous emboîte effectivement le pas. Il est là pour moi.

— Il a attendu plus de deux heures. Sous un soleil pareil, le pauvre...

— Bof. Le froid, la chaleur... J’ai cru comprendre que ces petits désagréments ne lui font rien. Viens, allons nous rafraîchir quelque part.

J’envoie un message à Elliott dans la foulée. Il nous suit toujours, les mains enfoncées dans les poches du pantalon de costume qu’il a enfilé avant de partir. Je me demande encore pourquoi j’ai accepté de l’attendre avant de quitter l’immeuble.

Charlie : Qu’est-ce que vous foutez ?

Sa réponse ne se fait pas attendre.

Elliott : Je suis en plein relais. Vous voulez le témoin ?

Je me retourne, les joues en feu. Il fixe son écran avec un sourire idiot, satisfait de son trait d'humour.

Lorsque nous avons quitté le studio, Elliott m'a assuré qu'il attendrait que je me sente prête à poursuivre notre discussion. Je n'imaginais pas que dans son monde, attendre signifie agacer la partie adverse jusqu'à la faire céder.

Il y a un petit stand de boissons fraîches installé au coin du boulevard. Nous nous asseyons à l'une des tables en plastique poussées à l'ombre de l'auvent et passons commande. Ce sera un milkshake à la fraise pour moi et une limonade pour Safia.

— Tu ne veux pas lui proposer de se joindre à nous ? dit-elle en regardant Elliott qui ronge son frein, adossé à la façade d'un immeuble.

— Non, refusé-je d'un ton ferme. Avec un peu de chance, il va lâcher l'affaire.

Safia m'étudie avec un pétillement dans les yeux. Elle devrait laisser ça à sa limonade.

— Quoi ? râlé-je en goûtant mon milkshake.

— Tu rougis comme une ado en chaleur chaque fois que tu te retournes.

— C'est de colère. Il devient encombrant.

— Le fait qu'il ne te rende pas indifférente est un bon début, m'assure-t-elle en posant son menton dans une paume. Dis-moi, Charlie, est-ce que les *wedding planners* s'occupent aussi d'organiser leur propre mariage ?

Je ris en admettant qu'elle me pose une colle, même si celle-ci vient s'ajouter à la montagne d'interrogations sur laquelle repose désormais ma relation avec Elliott. Le mariage, c'est s'engager à aimer l'autre jusqu'à ce que la mort nous sépare. Mais si Elliott est immortel, comme a voulu me le prouver Anaïs Blancourt avec sa photographie, cela signifie-t-il que je m'apprête à vieillir seule ? Et s'il fuyait en voyant le temps faire de moi une autre personne, m'offrir un autre corps, un autre visage ?

J'ai longuement refusé de croire qu'il vient d'une réalité si différente de la mienne, et je devine maintenant pourquoi. Plus je m'en persuade et plus les difficultés que sa nature implique renforcent mes craintes. Peu à peu, je vois cette chance infime d'être de nouveau heureuse avec lui s'éloigner.

— Vous devriez régler vos comptes.

Je relève la tête. Safia a repris son sérieux et m'observe par-dessus son gobelet de limonade.

— Il doit y avoir beaucoup de non-dits entre vous pour que tu fixes le vide comme ça.

— Ce ne sont pas les miens, répliqué-je, la voix rauque.

— Mouais, me répond-elle avec un sourire. Moi, je crois que ne pas poser les bonnes questions en est déjà un.

Safia a dû écourter notre rendez-vous pour rentrer chez elle en urgence. Une histoire de livraison ratée, je crois. Sur le chemin du retour, je ne peux m'empêcher de chercher Elliott derrière moi toutes les cinq secondes. Il est monté trois voitures de métro après la mienne. Assise sur un strapontin à la moquette arrachée, j'essaie de vider mon esprit pour ne pas penser qu'il se tient à quelques mètres de là – ce qui, au final, revient à y penser deux fois plus.

Je débarque sur le quai sans le voir. Les inconnus circulent de tous les côtés, pour la plupart bruyants et en retard, mais aucune tête bouclée ne dépasse du lot.

La panique me serre le ventre et remonte dans ma gorge. Je me précipite à contre-courant pour le retrouver.

— Vous avez peur que je disparaisse ?

Je le repousse après lui avoir foncé dessus. Il a attendu devant son propre wagon pour que je vienne à lui.

— Pas du tout ! grommelé-je en reprenant ma route. J'espérais plutôt que vous auriez abandonné.

— Abandonner en plein marathon ? Certainement pas !

Je sirote le fond de mon gobelet et le jette dans une poubelle. Quand il marche tout près, ses longues jambes bêtement claquées au rythme des miennes, je suis incapable de réfléchir.

Au troisième étage de l'immeuble, Elliott laisse entendre qu'il se faufile à l'intérieur du studio dès que j'ouvrirai la porte.

— J'ai encore du travail, grogné-je en le menaçant avec mon trousseau de clés. Pas de conversation tant que je n'ai pas terminé. Occupez-vous en silence.

Il m'étales ses dents trop blanches pour être naturelles devant les yeux :

— Parfait. J'adore les chats.

Je passe le premier quart d'heure à débarrasser la grande table, couverte par mes documents de travail et les jouets d'Éros. Elliott étudie le trou du mur en se grattant le crâne, accroupi près du coffre de rangement qui le dissimule.

— Le propriétaire...

— S'appelle Elliott Rhys et n'a rien à me reprocher sur la façon dont j'ai géré la crise pendant son absence, le coupé-je en posant mon ordinateur devant moi. Je me trompe ?

— Non...

— Maintenant, plus un mot, je dois recontacter la vendeuse de cette boutique.

Elliott rejoint l'autre bout de la table où Éros prend un bain de soleil. L'heure défile avec mes échanges téléphoniques. Le silence qui s'installe ensuite dans la pièce est seulement dérangé par mes coups de fil et les ronronnements du chat qui s'est endormi le ventre à l'air, exposé aux grattements mécaniques d'Elliott.

Je fais de mon mieux pour ignorer le poids de son regard en tapant sur le clavier. Mais je le sens toujours là, ardent et scrutateur. L'écran me brûle les yeux et bientôt, les lignes du fichier Word ondulent dans un fouillis de lettres imprimées qui se chevauchent.

Il m'a laissée seule pendant six mois.

Six mois de culpabilité, de chagrin, de peur aussi. Une peur profonde et bien plus réelle que je ne voulais l'avouer, que je cachais derrière les demi-sourires et une assurance fragile. Celle qu'il ne revienne jamais.

Je n'ai appris à apprivoiser l'amour d'Elliott qu'à travers son absence. Je le pensais dépourvu d'émotions, incapable de comprendre quoi que ce soit en dehors de la satisfaction du travail accompli. Jusqu'à ce soir-là, au chalet. Jusqu'aux révélations d'Anaïs. Elliott a feint l'ignorance tout ce temps où l'on était ensemble pour m'abandonner à la puissance de ses sentiments dans un silence éloquent, une déchirure.

Je ne peux pas tellement lui en vouloir et c'est peut-être le pire dans cette histoire. Des milliers d'années d'exercice lui ont appris qu'il n'était qu'un simple médiateur. Comment aurait-il pu bouleverser des pratiques ancestrales pour une simple humaine ?

Je me suis arrêtée d'écrire sans m'en rendre compte, la vue complètement brouillée.

— J'aurais dû me laisser aller à vous, prononce Elliott d'une voix prudente.

Je sais que venant de lui, ce n'est pas rien, qu'il s'agit là de sa conclusion : tout est de sa faute et il aurait pu me concéder plus, infiniment plus que cette relation remplie de doutes, de mensonges et de faux-semblants.

— Oui, murmuré-je, la gorge sèche. Oui, vous auriez dû.

— Si vous saviez comme je regrette, ajoute-t-il. J'ai fait n'importe quoi, persuadé que quelqu'un d'autre vous était destiné, quelqu'un de meilleur.

— Comment avez-vous pu croire une chose pareille alors que je n'ai toujours regardé que vous ? répliqué-je durement. Alors que je vous ai couru après depuis le premier jour ?

— Je pensais ne pas vous mériter. Je pensais ne pas en avoir le droit.

Je veux encore lui répondre, mais le début de ma phrase est noyé dans un sanglot. Réminiscence d'une douleur cruelle et toujours aussi présente qu'au premier jour d'attente.

Car je l'ai attendu, oui. Attendu, attendu, et attendu encore. Attendu jusqu'à oublier son odeur et la teinte exacte de ses iris. Attendu jusqu'à ne plus me rappeler sa démarche dégingandée, jusqu'à ne plus entendre la façon dont son timbre vibrait quand il était concentré, joyeux ou hors de lui. Attendu jusqu'à ce qu'Elliott Rhys ne soit plus que le vague fantôme d'une époque à laquelle j'aurais tout donné pour retourner.

Une main se pose sur ma cuisse. Elliott s'est agenouillé près de moi et je ne peux m'empêcher de glisser mes doigts sur les siens, juste pour m'assurer qu'il n'est pas sur le point de s'envoler comme un mirage. Là, je m'autorise enfin à pleurer. À me libérer de ce poids qui m'écrasait le cœur chaque fois que je me réveillais dans des draps vides.

— Vous pouvez m'insulter, souffle-t-il. Frappez-moi si vous en ressentez le besoin, je patienterai jusqu'à ce que la colère passe. (Elliott remonte sa paume le long de mon bras, laissant sur son sillage le souvenir fiévreux de nos étreintes.) Toute ma vie, j'ai regardé les autres se détruire en me demandant pourquoi ils s'obstinaient dans cette voie. Mais, ensuite, je vous ai rencontrée et j'ai compris. Nous pourrions nous disputer chaque jour, chaque minute, chaque seconde que cela m'irait, que je serais heureux. Parce que nous en valons la peine.

— Je ne veux plus vous supplier, sangloté-je. Je ne veux pas être celle qui pardonne sans cesse. Pas cette fois, pas avec vous...

— Mais vous ne me suppliez pas, s’empresse-t-il de dire. Cette fois, c’est moi qui vous supplie. Je vous supplie de croire que ce n’était pas une plaisanterie, tout à l’heure. Vous m’avez confié être celle qui court sans cesse après les autres, condamnée à donner le témoin et à ne jamais franchir la ligne d’arrivée. Maintenant, c’est à mon tour. Vous êtes une femme qui mérite qu’on s’essouffle pour elle, Charlie, vous êtes... Vous êtes la plus belle course que l’on puisse jamais courir. Vous méritez que quelqu’un mette toutes ses forces pour vous atteindre, et je vous promets que peu importe à quel point vous chercherez à me ralentir, je ne perdrai jamais les miennes.

Elliott encadre mon visage trempé entre ses mains.

— Je suis amoureux de vous, Charlie, m’assure-t-il sans me lâcher des yeux – et soudain, comme une idiote, je me rends compte qu’ils m’ont toujours observée avec cette même expression d’amour inavoué et de désir. Je vous aime tellement que je suis prêt à mourir si cela signifie partager chaque instant qu’il me reste avec vous.

CHAPITRE 43

— Voilà, c'est à peu près tout, conclut Éléonore au terme d'un long exposé sur la situation des agences.

Les deux mains posées de part et d'autre de son bar laqué blanc, Elliott s'efforce d'enregistrer toutes les informations fournies par son assistante. Je tends l'oreille et leur jette des coups d'œil réguliers tout en gérant mes mails sur le canapé.

Qu'Éléonore ait été choisie pour lui succéder à la direction des bureaux parisiens ne m'étonne plus du tout. Ils ont passé une bonne heure à définir les dernières procédures qui assureront la stabilité financière de La Compagnie de l'Arc, et ce malgré le virage à 180 degrés que la société s'apprête à prendre. En tant que membre sortant, Elliott écoute les propositions d'Éléonore non sans se satisfaire de ses résultats. Je le vois à ce petit sourire qui remonte la commissure de ses lèvres à mesure qu'elle lui parle de je ne sais quel levier de rentabilité.

Le regard d'Elliott glisse de ses papiers à moi. Mes joues brûlent, comme à chaque fois que je repense à sa déclaration d'hier. Sur l'instant, j'ai été incapable de lui répondre et lui ai seulement demandé de partir, ce qu'il a fait. J'avais besoin de prendre du recul, de réfléchir au stade où nous en sommes. Après une nuit entière à me répéter que, bordel de merde, Cupidon a craqué pour moi, la nana qui laisse ses vieilles culottes trouées sur le séchoir de son salon, je n'ai qu'une envie : le prendre sur ce canapé en cuir *made in Italy* qui coûte sans doute plus cher qu'un an de loyer.

J'aurais sûrement mis mon plan à exécution en venant travailler chez lui ce matin même, si son attitude un peu trop décontractée ne m'avait pas rappelée le bien-fondé de ma réserve. Qu'il m'aime, je n'en doute plus depuis les explications d'Anaïs Blancourt. Mais il pourrait très bien se servir de ses sentiments pour encourager mon pardon et me faire oublier le plus important – du genre « au fait, je suis un dieu grec qui peut influencer la météo en fonction de son humeur, vous voulez une petite démo avant de commander les pizzas ? »

— Et le fichier, alors ? j'entends Éléonore demander. Vous avez dit que nous l'avions.

Je détourne mes yeux de ceux d'Elliott pour les reporter sur mon écran. De toute façon, j'ai enterré mes projets cochons sous une tonne de tâches administratives dès qu'elle est arrivée pour lui faire son rapport.

— Ah, oui, le fichier ! s'exclame Elliott en revenant à elle. J'avais presque oublié.

Il lui demande de décrocher le pendentif qu'elle porte au cou. D'apparence, ce n'est qu'un fin bâton rectangulaire en or. Mais quand Elliott tire à son extrémité, un morceau se détache pour laisser apparaître un embout de connecteur.

— Et dire que vous êtes allées jusqu'à défoncer un mur de cet appartement alors qu'il était sous votre nez, se moque-t-il, pas peu fier de sa petite cachoterie.

— Mais... pourquoi ne pas l'avoir emporté avec vous ? balbutie Éléonore, stupéfaite.

— Et prendre le risque de l'égarer à l'autre bout du monde ? Non, il valait mieux le laisser à quelqu'un de confiance.

Éléonore et moi échangeons un regard consterné. Nous étions prêtes à remuer ciel et terre pour retrouver ce maudit fichier, et Elliott vient de régler la question en quelques secondes à peine. Il traite le sujet avec une légèreté qui ne colle pas à l'impression d'urgence dans laquelle nous nous trouvions hier encore.

Il leur faut une demi-heure supplémentaire pour se mettre d'accord sur les dernières mises au point. Lorsque Éléonore quitte l'appartement avec une tonne de dossiers sous le bras, la journée est déjà bien entamée.

Alors qu'Elliott referme la porte d'entrée, je m'étonne de voir de la sueur perler sur ses tempes. Il s'essuie le front et, comme dérangé par le soleil qui tape contre les fenêtres, il marche à grandes enjambées pour tirer les rideaux et amener un peu d'ombre à l'intérieur.

— Pourquoi ne pas avoir prévenu Éléonore qu'elle était en possession du fichier ? lui lancé-je quand il commence à rassembler la paperasse éparpillée sur le bar.

— Disons que mon frère connaît l'art de convaincre les autres, me répond-il distraitement. Je ne souhaitais pas que Désiré la persuade de le lui donner si jamais elle le mettait au courant.

Je prends un ton ironique :

— L'art de convaincre, vraiment ?

— Oui.

Elliott vacille un peu en se penchant au-dessus d'un tiroir de console ouvert, comme déséquilibré par le poids anormal des dossiers qu'il s'apprête à déposer. La première feuille s'échappe de la pile et tombe à ses pieds.

Je réalise à quel point il semble fatigué, depuis hier.

— De toute façon, ce n'est plus important, annonce-t-il en la ramassant. J'ai chargé Éléonore de faire valider nos décisions par Désiré et de choisir une date pour désactiver les serveurs. Maintenant que je suis là, vous n'avez plus aucune raison de vous inquiéter. Même si je tenais à être présent pour superviser la procédure, je doute qu'il veuille utiliser ce fichier pour une autre raison que celle-ci.

— Je suppose qu'on doit vous croire sur parole, comme d'habitude.

Je bouillonne, mais plus tellement de désir. J'aimerais qu'il lâche le morceau au lieu de faire comme si tout allait bien. « Oui, mon frère est un être surnaturel avide de vengeance, mais j'essaie de faciliter les choses pour qu'Éléonore et vous ne vous retrouviez pas mêlées à cette affaire. » Qu'est-ce qu'il attend pour me dire qu'il a des foutues ailes qui peuvent lui pousser dans le dos ?

Elliott range les derniers documents et prend soin de ne pas claquer le tiroir du meuble en refermant.

— Vous êtes toujours en colère.

— Je vais le rester longtemps. Dans trente ans, quand vous oublierez une casserole sur la plaque encore chaude, je pourrais bien vous ressortir cette maudite histoire dans laquelle vous m'avez laissée seule pendant six mois.

Ma remarque est idiote. Il n'y aura sans doute plus de nous dans trente ans. Dans trente ans, je l'aurais quitté bien avant qu'il n'ose le faire. Sur cette triste pensée, je me lève et gratte le bois de la claire-voie contre laquelle ont été installées des étagères garnies de livres. Des romans d'amour tragiques, pour la plupart.

— Vous étiez déjà inquiet à propos de votre frère, et Éléonore vient de vous apprendre qu'il a bien cherché à vous nuire avec toutes ces plaintes, ajouté-je. Vous devriez régler vos comptes une bonne fois pour toutes plutôt que d'éviter le sujet. Comme des adultes responsables.

Et pas comme les dieux capricieux et immatures que vous êtes.

J'aimerais qu'Elliott fasse le lien entre ces paroles et notre propre situation. Il se contente de soupirer en se rapprochant de moi.

— Je suis à peu près sûr qu'il a envoyé Nathan vous rejoindre à la montagne.

Il y a quelque chose de cassant dans sa voix. Je crois qu'il n'arrive pas à digérer l'idée qu'il ne s'est jamais rien passé entre Nathan et moi. Nous sommes la preuve vivante que son algorithme a toujours été faillible. Le goût qu'il en tire doit être un étrange mélange de douceur et d'amertume.

— De toute évidence, s'il veut m'atteindre, il cherchera à passer par vous, et non par l'agence, continue-t-il. Mais en revenant ici, j'ai décidé de ne plus laisser mes vieilles histoires nous séparer. Le temps qu'il me reste, je veux le passer à me racheter auprès de vous, et de personne d'autre. Alors mon frère peut bien chercher à me provoquer, je ne compte pas entrer dans son jeu.

Elliott s'apprête à poser ses grandes mains sur mes épaules comme pour me rassurer, puis se résigne, de peur que je le repousse. Un sourire traverse ses lèvres lorsque je l'encourage à s'exécuter en guidant ses gestes.

Et si j'avais tort encore une fois ? Et si Elliott n'était qu'un homme fantaisiste, aux lubies parfois un peu trop curieuses, et que Désiré nourrissait une jalousie fraternelle somme toute assez commune ?

J'ai l'impression d'en être toujours au même point avec Elliott, de marcher sur le fil de l'incertitude en permanence. Pourtant, je ne me suis jamais sentie aussi bien qu'en sa présence, et continuer de lui en vouloir sous prétexte qu'il refuse peut-être de me dire qu'il est un ange tombé du ciel me paraît désormais très idiot.

Quand il rapproche son visage, son nez touche presque le mien. Je peux sentir son souffle parcourir la ligne de ma mâchoire, se perdre dans mes cheveux redressés en queue de cheval.

— Charlotte ? murmure-t-il en descendant ses paumes sur mes bras nus.

— Oui ? lâché-je, le souffle court.

— Vous me donnez le droit de vous embrasser ?

Je lui réponds avec une voix provocante :

— Ce ne serait pas très intelligent. Nous serions incapables de reprendre notre conversation d'hier.

— Ah oui ?

Elliott glisse un index sous le tissu de mon débardeur. Je le laisse évoluer au creux de mes reins sans quitter son propriétaire du regard, haletante. La chaleur qui exsude de lui fait bouillir le sang dans mes veines. Il m'entraîne

à reculons jusqu'à me renverser en arrière, m'arrachant un petit cri de surprise.

Oh. Le canapé *made in Italy*.

— Croyez-moi, si je vous dis que je n'ai aucune intention de repartir, m'assure-t-il, sa main toujours échouée dans mon dos. Pourquoi le ferais-je alors que je vous ai attendue toute ma vie ?

Ses boucles retombent de chaque côté de son visage. C'est un dieu, réalisé-je tandis que le contre-jour éclaire sa silhouette d'une aura fabuleuse. Comment ai-je pu l'ignorer alors qu'il est si beau ?

Soudain, je pouffe en me rappelant nos quelques incidents de parcours. Elliott se détache en prenant un air vexé.

— Quoi ?

— Pendant notre première fois, vous avez avoué ne pas avoir fait ça depuis très longtemps.

— Et alors ?

— Alors je commence à y croire.

Elliott paraît amusé par le souvenir. Puis ses sourcils se froncent au-dessus de son nez aquilin. Si proche de lui, je me rends compte qu'il est plus pâle que d'habitude. Mon rire meurt dans ma gorge quand je dois attraper son bras pour l'empêcher de tomber.

— Vous vous sentez mal ?

— Je ne sais pas, souffle-t-il, essayant de se redresser tant bien que mal au-dessus de moi. Je suis... épuisé et... j'ai chaud... trop chaud... Mais passons. Où en étions-nous, déjà ?

Je plaque mes mains sur son torse pour ne pas qu'il m'embrasse. Quelque chose cloche.

— Vous voulez dire... comme de la fièvre ?

— Ah, oui voilà, marmonne-t-il. De la fièvre... C'est donc ça...

— Elliott ! m'étranglé-je.

Son coude glisse sur le cuir du canapé. Avant que je ne parvienne à le rattraper, il bascule lourdement au sol.

CHAPITRE 44

— Je vous interdis de me toucher ! s'indigne Elliott en grimpant sur le canapé. Vous ne voyez pas que je crève de chaud, espèce de... d'humaine insignifiante et absurde !

— Oui, oui, on a bien compris, je suis un insecte misérable dont vous êtes ô combien supérieur. N'empêche que je vous forcerai quand même à prendre cet antalgique.

En m'élançant vers lui pour le coincer, je sous-estime un peu trop l'habilité des dieux. Elliott passe ses jambes de l'autre côté du dossier et s'échappe vers la cuisine de son appartement.

— Je suis riche, moi, Madame ! ajoute-t-il en prenant ses airs de bourgeois crâneur – mais un bourgeois qui aurait égaré pantalon et chemise lors d'une partie de chasse à courre sur le domaine de papa. Je n'ai pas besoin de vos remèdes douteux. Faites-moi simplement couler un bain à température ambiante.

— On est en pleine canicule, vous croyez sérieusement que faire trempette va suffire ?

Il campe sur ses positions, retranché derrière le plan de travail. Je finis par baisser le bras dans un soupir.

Prenez le caractère habituel d'Elliott, mi pédant, mi prétentieux, et rajoutez-y dix bonnes couches de grandiloquence à la sauce Éros, créateur éminent des sentiments amoureux depuis la nuit des temps. Puis imaginez-le allongé sur un brancard des urgences poussé par François, déblatérant à propos des lois qui régissent le monde et de son armée de petits anges en servitude. Eh bien, nous en étions là, quatre heures plus tôt.

« Insolation, » m'a annoncé François tandis qu'Elliott se penchait pour vomir par-dessus la rambarde du lit. « La fièvre le fait divaguer. Il s'est exposé au soleil, récemment ? »

Je me suis rappelé sa longue attente devant la boutique de robes. Elliott continuait de rendre ses tripes en pleurnichant des « j'ai changé d'avis » sporadiques.

« Hier ? Il doit avoir passé une sacrée nuit, alors, s'est étonné François. Il a frôlé le coup de chaleur, c'est pour cette raison qu'il s'est évanoui. Nous

allons le garder jusqu'à ce que sa température redescende et le réhydrater par voie intraveineuse. Par contre... »

François s'est tourné vers Elliott, qui suppliait le médecin venu lui apporter une nouvelle bassine de « remettre ses fonctions à la normale ».

« ... nous manquons déjà de place à cause de la vague caniculaire, m'a-t-il annoncé avec un air navré. Je crains que tu doives jouer la baby-sitter pour la suite. »

Avant que nous quittions l'hôpital, François s'est montré quelque peu surpris de me savoir en compagnie d'Elliott. J'ai apprécié qu'il exprime ses inquiétudes sans se positionner en donneur de leçons. Alors même si je ne lui dois rien, je l'ai quand même rassuré. Non, Elliott n'est pas un imposteur... du moins pas dans le sens où il le croit. À peine étions-nous sortis qu'Elliott recommençait à transpirer sous le tee-shirt pour homme déniché au fond de ma commode. Une chance que Gaël se soit changé au studio le jour de mon déménagement et ait oublié de le récupérer ensuite. Depuis, je suis revenue de la pharmacie et j'ai bien compris qu'Elliott n'avait encore jamais avalé de médicaments de sa vie.

— Alors comme ça, le grand Elliott Rhys se défile pour un petit traitement de rien du tout ? le provoqué-je, la boîte de paracétamol toujours en main.

— Excusez-moi ? s'indigne-t-il. Je ne suis pas du genre à me défiler ! J'ai même une sacrée paire de... *choses*, dont l'envergure ne manquerait pas de vous surprendre !

Elliott avance et accepte enfin le verre que je lui propose avec les cachets. Espérant qu'il parle des « choses » qui résident dans son dos plutôt que de celles dans son caleçon, je l'oblige à s'asseoir sur le canapé et lui fourre un thermomètre dans la bouche.

— Si vous le retirez, je n'aurai pas d'autres choix que de vous le mettre ailleurs.

— Permettez-moi de me prévenir avant pour que je puisse me nettoyer l'oreille, exige-t-il le plus sérieusement du monde.

— Je ne parlais pas de votre oreille, Elliott...

Il se fige. Elliott n'a jamais été très à l'aise avec cette partie de son anatomie. La seule fois où je lui ai proposé de découvrir les plaisirs de la prostate, il a bondi du lit, prétextant que j'inventais cette zone érogène, et nous n'avons plus fait l'amour pendant cinq jours.

— C’était une plaisanterie, le rassuré-je. Maintenant, restez tranquille si vous ne voulez plus avoir de vertiges.

Elliott se détend et marmonne une phrase confuse en renversant sa tête en arrière. Son nez siffle à la moindre expiration.

— Quoi ?

— C’est toujours comme ça ? répète-t-il dans un râle.

— Quoi donc ?

— Quand on est malade.

Je m’étrangle un peu en ravalant mon rire moqueur. Lorsque je me suis rendue à sa dernière conférence pour obtenir des réponses, Anaïs Blancourt m’a appris qu’Elliott n’était jamais tombé malade. Jusqu’à aujourd’hui. Est-ce qu’il s’est mis à délirer parce que la fièvre est une première pour lui ?

Elliott s’allonge pour poser sa tête sur mes jambes et fermer les yeux. Détendu, serein. Éros, qui a pris l’habitude de circuler entre nos deux appartements grâce à la porte du meuble toujours ouverte, vient se rouler en boule dans le creux de son dos.

Je ne sais pas d’où me vient cette crainte si soudaine, mais elle grossit jusqu’à me rendre nauséuse. Mes pensées dérivent vers mon studio. Plus précisément vers ma commode à sous-vêtements. Le papier d’Aimée s’y trouve toujours, bien gardé par mon armée de culottes en coton. Si j’ai tenu à ne pas l’embêter avec le départ d’Elliott, je crois que cette fois, l’urgence de la situation ne m’en laisse pas vraiment le choix.

Les températures ont encore monté entre hier et aujourd’hui. Je ne peux m’empêcher de penser à Elliott en sentant les UV me brûler les épaules et la nuque. J’ai surveillé l’évolution de son état toute la nuit, entre prise de cachets forcée, pleurnichages et crises de rire devant une émission débile, mais j’ai bien été obligée de l’abandonner au petit matin pour venir ici.

— Tu es sûre de l’adresse ?

— Certaine. Elle me l’a donnée en personne.

Éléonore et moi observons la maison de ville devant laquelle nous nous sommes arrêtées. Son jardin de devant doit être entretenu avec une certaine expertise, car les fleurs et les arbrisseaux qui en décorent l’allée sont envahis d’insectes. L’ensemble colle parfaitement à l’image de femme délicate et amoureuse de la nature que je me suis faite d’Aimée.

Un portillon blanc sépare ce petit bout de paradis du trottoir. Nous avons déjà sonné à l’interphone qui y est accroché. Le soleil tape fort sur le

goudron et après deux heures de route en pleine journée de canicule, nous désespérons un peu. Et si elle était partie en vacances ? J'ai bien songé à la prévenir de notre arrivée, mais je ne pouvais tout de même pas demander à Elliott le numéro de son ex-petite amie sous prétexte que je comptais lui rendre une visite de courtoisie. Quant à Désiré, je n'imaginais pas le contacter pour cette raison après six bons mois de silence radio.

Une dame âgée nous observe depuis tout à l'heure, penchée à la fenêtre du logement voisin. Au bout d'un moment, la pitié prend le dessus sur sa curiosité, puisqu'elle se décide enfin à nous aider tout en conservant une certaine réserve.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Euh, oui, je crois que mon amie habite ici, lui lancé-je avec une note d'espoir.

— Ah, vous croyez ?

— Elle s'appelle Aimée, ajouté-je. Très grande, rousse, un visage de poupée...

— Hum, marmonne-t-elle, enfin convaincue de nos bonnes intentions. La petite travaille au McDonald's du centre commercial jusqu'en fin d'après-midi, vous devriez essayer là-bas.

Nous remontons en voiture malgré la chaleur écrasante dans l'habitable. Comme Aimée habite une petite ville, le centre commercial n'est pas difficile à trouver. Une fois l'énorme pick-up familial d'Éléonore garé sur le parking, nous nous engouffrons dans l'espace climatisé et rejoignons la zone où sont rassemblées les quelques enseignes de restauration.

Le McDonald's est en plein horaire d'affluence. Par-dessus les nombreuses têtes des clients, j'aperçois Aimée qui s'agite derrière le comptoir, son épaisse tignasse rousse relevée par une visière aux couleurs de l'enseigne. L'uniforme contraste drôlement avec ses habituelles robes sophistiquées.

En nous voyant avancer à travers la foule, elle perd son sourire vendeur au profit d'une grimace anxieuse.

— Charlie ? s'étonne-t-elle quand nous arrivons enfin à sa hauteur. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je décide de rester vague tant que nous nous trouvons dans un endroit aussi bondé de monde :

— Je crois qu'il est arrivé quelque chose à Elliott.

— Quoi donc ?

— C’est un peu délicat à expliquer...

— Si vous comptez y passer la journée, autant que vous payiez pour tout le monde, non ? plaisante quelqu’un derrière nous.

Des clients attendent pour régler leurs commandes. Nous les laissons passer avant de revenir à la charge.

— Tu peux patienter chez moi si je te donne la clé ? propose Aimée tout en plaçant des boissons dans un sac en papier. Je termine mon shift dans trois heures.

— Je préférerais rentrer avant qu’Elliott ne se demande où je suis, ça ne peut pas vraiment attendre.

Tout en m’écoutant, Aimée se rend compte de la présence d’Éléonore, qu’elle salue en s’excusant.

— Et si vous reveniez demain, par exemple ? ajoute-t-elle. Je suis navrée, mais là, tout de suite, c’est...

— Elliott est malade.

Le couvercle d’un gobelet en carton lui échappe. Aimée bondit en arrière, arrosée par le soda qui éclabousse son comptoir. Tout en attrapant une pile de serviettes en papier sur le meuble de derrière, elle souffle une mèche rebelle qui s’est échappée de sa visière. L’inquiétude transparaît dans ses gestes.

— Allez passer commande à la borne, dit-elle en commençant à nettoyer les dégâts. Je vais m’arranger.

Nous nous installons dans un coin un peu à l’écart. Entre les jeunes qui profitent des derniers jours de grandes vacances scolaires et les familles nombreuses en plein marathon d’achats pour la rentrée, il règne une vraie cacophonie dans la salle.

Quand Éléonore a appelé Elliott pour lui annoncer que l’arrêt des serveurs aurait lieu demain, il dormait encore sur le canapé. J’ai donc répondu au téléphone à sa place. En prenant connaissance de son état, elle m’a proposé de veiller sur lui pendant mon absence, mais j’ai soudain réalisé que je n’étais pas très à l’aise avec l’idée de rencontrer Aimée seule, surtout maintenant que je connais sa véritable nature. Lorsque je lui ai dit que j’avais de la route à faire, Éléonore a offert de m’emmener en voiture, plaisantant sur le fait que rencontrer une amie de Désiré serait l’occasion de savoir à quelle sauce il pourrait la manger. Un instant, j’ai cru qu’elle prenait la possibilité qu’il puisse être dangereux au sérieux, mais je n’ai pas saisi sa perche. Cela fait déjà plusieurs jours que nous abordons le sujet

Elliott avec une prudence exagérée, attendant bêtement de l'autre qu'elle se jette à l'eau la première.

Aimée nous rejoint avec un plateau sur lequel ont été disposés nos deux menus, en plus du sien.

— Alors ? me relance-t-elle en déballant son sandwich. Pourquoi penses-tu qu'Elliott est malade ?

— Il a de la fièvre depuis hier.

Elle renonce à croquer dans son pain et me fixe d'un air soupçonneux.

— C'est impossible, dit-elle.

— Et pourtant...

— Tu ne comprends pas. Elliott *ne peut pas* avoir de la fièvre. Il ne peut pas tomber malade tout court.

— Je le sais, lui assuré-je avec calme. C'est bien ce qui m'inquiète.

Nous reposons toutes les trois nos burgers dans une coordination parfaite. Voilà. Maintenant, les choses sont claires. Je suis au courant, et l'absence de réaction d'Éléonore indique qu'elle l'est aussi.

— Est-ce qu'il s'inquiétait ? demande Aimée.

— Plus du fait qu'il devra sans doute porter des tee-shirts pour le reste de l'été que de ses vomissements, je dois dire.

J'ai réussi à convaincre Elliott de se reposer à l'appartement. Comme je m'y attendais, il avait oublié le plus gros de ses crises délirantes au réveil. « Alors, vous trouvez toujours que les êtres humains sont insignifiants et absurdes, aujourd'hui ? » me suis-je moquée en le regardant se lever du canapé tout engourdi, un demi verre de jus d'orange dans la main. Il m'a détaillée avec une drôle d'expression en me demandant de quoi je parlais, comme si j'étais celle qui planifiait de poster un tuto YouTube sur la façon dont on entretient ses plumes la veille.

Aimée reste insensible à ma tentative d'humour. Elle se ronge les ongles en fixant un point inexistant derrière nous, ce qui ne fait qu'accroître ma propre anxiété.

— Il y a autre chose, ajouté-je. À propos de Désiré, cette fois.

Elle entame son burger, ses grands yeux ronds arrimés aux miens. On dirait qu'elle essaie de faire passer la mauvaise nouvelle avec son repas, ce qui ne l'empêche pas de pousser un soupir de plaisir en avalant son morceau de steak trop cuit et dégoulinant de ketchup. Elle saisit son gobelet de soda et me fait signe de continuer.

— J'ai peur que Désiré veuille nuire à Elliott, lui avoué-je.

Les lèvres d'Aimée se tordent autour de la paille.

— Je ne souhaite plus être mêlée à leurs affaires, annonce-t-elle. Si je me suis éloignée après qu'Elliott a accepté de passer l'éponge sur notre histoire, c'est bien pour ne plus intervenir dans sa vie.

— Justement. Désiré ne l'a pas passée, lui, l'éponge. Il pourrait se venger de ce qu'Elliott t'a fait subir pendant toutes ces années.

Aimée abandonne son gobelet devant elle. Son regard est voilé par un mélange de honte et de tristesse.

— Alors Elliott t'a tout raconté.

— Non, dis-je d'un ton qui se veut rassurant. Je l'ai appris autrement.

Je lui raconte mon périple pour découvrir la vérité. À côté de moi, Éléonore, qui n'imaginait pas un quart de tout ce récit, se goinfre de frites pour étouffer ses exclamations de surprise – et peut-être aussi l'angoisse que la confirmation de ses doutes lui inspire. Lorsque j'aborde nos découvertes sur les actions de Désiré pour accélérer la revente de la boîte avec une certaine colère, la bouche d'Aimée s'étire en un sourire navré.

— Désiré n'est pas mauvais, commence-t-elle doucement. S'il ne disposait pas de ses pouvoirs, il serait juste un homme un peu trop rancunier. Elliott a toujours été considéré comme l'enfant prodige de l'Olympe. Désiré, lui, a seulement été conçu pour l'aider dans sa tâche. Il n'a jamais rien eu à prouver, jamais rien eu à mettre en œuvre de son propre chef, et c'est peut-être ce qui l'a blessé le plus. Des millénaires avec personne pour s'inquiéter à votre sujet, cela n'a rien de très amusant. Ils ont monté La Compagnie de l'Arc ensemble, alors je ne suis pas étonnée qu'il veuille s'en séparer le plus rapidement possible. Leurs trêves ne durent jamais bien longtemps, de toute manière.

Les sentiments de Désiré pour Aimée me paraissent soudain tout à fait justifiés. Elle est la seule à le comprendre, à le voir tel qu'il est. Elle sait ce que c'est que de subir le caractère intransigeant et parfois – je dois bien l'avouer – égoïste d'Elliott. Je ne peux pas lui en vouloir de le défendre. Débattre sur les raisons de chacun n'aurait aucun sens, dans l'état actuel des choses.

— Mais n'est-ce pas dans ses attributions d'œuvrer pour l'amour ? tenté-je, un peu perdue.

Aimée détourne les yeux pour se perdre dans la contemplation du parking. Les voitures du drive défilent avec une lenteur hypnotique autour du bâtiment.

— Plus depuis un moment, nous explique-t-elle. Ces agences, ils les ont imaginées comme un moyen de poursuivre une mission qui n'était déjà plus la leur. Rares sont les personnes qui croient encore en nous, et avec la foi des pieux s'envole l'influence des divinités. Même si l'amour a longtemps obéi à leur contrôle, Elliott et Désiré s'apprêtent à rejoindre le rang des dieux inutiles. Temporairement, du moins si, un jour, une partie du peuple se remet à croire en nous. Alors peut-être que cette décision de quitter les agences ne vient pas seulement de Désiré, peut-être qu'ils n'en ont pas le choix, puisqu'ils ont perdu le droit d'intervenir dans les relations humaines. J'en viens même à me dire que l'état d'Elliott pourrait être lié à cette disgrâce.

Mon cœur se serre. Je repense à Elliott, plié en deux sur le canapé. Il doit se sentir désespérément mal pour que son corps l'abandonne ainsi, lui qui ne tombe jamais malade. Je perçois soudain tout le poids de mon impuissance sur mes épaules ; aucun de mes efforts pour le réconforter ne suffira jamais à apaiser une telle souffrance.

— Tu as parlé des pouvoirs de Désiré..., hésité-je.

— Les dieux de l'Olympe disposent de certaines capacités qui leur sont propres, confirme-t-elle en s'enfonçant dans la banquette, mais la plupart d'entre elles nous sont communes. Je peux vous faire une démonstration, si vous le souhaitez.

J'échange un regard avec Éléonore, qui hoche la tête. Je ne crois pas être prête à obtenir la preuve de toute cette histoire, mais il va bien falloir que j'affronte la vérité à un moment ou un autre.

Je ne comprends pas tout de suite pourquoi les doigts d'Éléonore serrent mon bras alors que ses yeux ont quitté les miens. Ensuite, je prends conscience du silence environnant. Autour de nous, plus personne ne bouge. Les clients du restaurant sont immobilisés, le plateau en équilibre sur une main pour les uns, les doigts suspendus devant l'écran des bornes pour les autres. Je vérifie que ce n'est pas mon cas en me palpant le ventre et les joues. L'agitation à ma droite me laisse imaginer qu'Éléonore a eu la même idée.

J'inspire et expire plusieurs fois avant de retrouver un rythme cardiaque acceptable. Aimée rapproche nos boissons pour nous inciter à en prendre une grande gorgée.

— Comment ? ose enfin Éléonore.

— Nous pouvons contrôler la vitesse du temps, lâche fièrement Aimée, rejetant sa cascade de cheveux roux derrière une épaule. Ou plus précisément accélérer celui dans lequel nous évoluons. Je vous ai incluses dans cette modification, mais je peux aussi vous en exclure.

Aimée m'encourage à poser le soda que je sirote toujours. J'obtempère, désormais consciente de son inclination pour le spectacle. Mon gobelet touche à peine la table qu'Aimée disparaît sous nos yeux.

L'effet est immédiat. Nous nous jetons dans les bras l'une de l'autre en poussant un hurlement de terreur.

— Impressionnant, non ? crie-t-elle depuis l'autre bout de la salle. Puisque mon temps était accéléré par rapport au vôtre, il vous a semblé que je me suis téléportée. En réalité, je me suis juste levée et déplacée en toute tranquillité.

Éléonore se détache de moi en la voyant se réinstaller sur la banquette. Pendant ce temps, les différents clients reprennent le cours de leurs actions comme si de rien n'était. Une bouffée de chaleur m'envahit. Je m'enfile une grande gorgée de soda en repensant à la nuit passée avec Elliott au chalet. Voilà donc ce qui lui a permis d'entrer sans se faire remarquer. Il lui a suffi d'accélérer son temps lorsque quelqu'un ouvrait la porte pour se faufiler à l'intérieur. Faire l'amour pendant que le reste du monde se fige, ça c'est quelque chose !

— Et votre pouvoir de persuasion ? poursuit Éléonore, encore un peu secouée. Elliott a toujours un certain don pour convaincre les salariés de faire n'importe quoi !

— Nous pouvons influencer les esprits humains pour qu'ils suivent plus ou moins nos envies, jusque dans une certaine mesure, confirme Aimée. Mais cette capacité ne fonctionne pas sur ceux qui connaissent notre existence. Maintenant que vous êtes au courant, vous n'avez pas à vous en inquiéter.

Nous peinons à enregistrer toutes ces révélations. En face de nous, Aimée lâche un profond soupir.

— Dans tous les cas, même si Désiré voulait se servir de ses capacités pour vous faire du mal – en vous empêchant de vous enfuir, par exemple...

— Super ! s'exclame Éléonore. Moi qui n'appréhendais pas du tout mon rendez-vous avec le double maléfique d'Elliott !

— ... il ne le pourrait pas, termine Aimée avec un regard noir.

Je croise les bras et l'interroge en silence.

— Il est interdit aux dieux de blesser un humain si ce n'est pour son plus grand bien, précise-t-elle. C'est l'une des conditions *sine qua non* de notre séjour sur Terre. De toute façon, les dieux évoluent dans le même différentiel de temps. Elliott se rendrait compte que quelque chose cloche s'il vous sait en présence de Désiré quand le monde s'arrête. Alors même s'il essaie de vous intimider, ne tentez rien d'insensé, ce ne serait que du bluff. D'autant plus que vous ne pourriez strictement rien faire contre lui, même si vous lui plantiez un coupe-papier dans la main.

— Pourquoi donc ? s'étonne Éléonore.

— Parce que sa plaie cicatriserait dans la seconde. Seul un dieu peut en blesser un autre.

Je m'enfonce dans le dossier de la banquette, rassurée de savoir à quoi m'attendre. Désiré ne gagnerait rien à nous révéler sa véritable identité, et donc à faire usage de ses pouvoirs.

— Dis-moi, la relancé-je, intriguée par un tout autre sujet, pourquoi travailles-tu ici ? Tu as dû entasser une petite fortune avec tout ce temps passé sur Terre, comme Elliott. Je suis certaine que tu t'en sortiras très bien même sans emploi...

Une expression amère traverse son visage de poupée.

— Je ne suis pas comme les autres dieux. Lorsque mon influence a disparu de ce monde, je n'ai pas eu le droit de rentrer auprès de ceux que j'ai trahis. Si je ne veux pas perdre la tête, je dois bien me réhabituer à la vie normale. Je me suis fait des amis ici, j'ai acheté une maison... Mon existence m'appartient. C'est inespéré, pour quelqu'un qui n'a plus de racine.

Je lui adresse un sourire bienveillant. Malgré sa condition difficile, je suis heureuse qu'elle parvienne à trouver un certain équilibre. Même si sa trahison est plus longue à digérer pour Elliott, j'arrive à voir que la beauté d'Aimée n'est pas seulement extérieure ; elle mérite de trouver un petit peu de ce bonheur qu'elle a perdu en devenant une déesse.

Alors que nous nous apprêtons à partir, Aimée attrape ma main au passage. Je regarde Éléonore s'éloigner avant de me tourner vers elle.

— Désiré n'est pas méchant, je suis persuadée qu'il ne vous fera jamais aucun mal, dit-elle.

Je me rends compte que notre avis l'a ébranlée. Aimée est la principale cause de cette relation catastrophique entre Désiré et Elliott ; un seul choix a fait basculer leurs trois existences d'un coup. Cette fois-ci, je me contente

d'un hochement de tête compréhensif et quitte le fast-food. Je me suis souvent demandé si je n'étais pas censée lui en vouloir par simple loyauté envers Elliott, mais là, tout de suite, je ne ressens qu'une immense compassion mêlée de pitié.

Tout le monde ressent un jour de profondes envies d'immortalité. Aimée a simplement eu l'occasion de céder aux siennes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 45

Quand je déverrouille la porte du studio, Elliott est en train de s'affairer dans le coin cuisine. Il est habillé du grand tee-shirt Metallica de Gaël et de son pantalon de pyjama en soie. Les cheveux encore humides collés sur ses joues m'indiquent qu'il sort tout juste de la douche.

Je jette un œil au trou dans le mur, qui n'est plus masqué par mon coffre de rangement. D'accord, je comprends mieux comment il s'est invité chez moi sans la clé.

— Éros réclamait son repas, mais il refusait de manger quoi que ce soit d'autre que sa nourriture habituelle, annonce-t-il d'emblée, sans détacher ses yeux du plan de travail. J'ai fini par lui céder quand quelqu'un est venu toquer à l'appartement pour vérifier que je n'étripais pas le chat de la voisine.

Je dépose mon sac à main sur le canapé, où Éros ronfle en exhibant son ventre bien rebondi. Le rôle de papa poule ne va pas si mal à Elliott. Je l'imagine bien se contorsionner pour accéder au studio et donner tout ce que le chat lui réclame.

En parlant de papa poule, les dieux peuvent-ils avoir des enfants ? J'éloigne cette réflexion en me rappelant le jour où j'ai acheté un test de grossesse, tellement paniquée à l'idée d'être enceinte que j'en pleurais au volant. Ce sujet n'est pas d'actualité entre nous, surtout après six mois de séparation.

Je devrais m'énerver contre lui pour être entré sans mon accord. Mais le voir ici me rassure et me donne l'impression que sa longue absence n'est déjà plus qu'un mauvais souvenir. Même si nous n'avons pas encore terminé notre discussion, je peux bien profiter sans me poser de questions ou culpabiliser d'avoir le pardon trop facile.

— Comment allez-vous, aujourd'hui ? lui lancé-je en m'approchant, bien décidée à passer une soirée tranquille.

— Beaucoup mieux ! Vous rentrez tard, qu'avez-vous fait de votre journée ?

Il semble tout aussi disposé que moi à entretenir cette atmosphère détendue. Je passe la tête par-dessus son épaule pour mieux étudier la

composition du diner : une salade de crudités à laquelle il ajoute des morceaux de concombre. Enfin, de crudités...

— Hum, le travail, la routine. Je vous ai aussi acheté des tee-shirts pour remplacer vos chemises cet été, hasardé-je en désignant le sac de vêtements dans l'entrée. Est-ce que ce sont des tomates cuites que je vois dans cette salade ?

Je m'en veux de lui cacher ma rencontre avec Aimée, mais son obstination à éluder le côté magie et flèches ensorcelées de sa vie m'encourage à poursuivre notre jeu de l'autruche. J'ai beaucoup trop peur qu'il panique à l'idée que son ex-petite amie m'ait révélé sa véritable nature pour lui en parler.

— C'est bizarre ? (Il pousse un soupir en observant son œuvre.) Cuisiner est la seule occupation que j'ai trouvée. Si je continue à ne rien faire, je vais devenir fou.

— Puisque vous vous sentez mieux, vous n'avez qu'à accompagner Éléonore aux bureaux demain. Comme ça, vous arrêterez de tourner en rond. Quoique ça n'avait pas l'air de vous déranger quand on regardait de la télé-réalité tout l'après-midi au lieu de travailler...

— Quand je suis avec vous, il n'y a rien qui puisse me déranger.

Il balance toujours ce genre de déclarations sans prévenir. Maintenant, mon cœur bat un peu trop vite. Je range une mèche derrière mon oreille en cherchant une réponse adéquate. Elliott, lui, s'est figé devant le saladier.

— Et puis... je regardais ces bêtises pour vous faire plaisir, ajoute-t-il maladroitement.

Mon sourire le remercie de se rattraper, même si je vois bien sa main tressaillir sur le plan de travail. Moi aussi, j'aimerais retourner à cette époque où chacun de ses gestes ne nécessitait pas mon accord préalable. Moi aussi, j'ai envie de le serrer, de le sentir. Alors après une petite hésitation, je pose mes doigts sur son bras pour les faire remonter jusqu'à son cou.

Elliott laisse tomber sa moitié de concombre dans le plat.

— Charlie, souffle-t-il en se tournant vers moi.

— Vous m'avez manqué.

Je me dresse sur la pointe des pieds pour déposer ma bouche sur la sienne. Dans un premier temps, il me regarde quitter ses lèvres sans bouger. Je me mords l'intérieur de la joue en lui lançant un regard malin, et soudain, il passe une main dans mon dos pour m'attirer à lui. Dès l'instant où nos

langues se retrouvent, c'est une myriade de sensations qui explose dans ma poitrine. Elliott ne m'a jamais offert de baiser aussi doux, aussi amoureux que celui-là. L'une de ses grandes paumes calée entre mes reins, l'autre sur ma nuque, il me presse contre lui sans me brusquer, comme par peur de me faire mal. Son cœur bat au rythme du mien alors qu'il me respire, qu'il s'imprègne de moi, de mon odeur. Il m'embrasse pour me prouver les regrets, l'amertume et la tristesse qui le rongent depuis son départ, et je le crois.

Elliott se détache au bout d'un long moment, soulagé de savoir qu'il ne m'a pas perdue. C'est plus fort que nous, plus fort que tout. Nous revenons immanquablement l'un vers l'autre, même lorsque nous essayons de résister de toutes nos forces.

— Charlotte..., commence-t-il.

— Et si nous couchions ensemble ?

— Oh, bon sang ! se met-il à rire. Je ne savais pas comment vous le demander !

Il se rend compte de sa paume un peu poisseuse égarée sur mon cou et attrape un torchon pour me nettoyer. Je glousse en l'arrêtant, parce qu'il me chatouille plus qu'autre chose, et balance l'essuie-main au hasard dans la pièce.

C'est mon Elliott. Il est toujours là, il n'a pas changé.

Elliott plonge de nouveau sur mes lèvres. J'agrippe son torse, ses épaules, sa mâchoire. D'un coup, plus rien n'importe dans l'univers, si ce n'est nous deux. Tout le reste se noie dans la confusion de nos étreintes, de nos souffles qui se cherchent et se fuient, de nos caresses aussi fébriles qu'impatientes.

J'aimerais lui donner autant de plaisir qu'il est capable d'en ressentir. Prendre le temps de lui montrer à quel point il compte pour moi. Mais ces longs mois de séparation nous ont transformés en véritables bombes à retardement : un simple regard de lui et je m'électrise. Mon corps tout entier le demande déjà, alors tant pis, nous aurons d'autres occasions de faire monter la tension pour mieux nous savourer.

Je l'encourage à reculer jusqu'au bord du lit, sur lequel il bascule. Debout devant lui, je laisse tomber ma jupe et ma culotte. Quand il retire son tee-shirt, déjà un peu nerveux, je ressens sa crainte d'avoir oublié comment s'y prendre. *Des milliers d'années, réalisé-je, et c'est toi, Charlie,*

qui lui fais redécouvrir tout ça. Savoir qu'il réapprend à apprivoiser ses désirs avec moi est un sentiment grisant, presque un honneur.

Ses joues se teintent de rose alors qu'il me regarde grimper au-dessus de lui, seulement vêtue de mon débardeur. Je sais que nous ne risquons rien, mais la question d'une potentielle grossesse, elle, n'a pas encore de réponse. Je tends le bras vers le tiroir de la table de nuit pour attraper un préservatif.

Elliott observe mes faits et gestes, tout haletant. Suis le chemin de mes doigts et de mes lèvres sur son torse. Bientôt, il s'agite pour retirer son pantalon et son caleçon. Quand il veut inverser les rôles, enfin nu, je le repousse plus franchement contre le matelas.

— Charlie, commence-t-il sans comprendre. Oh, euh... d'accord...

L'excitation est déjà à son comble lorsque je déroule le préservatif sur lui. Elliott ne lâche pas la main que je glisse entre mes jambes des yeux, les lèvres un peu ouvertes, les pupilles voilées d'envie. *Bon sang, qu'il est beau.*

Il inspire l'air quand j'attrape son sexe pour me placer dessus. Je m'amuse de le voir rougir devant mon assurance alors que, le plus lentement possible, je le prends en moi dans un long gémissement de satisfaction. *Bon sang, que je l'aime.*

J'entame de lents va-et-vient tout en le maintenant allongé sur le lit. À chaque nouvelle descente, je l'accueille plus profondément, attentive à la montée progressive du plaisir. Elliott rejette sa tête en arrière, essayant tant bien que mal de contrôler le sien.

— Regardez-moi, Elliott.

J'aime le voir se mordre la lèvre tandis que ses délicieux yeux verts s'écarquillent lentement. L'entendre perdre ses moyens dans des râles de plus en plus sonores. Malgré nos efforts pour contrôler notre excitation, les sensations montent trop vite, trop tôt. Bientôt, il se redresse sur un coude, attrape ma nuque pour m'embrasser. Pendant que je halète contre sa bouche, il se joint au mouvement de mes hanches et donne des coups de reins plus secs et précis, m'entraînant avec lui vers un plaisir brut, immédiat.

Sa main empoigne mes cheveux lorsqu'il se tend pour jouir. Rougi par les émotions et l'effort, il agrippe mon bassin, me fait onduler sur lui jusqu'à me sentir lâcher prise. Je bascule contre son torse en gémissant, le corps épris de soubresauts.

Elliott me laisse reprendre mon souffle en passant un bras dans mon dos. Je l'ai toujours en moi quand il abandonne un baiser volatile sur mes lèvres. Son sourire rêveur, tandis que je pose mon front contre le sien, vaut tous les mots du monde.

La lumière du soleil descend lentement derrière les fenêtres, déversant des pans de sa robe orangée dans le studio. Allongée à côté d'Elliott, je vire une petite pellicule qui traîne sur une mèche de ses cheveux. Il somnole sur le ventre, un bras passé en travers de ma poitrine, la joue écrasée contre l'oreiller. Mes doigts descendent le long de son cou, puis de son flanc. J'ai l'impression qu'il a maigri.

J'ai du mal à croire qu'il pourrait me briser de sa force surhumaine, lui qui est si doux, si délicat. Qu'il ait enseigné à l'université, presque encore plus. Combien de vies a-t-il ainsi parcourues avant celle-ci, combien de costumes a-t-il enfilés ? Je me demande ce qu'il fait dans ce petit appartement parisien, à préparer des salades infâmes et à se satisfaire d'émissions idiotes sur l'écran de ma vieille télévision. Sa présence dans ma vie me semble désormais évidente, mais ne se lassera-t-il jamais de ce que je peux lui offrir ?

Je retrace la cicatrice qui tranche son sourcil tout en songeant à notre discussion avec Aimée. Lorsqu'un de mes anciens clients a blessé Elliott, il a dû se rendre aux urgences et se faire recoudre. Était-il déjà si triste que son corps refusait de guérir ? Pourquoi n'ai-je rien vu de sa détresse pendant tout ce temps ?

Elliott réagit à ma caresse et soulève ses paupières.

— Je vais accompagner Éléonore demain, lui annoncé-je. Vous êtes sûr de ne pas vouloir venir ? Cette boîte a beaucoup compté pour vous.

Il plisse un peu les yeux.

— Non, marmonne-t-il. Même si elle a beaucoup compté, comme vous dites, elle était pour moi autant un repère qu'un fardeau. Je suis soulagé de ne plus avoir à m'en soucier bientôt.

— Vous ne tenez pas à être auprès de votre frère pour cette étape importante ? insisté-je.

— Ne vous tracassez pas, soupire-t-il en se rendormant à moitié. Que voulez-vous qu'il fasse d'une simple clé ?

— Je voulais dire que ce serait peut-être difficile pour lui.

Elliott ignore mon inquiétude. Au fond, les préoccupations de Désiré m'importent peu, mais j'ai bien l'impression que ce silence blessant dans lequel ils se sont enfermés les pousse à des extrémités inutiles. Ils pourraient se soutenir dans cette épreuve, si seulement ils acceptaient d'ouvrir un peu leurs cœurs. Mon Elliott est un dieu oublié, sans plus aucun but ni devoir ; je n'ose pas imaginer le vide qu'il doit ressentir en sachant que les dernières traces de son travail ici seront effacées demain.

— Il y en aura d'autres, lui assuré-je en rejetant une boucle qui retombe sur son front.

Il m'observe de nouveau, plus alerte.

— D'autres quoi ?

— D'autres projets. D'autres sens à trouver à votre vie. D'autres raisons d'exister.

— Pour l'instant, le seul projet qui importe, c'est nous, me confie-t-il en attrapant ma main pour y déposer un baiser. Je veux me rattraper et m'excuser comme il se doit de vous avoir fait souffrir.

Il contemple nos doigts enlacés dans un silence douloureux. J'attends qu'il poursuive, devinant qu'il n'a pas encore réussi à pardonner ses fautes. Contrairement à moi.

— J'imaginais vous apporter le bonheur en éloignant François de vous, souffle-t-il. Au final, j'ai fichu le bazar dans votre vie pour l'idée que je me faisais d'une perfection qui n'existe pas – ou du moins, qui a cessé d'exister. François aurait pu tomber amoureux de vous. Peut-être vous aurait-il rendue plus heureuse que vous ne le serez jamais avec quiconque, avec moi.

— L'admettre est courageux, murmuré-je. Mais vous aviez raison pour François. Depuis qu'il a rencontré Éлиза, il semble plus... heureux. Son âme sœur, ce n'était pas moi.

— Je n'ai rien de courageux. Même quand j'étais censé vous pousser vers Nathan, celui que je croyais sincèrement être votre âme sœur... j'ai fait n'importe quoi, parce que je refusais de vous laisser partir.

Je me penche sur lui pour l'embrasser avec tendresse.

— Je suis heureuse que vous ayez fait n'importe quoi, Elliott. Sans ça, nous ne serions pas ensemble aujourd'hui.

Il s'étale sur moi pour m'étreindre. Mes mains coiffent ses cheveux alors que je pose mon menton sur le dessus de sa tête, pensive. Me montrer

présente est la seule chose que je peux faire pour lui, parce que ses regrets comme sa disgrâce ne dépendent pas de moi.

Il doit bien se douter que je suis au courant. Peut-être craint-il que mettre des mots sur cette nouvelle réalité changera à jamais ce que nous avons construit jusqu'ici. Car ça changera. Nos problématiques et nos peurs ne seront plus les mêmes une fois que nous accepterons tout ce que sa nature implique.

Surtout les miennes.

Ce n'est pas la lueur du matin qui me réveille, puisque l'écran de mon téléphone n'indique pas encore vingt-deux heures. C'est une mauvaise impression de perte, un vide tout près de moi.

Il fait noir dans le studio seulement éclairé par les lampadaires de dehors. Les yeux fixés sur le plafond, je touche l'oreiller voisin sans y trouver Elliott. La bile me remonte dans la gorge.

— Elliott ? tenté-je. Elliott ? Vous êtes aux toilettes ?

Pas de réponse. Je me redresse pour balayer la pièce du regard.

— Elliott ? appelé-je plus fort.

Enroulée dans le drap, je vérifie la salle de bain tout en sachant qu'Elliott ne s'y trouve pas – son mètre quatre-vingt-dix et des brouettes rentre à peine dans la cabine de douche. Ma poitrine bat à cent à l'heure alors que j'essaie de relativiser sur les raisons de cette absence. Mes efforts sont tous vains : la douleur que je croyais enfouie depuis son retour me tord le ventre, si bien que j'abandonne mon calme pour me précipiter vers la porte d'entrée. Au moment où je veux en saisir la poignée, mes doigts se referment sur du vide et je trébuche en avant.

— Charlie !

On me rattrape de justesse avant la chute. Je suis renversée contre un bras ferme, un sein presque à l'air, au bord de l'implosion.

— Oh, m'exclamé-je, Elliott !

— C'est mon nom, rétorque-t-il en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que vous fabriquez toute nue dans le couloir ? Vous cherchez à imiter ma marque de fabrique ?

Tout en parlant, il me repousse doucement dans le studio.

— Je... J'ai cru, débuté-je, incapable de trouver les mots justes. J'ai cru que...

J'ai cru que vous aviez disparu. Que vous m'aviez abandonnée, encore. Que votre conscience d'entremetteur débile vous avait rappelé à l'ordre et que vous aviez décidé de la suivre à mes dépens. Que je n'avais pas été assez démonstrative, pas assez convaincante pour vous retenir.

— Charlie, non, s'il vous plaît, dit-il en laissant tomber un sac de nourriture sur la table basse.

— Oui, enfin je veux dire non, enfin je sais ! m'empressé-je de lui répondre. C'est idiot, je le sais parfaitement !

Je me dépêche de retourner près du lit pour enfiler une culotte. Il revient vers moi après avoir refermé la porte.

— Attendez ! m'énervé-je en essayant d'essuyer mes larmes, mais chaque fois que j'y parviens, d'autres me dégoulinent entre les doigts. Je vais me calmer. Vous avez raison. C'est beaucoup trop bête.

Il soupire :

— Je n'ai jamais rien dit de tel.

J'articule une phrase incohérente. Je renifle, renifle encore. *Reprends-toi, Charlie.*

Les bras d'Elliott s'enroulent autour de moi.

— Je suis désolé, souffle-t-il. Je suis désolé de vous avoir rendue si méfiante.

Le cœur qui bat sous son tee-shirt parvient à me calmer un peu. Il est là. Il ne part pas. Elliott resserre l'étreinte et enfouit son nez dans mes cheveux comme pour m'en convaincre.

— Vous avez faim ? chuchote-t-il après quelques secondes. Je suis allé chercher de quoi nous nourrir, puisque de toute évidence, ma salade ne vous ouvrirait pas l'appétit. Mais je n'aurais pas pris le temps de me laver à l'appartement, si j'avais su.

Il se détache pour me recoiffer et prendre mon visage en coupe. Un pâle sourire fige ces fines lèvres roses que je pourrais embrasser durant des heures.

— On dirait qu'il nous reste pas mal de chemin à parcourir avant que tout redevienne comme avant, n'est-ce pas ?

Je le rejoins sur le canapé dans un silence éloquent après avoir enfilé l'un des tee-shirts que je lui ai achetés ce matin. Mon pouce zappe machinalement sur les chaînes tandis qu'Elliott place les boîtes de plats chinois sur la table basse.

Au plus profond de moi, je ne le crois pas capable de repartir. Mais j'ai toujours l'impression que notre couple repose sur des fondations fragiles. Elles pourraient lâcher sous nos pieds d'une minute à l'autre.

— Charlie, grogne Elliott, qui a déjà commencé à manger.

Je lui souris tristement et attrape un plat de riz sauté. Elliott n'a plus besoin de me consulter pour commander à ma place. Sa main se pose sur ma joue pour m'obliger à le regarder.

— Vous savez que je n'ai plus rien à vous cacher, prononce-t-il avec douceur.

— Vous en êtes sûr ?

Vous n'êtes pas un foutu dieu de l'amour, par hasard ?

Elliott range une mèche de cheveux derrière mon oreille avant de reprendre ses baguettes :

— Sûr et certain.

CHAPITRE 46

L'agence semble encore dormir. À côté de moi, Éléonore lève les yeux sur l'ancien bureau d'Elliott comme si la fin du monde se trouvait de l'autre côté. Le soleil, matinal et encore un peu froid, fait briller le pendentif sur la peau bronzée de ses clavicules.

Ce n'est qu'une façade. Désiré a fixé le rendez-vous un peu avant l'ouverture des bureaux. Sur le grand boulevard où siège La Compagnie de l'Arc, Paris se hâte pour partir au travail ou déposer les enfants à la crèche.

— Tu es certaine de vouloir m'accompagner ?

Éléonore me lance un regard inquiet, ses iris bleus encore agrandis par ses carreaux de lunettes et l'appréhension mordante du rendez-vous.

— Je ne vais pas me défiler alors que tu trembles comme une feuille.

Je suis aussi stressée qu'elle, sinon plus. L'idée que nous nous faisons de cette entrevue a bien changé depuis qu'Aimée nous a démontré l'étendue des pouvoirs de Désiré.

— Alors ? Pas trop le tract de repartir de zéro, sans l'algorithme sorti du cerveau d'un dieu pour t'aider ? plaisanté-je pour détendre l'atmosphère.

— Tout ne sera pas simple au début, concède-t-elle derrière un petit rire nerveux. Mais nous avons été formés aux pratiques courantes du secteur, les mettre en œuvre plus tôt que prévu ne devrait pas être si compliqué.

Je presse sa main pour la rassurer. Éléonore a longtemps été une boîte à mystères qui ne s'ouvrait que par intermittences. Le plus souvent, elle se refermait avant que je ne puisse y saisir quoi que ce soit. J'ai appris qu'elle était mariée et mère de deux enfants il y a quelques semaines à peine. En détruisant nos certitudes d'humaines sagement enfoncées dans leur routine sécurisante, les révélations d'Aimée ont vite fait de consolider cette nouvelle proximité.

À l'heure où nous trouvons enfin le courage d'entrer, les canapés du hall sont vides. Quelqu'un se tient déjà à l'accueil et nous lance une salutation nonchalante. Quand il relève la tête de son écran d'ordinateur, je reconnais Matthew, jeune salarié maladroît de l'agence et expert en bousculade de passants à ses heures perdues.

— Éléonore ! s'exclame-t-il en bondissant du fauteuil.

Il s'empresse de faire le tour du comptoir pour lui tendre la main.

— Félicitations pour votre promotion, dit-il.

— Merci, répond Éléonore, les joues roses. Désiré chapeautera l'agence encore quelques jours, mais j'ai cru comprendre que les nouvelles mesures convenaient aux équipes pour le moment.

— Eh bien...

Il me lance un regard en coin et prend soin de peser ses mots avant de poursuivre :

— Disons que ne plus devoir partir en chasse met tout le monde d'accord. Je ne sais même pas comment nous avons pu faire autrement pendant tout ce temps !

Le pouvoir de persuasion d'Elliott et Désiré vous donnait l'impression d'agir pour la bonne cause. Je ne doute pas que Désiré en a également usé pour les dissuader de raconter leurs vieux dérapages aux autorités.

— Je vous laisse, il me reste de la paperasse à terminer, lâche Matthew en retournant à son fauteuil. Désiré m'a dit que vous le trouverez dans la salle des serveurs.

En dehors du fait que peu de salariés prennent leur poste à cette heure de la matinée, il règne une atmosphère beaucoup plus détendue qu'auparavant dans les bureaux, comme si les personnes déjà présentes s'étaient libérées de tout le stress et des dilemmes moraux que les anciennes méthodes exigeaient. Il est clair je n'y retrouverai plus l'effervescence qui animait la ruche dirigée par Elliott le jour de notre rencontre.

Au deuxième étage, le silence tranquille du couloir est seulement interrompu par un vrombissement irrégulier de machines.

— Je croyais que la salle des serveurs était à l'arrêt ? m'étonné-je.

— Elle l'était, confirme Éléonore. Jusqu'à aujourd'hui. Les appareils doivent fonctionner pour que la clé infiltre leurs données et transmette le virus dans toutes les agences. Une fois l'algorithme disparu, le système s'éteindra pour de bon.

Désiré ne compte pas attendre une seconde de plus pour agir, mais je commence à croire que c'est pour le mieux. Peut-être veut-il vraiment en finir avec toute cette histoire, se libérer une bonne fois pour toutes de ce rôle qui lui a si longtemps collé à la peau. Comme c'est le cas pour Elliott.

Nous rejoignons Désiré qui, les jambes étendues sous une table, a éparpillé tout un tas de documents à ratifier devant lui. Ses cheveux n'ont pas l'aspect lisse habituellement conféré par la laque. Flanqué de son épaisse paire de bottes à clous et de cernes profonds, il se redresse

difficilement, presque avec lourdeur. Malgré sa fatigue évidente, il me paraît beaucoup plus impressionnant qu'autrefois, maintenant que je sais.

— Charlie, dit-il en me serrant la main. Éléonore m'a prévenu que vous assisteriez à la suppression des fichiers. C'est l'occasion pour moi de vous prouver que je tiens toujours mes engagements.

Je me retiens d'exprimer mon soulagement lorsqu'il me lâche. Même s'il a toujours fait preuve d'une gentillesse certaine, je suis encore toute retournée par la démonstration d'Aimée au restaurant. L'idée qu'il peut me supprimer aussi rapidement que les données de ces serveurs ne veut pas me quitter.

Aussi détendu que d'ordinaire, Désiré se tourne vers Éléonore et lui adresse ce sourire un tantinet malicieux qui le caractérise.

— Alors, prête à repartir sur de nouvelles bases ?

Éléonore tripote le collier perdu entre ses seins. Sur le pendentif, les mouvements nerveux de ses doigts marquent la mesure de son hésitation. Elle finit par décrocher la chaîne pour jouer avec.

— Un collier ? s'étonne Désiré. C'est astucieux. Bien le style de mon frère.

— Justement..., ose finalement Éléonore. En parlant d'Elliott, ne devrions-nous pas attendre son retour avant de tout éteindre ? Et si nous faisons une erreur irréparable et causons du tort à la société ? Il nous manque peut-être des informations importantes pour effacer ces données dans les règles de l'art.

Tout en exposant ses doutes, Éléonore me lance un regard complice. Très bien. Elle a décidé de tâter un peu le terrain avant d'obéir aveuglément aux souhaits de Désiré. Quitte à mentir sur le retour d'Elliott.

— Et s'il changeait d'avis et décidait de revenir aux bonnes vieilles méthodes ? réplique Désiré. Vous vous sentez capable de retomber dans les menaces et les actions en justice à la pelle ? Moi pas. Et je crois bien que les salariés non plus, après les promesses de renouveau que nous leur avons faites. Une fois l'algorithme supprimé, les souffrances apportées par La Compagnie de l'Arc ne seront plus que de lointains souvenirs, et vous reconstruirez vous-même, avec les autres directeurs, une société plus honnête qu'elle ne l'était sous notre administration.

— Et vous ? souffle-t-elle. Et votre frère ? Qu'allez-vous devenir ?

Ses mains se crispent sur le pendentif au fur et à mesure de la discussion. Plus elle creuse, plus elle s'aventure sur un terrain glissant.

— Une chose est sûre, nous ne reviendrons pas nous mêler des affaires de la compagnie. Je me suis occupé de former mon propre successeur à San Francisco, et une procédure de rachat sera bientôt entamée.

— Mais Elliott...

— Bon sang, grogne Désiré en tendant sa paume ouverte dans un mouvement brusque, donnez-moi simplement cette clé et...

Éléonore s'écarte derrière un sursaut de frayeur. D'abord surpris, Désiré serre sa main en poing, puis l'abaisse. Ses sourcils froncés forment une ligne épaisse au-dessus de son nez.

— Vous savez.

Son ton s'est durci. Mon cœur tape si fort dans ma cage thoracique que je le crois sur le point d'exploser. Devant notre silence anxieux, Désiré recule pour s'appuyer sur la table derrière lui.

— Jusqu'où...

— Nous savons que vous ne pouvez pas nous blesser, le coupé-je, plus pour obtenir sa confirmation que pour le provoquer. Vous n'en avez pas le droit.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous blesser, Charlotte.

Je le crois. S'il voulait se la procurer par la force, il l'aurait déjà fait. Mais son empressement valide plus ou moins notre hypothèse selon laquelle supprimer l'algorithme n'est que la première étape d'un plan bien plus grand dirigé contre Elliott.

— Et Elliott ? osé-je dans un souffle. Vous avez l'intention de le blesser, lui ?

J'ignore où je puise le courage de le confronter. Tout ce dont je suis sûre, c'est que chaque nouvelle syllabe prononcée est plus faible que la précédente. Je crains le mot de travers, celui capable de faire basculer un dieu dans une rage incontrôlable.

— Écoutez, commence-t-il en se redressant, manifestement agacé, les raisons qui me poussent à effacer ces données ne changent rien au résultat final. Les machines doivent être mises hors service pour que l'entreprise reparte sur des bases saines.

— Je ne peux pas vous laisser détruire l'algorithme si vous comptez vous en servir pour vous venger. Elliott a conscience que vous avez souffert de la punition d'Aimée, discutez-en et trouvez un terrain d'entente. Toute cette histoire est terminée, alors même si vous avez dû attendre...

Désiré atteint sa limite :

— Attendre ? répète-t-il, ironique. Des millénaires et des millénaires à regarder la personne que vous désirez être prisonnière d'un autre, vous appelez ça *attendre* ?

Ma respiration s'accélère alors que je fais de mon mieux pour ne rien laisser paraître. Il ne réalise pas que les lumières diffusées par les cabines projettent une ombre terrifiante sur la moitié de son visage. En remarquant nos figures apeurées, Désiré inspire et s'éloigne de quelques pas en arrière.

— Vous savez que les autres ne sont que des pions pour mon frère, gronde-t-il. Vous en avez fait partie, et pourtant, vous le défendez corps et âme.

Désiré m'observe comme si j'étais une énième pauvre fille influencée par Elliott. Je ne pousserai pas l'audace jusqu'à révéler le fond de ma pensée, mais mon regard suffit à lui garantir qu'il ne peut pas jouer cette carte avec moi. Alors il reprend :

— Je le crois, quand il dit qu'il tient à votre relation. Sauf qu'elle ne durera pas longtemps. Pour vous, c'est l'histoire d'une vie entière, mais un jour, Elliott aura cligné des yeux que vous ne serez déjà plus. N'essayez pas de protéger quelque chose qui n'existe que le temps d'une minute ou deux à son échelle. Les obsessions de mon frère s'épuisent rapidement, et vous êtes l'une d'entre elles. N'oubliez pas qu'avant d'être amoureux, il s'est joué de vous. Ses envies et ses sentiments ne sont pas suffisamment stables pour que vos décisions en dépendent.

Si j'avais suffisamment de cran, je l'insulterais pour mettre des mots sur mes peurs les plus profondes. L'existence d'Elliott s'étendra bien au-delà de la mienne, j'en ai pleinement conscience. Il découvrira sans cesse de nouvelles saveurs, de nouveaux plaisirs en compagnie de personnes qui le chériront tout autant que je le chéris, moi. Je ne représente qu'une goutte d'eau dans l'océan de sa vie, et il serait très utopique de croire que je suis plus salée que les autres. Mais cette cruelle réalité n'est en rien la faute d'Elliott.

— Peu importe, rétorqué-je d'une voix ferme. Je ne peux pas le blâmer d'avoir rempli son rôle, même si j'ai compté dans les dommages collatéraux. Il se repend, c'est l'essentiel.

— Pour vous, peut-être.

Je fronce les sourcils, avance sur des jambes tremblotantes.

— La punition d'Aimée a été levée, rien ne vous empêche d'aller la retrouver et de tourner la page.

Tandis qu'Éléonore saisit mon bras pour m'empêcher d'aller plus loin, Désiré me lance un regard qui oscille entre la tristesse, la colère et la honte.

— Ce n'est pas aussi simple, grince-t-il. Je n'essayerai pas de vous expliquer en quoi, vous ne pourriez pas comprendre. Ce que je peux faire, par contre, c'est vous montrer jusqu'où les actions d'Elliott nous ont conduits.

En le voyant se préparer à un long discours, Éléonore glisse une œillade inquiète vers moi ; à quelle conclusion son récit va-t-il nous mener ?

— L'amour obtenu d'une flèche en or ne peut disparaître que par l'action de celui qui l'a administré. Lorsque Elliott a décidé de punir Aimée, mes propres flèches de plomb n'avaient aucun effet sur elle, commence-t-il. J'ai donc passé deux mille ans et des poussières à chercher un autre moyen de la libérer. L'amour lie autant qu'il sépare, parce que réunir deux cœurs, c'est en priver tous les autres. À l'époque où mon frère s'amusait à rassembler les êtres humains au hasard, j'anticipais ses erreurs en opposant les incompatibles de ce monde, ceux dont l'union aurait poussé les sociétés à leur perte. Alors je savais, au fond de moi, que j'étais capable de trouver une formule pour rendre à Aimée le contrôle de ses sentiments.

Désiré arrête ses yeux sur un point fixe, abîmé dans ses souvenirs. J'ai l'impression de lire sur son visage toutes les difficultés et la souffrance par lesquelles il est passé.

— Je devais revenir aux origines, créer une flèche destinée à annihiler l'amour depuis rien, développe-t-il. Il ne s'agissait plus d'annuler quoi que ce soit, mais de détruire. Et alors que j'étais sur le point de réussir, Elliott a décidé qu'il en avait assez de jouer et a accepté de planter sa flèche de plomb dans le cœur d'Aimée. C'était il y a quelques mois à peine.

— Il vous l'a rendue, n'est-ce pas suffisant ? tenté-je de le raisonner.

Désiré laisse échapper un petit rire, comme amusé par l'ironie de sa propre situation, et balaie ma remarque d'un geste de la main.

— Non. Ce faisant, Elliott s'est contenté de prouver qu'il continuait de diriger son monde à la baguette. Au début, je me suis effectivement dit que tout ce travail et toute cette sueur n'avaient servi à rien, mais que ce n'était pas grave, tant qu'Aimée arrêta de se torturer. Puis je me suis rendu compte que je tenais entre mes mains le seul moyen de rendre la pareille à mon frère.

Il attarde un regard menaçant sur moi. Je ravale une salive épaisse, les épaules tendues à craquer.

— J'ai d'abord essayé de le faire souffrir en vous rapprochant de Nathan, avoue-t-il sans complexe. Lui faire vivre un amour à sens unique aurait peut-être suffi à calmer ma colère. Mais vous n'avez jamais cessé de l'aimer, même en sachant qu'il s'était servi de vous. Heureusement, je suis parvenu à finaliser ce travail pour lequel je me suis battu pendant des années.

Désiré illustre ses propos en tendant une main vers le bas. Une lumière blanche s'étire soudain devant lui. Les contours de l'objet se précisent, laissant apparaître une longue hampe de cuivre terminée par une encoche. Éléonore hurle de terreur alors que je nous entraîne en arrière.

Les ailes affûtées de la flèche luisent comme une menace.

CHAPITRE 47

Nous sommes plaquées contre le mur, à trois mètres seulement de la porte à double battant qui débouche sur le couloir. J'ose espérer que quelqu'un a entendu le cri d'Éléonore à travers les étages, malgré le bruit des machines qui se répercute dans la salle et étouffe tout le reste. Désiré, lui, admire sa flèche avec une concentration presque religieuse.

— Nos flèches ont perdu en efficacité parce que nous les utilisons sur des Hommes dont les croyances changeaient, lâche-t-il en passant la pulpe de son index sur une aile. Nous avons dû nous réinventer au rythme de ces convictions, jusqu'à créer l'algorithme que vous connaissez aujourd'hui. Je reste persuadé, cependant, qu'une flèche aux propriétés inédites sera aussi utile qu'au premier jour.

Les traits de son visage se durcissent à mesure qu'il relève les yeux sur nous.

— Telle que vous la voyez, cette flèche de cuivre n'a pas encore d'équivalent contraire. Quand vous aurez cessé de l'aimer, Éros passera son temps à chercher la formule qui lui permettra de retrouver votre affection. On est encore loin des milliers d'années que j'ai endurées, mais son désespoir grandira à mesure que vous vieillirez. Il regrettera ensuite votre amour pour l'éternité, et alors seulement, nous serons quittes.

Lorsque je comprends que cette arme m'est destinée, la peur grossit au point de former une boule dans mon ventre. Je referme ma main sur les doigts d'Éléonore pour ne pas tomber, car mes jambes flageolantes menacent de lâcher. *Il va me tirer dessus. Ce taré va me tirer dessus !*

— C'est... une façon cruelle de se venger de son propre frère, articulé-je au bout d'un petit moment, la gorge sèche.

— Un juste retour des choses, vous voulez dire, me répond-il avec calme.

Mes yeux descendent le long de la pointe affûtée de la flèche. Je me racle la gorge.

— Ne vous inquiétez pas, comprend Désiré. C'est indolore, tant qu'on vise le cœur. Et je ne raterai pas ma cible si vous acceptez de me donner cette clé.

S'il ne peut plus utiliser son pouvoir de persuasion pour nous forcer à obéir, rien ne l'empêche de nous faire chanter. Apès tout, nous n'avons

aucune garantie qu'il se pliera aux règles et ne cherchera pas à nous blesser en dernier recours. Alors que l'atmosphère s'alourdit de plus en plus, Éléonore s'autorise enfin à parler. Sa voix est faible, mais empreinte de colère :

— Je comprends mieux pourquoi vous tenez à supprimer l'algorithme. Il représente des années de recherche sur la compatibilité humaine et l'amour. Vous ne tenez pas à ce qu'Elliott s'en serve pour trouver le remède à votre nouvelle formule, ce serait trop facile.

— C'est exact. Je ne peux pas le laisser s'en sortir aussi vite. Pas après m'être moi-même démené en vain si longtemps.

La terreur est si forte qu'elle paralyse et étouffe chaque pensée. J'attrape la main d'Éléonore pour me raccrocher à quelque chose et la chaîne du pendentif qu'elle tient toujours me rentre dans la peau. *Bingo !* Je le fais glisser entre mes doigts sous les yeux de Désiré. Il doit me penser prête à le lui donner.

— À mon signal, tu te précipites hors de cette pièce et tu appelles Elliott, chuchoté-je. Désiré ne cherchera pas à te courir après, c'est moi qui ai la clé.

— Quoi ? panique-t-elle.

— Elliott est le seul à pouvoir stopper son frère. Bordel, je ne vais pas laisser ce fou furieux m'empaler avec sa flèche !

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire ?

Peu inquiet de nos messes basses, Désiré avance avec une lenteur prudente, comme pour ne pas nous effrayer. Je parcours les environs d'un regard anxieux. En fait, je n'ai rien prévu du tout. Je dois seulement créer une diversion pour lui laisser le temps de prévenir Elliott.

— Neuf, cinq, un, six. C'est le code de la cabine qui se trouve juste en face de toi, murmure Éléonore. Dès que tu seras à l'intérieur, appuie sur trois boutons au hasard, les premiers qui seront à ta portée. Neuf, cinq, un, six. Retiens-le. Neuf, cinq, un et six.

J'estime le nombre de secondes nécessaires pour parvenir jusqu'à la vitre, soulever le cache du clavier, taper les numéros et déplacer la cloison. L'enchaînement promet d'être long. Et qu'est-ce qui empêchera Désiré de briser la glace une fois que je m'y serai réfugiée ?

Je tente de réfléchir à une alternative, mais déjà, le frère d'Elliott parvient à notre hauteur.

— La clé, dit-il avec un ton qui ne laisse plus aucune place au dialogue.

Les battements de mon cœur sont remontés vers mes tympans. J'entends la respiration tranquille de Désiré qui, une main refermée sur la tige de la flèche, l'autre ouverte devant lui, attend que je lui obéisse.

C'est maintenant ou jamais.

— Vas-y, Éléonore !

Je n'ai pas fini de crier que j'envoie un coup de genou entre les jambes de Désiré, qui se plie en deux. Profitant de la seule arme en ma possession – l'effet de surprise –, je saisis le manche de sa flèche en cuivre et repousse la pointe en direction de son visage. Alors qu'il tente de se protéger en reculant, ses pieds s'empêtrant et il bascule contre une table.

Le bruit d'une porte qui claque se mêle à ses grognements de douleur. Il ne me reste plus beaucoup de temps.

D'abord, foncer sur le réfrigérateur.

Soulever le cache.

Neuf, cinq, un, six.

Valider.

Désiré est quasiment sur moi quand je tire la poignée dans un ahan et me glisse entre les rangées d'appareils. Je hurle en le voyant foncer une seconde trop tard contre la paroi étanche. Son regard file vers le boîtier encore ouvert de la cabine. Je tends le bras à l'aveuglette pour appuyer sur des boutons et abaisser des fusibles au hasard.

Une alarme stridente se met à résonner dans toute l'agence alors que les lumières des compartiments virent au rouge.

— Une mauvaise manipulation bloque le système, lâché-je, stupéfaite, en sentant mon souffle revenir peu à peu – je souris malgré moi, encore étourdie par ma montée d'adrénaline. Vous avez besoin d'un code de secours, et Elliott ne vous l'a jamais transmis. Si vous forcez l'accès, il est probable que les appareils s'éteignent par mesure de sécurité, ce qui vous obligerait à les redémarrer avant de pouvoir accéder aux flux de données et activer la clé.

Autrement dit, je ne risque rien dans cette pièce, même à une dizaine de centimètres d'un Désiré écumant de rage.

La coupure que lui a laissée la flèche est déjà en train de disparaître sur sa pommette barbouillée de sang. Il remarque l'absence d'Éléonore, car l'alarme se mue tout à coup en bourdonnement lointain. Désiré s'appuie ensuite sur l'une des tables pour récupérer son calme. Contrairement à moi, il ignore qu'Elliott ne se trouve plus à l'autre bout du monde. Même si

Éléonore n'a pas réussi à le joindre, il finira par comprendre que son temps s'est accéléré, et donc que le rendez-vous a mal tourné.

— Vous savez que je n'ai rien contre vous, dit-il enfin. Si vous réfléchissez bien, vous pourriez même vous satisfaire de la situation.

— En vous laissant me planter une flèche dans le cœur ? m'exclamé-je dans un rire nerveux. C'est évident !

— Cette flèche n'a pas pour but de vous blesser, répond-il en se redressant. Elle pourrait même vous aider. Grâce à elle, vous ne vous rappellerez peut-être même pas avoir aimé mon frère. Dans l'état actuel des choses, vous passerez le reste de votre vie à vous demander combien d'années Elliott prendra à vous oublier, lui.

J'observe la flèche qui gît sur le carrelage. Désiré a raison. Savoir que votre moitié vous survivra pour l'éternité est une torture quotidienne. Vous acceptez de devenir un simple souvenir, un rêve trouble de son passé, pendant que lui remplit votre existence, qu'il déborde des lignes. Je pourrais choisir la facilité et fuir cette douleur. Mais Elliott est celui qui m'a appris que je valais la peine d'être aimée, que j'étais la plus belle course qu'il pouvait courir. Puisque me voir l'oublier le tuerait, je peux accepter de souffrir un peu tous les jours à la place.

Alors pendant les dix minutes qui suivent, je me tais. Résiste à la tentation. M'accroche au seul dieu auquel j'aie jamais cru : Elliott.

Avec toute cette histoire, je n'ai même pas songé à sa réaction quand il découvrira que je connais la vérité. Et justement, des pas lourds retentissent dans le couloir du deuxième étage. L'une des portes s'ouvre à quelques mètres de Désiré.

— Tu..., commence Désiré en se redressant, stupéfait. Tu es revenu ?

— Elliott !

Elliott se presse davantage en entendant ma voix étouffée par la glace. Ses yeux s'écarquillent tandis qu'il avance, un peu chancelant, de la flèche au sol. Je crois voir un rictus malin étirer ses lèvres quand il remarque la joue de Désiré, intacte, mais toujours ensanglantée.

Il ralentit pour s'appuyer sur ses genoux et reprendre son souffle. Ses cheveux et son tee-shirt sont trempés de sueur.

— Pardonnez-moi, parvient-il à articuler entre deux inspirations bruyantes. Je n'ai pas pu arriver plus tôt... à cause de... d'une panne d'ailes... enfin, en quelque sorte...

Même dans un moment pareil, il arrive à se sentir gêné. Je souris pour lui montrer que je ne lui en veux pas d'avoir gardé le secret. Le savoir ici me rassure tellement que tout le reste semble dérisoire.

— Elliott, continué-je, les mains plaquées sur la vitre. Désiré a l'intention de...

— Je sais, me coupe-t-il. J'ai compris ce qu'Éléonore a tenté de me dire.

En terminant sa phrase, Elliott se rapproche prudemment de son frère, qui l'observe en chien de faïence depuis son arrivée.

— C'est toi qui avais raison, débute-il avec calme. Plus rien ne nous retenait ici, et je t'ai poussé à rester par pur égoïsme. Quant à Aimée... J'aurais dû faire passer tes désirs avant les miens, même si cela revenait à ne pas la punir. Je crois que j'aurais accepté ta sentence, si je l'avais apprise plus tôt. Mais ce n'est plus possible.

Désiré croise les bras sur sa poitrine.

— Tu penses ? ironise-t-il. Je peux encore détruire cette vitre et récupérer la clé. Attendre un jour ou deux n'est pas cher payé pour te voir éprouver toutes les souffrances que tu t'es permis d'administrer aux autres.

— Même si tu touchais Charlotte avec cette flèche, je ne souffrirai pas aussi longtemps que toi, répond Elliott. Je suis désolé, Antéros. Et pour te prouver ma bonne foi, Charlie va insérer la clé et détruire l'algorithme.

Mon cœur sursaute :

— Elliott...

— Faites-moi confiance, Charlotte. Ne nous mettons pas en danger inutilement. Les ports compatibles avec la clé se trouvent au bout des rangées, choisissez n'importe lequel.

Je passe d'Elliott à Désiré, puis de Désiré à Elliott. Ils ne bougent pas, se surveillent l'un l'autre derrière un silence fiévreux. Mes doigts serrent la chaîne en or. Les machines continuent de gronder tout autour de moi alors que je commence à m'enfoncer parmi les enfilades de boutons multicolores.

Dans mon dos, la voix de Désiré se détache du reste, forte et incisive :

— Je sais lire entre tes lignes, Éros. Tu imagines que je vais t'autoriser à mener ta petite vie tranquille et mourir en paix ?

Un bruissement familier. Lorsque je me retourne, Désiré fonce dans ma direction, d'énormes excroissances blanches déployées dans son dos.

La vitre éclate en mille morceaux. Je me précipite contre le mur du fond, mais déjà, le poing de Désiré me tire en avant, faisant craquer le cuir de ma veste. Mes baskets se détachent du sol, la clé tombe dans le sas. Propulsée à

une vitesse ahurissante à travers la pièce, je ne peux que hurler de terreur et battre des pieds dans le vide.

Nous traversons le couloir, dans lequel je crois apercevoir la silhouette vague d'Éléonore, le téléphone perché à son oreille, puis la cage d'escaliers de l'immeuble. Mes doigts tendus en direction des cris d'Elliott n'agrippent que de l'air.

Une fois toutes les marches avalées, Désiré resserre sa prise pour me traîner le long d'une échelle. Mes semelles dérapent sur les barreaux, mes ongles griffent les murs. *Purée, pourquoi il m'emmène là-haut ?* Je veux l'obliger à me lâcher, en vain.

Le vent me soulève le cœur. Je ne me souviens pas d'avoir eu aussi peur de toute ma vie qu'en le sentant s'engouffrer dans mes cheveux. Chaque pas que Désiré mène sur les tuiles me tétanise. Quand je parviens à libérer mon visage des mèches qui m'aveuglent à moitié, il a rangé ses ailes et me retient par le col de ma veste sur une lucarne glissante du toit.

— Charlotte !

Elliott apparaît de longues secondes plus tard. Il se hisse en haut de l'échelle, haletant, tandis que je m'agrippe furieusement au manteau à moitié détruit de son frère.

— Ne paniquez pas ! hurle Elliott en s'avançant, une main tendue vers nous.

— Ne paniquez pas ? NE PANIQUEZ PAS ? ironisé-je, sur le point de fondre en larmes. Je suis une organisatrice de mariages, Elliott ! D'habitude, mes problèmes se résument à choisir la couleur des décorations de table !

J'ose un regard furtif par-dessus mon épaule. Les passants sont immobilisés sur les trottoirs et la chaussée ; l'altitude, combinée à la scène en suspens, offre une impression de hauteur vertigineuse.

— Bon sang, Elliott ! m' impatienté-je, toujours cramponnée à Désiré. Transformez-vous, faites quelque chose !

— Je ne peux pas, Charlie...

Je lâche un sanglot désespéré :

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est humain, répond Désiré à sa place.

Je gémis en le sentant m'acculer davantage vers le rebord. Mes pieds glissent sur la peinture écaillée du faîte.

— Arrête ! s'égosille Elliott. Bon sang, Désiré ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux que tu abandonnes ton rêve de mortalité. Je ne suis pas idiot, Éros. Notre mère ne t'aurait pas accordé un tel cadeau sans te soumettre à un petit test. Tu te fatigues et t'essouffles plus vite, mais ta force est encore là, je peux la sentir qui dort dans tes entrailles. Tu peux encore puiser dedans si tu le souhaites. En venant au secours de ta petite Charlie, par exemple.

Elliott s'approche un peu :

— Ne fais pas une chose pareille, je t'en supplie. Laisse-la en dehors de cette histoire.

— Que t'a donc proposé notre mère ? enchaîne Désiré sans se préoccuper de son inquiétude. De réaliser ton souhait si tu te montrais capable de vivre comme un homme pendant un certain temps ? Pourquoi ne pas le vérifier tout de suite ?

Il me pousse de quelques centimètres supplémentaires pour la forme, m'arrachant un cri de détresse au passage.

Elliott est humain.

Malgré la menace qui plane au-dessus de moi, seule cette information tourne en boucle dans mon esprit. Nos derniers jours passés ensemble prennent tout leur sens. Elliott qui chute du canapé, Elliott plié en deux sur un brancard, Elliott qui a chaud, Elliott qui a froid, qui transpire.

— Je suis désolé, Désiré..., souffle Elliott, à court de solutions. Mais s'il te plaît...

— Ne t'avise pas de disparaître après toutes ces années à nous commander comme de vulgaires pions ! hurle Désiré. Tu n'en as pas le droit !

La voix de Désiré est un mélange confus de colère et de désespoir. Même dans la jalousie, la rancœur et la rivalité, Elliott et lui n'ont pas eu le choix que de se serrer les coudes, seuls contre la fugacité du monde. Et maintenant, il pense qu'Elliott va l'abandonner à son triste sort, celui de n'être qu'un dieu futile et ignoré de tous. Pour toujours.

Elliott va mourir.

Je risque un autre coup d'œil en contrebas. Même si imaginer Elliott avec des ailes est vraiment dingue, je n'ai plus aucune raison de douter de sa véritable nature après avoir vu celles de son frère.

Je lâche le vêtement de Désiré, à deux doigts de vomir.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? siffle Désiré du bout des lèvres. Vous êtes folle ? (Son poing se resserre autour de mon col.) Je n'ai pas vraiment

l'intention de vous lâcher, Charlotte !

Il me faut réunir toutes mes forces pour ouvrir la bouche :

— J'aime un dieu qui passe la majeure partie de son temps à se déshabiller en public. Bien sûr que je suis folle.

Je retire un bras de la veste par laquelle il me retient et me laisse tomber dans le vide.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 48

Mes anciennes relations m'ont souvent poussée à agir de manière irresponsable. J'ai ainsi fait beaucoup de choses pour des hommes auxquels je tenais. Mais me jeter du haut d'un immeuble de cinq étages, jamais.

Le plus pénible, quand quelqu'un manipule le différentiel de temps dans lequel vous avez l'habitude d'évoluer, c'est que vous passez d'un état au suivant sans pouvoir anticiper le choc. Les fenêtres ont à peine commencé à défiler que je sens un poids s'écraser contre ma poitrine. J'étouffe un cri de douleur, le souffle coupé par l'épaule d'Elliott.

Regarder la ville qui se soulève au-dessus de moi me donne la nausée. Ses toits, arrosés par le soleil, s'élancent vers le ciel à une vitesse étourdissante. Mon estomac se retourne. Plus nous perdons de l'altitude et plus mes doigts griffent le dos d'Elliott pour s'y agripper. Il doit me sentir paniquer, car il resserre sa prise autour de ma taille avant l'atterrissage.

J'ai l'impression que le bitume se gondole sous mes pieds. Sa dureté me surprend, un peu comme si je descendais du pont d'un bateau.

— Oh, bordel, chuchoté-je en me détachant.

Elliott essuie ses lunettes pleines de buée avec les restes de son tee-shirt, qu'il jette ensuite sur le côté avec une énergie avoisinant la colère. Je me tiens sur deux genoux tremblants pour ne pas tomber, à deux doigts de régurgiter mon petit-déjeuner.

— Oh, bordel ! répété-je. Vous êtes un PUTAIN de dieu !

— Vous avez lâché prise sans en être certaine ? s'indigne-t-il, sa voix grimant dans les aigus.

— Oui, enfin non ! C'est juste que ça paraît plus réel, maintenant que je vous vois avec ces... ces trucs !

Ses ailes immenses masquent une partie de l'avenue. Il les range dans un claquement sec.

— Pourquoi avez-vous sauté ?

— Je...

La suite de ma phrase n'a rien d'intelligible. Je ne l'ai pas vu aussi énervé depuis le soir de son altercation avec Aimée. Son regard mêle l'incompréhension au dégoût et je me sens soudain rétrécir devant lui.

— Pourquoi ? répète-t-il en s'avancant.

— Parce que j’ai compris. Et que je ne suis pas d’accord avec votre choix.

— De quel droit décidez-vous à ma place ? explose-t-il.

— Vous vous êtes évanoui pour de la fièvre ! hurlé-je à mon tour. Imaginez tout ce qui vous attend ensuite ! Et n’essayez pas de m’effrayer avec vos manies d’être supérieur ou je ne sais quoi ! ajouté-je en le voyant serrer les poings. J’ai vu le père de Gaël plumer des pigeons plus gros que vous !

— Je n’arrive pas à croire que nous avons une discussion aussi tordue alors que le monde entier est à l’arrêt !

Je m’apprête à lui balancer un argument bien dégueu – du genre qu’il fera moins le malin, quand il se retrouvera à évacuer l’intégralité de ses tripes dans les toilettes pour une stupide gastro – lorsque je me sens basculer à la renverse.

La flèche en cuivre siffle à quelques centimètres de mon visage. Sa pointe, tranchante, frôle ma joue avant de terminer sa course dans le lampadaire derrière nous.

Nous roulons au sol dans un amas de chair et de vêtements confus. Elliott ne me laisse pas le temps de respirer et me relève. Avec notre dégringolade de tout à l’heure, le paysage remue encore autour de moi, si bien que je manque de m’écrouler aussitôt. Il tire sur mon bras pour me plaquer plus franchement contre lui, et je peux sentir son cœur battre aussi vite que le mien dans sa poitrine.

Au moins, tu as réussi ton coup. Elliott n’est plus humain.

Je promène mon regard sur l’immense tableau que nous présente la capitale figée, d’habitude si énergique, presque envahissante. Les promeneurs sont éparpillés sur la chaussée et à l’entrée des magasins. Ici, un lycéen traverse au rouge avec hâte, les mains accrochées aux anses de son sac à dos. Là, une mère installe un bébé en pleurs sur son siège auto.

Ce qui est en train de se passer est complètement dingue. Désiré marche vers nous d’un pas décidé, les doigts refermés autour d’un arc qui semble avoir été trempé dans un seau de lumière incandescente.

L’étreinte d’Elliott se rafermit autour de moi.

— Tu es fou ? hurle-t-il à son frère. Et si tu l’avais atteinte ailleurs qu’au cœur ?

— Écarte-toi, rétorque-t-il sans l’écouter. Maintenant que tu as raté le test, nous pouvons reprendre les choses dans l’ordre.

Désiré redresse son arc pour en bander la corde, sur laquelle il place une deuxième flèche.

— Ne bougez plus, Charlie, lance-t-il en fermant un œil. Je ne veux pas vous blesser.

Elliott me repousse. Je m'entends crier en voyant le carreau traverser l'espace que nous occupions il y a une fraction de seconde à peine. Même si je parviens à me retenir sur les jambes quelques secondes, je finis par m'effondrer à quatre pattes, victime de l'adrénaline qui redescend. Elliott tend une main pour m'aider, mais je la rejette. Tout va beaucoup trop vite, la bile me remonte dans la gorge.

Il m'observe avec inquiétude avant de se tourner vers son frère, les poings serrés. Un réseau de veines bleues, qui part de son cou pour atterrir juste au-dessus de sa mâchoire, tape puissamment sous sa peau pâle.

Le bruit caractéristique de l'arc m'indique que Désiré prépare une nouvelle flèche. Elliott m'épargne l'effort de chercher un abri en se plaçant devant moi.

— J'ai compris ce que tu ressentais, lâche-t-il d'une voix vibrante de colère. Tout est de ma faute, alors... si tu acceptes de ne pas t'en prendre à elle, nous pourrons discuter.

Le silence qui suit est éloquent. Je peux presque entendre une rage animale déferler et bouillir dans leur être à tous les deux.

Les mains posées bien à plat sur la route, j'essaie de reprendre mon souffle, consciente que je n'aurais pas la force d'éviter une autre flèche. Mais ce n'est pas si grave. Je ne crois pas que l'amour vaille la peine qu'Elliott ou moi-même nous retrouvions blessés. Même s'il s'agit du nôtre.

Je me redresse un peu, pas tellement rassurée à l'idée que Désiré puisse rater son coup. À ma plus grande surprise, il n'a pas l'air de vouloir remettre ça. Il a plongé son regard noir dans celui d'Elliott et serre l'arme si fort dans son poing qu'il en tremble.

— Discuter ? répète-t-il, au bord de l'implosion. Tu veux discuter après tout ce temps ?

Fureur. C'est le premier mot auquel je pense en voyant Désiré jeter l'arc par terre pour mieux fondre sur son frère. Elliott arrache l'une des flèches plantées dans le lampadaire, prêt à l'accueillir. Je tends une main pour attraper son bras, mais il est beaucoup trop rapide. En deux secondes, ils sont déjà en train de se battre.

Elliott fouette l'air devant lui. Le tranchant de la flèche passe à quelques centimètres du visage de Désiré, qui recule et interrompt sa nouvelle tentative avec ses mains. Tous les deux agrippés au manche de la flèche, ils se repoussent l'un l'autre en se balançant des reproches à la figure.

— Espèce d'idiot inconscient, gronde Elliott. Si tu l'avais blessée, je te jure que...

— Je ne l'aurais jamais blessée. Dois-je te rappeler que Charlie a pris soin d'Aimée le soir où tu l'as mise dehors ? T'approprier ses sentiments ne t'avait donc pas suffi, il fallait en plus que tu l'humilies quand elle vient te présenter ses excuses ?

— Je t'ai dit que je regrettais !

— Si tu le regrettais, tu ne chercherais pas à fuir tes responsabilités en devenant mortel ! hurle Désiré en forçant sur ses bras.

— Des responsabilités, nous n'en avons plus. Tu t'es fait un plaisir de me l'expliquer toi-même ! crie Elliott à son tour.

Désiré contracte davantage ses doigts autour de la hampe. Il dégage d'eux une aura puissante, étrangère, qui me garde bien sagement à distance.

— Justement, rétorque-t-il, ce n'est pas parce que notre devoir ici est terminé que tu peux disparaître en laissant derrière toi ceux qui ont souffert de tes exigences. C'est beaucoup trop facile.

Le visage d'Elliott se décompose. Il repousse Désiré en lâchant prise. J'aimerais l'empêcher de retourner à la charge, mais je ne suis pas idiote au point de m'interposer dans une bagarre entre des dieux en colère.

— C'est donc ça, articule-t-il avec lenteur . Tu penses qu'en devenant mortel, je souhaite me dérober au mal que je vous ai fait ?

Désiré accepte la trêve et abaisse l'arme.

— Je ne me contente pas de croire. Ta décision parle pour toi. Tu n'hésites pas à quitter tes proches, que tu malmènes et que tu blesses depuis des siècles, pour une humaine sortie de nulle part. Tu t'es laissé avoir par un sentiment puéril et indigne de nous !

Alors même que Désiré hurle toute sa colère et toute sa peine, un léger sourire passe sur les lèvres d'Elliott.

— Toi et moi, nous sommes pareils, dit-il.

— Tu te trompes, crache Désiré.

— Vraiment ?

Elliott s'avance pour saisir la flèche. Sans lui laisser le temps de réagir, il fauche les jambes de son frère pour le renverser au sol et s'asseoir sur son

torse. Désiré essaie de se débattre dans un cri de rage, à moitié étranglé par le fût, mais Elliott le maintient à terre en forçant dessus avec ses deux mains.

— Regarde-toi. Tu étais prêt à trahir le travail que nous avons effectué pendant tout ce temps pour défendre Aimée, et tu crois que je suis le seul à avoir perdu ce qui faisait de nous des dieux ?

Je me relève, soudain inquiète à l'idée qu'Elliott aille trop loin. Le tremblement de ses bras m'indique qu'il essaie de maintenir Désiré sans lui écraser la trachée.

— Ce sentiment puéril, comme tu l'appelles, t'a poussé à la même bêtise que moi. Je ne suis pas le seul à avoir fini par ressembler aux Hommes que j'ai trop longuement côtoyés.

— Tu...

— Je ne peux pas revenir en arrière ! éructe Elliott. Crois-moi, si je le pouvais, j'effacerais toutes ces années perdues à détester le monde entier ! Mais c'est impossible ! Alors qu'est-ce que tu attends de moi ? Qu'est-ce que tu attends pour laisser Charlie en dehors de tout ça ?

Même s'il a du mal à respirer, Désiré ne décolère pas. Bien au contraire. Plus Elliott évoque l'aspect insoluble de leur rancœur mutuelle et plus il semble sur le point d'exploser. Il pousse sur la flèche pour trouver de l'air.

— Dois-je te rappeler qu'Aimée est toujours condamnée à rester sur Terre ? grogne-t-il. Tu l'as libérée, c'est vrai, mais toi et moi finirons par devoir rentrer. Même si tu lui as retiré ses chaînes, tu ne peux pas récupérer le temps que tu as volé pour nous le rendre !

Elliott perd ses couleurs à mesure qu'il prend conscience de la véritable raison de sa colère. Il se fige.

— Tu croyais vraiment que je vous laisserais tomber ? dit-il, dents serrées. Figure-toi que mon pacte avec notre mère te permettait de revenir ici de temps en temps, espèce d'idiot !

Désiré met quelques secondes à réaliser son erreur. Les muscles de sa figure se relâchent d'un coup, jusqu'à laisser paraître un profond désarroi. Puis la détresse se transforme en déni et il profite de l'inattention d'Elliott pour lui envoyer son poing en pleine figure.

Je hoquette en le voyant basculer à terre. Elliott m'ordonne de ne pas approcher d'un geste de la main. Son nez n'a pas encore arrêté de saigner qu'il n'a déjà plus mal.

— Tu mens, siffle Désiré, redressé sur un coude.

— Non, lui assure Elliott en se levant, la flèche toujours en main.

Désiré remonte une paume sur son cou douloureux. Les muscles de sa mâchoire tapent furieusement sous sa peau, mais son regard, lui, n'exprime plus que de profonds regrets. Des regrets qui me fendent le cœur.

Derrière un soupir qui exprime un mélange amer de contrariété et de soulagement, Elliott balance la flèche au sol.

— Je..., susurre Désiré, une larme au coin de l'œil. Qu'allons-nous devenir ?

— Grâce à toi, nous avons tous les deux largement le temps d'y penser, lui répond Elliott, amer.

Il essuie le bas de son visage ensanglanté et se détourne de son frère. Et je le vois dans sa prunelle claire alors qu'il vacille dans ma direction. Ce vert brut qui vous saisit et vous absorbe dans un monde d'interdits et de joies simples. Il est soulagé, oui, mais surtout abattu. Par ma faute.

— Il y a tellement de choses que j'aimerais vous expliquer, souffle-t-il.

— Par pitié, taisez-vous.

Je lui ouvre mes bras. Elliott s'y blottit en respirant dans mes cheveux. Je sens toute sa fatigue s'écraser sur moi, et je la prends en espérant la faire un peu mienne.

Une centaine d'inconnus nous entourent, patientant jusqu'à ce qu'Elliott appuie sur le bouton qui fera redémarrer leur vie remplie de déjeuners avalés sur le pouce, de rendez-vous manqués et de soirées à ingurgiter des plats immondes devant une émission TV bas de gamme.

Je resserre l'étreinte autour de lui et ferme les yeux pour ne plus les voir, parce que je les envie de tout mon être.

CHAPITRE 49

— Et les autres directeurs d'agence ? Ils sont tous comme vous ? Ou alors, ce sont des sortes d'anges à votre service ?

Assis sur le siège côté passager, un bras appuyé contre la portière de la décapotable, Elliott me sert l'un de ses grands sourires charmeurs. Avec ses vieilles lunettes de soleil toutes rayées et ses cheveux en bataille qui lui tombent sur le front, il ressemble à un chanteur des années 80.

— Au début, certains dieux ont voulu rejoindre les agences pour s'amuser, explique-t-il. Mais ils se sont vite ennuyés, à rester enfermés dans des bureaux. En plus, l'amour est une problématique un peu passée de mode sur l'Olympe. Navré de vous l'apprendre, Charlie, mais vous sortez avec un dieu ringard !

Je pouffe en jetant un œil dans le rétroviseur. Mes questions au sujet de sa vie d'avant son arrivée à Paris ne tarissent pas. Elliott y répond sans retenue, s'amusant parfois des informations que je glane sur Internet. Comme lorsque je lui ai demandé s'il avait eu une fille avec Psyché, tout en lui assurant que je n'étais pas contre l'idée d'une famille recomposée, ou quand je lui ai raconté qu'Athéna est censée avoir sorti toute une armée du crâne de Zeus.

Sans se départir de sa bonne humeur, Elliott bascule sa tête contre le coussin matelassé du siège et poursuit :

— J'aurais dû les voir venir. Chez les dieux, les centres d'intérêt sont souvent éphémères. Désiré et moi avons dû utiliser notre don de persuasion pour former des humains à leur succession. C'était une période sacrément compliquée pour la boîte !

J'avale une salive épaisse en entendant le prénom de son frère. Il me ramène à notre triste réalité. Mon index pianote sur le cuir du volant.

— Et moi ? prononcé-je finalement.

— Vous, quoi ?

— Moi aussi, je suis un centre d'intérêt éphémère ?

— Vous, vous n'êtes pas un centre d'intérêt. Plutôt une passion dévorante qui refuse de s'éteindre.

Il pose sa main sur ma jambe pour m'en convaincre. Mes lèvres s'étirent, mais mes yeux, eux, ne sourient pas.

Notre voiture de location ralentit dans les embouteillages de Salou. Les rues vibrent de conversations criées en espagnol. Je conduis un bolide qu'Elliott a insisté pour louer en voyant ma bouche s'ouvrir en grand devant les voitures disponibles à l'agence, juste après notre arrivée à l'aéroport de Madrid. Il n'a pas l'habitude d'étaler sa fortune au grand jour quand nous sommes à Paris. Depuis le début de ces vacances improvisées, je me sens comme une gagnante du loto, un peu grisée et étourdie par tout ce qu'il dépense pour les rendre inoubliables.

Je redémarre au feu vert. Elliott tourne sa tête vers moi et fronce les sourcils.

— Quoi ?

— Vous n'avez jamais eu peur de moi, réalise-t-il soudain. Pourquoi ?

— Parce que vous êtes du genre à parler au chat quand vous pensez que je suis sous la douche.

Il s'empourpre en bafouillant. J'ai une furieuse envie de l'embrasser.

Le stade où nous en sommes aujourd'hui paraît presque dingue. À une époque, je devais redoubler d'efforts pour attirer son attention. Si j'avais su qu'un an plus tard, nous serions en train de parcourir la Costa Daurada pour fêter notre nouvelle vie à deux...

Après le règlement de comptes musclé avec son frère, Elliott a pensé qu'une pause nous était indispensable pour repartir du bon pied. Nous avions besoin de repos, mais aussi de nous redécouvrir. Comme le mariage d'Anne-Camille et Bernard est dans une semaine, nous ne pouvions pas aller bien loin. Elliott a eu tout le temps de vivre à travers le monde avant de me connaître et parle plus d'une centaine de langues, ce qui fait de lui le guide touristique par excellence. Le road trip en Espagne était une évidence. Après avoir dansé dans les rues de Madrid et goûté les spécialités locales, nous sommes descendus jusqu'à Valence pour remonter toute la côte méditerranéenne. Chaque jour, nous avons choisi une nouvelle ville dans laquelle nous arrêter. Elliott m'a ainsi emmenée dans des marchés grouillants de monde comme dans des coins sauvages, là où seul le vent qui chante dans le feuillage des arbres fruitiers répond à vos rires.

Hier, alors que nous venions de nager dans l'eau turquoise d'une crique et que je laissais les poissons me chatouiller les pieds, Elliott s'est mis à gribouiller de drôles de formes dans le sable blanc. Il a dit que ces mots signifiaient qu'il m'aimait en grec ancien, et j'ai profité qu'il retourne se baigner pour me mettre à pleurer.

Salou est notre dernière destination. Elliott tenait à me montrer cette fameuse villa en bord de mer avant notre retour à la réalité. Ses indications nous ont éloignés des rues bondées pour nous faire grimper un chemin de terre encadré par un bois, un peu à l'extérieur de la ville. Au bout de quelques secondes à faire gronder le moteur dans une pente raide, la route laisse place à un petit parvis.

— Quand je n'y suis pas, une agence loue la maison aux touristes, annonce-t-il en ouvrant le portail à distance. Un service de nettoyage passe entre chaque occupation, tout devrait être rangé et propre.

Lorsque j'avance la voiture sur la petite allée en résine, l'impressionnante architecture géométrique de la villa, montée sur des sortes de cubes constitués de pierre blanche et de cloisons en verre, se dévoile. Je coupe le contact, bouche bée.

— C'est l'une des seules résidences que j'ai gardées de tous mes déménagements, m'avoue-t-il en descendant pour aller vider le coffre. Pour la vue.

— La vue ?

Elliott bataille avec le trousseau de clés, nos deux valises en main. Une fois à l'intérieur, il ne me laisse pas le temps d'admirer ni le sol en marbre ni le mobilier immaculé de l'immense salon que nous traversons. Il se contente de me tirer par la main jusqu'à l'une des baies vitrées, qu'il fait coulisser. Juste derrière, il y a une petite piscine à débordement et une terrasse en bois munie de transats. D'ici, je peux voir la pente rocheuse tapissée d'arbres qui descend jusqu'à la mer.

Je marche jusqu'à appuyer mes coudes sur le garde-fou en plexiglas. Pendant un long moment, nous regardons le soleil orangé descendre sur la ligne d'horizon en silence. Les insectes chantent dans la végétation luxuriante qui entoure la propriété.

— Je comprends pourquoi vous y êtes attaché. C'est magnifique.

— Au début, il n'y avait qu'un terrain vague, m'explique-t-il. La résidence que j'y ai fait construire a beaucoup changé au fil des années, mais je n'ai jamais eu le courage de m'en séparer. Je crois que je tiens à ce petit coin de paradis parce qu'il me rappelle les jardins de l'Olympe où mon frère et moi avons grandi.

Elliott m'a déjà expliqué que l'Olympe est un endroit dont les caractéristiques dépassent l'entendement humain, alors j'ai arrêté de lui poser des questions dessus. Je détache quand même mon regard de la vue et

me triture les ongles. En remarquant mon hésitation, Elliott presse mon bras.

— Qu’y a-t-il ?

— Puisque vous reprenez de votre frère... Comment va-t-il ? Est-ce qu’Aimée est avec lui ? Je m’inquiète un peu, pour tout vous dire.

— Il vous a mis en danger, lâche Elliott, un peu sec, en retirant sa main. Il ne mérite pas que vous vous inquiétiez pour lui.

— Il ne souhaitait pas me blesser, simplement attirer votre attention. C’est un dieu qui, comme beaucoup d’entre vous, se pense supérieur à l’espèce humaine. Je ne représentais qu’un dommage collatéral dans toute cette histoire. D’ailleurs, c’est aussi ce que je représentais pour vous quand vous dirigiez encore La Compagnie de l’Arc.

J’ai fini par comprendre la rancune de Désiré. Quand vous êtes immortel, vous avez beaucoup plus de temps pour en vouloir aux autres et nourrir votre colère. Il est malheureux qu’Elliott se soit laissé aveuglé par son envie de vengeance au point de ne pas voir son frère atteindre le point de non-retour.

Elliott m’observe, l’air un peu honteux, avant de se pencher plus franchement sur le garde-fou.

— Je n’entreprendrai plus ce cercle de haine, concède-t-il. Mais pour l’instant, je veux me concentrer sur nous. Même si je n’ai pas réussi le test, je convaincrai ma mère de me laisser rester encore quelques années. Il nous reste beaucoup de temps à partager, j’espère juste qu’il ne passera pas trop vite.

J’ai mal au cœur et au ventre. M’en voudra-t-il toute sa vie de l’avoir privé de sa propre mortalité ? Elliott me sent culpabiliser à côté de lui, car il passe son bras autour de mes épaules pour m’enlacer.

— J’arriverai à m’en satisfaire, m’assure-t-il d’une voix douce. Me réveiller auprès de vous. Apprendre à cuisiner vos plats préférés. Vous faire découvrir le monde que je connais à chacune de vos vacances. Commencer de nouvelles séries sans les terminer. Réussir à me faire apprécier de votre mère. Porter ces tee-shirts immondes simplement pour vous voir les enfiler ensuite. Créer tous ces souvenirs et les chérir une fois que ce sera fini.

Elliott continue de parler tout en observant le ciel. Moi, j’observe Elliott. J’enregistre chacun de ses détails avec une précision chirurgicale. Chacun de ses tics, chacune de ses manies inconscientes. La teinte exacte de sa peau pâle. Cette petite veine violacée qui court près de ses lèvres, y compris

lorsqu'il est détendu. Ce grain de beauté, juste là, dans le creux de sa mâchoire, apparu pendant ce cours laps de temps où il était humain.

Je ne dois oublier aucune des caractéristiques qui m'ont poussée à l'aimer un peu plus chaque jour.

— Là ! m'exclamé-je en posant ma pierre sur le goban.

Elliott éclate de rire en me la rendant :

— Vous ne pouvez pas la mettre ici, cette intersection n'est pas libre.

— J'abandonne !

Assis en tailleur de l'autre côté du plateau en bois, Elliott se moque gentiment. Monsieur s'est mis en tête de m'apprendre un nouveau jeu de société par semaine. Même si le go était drôle au début, son esprit de compétition a vite transformé nos soi-disant parties d'essai en batailles d'expansion territoriale.

— Vous êtes trop sérieux, ce n'est pas drôle ! ronchonné-je en choisissant une nouvelle position au pif.

— Ce n'est pas que je suis trop sérieux, c'est vous qui ne l'êtes pas assez ! s'exclame-t-il, déjà penché au-dessus du plateau pour réfléchir à son prochain coup.

— Moi, pas sérieuse ? Vous allez voir !

J'enjambe le plateau pour m'affaler sur lui. Elliott m'a vue venir et ouvre ses bras pour me recevoir. Nous basculons en travers du lit en rigolant comme des adolescents, peu inquiets des pierres noires et blanches qui s'éparpillent sur les draps et tombent au sol.

Je me redresse sur un coude et embrasse ses joues tour à tour, l'une de mes jambes en travers des siennes. Lui me regarde comme si j'étais le plus beau monument du monde.

— Quoi ? J'ai encore de la sauce tomate sur les dents ?

— J'aimerais que ces moments durent toujours, souffle-t-il.

Je passe ma main dans ses cheveux, peu étonnée de constater qu'il n'a pas changé. Qu'il soit un dieu de l'amour ou un simple humain, Elliott reste le même. Et c'est peut-être ce qui rend ma décision encore plus difficile à prendre.

Mon directeur grognon fronce les sourcils. Pour ne pas qu'il remarque ma peine, je plonge sur sa bouche et l'aide à retirer sa chemise. Juste une dernière fois.

Une légère brise s'engouffre par la baie vitrée ouverte de la chambre, nous faisant parvenir les stridulations des grillons et l'odeur de la mer. Une joue sur l'oreiller, Elliott et moi nous observons en parcourant du doigt le visage de l'autre.

Chaque fois que ses yeux verts rencontrent les miens, mon rythme cardiaque s'emballe comme au premier jour. Je me demande combien de femmes auront la chance de s'y noyer.

— Charlie, murmure-t-il.

De son pouce, Elliott essuie la larme qui roule en travers de mon nez. Il n'a pas besoin de me poser la question pour comprendre.

— Vous réfléchissez, dit-il simplement. Ne réfléchissez pas, je vous en conjure.

— Je ne réfléchis pas, lui avoué-je d'une voix basse, presque sourde. Je n'ai plus besoin de le faire.

Il laisse sa main retomber sur les draps. Sa pomme d'Adam se hisse douloureusement sous la peau de sa gorge.

— Charlotte...

— Laissez-moi parler, Elliott, articulé-je doucement.

Ma main à moi continue de se promener sur son visage. Les seuls bruits qui me parviennent sont désormais ceux de mon cœur qui tape puissamment dans ma poitrine. Et celui du vent qui se lève et siffle, précipitant les vagues contre les rochers en contrebas. Il a peur.

— J'ai toujours pensé qu'il était difficile de m'aimer, que j'étais la raison de ma propre solitude, commencé-je. J'ai cru à cette idée pendant des années, jusqu'à vous. Vous êtes... tout ce dont j'aurais pu rêver, et bien plus encore. Pendant longtemps, je vous ai laissé prendre des décisions pour deux, parce que je pouvais comprendre les casseroles que vous traîniez. Mais vous avez déjà fait beaucoup de sacrifices pour rester à mes côtés, alors j'ai refusé que votre vie en fasse partie.

— Charlotte, je...

— Pas encore, l'arrêté-je. Pas encore, s'il vous plaît.

Il se mord l'intérieur de la joue. Il me déteste.

— Vous saviez que ça ne fonctionnerait pas, le raisonné-je. Votre famille a besoin de vous. Désiré plus que quiconque. Et moi, je ne voulais pas de ce poids sur les épaules. Je ne voulais pas passer ma vie à culpabiliser, à vous voir vous questionner sur la pertinence de votre choix – ne me fixez pas comme ça, cette idée vous aurait rattrapé tôt ou tard. Elle aurait toujours été

là, dans vos pensées, cachée, imprononçable, mais bien présente. Alors j'ai sauté de ce toit, je vous ai forcé à renoncer.

Elliott remonte ses doigts sur les miens et les serre.

— Ce n'est pas grave, susurre-t-il. Même si je reste ce que je suis, tant que nous sommes ensemble, rien ne changera. Rien ne changera, alors...

— Si, Elliott. Tout va changer.

J'attends, mais Elliott ne répond plus rien. Il ferme les yeux comme pour se préparer à la suite.

— Nous ne vieillirons pas ensemble. Et je ne veux pas connaître le jour où je serai devenue un tel fardeau que le simple fait de poser les yeux sur moi sera une souffrance pour vous. Ni vivre dans l'angoisse de celui où votre mère exigera votre retour. Je ne suis pas aussi courageuse que vous pour l'affronter.

— Vous savez que ce problème n'en est pas vraiment un, répond-il. Je pourrais vous faire devenir une déesse, Charlotte, je pourrais vous offrir le monde.

Parfois, j'aimerais avoir le droit de me montrer aussi rêveuse et naïve que lui. Je caresse du pouce sa pommette humide en souriant :

— Si seulement j'en voulais...

Il inspire bruyamment, triste et en colère. J'aurais encore tellement de questions à lui poser sur son enfance, sur sa terre à lui, la seule que je ne pourrai jamais fouler. Mais je dois prendre cette décision ici et maintenant, avant de ne plus en avoir la force.

— Vous êtes Batman, plaisanté-je avec un petit rire triste. C'est comme ça qu'ils font, les super-héros, non ? Ils se reposent un peu auprès de ceux qu'ils aiment et retournent sauver l'univers. Je sais qu'aujourd'hui, vous avez l'impression de ne plus rien avoir à accomplir, mais moi, je crois que de grandes choses vous attendent encore.

J'abaisse mes paupières et dépose un baiser long, silencieux, dans le creux de son pouce. Un vœu pour l'homme que j'aime, une prière.

— L'humanité croira de nouveau en vous, soufflé-je. Je serai la première de vos fidèles.

Il ne trouve même plus l'énergie de me contredire :

— Mais vous serez toujours belle à mes yeux, murmure-t-il dans un souffle. Pourquoi m'obliger à partir si tôt ? Si vous croyez en moi, alors vous croyez en l'amour, vous croyez en nous... Ce n'est pas juste...

Il s'appuie sur nos mains en fermant les yeux avec douleur. Je me demande s'il a déjà eu le cœur brisé à ce point. Le mien est déjà en miettes depuis quelques jours maintenant.

— Parce que commencer à m'oublier aujourd'hui sera plus facile que demain. Je sais que ça vous paraît absurde là, tout de suite. Les premières semaines, les premiers mois, vous remettrez tout en question. Vous hésitez. Nos habitudes ridicules vous manqueront chaque seconde du jour et de la nuit. Vous aurez l'impression que plus rien n'a d'intérêt, que le monde ne tourne plus rond. Vous pleurerez un peu. Mais ensuite, la souffrance s'atténuera, les larmes se tariront et votre quotidien d'ange capricieux reprendra son cours.

Il explose en sanglots. Mon Elliott, mon tout.

— Ne vous en voulez pas de perdre ces souvenirs avec le temps. Je les garderai précieusement pour nous deux jusqu'à ce qu'ils disparaissent avec moi.

— Ne soyez pas si cruelle, rétorque-t-il. Laissez-moi rester ici, laissez-moi...

Il serre ma main dans les siennes comme si j'allais disparaître d'une seconde à l'autre. Il sait que j'ai déjà pris ma décision.

— Je vous laisserai tout, murmure-t-il enfin. Pour que vous n'ayez plus à vous inquiéter de rien dans cette vie.

— Ne racontez pas de bêtises. (Je parle tout en désignant la chambre luxueuse dans laquelle nous sommes.) Tout ça, ce n'est pas moi. Ce n'est même pas vous.

Vous êtes tout ce dont j'ai réellement besoin.

— Vous ne serez jamais vraiment seul, ajouté-je. Vous emportez une partie de moi avec vous.

Je remonte mes doigts pour toucher la boucle cuivrée qui rebique sur sa cicatrice, rétive, persistante. Surtout cette boucle. Oui, cette boucle plus que tout au monde, je dois absolument m'en rappeler.

— Oubliez-moi, Elliott. Je me souviendrai pour nous deux aussi longtemps que je vivrai.

CHAPITRE 50

Elliott se sent encore triste. Toute la journée durant, la chaleur habituellement suffocante de l'été s'est dissipée derrière d'épais nuages chargés de pluie. Un sac de croquettes pour chat dans une main, je regarde les cordes s'abattre sur la vitre du magasin en serrant le parapluie qu'il m'a offert dans l'autre.

Hier, les serveurs des agences ont été mis hors service. Éléonore m'a dit qu'une fois les dernières traces de leurs activités illégales effacées, Désiré entamerait la procédure de rachat. Bientôt, l'héritage d'Elliott aura définitivement disparu de ce monde.

— La météo n'est pas très clémente, lâche quelqu'un tout près de moi. On dirait bien qu'Éros ne vous a pas encore pardonné votre chute du haut de ce toit. De lui avoir demandé de partir encore moins.

Je jette un coup d'œil sur ma droite et me fige. Un châle transparent recouvre la luxuriante chevelure blonde qui descend jusqu'à la ceinture en or de sa toge. Elle ne me dépasse que d'un ou deux centimètres et pourtant, sa seule présence intime un puissant sentiment d'allégeance.

Je reporte mon attention sur la rue, le souffle court, alors que les clients qui partent des caisses lorgnent sur sa tenue excentrique en passant devant nous.

— Elliott agit toujours sans réfléchir, dis-je simplement. Il l'aurait regretté tôt ou tard.

— Peut-être bien, me répond Aphrodite. Mais n'est-il pas préférable d'avoir la vie d'un homme plutôt que l'éternité pour regretter ses choix ?

Je me mords furieusement la lèvre, consciente d'être plus en colère contre moi-même que contre elle. Le fossé entre l'univers d'Elliott et le mien vient encore de se creuser. Aphrodite était prête à le perdre s'il trouvait le bonheur à mes côtés. J'ai honte de ne pas avoir su faire preuve du même courage, même si je reste convaincue de ma bonne décision.

— Si vous êtes ici pour me faire changer d'avis...

— Pas vraiment, me rassure-t-elle. Je tenais simplement à rencontrer la personne pour qui mon fils aurait offert sa vie. Je peux comprendre que nous ne sommes pas tous capables de la même dévotion.

Je ris jaune :

— J'ai bien remarqué que chez vous, la dévotion, c'est quelque chose !

— Vous n'êtes pas si différente. Vous vous êtes laissée tomber du haut d'un immeuble pour le protéger.

Je vérifie dans un sursaut que ma mère est toujours coincée à la caisse du fond. Je me demande bien ce qu'elle en penserait. Aphrodite suit mon regard, ses mains croisées dans le bas de son dos.

— Vous avez raison, Éros a la mauvaise habitude d'agir de manière impulsive, reprend-elle. Je ne pouvais pas lui accorder son souhait à la légère. Alors j'ai décidé qu'il devrait se montrer digne d'un être humain pour le devenir. S'il y parvenait, je le laisserais faire ses propres choix et ses propres erreurs. Et à ma plus grande surprise, il a réussi ce test.

Je la regarde en fronçant les sourcils.

— Éros souhaitait devenir humain dans la crainte égoïste de votre perte, m'explique-t-elle. En se précipitant à votre secours malgré les conditions que je lui avais imposées, il a prouvé qu'il était capable d'abandonner ce qu'il désirait le plus au monde pour la sécurité d'une autre personne. Par ce geste, Éros a largement démontré qu'il a mûri jusqu'à développer en lui une disposition à laquelle les dieux sont imperméables : le sacrifice.

Je deviens toute fébrile. Aphrodite inspire un grand coup, comme si elle s'apprêtait déjà à regretter ses futures paroles.

— Les dieux ont accordé un délai à Éros. Pour l'heure, il fait toujours partie des nôtres, et il en sera ainsi tant que votre cœur restera fermé au sien. Parce que je ne vous l'abandonnerai pas sans prendre les précautions requises, comme lorsque je l'ai laissé créer cette entreprise en pensant soigner ses plaies.

Je me remémore cet Elliott renfermé sur lui-même, isolé dans sa tour de contrôle, dans ses machines et dans la recherche désespérée d'un amour lisse et sans rayures. Mais c'est aussi cette erreur qui l'a poussé à construire La Compagnie de l'Arc. C'est elle qui l'a mené à Paris, à moi.

— Il pourrait encore se tromper, soufflé-je.

— Oui.

— Je suppose qu'une telle décision serait irréversible ?

— Vous supposez bien. Son rôle parmi les Hommes étant déjà terminé depuis de longues années, nous n'aurions aucun intérêt à lui rendre un titre qu'il aura déserté.

— Je vous trouve drôlement insistante dans votre envie de le voir mourir.

— C'est là que vous vous trompez. J'aimerais qu'il vive, pleinement.

Je me rends compte qu'avant d'être une déesse, Aphrodite est surtout une mère, soucieuse du bonheur de ses enfants, même s'il suppose parfois de les laisser partir. Elle se tourne complètement vers moi.

— Je ne porterai aucun jugement à votre décision. Vous, les humains, aimez dans la projection de la finitude. Vous aimez vite et fort, et je ne crois pas être capable de comprendre un jour le goût d'un plaisir à jamais disparu. Mais songez à combien Éros est prêt à donner pour vous, et demandez-vous combien vous êtes prête à prendre en retour, le fardeau de son humanité comprise. Alors seulement, je le laisserai se tromper une dernière fois.

Je serre si fort les dents que j'en ai mal :

— Savoir qu'il existe quelque part dans ce monde me suffit.

— C'est une situation somme toute inextricable. Éros, lui, ne veut pas d'un monde dans lequel vous n'existez pas, Alors que fait-on, maintenant ?

Mon poing se contracte autour du parapluie. Si elle ne part pas tout de suite, mes mots vont dépasser ma pensée et je vais me faire trucher dans une supérette qui ne vend même pas de tire-bouchon.

— Éros n'a jamais eu la liberté de choisir. Son frère et lui ont toujours vécu dans la contrainte de leurs fonctions. Et si nous laissons à Elliott ce choix ?

Elle m'adresse un sourire sincère puis, sans un mot de plus, se dirige vers la sortie. Ma mère manque de faire tomber la bouteille de champagne qu'elle tient dans ses bras en arrivant.

— Drôle de personnage, dit-elle en suivant la silhouette d'Aphrodite qui s'éloigne dans la rue. Tu la connais ? Qu'est-ce qu'elle te voulait ?

— Non, elle me demandait juste son chemin. Donne-moi quelque chose à porter.

— Alors, prête pour ce week-end d'enfer ? me demande Gaël, ses bras noircis de tatouages croisés sur son torse.

Je termine de vider le sac de courses dans la cuisine tout en lui répondant :

— Je sens qu'Anne-Camille va me balader dans tous les sens. Elle pourrait criser pour un coquillage de trop sur la plage.

— Tu vas t'en sortir, toute seule ?

Je lève les yeux au ciel :

— C’est mon métier, Gaël, bien sûr que je vais m’en sortir. La Bretagne, ce n’est pas le bout du monde. Et puis je ne serai pas toute seule, maman sera avec moi. (Je lui mets la bouteille de champagne dans les mains en espérant me débarrasser de son inquiétude envahissante.) Prends un couteau, on n’a pas trouvé de tire-bouchon.

Je crois que je l’ai trop habitué à mes crises post-rupture. Même quand tout va pour le mieux, il angoisse pour moi. Enfin, pour le mieux...

Gaël sait que le directeur de La Compagnie de l’Arc a momentanément réapparu dans ma vie. Je suis plus ou moins parvenue à le convaincre que toute cette histoire autour des agences et de Nathan n’était qu’un énorme malentendu. Quoiqu’il a difficilement contenu son soulagement lorsque je lui ai avoué qu’Elliott avait quitté la France, cette fois-ci pour de bon.

— Tu sais que si tu as besoin de parler, je suis là ? ajoute-t-il justement en me caressant l’épaule.

— Ne t’inquiète pas, c’est beaucoup plus facile à vivre quand c’est toi qui laisses partir.

Pour ne pas qu’il voie mes lèvres trembler, je lui reprends la bouteille des mains et vais la déposer dans le salon. Nous sommes tous réunis chez Gaël et Maddie pour fêter son premier contrat avec un éditeur. Même David, qui en est désormais à sa quatrième séparation, est monté à Paris pour l’occasion. L’apéro se rallonge avec ses récits de chasse à l’aspect ridiculement aventurier, malgré les protestations de ma mère en arrière-plan – le poulet est en train de refroidir, vous comprenez.

— Maman, il ne mange pas de viande, la grondé-je en l’empêchant de servir Gaël, alors que nous nous installons enfin à table. Je te l’ai déjà expliqué. Fais un effort, s’il te plaît.

Elle se contente de remplir son assiette de légumes, non sans nous rappeler combien leur régime est une insulte à sa cuisine. David attrape deux ailes d’un coup pour les arroser de sauce.

— Vous pensez qu’on aura le droit à une vraie dinde pour le Noël de cette année, quand même ? demande-t-elle en se rasseyant.

— Si tu parles de Laetitia, j’espère bien que non, rétorque David.

Il avale sa viande en se tournant vers moi :

— Et ton Elliott, alors, comment il va ? Tu l’as revu après les vacances ? Toujours avec son balai coincé dans le cul ?

Je manque de m’étouffer avec le contenu de ma bouche alors que maman et Gaël échangent un regard coupable. D’accord, ils ne l’ont pas prévenu de

notre rupture. Je réfléchis à une réponse convenable en fixant les haricots verts qui se disputent entre les morceaux de pomme de terre huileux dans mon assiette.

— Il va bien.

Mon regard glisse par-delà la fenêtre de l'appartement. Il pleut toujours à verse.

Clic, clac. Clic, clac. Clic, clac.

Je suis encore dans son appartement, ce soir. C'est plus fort que moi : tout ce qui me ramène à lui m'appelle comme un cri de douleur. Ce salon vide. La pluie qui refuse de cesser. Cette stupide lampe à projecteur que je n'arrête pas d'éteindre et d'allumer, comme si Elliott allait comprendre le message et réapparaître devant moi.

Clic.

Mon cœur me fera-t-il aussi mal chaque fois que je songerai à lui ? Arrêtera-t-il un jour de me demander ce qu'il fait, ce qu'il pense ? Où sera-t-il quand, dans les journées les plus difficiles, je me raccrocherai à ces détails qui rendaient notre histoire tellement meilleure que celles qui l'ont précédée ?

Clac.

Tel que je le connais, il prendra du temps à s'en remettre. Mais un jour, peut-être touchera-t-il de nouvelles femmes, des femmes à sa hauteur, plus belles et plus importantes, m'oubliant dans les moments précieux des rires et des découvertes complices. Ou alors, il pensera à moi, à combien il me déteste de l'avoir obligé à partir et à me regarder disparaître, à combien je lui ai brisé le cœur aussi – et le mien par la même occasion.

Clic.

— Charlie ! Bon sang, qu'est-ce que tu fais ?

Je me retourne dans un sursaut. Maman s'extirpe du meuble de cuisine laissé ouvert, les cheveux parsemés de poussière de plâtre.

— Je me disais bien que j'avais vu un trou dans ce fichu mur ! s'exclame-t-elle en époussetant sa jupe. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, pour entrer chez quelqu'un comme ça ? Et c'est quoi, ce machin ? poursuit-elle en désignant l'énorme chauve-souris sur le mur.

C'est Elliott.

— C'est Batman.

Comme j'ai recouvert tous les meubles de draps blancs, je me suis assise à même le sol. Maman se dépêche de venir pour essayer de me tirer debout.

— Allez, on y va, dit-elle en chuchotant. Si les voisins nous entendent...

— Est-ce que tu as regretté de retenir papa ?

Je me suis réveillée dans son lit, ce matin, mais son odeur disparaît à mesure que la mienne se diffuse sur la couverture et les oreillers. Elle ne sera bientôt plus qu'une réminiscence, un regret.

Ma mère arrête de secouer mon bras en imaginant finir sa nuit en garde à vue.

— Je ne l'ai jamais empêché de s'en aller, dit-elle. On ne retient pas en cage quelqu'un qui veut vraiment partir, et j'ai toujours laissé la sienne ouverte. Certaines personnes ont juste envie de s'arrêter lorsqu'ils ont enfin trouvé un endroit où ils se sentent bien.

Elle pose une main sur le haut de ma tête pour me caresser les cheveux. Un premier sanglot quitte mes lèvres. Puis deux. Et je pleure plus fort que je ne l'ai jamais fait de toute ma vie.

CHAPITRE 51

— Non, Bernard, tu ne peux pas manger toutes les crevettes sous prétexte qu'elles vont tourner ! Oh ! Regarde ! Tu es en train de mettre de la mayonnaise sur ta cravate ! Expliquez-moi comment j'ai pu me marier avec un homme pareil !

Penchée sur le buffet pour arranger les assortiments de petits fours, je jette un œil au couple fraîchement uni par les liens sacrés du mariage. Anne-Camille s'énerve, cintrée dans une robe rose à volants qui lui donne des allures de grosse meringue en colère. À côté d'eux, le photographe ne tient pas à immortaliser la scène.

Mon feuilleté au saumon prend un goût amer. Moi aussi, j'aimerais me disputer avec Elliott pour une stupide histoire de crevettes.

— On va ajouter les clubs sandwiches tout simples, lancé-je au serveur qui vient déposer un autre bac de nourriture sur le buffet. Les enfants s'agitent, manger va les calmer et soulager les parents.

La cérémonie s'est achevée sans incident. Anne-Camille a fini par obtenir sa plage publique dans un coin perdu de la Bretagne. J'ai déniché la perle rare, une crique balayée par les vagues mousseuses du nord, au pied d'un village principalement occupé par des retraités. Un vent tiède rythme les activités de l'après-midi sous l'œil alerte des sauveteurs, entre séances de jet-skis et ateliers cocktails pour les adultes, châteaux gonflables et concours de volley pour les plus petits. Pendant ce temps, les passants curieux s'amassent contre la barrière qui ceint le pourtour de la falaise. Chaque fois que je monte récupérer de nouveaux plats dans le camion du traiteur, je les entends débattre sur cette invasion de Parisiens dans leur décor paradisiaque.

Ma mère rit aux éclats, affalée sur une serviette de plage. Je soupçonne le frère du marié d'avoir corsé le punch d'honneur pour faciliter le contact entre les invités. Grâce à lui, j'ai pu assurer toute la journée sans l'avoir dans mes pattes.

Je soupire en sentant mon téléphone vibrer dans la poche de mon tablier. Ce n'est pas le bon timing pour conseiller Éléonore sur ses réunions mensuelles avec l'équipe juridique. J'en profite quand même pour vérifier mes messages pro. Nathan, désormais propriétaire de L'Office, s'est

renseigné pour moi sur les sociétés d'affacturage : mes anciens clients n'auront pas d'autre choix que de me payer. C'est une bonne chose, car je ne m'imaginais pas entamer de démarches légales avec le mariage de Safia et Hisham qui tombe le mois prochain. Même si ma trésorerie se porte mieux, hors de question de les laisser filer avec mon argent. Surtout pas après qu'Elliott s'est retrouvé aux urgences par leur faute.

Mes lèvres s'étirent alors que la cloche de l'église entame sa pénible litanie derrière les cris surexcités des enfants. Depuis quelques jours, les souvenirs d'Elliott ont davantage le parfum d'une douce tristesse que celui de la mélancolie.

— Charlotte ? me hèle le serveur qui revient. Vous voulez bien prendr...

Je pivote pour écouter la fin de sa phrase. Le portable m'échappe des mains. Il tient plusieurs plateaux en équilibre sur ses avant-bras ; l'un d'eux a glissé de la pile et stoppé sa course à quelques centimètres de mon nez. Mon cœur, lui, s'est arrêté avec le temps.

Je le contourne pour admirer le spectacle. Le sable chauffe mes pieds tandis que j'avance, prenant acte de l'écume qui éclate à l'infini contre les promontoires, du piaillage des oiseaux qui s'étire avant de mourir au loin et de la lumière aveuglante de septembre qui scintille sur une eau figée. Au pied de l'arche de tissu et de fleurs, les flammes des photophores achetés sur la boutique en ligne de Maddie ne tremblent plus.

Lorsque je lève les yeux, la gorge nouée, il se tient là, juste à côté d'un couple de promeneurs, les coudes sagement posés sur la barricade en fer.

— Elliott, soufflé-je sans y croire.

Un sourire calme repose sur ses fines lèvres roses, encadrées par de longues boucles dépeignées et sauvages. Mue par un étrange sentiment d'urgence, je rase la rangée de tables pour gravir l'escalier qui relie la plage au remblai. Quand je parviens aux dernières marches, Elliott veut m'aider en me prenant la main, mais je le rejette avec une petite tape.

— Arrêtez ça, débuté-je d'une voix tremblante, je ne veux pas de rides prématurées.

— Ce n'est pas moi, répond-il, aussi serein que si nous nous étions quittés hier.

Il se détourne vers l'horizon sans insister. L'odeur marine traîne jusqu'ici, dans un mélange d'algues et de cette fragrance douce, si caractéristique de la saison.

Son parfum s'y mêle. *Oh, bon sang, le parfum d'Elliott...* Je n'espérais plus le sentir. Il me prend par surprise, fait vaciller toutes mes résolutions.

— Alors vous n'êtes pas...

— Non. Cadeau de ma mère. Elle me laisse une dernière chance. Lorsque le cours du temps repartira, soit je serai humain, soit...

Je me place près de lui, juste histoire de frôler son bras avec le mien. Il tressaille et la bretelle de ma robe à fleurs glisse sur mon épaule. Je voudrais qu'il la redresse pour moi, mais Elliott ne bouge pas, sûrement dans l'expectative d'une réaction de ma part.

Son toucher, sa peau... Je faiblis comme une débutante.

— D'ordinaire, les couples se disputent pour connaître l'identité de leurs amants ou avoir la garde du chien. Nous, nous le faisons pour savoir si vous devez rester immortel ou non. Vous ne nous trouvez pas un peu grotesques ?

Il a déjà commencé à soupirer au mot « immortel ».

— Peut-être aurais-je dû attendre que vous vous languissiez plus longtemps, lâche-t-il avec tristesse. Mais je craignais que mon absence finisse par se fondre dans votre quotidien, qu'elle prenne moins de place...

Elliott fixe la plage en contrebas. Anne-Camille, le poing suspendu en l'air, était en train de menacer Bernard en éructant ses habituels reproches.

— Vous m'avez appris à considérer les relations sous un angle différent, ajoute-t-il. Ceux-là ne sont pas vraiment faits pour être ensemble, et pourtant, ils s'accrochent à cette idée. Pour nous non plus, je ne crois pas que la séparation soit une solution. Parce que vous pourriez m'interdire de vous voir, de vous toucher que l'instant où vous cesseriez d'exister n'en sera pas plus supportable. Et surtout, je ne veux pas vous oublier, si tant est que j'en sois vraiment capable. Je veux accumuler les souvenirs à vos côtés jusqu'à saturation. Je veux encore tomber malade pour que vous m'obligiez à ingurgiter une soupe infâme de la supérette en bas de notre immeuble. Je veux sentir vos orteils froids contre les miens sous les draps. Je veux me remplir de vous à ras bord, m'abandonner comme je n'ai jamais voulu le faire pour personne d'autre.

Il lève une main prudente pour frôler ma joue. Je frissonne malgré la chaleur encore moite de septembre, incapable de croire qu'il se tient là. J'aurais pourtant dû m'y attendre. Elliott m'a promis de courir sans jamais perdre son souffle ; en revenant toujours à la charge, il me prouve qu'il est un bien meilleur athlète que moi.

— J’ai eu la chance d’être au bon endroit au bon moment, poursuit-il. Je vous ai rencontrée, vous, parmi des milliards d’autres personnes. Si vous continuez de penser que je fais erreur, alors acceptez-le, Charlie, acceptez d’être la plus grande erreur de ma vie. Parce que je ne veux pas rater la chance inestimable qui nous est offerte d’être ensemble dans cet unique espace-temps.

Je détourne la tête en direction du buffet plein à craquer, un peu étourdie. Nous avons loupé tellement de chances d’être heureux, à se chercher et à se fuir, à se quitter souvent, mais je commence à croire que les forces de l’univers refusent de converger autrement que vers notre réunion. Parce qu’il n’y a personne, peu importe les époques ou le lieu, qui n’aimera Elliott autant que je l’aime, moi.

Son unique présence balaie les vieilles certitudes qui m’ont poussée à le renvoyer auprès des siens. Comment ai-je pu m’imaginer vivre sans lui ?

— Attendez-moi ici, prononcé-je d’une petite voix, pas très certaine de ce que je m’apprête à faire. Je vais descendre et revenir. Je vais revenir, d’accord ?

J’espère pouvoir rendre grâce au sacrifice d’Aphrodite, d’une façon ou d’une autre. J’ai maintenant Elliott pour le restant de mes jours. Elle se contentera de quelques visites, de quelques années qui, à son échelle, s’apparenteront à de misérables secondes.

Lorsque je remonte, Elliott mène les cent pas au bord des rochers. Il se laisse entraîner en silence, certainement plongé dans l’appréhension du rejet, le long de la route qui serpente vers les hauteurs du village. Nos pas résonnent sur les pavés gris de la place. Le sac à main que j’ai passé en bandoulière cogne contre ma hanche avec des tintements de verre.

L’église tombe à moitié en ruines. Un tapis d’herbe séchée court sur son toit et le clocher. Nous slalomons entre le personnel qui s’occupait de nettoyer les lieux après la messe.

Je m’arrête devant les portes grandes ouvertes en réalisant mon erreur.

— Nous n’entrons pas ? s’étonne Elliott.

— Je... C’est bête, bafouillé-je. Je voulais vous emmener dans un lieu symbolique pour rendre ce moment spécial, mais l’espace d’un instant, j’ai oublié que vous êtes un dieu. Donc...

— Donc ce lieu n’est plus si symbolique que ça ?

— Quand on se lie à quelqu’un dans un tel endroit, c’est un peu pour recevoir la bénédiction d’un être supérieur, et celle de l’univers par son

biais.

Elliott remonte sa main sur mon coude et commence à m'entraîner à l'intérieur.

— J'ignore si d'autres dieux veillent sur les Hommes, me confie-t-il. Mais la foi est ce qui nous donne notre force, et dans ce lieu, je peux presque sentir l'énergie qui émane de toute une croyance, alors...

Il m'adresse un sourire calme en continuant de me tirer à travers les rangées de bancs.

— ... s'il existe d'autres confrères, peu importe lesquels, je ne demande que leur grâce pour nous deux.

L'air chaud n'a pas pénétré jusqu'à l'autel. Les gestes un peu nerveux, j'extirpe du sac une bouteille de vin rouge chipée dans les réserves d'Anne-Camille et deux coupes protégées par des mouchoirs.

— En temps normal, j'aurais tenu à éclaircir des milliers de points avec vous avant de prendre ma décision, lui avoué-je en commençant à remplir nos verres. Mais je doute que votre mère soit aussi patiente.

Elliott trinque avec moi. Le soleil filtre à travers les vitraux du bâtiment et déroule un arc-en-ciel de couleurs sur son visage.

— Attendez ! (Je l'arrête alors qu'il s'apprête à boire.) Il faut quand même que vous preniez conscience de quelque chose.

Je détache ma main, hésite. Elliott l'attrape au vol pour l'enfermer dans la sienne. L'inquiétude a totalement disparu de sa figure.

— Allez-y, m'encourage-t-il. Rien de ce que vous direz ne me fera renoncer à vous, Charlotte.

— Dès que vous deviendrez humain, vous changerez à jamais, insisté-je. J'ignore combien d'années il vous restera, si nous pourrons... Je n'en sais rien, avoir des enfants, par exemple... Mais le temps deviendra votre pire ennemi. Vous compterez les heures et les minutes. Vous n'aurez plus que quelques moments, de la poussière comparée à ce que vous avez autrefois connu.

Elliott abandonne son verre sur l'autel pour me rapprocher de lui. Sa pupille brille d'excitation et d'autre chose encore.

— Et ces quelques moments, j'espère vous les offrir, aussi longtemps que les vôtres seront miens. Je reconnais que je suis un humain médiocre, cela dit. Par ailleurs, mon travail de dieu de l'amour étant terminé, vous êtes sur le point de vous retrouver avec un petit ami au chômage. Vous pourrez faire avec ?

— Eh bien, vous êtes riche. Pour beaucoup, c'est loin d'être médiocre, plaisanté-je. Il me semble aussi que la nouvelle directrice de l'agence parisienne ne dirait pas non aux services d'un assistant.

Oh, ce rire gauche. Et ce sourire malin. Et cette paume qui remonte ma joue, si maladroite et chaude à la fois... Je l'aime au point de subir la moindre de ses absences comme une déchirure. Je l'aime au-delà des mots, au-delà des sacrifices et des regrets, au-delà de tout ce que les dieux ne connaîtront jamais.

— Avant de vous rencontrer, j'ai parcouru des siècles et des siècles de vide, murmure-t-il en fermant les yeux. Pourquoi deviez-vous apparaître seulement maintenant ?

— Désolée. Pour une fois, c'est moi qui suis en retard.

Une larme file sur son visage. Je m'accroche au bras d'Elliott tandis qu'il se penche pour m'embrasser.

Au-dessus de nous, la cloche s'est remise à sonner.

REMERCIEMENTS

L'amour est fait d'espoir, d'un peu de folie et de beaucoup de concessions. Comme Charlie et Elliott ont fini par le comprendre, c'est une course qui mérite toujours d'être courue.

Je remercie d'abord les lecteurs qui me suivent depuis la lointaine époque des fanfictions et ceux qui m'ont rejointe sur Wattpad. J'espère qu'Elliott aura su vous charmer autant que les personnages sur lesquels nous écrivions autrefois.

Je remercie bien sûr tous ceux qui me suivent et rigolent à mes parodies idiotes sur Tik Tok. Vous rendez mes journées beaucoup plus drôles.

Un grand merci à Océanne. Je n'aurais jamais atteint le plein potentiel de cette histoire sans sa rigueur et son travail acharné. Et surtout, j'aurais abandonné une bonne centaine de fois avant de trouver le courage de me lancer dans l'auto-édition.

Je remercie Anna-Victoria Val, cette autrice adorable qui a accepté de guider mes premiers pas dans un secteur qui m'était tout à fait étranger. N'hésitez pas à la soutenir en achetant ses livres !

Merci à ma famille, qui a toujours soutenu mes nombreux projets et mes changements d'avis infernaux.

Enfin, je remercie les Rochelais, *mes* Rochelais. Vous m'insufflez le courage nécessaire pour aller au bout de chacun de mes projets et faites de mon quotidien un océan de rires et d'amour.

OceanofPDF.com

PLAYLIST D'INSPIRATION

Måneskin – The Loneliest
Hozier – Talk
Punch Feat. Mad Clown – I Miss You
Heize – I Don't Lie
Booba Feat. Elia – Grain de Sable
Sting – Shape of My Heart
The Police – Every Breath You Take
Joji – Glimpse Of Us
Ailee – I Will Go To You Like the First Snow
Wonho – Losing You
Ben – If We Were Destined
Oh Hyun Ran – Lightless Window
Punch – The Love
Sam Smith – Fire On Fire
Tamino – Habibi
Kim Bo Kyung - Suddenly
Fall Out Boy – Jet Pack Blues
Lee Hi – Dear You
Forest Blakk – If You Love Her
BTS – The Truth Untold
George Michael – Careless Whisper
Heize Feat. Joo Young – Tree Only Look At You
OrelSan – Athéna
Ben Platt – Grow As We Go
REM – Losing My Religion

OceanofPDF.com